UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 0976

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Nos Saints Évangiles

BERCHE et TRALIN, Editeurs, 69, Rue de Rennes, PARIS

LA CITÉ MYSTIQUE
DE DIEU

Histoire divine et vie de la Très Sainte Vierge Marie

Manifestée par la même Sainte Vierge à la vénérable Mère MARIE DE JÉSUS D'AGRÉDA de l'ordre de saint François.

Traduite par le R. P. CROSET, franciscain et précédée de nombreuses approbations d'Evêques, de Supérieurs d'ordres religieux et de savants Théologiens.

Edition revue par un prêtre du diocèse de Verdun.

6 beaux volumes in-12. Prix ..... 25 francs.

Cet ouvrage, si admiré en Espagne, en France, en Allemagne, en Italie, qui fut traduit dans presque toutes les langues, était épuisé depuis fort longtemps et son prix était devenu très élevé. Une nouvelle édition si désirée était attendue et elle vient de paraître en 6 beaux volumes in-12.

Il semble que notre Seigneur ait choisi Marie de Jésus d'Agréda, cette vénérable Franciscaine, pour faire connaître au monde les plus sublimes secrets de la vie de sa mère. Nul parmi les théologiens, n'a parlé avec plus de profondeur de *son Immaculée Conception, des grâces dont Dieu la prévint et l'enrichit, de sa vie cachée en Notre-Seigneur, de sa participation au douloureux mystère de la Rédemption*. Nul n'en a tiré des enseignements plus utiles, plus salutaires et ne nous a mieux appris à imiter ses vertus.

On est singulièrement frappé de trouver cette exactitude si grande sur des sujets si relevés, de rencontrer à chaque page les applications les plus heureuses de la Sainte-Ecriture, d'en voir commenter avec tant de justesse les passages que l'Eglise entend de la très Sainte Vierge; et quand on vient à penser que l'auteur de ce livre, qu'un homme de génie n'eût point désavoué, est une *pauvre religieuse* sans instruction, dont le crucifix était la seule étude, on ne peut se défendre de croire avec ses contemporains qu'une lumière divine l'éclaira. Elle ne l'écrivit, au reste, que forcée en quelque sorte par le Commandement de Dieu. Ayant ensuite, par obéissance, brûlé son premier manuscrit, elle l'écrivit de nouveau sous les ordres de son directeur. Et, chose étonnante dans un si vaste sujet, il n'y eût aucune différence entre ces deux écrits. Elle avait seulement ajouté dans ceux-ci quelques explications sur divers points.

Nous espérons que cette nouvelle édition sera accueillie avec faveur par toutes les âmes pieuses, dévouées à la Sainte Vierge, jalouses de connaître et de méditer ses grandeurs. Elles y trouveront ce qu'il y a de plus sublime dans la théologie, exposé avec une facilité si grande, exprimé d'une façon si naïve, si simple, si aisée et si claire, que le bon sens suffit pour entrer en le lisant, dans l'intelligence de nos mystères. La nouveauté et la variété des choses qu'on y rencontre, délassent le lecteur en l'instruisant ! et l'on est persuadé que si la vie de Jésus-Christ et celle de la Très Sainte Vierge n'ont pas été connues jusqu'ici telles qu'elles y sont décrites, elles ont pu être telles puisque tout y est digne de la majesté et de l'abaissement de Dieu et que tout répond parfaitement à la sainteté de la Vierge et à la dignité de la Mère de Dieu.

JOURNAL L'UNIVERS.

PRATIQUE DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE

Du R. P. Al. RODRIGUEZ, de la Compagnie de Jésus. — Traduit de l'espagnol par RÉGNIER-DESMARAIS, de l'Académie française.

14e édition, revue et corrigée. — 4 volumes in-12, *franco*.. 6 fr.

Il est superflu de louer un livre dont la réputation a traversé tous les âges. Le P. Rodriguez a fait un admirable usage de l'Ecriture sainte et des Pères. Ce n'est pas en vain qu'il s'adresse à toutes sortes de personnes : car aux grands esprits, il expose les grandes maximes et les grandes vérités du christianisme : ceux qui préfèrent les mouvements d'une dévotion tendre et affectueuse trouveront en lui ce qui peut émouvoir leur cœur; et il offre aux âmes les plus simples une infinité d'enseignements et d'exemples très bien à leur portée.

NOS

Saints Évangiles

COMMENTÉS

D'après la tradition et les travaux récents

PAR

Monseigneur DOUBLET

TOME PREMIER

PARIS
BERCHE & TRALIN, ÉDITEURS
69, Rue de Rennes, 69
1905

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/nossaintvangil01doubuoft

Arras, le 25 mars 1905.

Monseigneur,

Parmi les symptômes avec lesquels nous essayons de consoler nos tristesses et de réconforter nos âmes, il en est un que vous avez voulu contribuer à mettre en lumière : c'est le retour à la lecture et à la méditation de l'Évangile.

Tout oscille actuellement, hommes et choses. Où est le point solide, fixe, indestructible, offert comme un refuge à la fermeté de la pensée et à la pureté de la morale? Dans la doctrine et les exemples de Celui qui a été, qui est et qui demeurera le Sauveur du monde.

Pas un autre nom que le sien ne peut accomplir cet office, disait l'apôtre Pierre (Act., XII, 4). Sans lui, les nations s'en vont à la dérive; il n'y a plus d'ancre pour la vérité ni pour la justice. Les orages emportent les peuples en même temps que leurs institutions. Une sorte de panique

envahit la terre; elle sent qu'elle n'a plus sa base essentielle dans l'ordre des choses de l'esprit et du cœur. Elle cherche instinctivement ce qui, une première fois, l'a tirée de l'abîme, ce qui lui apparut alors comme la bonne nouvelle, *le code du salut, c'est-à-dire l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Publier cet Évangile est donc la grande affaire du moment.

S'il est bon que certains travaux apparaissent avec tout l'éclat que réclame la haute critique, il est indispensable, avant tout, qu'il soit fait de la vie et des enseignements du Rédempteur une publication substantielle, conforme aux interprétations des Saints Pères, donnant aux âmes l'aliment dont elles ne jouissaient pas assez.

La génération actuelle a plus besoin de se nourrir que de discuter.

Vous l'avez compris, Monseigneur. C'est dans ce sens et sous cette forme que vous venez présenter l'Évangile à vos lecteurs. Ils l'attendent avec joie, sachant tout le mérite de vos précédents ouvrages.

Leur espérance ne sera pas déçue. Les trésors acquis au cours de votre carrière d'érudit et d'écrivain ornent la trame de ces précieux commentaires. Ils charment en même temps qu'ils instrui-

sent; la piété est mêlée au dogme et à la morale. C'est le Christ docteur, consolateur et sauveur qui vient remettre les choses à leur place et fournir la vie aussi bien que la lumière.

Lacordaire, parlant de l'Évangile, disait : « Il est debout, après dix-huit siècles, gardé par le respect de tous et même de ses plus grands ennemis. La pensée humaine, si féconde en ressources, n'a pu lui découvrir ni un égal ni un défaut... On l'oublie un jour; le lendemain on le regarde et on se dit : l'Évangile! »

Grâce à vos travaux, Monseigneur, et à ceux des hommes distingués qui ont saisi comme vous le besoin de notre époque, la France, oublieuse hier de l'Évangile, le regardera demain, et son grand cœur fleurira de nouveau sous la rosée du ciel.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments affectueux en N. S.

† ALFRED, évêque d'Arras.

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINÆ STUDENDATUS
TRANSFERRED
TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

AVANT-PROPOS

Un heureux réveil de la piété catholique porte les âmes à la lecture et à la méditation de nos Saints Évangiles.

D'instinct, on sent que là est le contrepoison le plus efficace contre le grand mal dont est travaillée notre Société contemporaine. Quel est ce mal ? L'abandon, la mise en oubli, du Christ, Fils de Dieu, Notre Seigneur, de Celui dans lequel seul est le salut, qui seul est notre vie véritable et notre éternelle espérance.

Bien des causes ont amené ces injurieux oublis. L'homme moderne s'est tourné vers la matière au détriment de l'esprit ; il s'est absorbé dans ses préoccupations terrestres, il a voulu jouir de tout ce que ses sens réclamaient impérieusement comme leur pâture ; il est devenu, selon le mot énergique de saint Paul, « l'homme animal, incapable désormais de rien entendre aux choses de l'Esprit ».

L'enfer a largement mis à profit ces dispositions funestes. Il a compris que le moment était venu de livrer à Jésus-Christ et à l'Eglise des assauts suprêmes et il a armé toutes ses milices. Les hommes d'audace et de rage furieuse, il est allé les prendre au fond des Loges Maçonniques, et ces malheureux ont déjà, sous notre regard épouvanté, chassé Jésus-Christ de l'école, de l'hô-

pital, du Sanctuaire de la Justice, en attendant l'heure prochaine où ils le chasseront même de ses églises.

A côté des furieux, les modérés travaillent à la même œuvre, ou inconsciemment ou sournoisement. Tandis que les Nazaréens poussaient brutalement Jésus-Christ hors de leur ville, les habitants de Gérare le priaient poliment de s'éloigner de leur territoire. Tels sont nos modérés. Quand ils tiennent la plume, il leur faut une Histoire d'où soient évincés le Christ et son œuvre ; une Littérature qui ne rappelle plus même de Lui quelque froid souvenir ; des Sciences où ce Dieu qui a créé toutes choses n'ait plus le plus étroit domaine. Le mot d'ordre donné de haut est déplorablement exécuté par la foule : vider les intelligences, les cœurs, la vie entière, de Jésus-Christ, fils de Dieu. L'enfant n'apprend plus à le connaître sur les genoux de sa mère ; l'école ne lui parle plus de lui ; l'Evangile, dont on apprenait autrefois au collège les plus saillants passages, est rayé des programmes, ou passe inaperçu dans le fatras des matières enseignées. Le jeune homme n'a plus en Jésus l'idéal de sa généreuse nature, ni le frein de ses passions bouillonnantes ; le Catholique vient à la messe du dimanche sans le « Paroissien » qui ferait revivre les vérités saintes dans sa mémoire. Bref, l'un des caractères les plus saillants de notre Société contemporaine, même Catholique, c'est le délaissement et l'oubli où on relègue l'Homme-Dieu.

Jésus-Christ délaissé, comment ne le serait pas l'Évangile qui est l'histoire de son passage sur la terre ? Et l'Évangile ignoré, que nous reste-t-il de cette divine

histoire elle-même ? Grâce à une presqu'universelle ignorance, les pires erreurs et les plus effrontés mensonges ont pu trouver partout des issues et forcer l'entrée des demeures. Renan et son Ecole ont, à leur aise, falsifié l'Evangile, découronné le Christ de sa Divinité et, l'ont, tout en lui donnant le baiser du traître, fait descendre du trône où montent les adorations des vrais croyants.

Le protestantisme avait préparé Renan, Renan étendit jusque dans nos rangs une désastreuse influence. Plusieurs des nôtres s'habituèrent à ne voir dans l'Évangile qu'un livre, une chronique, une histoire comme les autres où il est loisible de formuler des réserves, d'émettre des doutes et au besoin d'opérer des retranchements et de faire des ratures. Que Jésus-Christ, de son autorité divine, ait fondé une Église, que cette Église soit la gardienne unique et l'unique interprète de l'Évangile, voilà de quoi quelques audaces contemporaines semblent ne plus avoir cure. Jésus peut redire la parole qu'il mit sur les lèvres de ses Prophètes, et répondre à qui lui demanderait d'où lui viennent ces blessures : « C'est dans la maison de ceux qui m'aiment que je les ai reçues. »

*
* *

Ces maux sont profonds. Mais sur eux vient de tomber une parole de résurrection et de vie. A peine monté sur le trône pontifical, Pie X annonçait au monde que la devise comme le résumé de son règne serait « de tout restaurer dans le Christ », *instaurare omnia in Christo* [1].

[1] Ephes. I, 10.

Nous voilà remis dans le chemin et en route pour nos destinées éternelles. *Nous sommes*, dit saint Paul, *prédestinés par Dieu à devenir des images ressemblantes de son Fils* [1]. Et encore : *Nous autres, depuis qu'Il s'est révélé à nous, nous contemplons la gloire du Seigneur et nous nous transformons en sa même image, lumineux de sa lumière, et nme transfigurés par l'Esprit de Dieu* [2]. Et c'est là vivre de la vraie vie. *Ma vie c'est le Christ* [3], s'écriait saint Paul, et ce mot redisait, comme un écho fidèle, l'une des plus grandes paroles de Jésus-Christ : *Voici quelle est la vie éternelle, c'est qu'on vous connaisse, ô vous le seul Dieu, et que l'on connaisse Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ* [4].

Notre bonheur, au ciel, sera « de le connaître comme nous en sommes connus », dans toute la perfection possible à un être créé. Notre bonheur comme notre devoir sur la terre, durant notre lointain exil, est d'entendre parler de Lui, de lire l'authentique histoire de sa venue et de son séjour parmi les hommes, de le suivre partout, de toujours l'écouter, de recueillir chacun de ses enseignements, de contempler chacune de ses merveilles, d'illuminer notre esprit à l'éclat de ses révélations, de fondre la glace de nos cœurs à la chaleur de son amour, de nous remplir l'âme des émotions jaillies de tant de scènes palpitantes, que les Saints Évangiles déroulent sous nos yeux. Quelle histoire vaut cette

[1] Rom., VIII, 29.
[2] II Corinth., III, 18.
[3] Philipp., I, 21.
[4] Joan., XVII, 3.

histoire ? Quels récits sont comparables aux récits où nous voyons Dieu, de la Crèche au Calvaire, naître vivre et mourir sous nos yeux et pour nous ? Le charme est grand pour toute âme noble, tout cœur élevé. Mais au charme s'unit une incomparable richesse de vertus. Notre piété s'éveille à sa prière, notre émotion à ses larmes, notre courage à son héroïsme, notre foi aux continuelles manifestations de sa Divinité. Comment le voir humble et pauvre et demeurer cupides et orgueilleux ? Comment ne pas tomber à ses pieds en l'adorant quand partout il se montre à nous comme un Dieu ? Et quand il manifeste sa nature humaine, comment ne pas l'aimer comme un frère ? Comment lui refuser notre dévouement quand il nous donne son sang et ses larmes ? Comment goûter de lâches plaisirs devant un Christ expirant sur une croix ? Comment aussi rester l'hôte de la terre quand nous le voyons s'élever glorieusement dans les Cieux ? Comment enfin nous rendre familière la vie de l'Homme-Dieu sans imprimer fortement en nous la sainteté qui jaillit d'elle ? Mais ajoutons : comment nous identifier à cette vie sinon par la lecture persévérante de l'Évangile ?

*
* *

C'est donc chose dite : nous lirons l'Évangile et nous le lirons assidûment. Mais il nous faut des guides dans ces régions célestes, aux vastes profondeurs, parfois aux redoutables abîmes, aux écueils, aux obscurités dangereuses. Quels guides choisirons-nous ? Répondons sans hésiter : les Pères et les Docteurs de l'Église.

Ce serait étrangement oublier l'histoire de nos âges chrétiens et méconnaître les vues providentielles que de dénier à ces génies des premiers siècles la mission qu'ils reçurent de Dieu de commenter nos Livres Saints et particulièrement nos Évangiles. Après avoir, dans le sang des martyrs, fait germer son Église et donné à la vérité révélée pour base immuable l'affirmation des multitudes qui mouraient pour elle, Dieu rendit la paix au monde chrétien et tout aussitôt fit apparaître la brillante pléïade des Saints Docteurs. Et comme il ne fait rien que ce ne soit infiniment logique et sage, en même temps qu'il leur donnait nos Évangiles à expliquer, il remplissait leur intelligence de clartés si vives que nuls, dans le cours des siècles, n'en ont surpassé l'éclat. Nos génies plus modernes se sont nourris de leur substance. Saint Thomas d'Aquin les lisait et les méditait sans cesse. Bossuet qui les possédait à fond en prenait magistralement la défense, et entre ces deux noms illustres combien pourrions-nous compter de leurs admirateurs passionnés ? Voilà nos vrais guides si nous voulons explorer à fond l'Évangile de Jésus-Christ.

Loin de nous de renier d'autres sources. Des travaux récents, d'une érudition minutieuse, ont fouillé les Récits sacrés et, pour nous les faire mieux comprendre, nous ont initiés à une foule de détails relatifs aux Juifs, à leurs usages, à leur histoire, aux multiples particularités de leur vie. Plusieurs textes ont reçu ainsi un surcroît de clarté, et ce que nous appellerions volontiers le *pittoresque* dans la vie de Jésus y a incontestablement gagné. Mais ces détails n'ont-ils pas trop fait

perdre de vue le fond? La belle ciselure du cadre n'arrête-t-elle pas trop le regard au détriment de la gravure ? Pour les érudits protestants d'Allemagne et d'Angleterre ce dommage est peu sensible, car le Dogme a cessé de les beaucoup préoccuper. Pour nous, catholiques, il en va tout autrement. Nous nous servons sans doute des trouvailles de l'érudition, mais comme accessoire. Avant tout, nous voulons, dans l'Évangile, contempler un Dieu, un Rédempteur, une Église, une révélation du monde surnaturel, des merveilles qui dans l'Homme Expiateur font étinceler le Dieu de gloire, des lumières qui nous guident, des consolations qui nous relèvent, des espérances qui nous enflamment. Si nous ne dédaignons pas l'intérêt, nous voulons qu'il naisse, non d'un luxe de détails inédits, ou d'une sentimentalité romanesque, mais des récits divins eux-mêmes.

Telle est aussi l'œuvre des Pères et des Docteurs de l'Église. Trois préoccupations les absorbent quand ils commentent nos Évangiles. Tout d'abord la claire et exacte explication du texte. Ils s'attachent à en élucider les points obscurs, à en fixer les sens véritables, à réfuter les objections et à repousser les erreurs qu'une exégèse défectueuse ferait naître. Mais un soin tout aussi grave les retient : ils veulent, dans les pages sacrées, faire ressortir les grands dogmes du Credo Catholique. C'est la divinité du Christ, sa nature humaine, l'unité de sa Personne divine, sa mission sur la terre et sa Rédemption infinie, sa puissance, son autorité souveraine, surtout son inépuisable amour, qu'ils mettent sans cesse en lumière. Puis, vient chez eux

l'exposé des vertus, les moyens de sanctification, les laideurs du vice comme les splendeurs du bien, les terreurs du mal comme les radieuses destinées du bien. Tout est grave, puissant, substantiel dans leurs commentaires, où certes ! ni les peintures gracieuses, ni les émotions profondes, ni les charmes d'une imagination au service de la pensée, ne font défaut.

Nous affirmons bien hardiment que la vraie manière de lire et de méditer l'Évangile est la leur.

*
* *

C'est donc eux que, sans négliger les autres secours, nous avons consultés et suivis.

Nous avons cru mieux de fondre leurs enseignements multiples en un seul récit et de présenter ainsi une lecture que n'entrecoupent pas de continuelles citations.

Nous avons, de même, uni ensemble les quatre Évangiles. Sans se contredire jamais ils se complètent, et ce n'est guère qu'en les rapprochant que le récit sacré acquiert sa plénitude et son intérêt.

Si, d'une part, nous avons voulu présenter aux âmes pieuses une véritable vie de Jésus dans un récit unique et suivi ; d'autre part, à l'aide de tables et d'analyses, on se composera aisément des commentaires de tous les Évangiles des dimanches et des fêtes. Un court exposé de l'Évangile de chacun de ces jours aidera, en les guidant, la méditation ou l'homélie que le fidèle ou le prêtre voudrait en faire.

Puisse cette œuvre nous obtenir la miséricorde de Dieu et les prières de tous ceux qui voudront bien nous lire !

NOS SAINTS ÉVANGILES

QUELQUES RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES
SUR L'ÉCRITURE EN GÉNÉRAL & L'ÉVANGILE EN PARTICULIER

Sur l'Écriture

I. — Sans doute c'est avec joie et gloire que nous devons recevoir des mains de Dieu nos Écritures divines. Elles seules sont notre vraie lumière, notre consolation suave, notre solide espérance.

Mais un autre sentiment, étrange celui-là, se mêle au premier. L'Écriture est pour nous la marque et le mémorial de notre déchéance originelle. C'est à des exilés qu'est envoyée l'Écriture. Sans le péché et son châtiment nous n'en avions que faire, nous avions mieux qu'Elle. Voyez comme au Paradis terrestre Dieu converse familièrement avec sa créature. Il n'écrit pas à l'homme innocent, il lui parle, il le visite, ou plutôt il demeure continuellement avec lui. Survient le péché. Dieu se retire, l'homme prévaricateur, chassé de l'Eden, commence sa vie d'exil et de douleur. Le Père a dû éloigner de lui son fils coupable : l'abandonnera-t-il ? Oh ! non : Il lui écrira, et les hommes malheureux trouveront désormais dans les Lettres paternelles les instructions dont aura besoin leur conduite et les joies dont

sera avide leur cœur sevré des épanchements du premier amour.

Il est si manifeste que tels sont l'origine et le but de l'Ecriture, que là où la sainteté réside, l'Écriture est absente. Dieu parle lui-même aux Patriarches. Il converse avec son fidèle serviteur Moïse. L'Écriture commence, là où la prévarication humaine envahit le monde et s'étend à tous les peuples. L'Ancien Testament regarde avant tout la nature humaine prévaricatrice [1].

Même réflexion pour le Nouveau Testament. Aux Juifs, pécheurs obstinés, Dieu donne la Loi écrite ; aux enfants coupables sous la Nouvelle Alliance Dieu donnera les Écrits du Nouveau Testament. Mais pour ses Saints, pour ses Apôtres, il n'a que faire de l'Écriture : Lui-même se communique à leur âme et y rayonne magnifiquement. Moïse descendait de la Montagne les Tables de pierre à la main ; les Apôtres descendent du Cénacle, Loi vivante, Écriture animée et parlante. « Ils portent partout en eux-mêmes l'Esprit-Saint, et ils versent à tous le trésor de toutes les vérités, les flots divins de tous les dogmes, livres vivants, législation divine toute de grâce et de salut [2] ».

Ne passons pas outre sans nous faire une réflexion douloureusement pratique. Une première faute nous prive des entretiens de Dieu et nous réduit à une simple correspondance paternelle. Loin des jours de l'Eden,

[1] Noe et Abrahamo nepotisque ejus, nec non Jobo, ipsique Moysi, non per litteras loquebatur, sed per se ipse quid purum animum in ipsis reperiret. Postquam autem Hebræorum populus in profondum nequitiæ delapsus est necesse demum fuit ut itteris et tabulis ad eorum commonitionem uteretur. Id que non in Veteris solum sed in Novi etiam Testamenti factum comperimus. Sanct. J. Chrysost. in Matt., Hom. I.

[2] Sanct. J. Chrysost. in Matt., Hom. I.

exilés hors des Cieux, nous n'avons plus comme consolation et lumière que les lettres qu'un Père compatissant consent à nous écrire. Au moins avec quelle avidité devrions-nous recevoir et lire ces lettres ! quel zèle, quelle lecture, quelle profonde et continuelle méditation, mériterait de nous l'Écriture Sainte ! Hélas ! qu'il en va autrement ! Deux fois coupables, nous méprisons maintenant ces Écritures Divines, notre dernière ressource et la dernière manifestation du cœur de Dieu. Cessons cette grossière insouciance, livrons-nous à la lecture assidue des Saintes Lettres. Celles de l'Ancienne Alliance sont des épanchements moins tendres du cœur paternel ; mais ce cœur déborde de charité et d'amour dans les écrits du Testament Nouveau.

II. — Tel est en effet le double caractère des deux Écritures, ancienne et nouvelle. L'Ancienne nous vient du Sinaï, Dieu la rédige au milieu des éclairs et des tonnerres pour un peuple « à la tête dure » qu'il faut mener bien plus en esclave qu'en enfant.

Tout autre est le Nouveau Testament. Le Dieu qui le promulgue est le Dieu fait Homme, devenu notre hôte, notre père, conversant familièrement avec nous. Plus de Sinaï enflammé et retentissant, plus de désert aride, plus de Juifs terrifiés, mais un Dieu vêtu de la livrée humaine, parlant notre langue, nous visitant dans nos demeures, s'asseyant à nos tables, nous faisant connaître dans des entretiens d'une ineffable douceur, les mystères et les leçons de la vie éternelle.

Sans doute ici encore il y a des éclairs, des voix majestueuses, des visions grandioses ; mais ces miracles, qui, de temps à autre, illumineront un ciel calme, Dieu ne les fera apparaître que pour l'instruction de la

foule. A ses fidèles, Il réserve la douce sérénité d'une parole amie.

III. — Mais si la forme est humble, combien sublime est le fond ! Quelles révélations nous sont faites ! Quels spectacles se déroulent devant nos yeux ! Quelles consolantes annonces nous entendons ! Quelles assurances nous sont données ! « La divine vengeance est écartée, le péché n'est plus, la Rédemption nous sanctifie et nous élève jusqu'à la dignité d'enfants de Dieu ; nous sommes faits héritiers du ciel, frères que nous sommes de Jésus-Christ. Et à qui parviennent ces magnifiqnes annonces ? A des coupables, à des ennemis, à des malheureux plongés dans de mortelles ténèbres. A quoi comparerons-nous des révélations semblables ? Voici Dieu descendu sur la terre en même temps que l'homme monte jusqu'au ciel. Tout s'unit, tout se fond en un divin ensemble ; nous sommes mêlés aux chœurs angéliques, nous frayons avec les Puissances d'en haut. Une guerre séculaire nous était déclarée : une paix cimentée par Dieu même y succède. L'enfer est confondu, les démons sont en fuite, la mort n'est plus pour nous qu'une vaincue désarmée, en même temps que le ciel s'ouvre sur nos têtes. Ici-bas nos malédictions nous sont enlevées, le péché est détruit, l'erreur fait place à la vérité, et cette vérité se répand partout et partout pousse de luxuriantes végétations. La vie des Cieux s'inaugure sur la terre, apportée et maintenue par les Anges. Que dire encore de nos futures espérances ? [1] »

« Et non seulement ce sont là des biens fermes, immuables et dépassant la dignité humaine, mais, par une

[1] Sanct. J. Chrysost., Hom. I in sanct. Matt.

autre merveille, ils nous sont gratuitement accordés. Ce ne sont ni nos labeurs, ni nos soucis, ni nos larmes qui nous les valent, c'est l'amour de Dieu envers nous qui nous les octroie ? [1] ».

IV. — Qui donc n'aimerait l'Écriture ? Qui ne la lirait avec bonheur ? Qui n'en ferait l'objet d'une constante sollicitude, et d'une infatigable étude ? En est-il ainsi ? Hélas ! non ; et rien n'est comparable au mépris où les Chrétiens la relèguent et à l'oubli où ils la laissent. Que faisons-nous ? Que font nos fidèles ? Ils se passionnent pour le théâtre, ils en connaissent les exhibitions impures, ils pourraient citer les noms des acteurs et le titre des pièces. Savent-ils seulement le nom de nos Écrivains sacrés ? Pourraient-ils citer un seul passage de la Bible ? Non assurément, et c'est là pour eux un sujet de honte et de condamnation.

Deux amis se rencontrent ; leur mutuel épanchement a pour eux tant de charmes que les heures se passeront sans qu'ils en aient conscience. A l'Église, quand on lit et commente l'Écriture, les moments sont des siècles, et le prêtre parle toujours trop longuement.

Vienne un explorateur célèbre, un de ces hommes qui passionnent la foule en lui dévoilant les particularités des régions lointaines ; qu'il fasse la description longue et minutieuse d'une cité étrangère, sans même épargner les plus minimes détails, sans se mettre en garde contre les plus inutiles longueurs : on l'écoute, la curiosité n'est jamais satisfaite, on veut tout voir, tout connaître.

Ah ! nous autres, il est pour nous une Cité lointaine, magnifique, centre de toutes les richesses, rendez-vous

[1] Sanct. J. Chrysost., Hom. I in sanct. Matt.

de toutes les splendeurs et de toutes les gloires. Des explorateurs inspirés s'offrent à nous y introduire et à nous en faire admirer les beautés divines : laissons-nous guider, devenus attentifs. « Aux yeux de notre foi, l'Écrivain sacré nous déroule les merveilles de la Cité illustre. Voici le palais du Roi ; voici sa cour et la demeure des Anges et des Archanges, ses gardes du corps et ses ministres. A chaque instant de nouveaux habitants y sont introduits, et voici les routes et les entrées par où l'on y pénètre. Dans la Cité même nous pouvons nous rendre compte où résident et s'assemblent les hauts dignitaires du royaume [1].

Au centre, la Croix se dresse, trophée illustre du Christ; autour d'elle sont réunies les dépouilles enlevées par le Vainqueur à l'ennemi. Là rayonne la nature humaine conquise et transfigurée par le Grand Roi. Si nous accompagnons avec courage, persévérance et attention l'Évangéliste notre guide, il nous montrera le gibet où la Mort expire percée du glaive victorieux où le Péché reste appendu, où sont exposées les dépouilles opimes, fruits de la grande victoire du Rédempteur. Plus loin nous apparaîtra le Tyran qui nous torturait et qui est maintenant tenu captif et enchaîné avec la multitude de ses compagnons d'armes, captifs comme lui ; plus loin la citadelle, d'où, durant les siècles écoulés, l'impur démon s'élançait pour saisir et dévorer ses victimes, les cavernes et les repaires, ouverts maintenant, où l'enfer recélait ses conquêtes et que le Roi vint détruire et vider. Vous lasseriez-vous, fidèles, à ces descriptions ? Mais si l'on vous narrait les péripéties d'une guerre terrestre, vous y seriez attentifs jusqu'à en oublier vos

[1] Sanct. J. Chrysost., *loc. citat.*

repas ! Combien plus palpitants sont nos récits ! Songez donc à ce qu'est une description où Dieu même vous apparaît descendant des Cieux, se levant de son trône, venant sur la terre, se ruant sur les forces infernales et leur livrant l'assaut ; Satan lui-même entrant en lice et se mesurant avec Dieu, avec le Dieu qui a pris notre nature et qui s'offre à lui sous l'aspect de l'homme. Saisissantes merveilles ! C'est par la mort qu'est vaincue la mort ; c'est une malédiction qui suspend toute malédiction. Ce qui faisait la victoire du démon amène son irrémédiable défaite.

Chassons nos mortelles somnolences, devenons attentifs ; l'Écriture nous ouvre ses profondeurs engageons-nous y avec le respect, la modestie, le courage que de telles révélations comportent.

Sur l'Evangile en particulier.

I. — L'Évangile, c'est « l'amour », c'est « la bonne nouvelle », c'est la prédication des biens immenses apportés par l'Homme-Dieu sur la terre. L'Évangile, c'est l'histoire de cet Homme-Dieu au milieu des hommes ; c'est le récit de ses merveilles, la vision de sa sainteté, c'est sa voix que l'oreille entend, ses actes que l'œil contemple, ses bienfaits dont tous nous recevons l'ample et bénie profusion. L'Évangile c'est l'histoire de notre délivrance, de notre sortie de l'exil et de la perdition pour entrer dans l'éternelle gloire des Cieux. A quoi donc comparer une pareille révélation ? quelles opulences terrestres mettons-nous en parallèle avec les divines richesses, avec le monde divin où l'Évangile nous fait pénétrer ? Tel est le sens de ce mot : « l'Évangile ». Il nous signifie tout ce qui, en fait de biens, est réel

et solide, à l'encontre des biens vides et faux de ce monde. Qu'appelons-nous richesses, puissance, dignités, gloire, honneurs, et tout le reste, tout ce qui, parmi nous, brille d'un si éclatant prestige ? Qu'est tout cela au prix de ce que nous annoncent dans leur « Évangile » les Pêcheurs de Galilée ? Alors surtout que leurs dons sont gratuits et que sans fatigue, ni danger, ni douleur, nous nous rendons possesseurs de leur divine opulence.

II. — Faisons même entrer en ligne de compte les jouissances vives que la lecture de l'Évangile saura certainement nous procurer. Sommes-nous amateurs du théâtre ? Le jeu des acteurs, l'harmonie des musiciens, les péripéties des drames sont-ils pour nous de vives jouissances ? Quel drame que l'Évangile ! quel théâtre que celui où se déroulent de si extraordinaires et de si divines péripéties ! Le ciel entier sert de scène, le monde est le théâtre où se déroule l'action ; les auditeurs ce sont les anges du ciel et les hommes de la terre, devenus eux aussi des anges ou désireux de le devenir. Tel est en effet le seul auditoire capable de comprendre et goûter d'aussi célestes harmonies, seul capable aussi de les traduire en actes et en vertus. Quand à ceux qui ne vivent que de plaisirs et de dissipations, de cupidité et de luxe, d'orgueil et de volupté, parfois ils viennent écouter la Parole Sainte, mais comme des enfants incapables de la comprendre et surtout de la traduire en actes [1]. »

III. — Mais si nous admirons l'Évangile lui-même, n'ayons garde de détourner nos regards des Auteurs qui l'ont composé. Là encore nous apparaîtront de toutes

[1] Sanct. J. Chrysost., Hom. in Joan.

divines merveilles. Qu'étaient-ils ? Qu'en ont fait la grâce et l'inspiration ? Quelle supériorité est la leur sur les plus puissants génies, sur les philosophes les plus illustres ? Mais surtout quelle fut leur œuvre et quelles prodigieuses conquêtes ont multiplié leur prédication ?

Ce qu'ils étaient avant la grâce et l'inspiration ? De pauvres et obscurs mariniers. Rien d'humble comme leur condition, rien de pauvre comme leur genre de vie, rien non plus d'illettré comme leur intelligence. « Jean est un pêcheur de Betsaïde en Galilée ; il est fils d'un pauvre pêcheur ; et, pauvre parmi les plus pauvres, il a la rudesse de sa condition, il ne sait absolument rien, et ni avant ni après le Christ il ne s'est enquis des lettres humaines.

Or, écoutons le. De quoi va-t-il nous entretenir ? Des campagnes et des fleuves ? De la pêche et de la vente du poisson ? Car c'est cela et cela seul que nous sommes en droit d'attendre de lui ? Mais non, son langage est tout céleste, les révélations qu'il nous fait ont des profondeurs qu'aucune intelligence humaine n'a pénétrées. Si sublime sont les dogmes qu'il annonce, si grande et si belle est la morale qu'il prêche, si excellente la philosophie qu'il nous apporte, qu'il faut avoir puisé aux trésors de l'Esprit de Dieu, être descendu du Ciel même, en savoir plus que les Anges, pour parler ainsi. Etait-ce là le langage d'un marinier ? Etait-ce là même la doctrine d'un lettré, d'un philosophe, d'un savant ? Non certes ! Il n'est pas d'une intelligence humaine de parler ainsi de l'immortelle et bienheureuse Nature Divine, ni des Puissances célestes qui en viennent, ni de la vie future, ni de l'immortalité, ni de la résurrection glorieuse qui attend nos corps, ni des peines de l'enfer, des terreurs du Jugement, et du compte que nous devrons rendre de nos actions, de

nos paroles, de nos pensées, de la nature humaine, de ce qu'est le monde, de ce qu'est l'homme en réalité, de ce qu'il semble être, du vice, de la vertu. » Non ! jamais penseur laissé aux simples ressources de son génie n'a pu et ne pourra embrasser ces immensités du savoir [1].

Comparez nos Evangélistes aux plus fameux Philosophes; les doctrines aux doctrines, les morales aux morales, les succès aux succès. Quelle distance de ceux-ci à ceux-là ! Quand les Philosophes ont voulu dogmatiser, trois impuissances, ou plutôt trois vices pernicieux signalent leurs doctrines. Des erreurs d'abord. Ils errent grossièrement sur Dieu, sur l'âme, sur le monde, son origine et sa fin. Prétendent-ils constituer l'ordre social? Leurs erreurs deviennent d'homicides extravagances. Et après les erreurs constatons leurs incertitudes, leurs contradictions, l'absence presque totale de suite et d'accord dans leurs affirmations en apparence les plus fermes et les plus absolues. Leur prétention est plaisante ! Ils n'ont rien vu, ils ne savent rien ils n'ont été fait dépositaires d'aucun des grands secrets de la Divinité, ils sont ce qu'est la foule tenue à l'écart des palais royaux, et ils parlent de tout comme parleraient les princes du royaume et les familiers du monarque ! Aussi que d'insanités sorties de leur bouche ou de leur plume! Et d'autre part quels pitoyables insuccès! Où sont-ils ces rois de la sagesse, ces princes du savoir, ces savants et ces philosophes qui prétendaient si orgueilleusement au monopole de la pensée ? Ils disparaissent, ils se taisent, les siècles qui suivent les connaissent à peine de nom.

Combien différente est la destinée de nos Évangélistes ! Éclairés de lumières divines, familiers du Verbe de

[1] Sanct. J. Chrysost., *loc. citat.*

Dieu, ils ont tout vu, ils savent tout, ils nous révèlent les secrets les plus profonds, les vérités les plus cachées jusque là au monde. Et cette parole révélatrice des vérités est aussi la parole qui enfante les vertus. Par elle le monde a été transfiguré ; l'erreur antique a été dissipée, le démon a perdu l'empire, l'homme a recouvré la vraie route de son éternelle destinée. Ces illettrés ont été plus savants que les princes de la science humaine; ces pauvres et ces dénués l'ont emporté sur les plus fameux conquérants.

Car c'est sur le monde entier, d'une extrémité à l'autre, de l'orient au couchant, du septentrion au midi, qu'ont régné ces monarques étranges. Tous les peuples sont devenus leur conquête, tous les siècles ont retenti de leur voix et ont subi leur domination. Le temps qui a tout renversé a consolidé leur empire. L'Évangile, vingt fois séculaire, n'a perdu ni un rayon de sa lumière, ni un atôme de sa force.

Quelle preuve plus éclatante de la divinité de l'Évangile pourrait-on désirer? « Oui certes elle était bien divine cette conquête du monde par la prédication évangélique. Car autrement comment un publicain et un pêcheur illettré eussent-ils pu s'élever à une telle sublimité de pensée ; savoir des choses auxquelles les plus puissants esprits ne pouvaient même rêver; et non seulement les savoir, mais les faire entendre et croire au monde entier, et cela, non seulement de leur vivant, mais encore après leur mort. Et ce n'est pas à vingt, trente, cent, mille, dix mille individus qu'est venu l'Évangile mais à des cités, à des peuples, à la terre entière, aux îles et aux continents, à la Grèce policée, aux régions barbares. Encore s'il s'était agi de vérités purement naturelles ; mais non, laissant là la terre,

c'est du ciel que dissertaient les prédicateurs de l'Évangile ; c'est une vie nouvelle qu'ils intronisaient, c'est un renversement complet des idées reçues qu'ils opéraient sur la richesse et la pauvreté, la liberté et l'esclavage, la vie et la mort ; c'est un monde nouveau qu'ils créent. »

IV. — A ces vues générales joignons une étude plus précise des Évangélistes et de leurs Évangiles.

Un seul Évangile pouvait sans doute nous suffire puisqu'il renferme toutes les révélations nécessaires à notre foi et à notre piété. Toutefois il a plu à Dieu de nous donner de la vie et des enseignements du Rédempteur quatre différents récits.

Cette multiplicité amène-t-elle la confusion et la contradiction ? Nullement. Écrivant sous la dictée du même Esprit-Saint, les Évangélistes ne pouvaient pas se contredire. D'ailleurs l'Église n'était-elle pas là pour confirmer de son autorité souveraine les Écrits authentiques et séparer de tous les autres les divinement inspirés ? En fait il est aisé de se rendre compte soi-même de la parfaite uniformité des récits évangéliques dans les points essentiels. Tous, d'une même voix, nous racontent la grande et divine histoire de notre Rédemption : « Dieu s'est fait Homme ; il a prouvé sa divinité par ses miracles ; Il est mort sur la croix ; Il a été mis au sépulcre, Il a ressuscité ; Il est monté au ciel, et de là il viendra juger l'Univers. Il est venu nous donner des lois ; mais ces lois n'annulent ni ne changent l'antique Décalogue. Jésus est Fils de Dieu, Fils unique, consubstantiel au Père, etc. » En ces grandes lignes le récit des quatre Évangélistes est identique.

Relevons-nous d'autre part des différences de détail? Oui, des différences, mais jamais des contradictions. Que prouvent ces différences ? D'abord l'entière véracité des Évangélistes. Des faussaires se seraient entendus entre eux pour donner un récit absolument identique. Tandis qu'il est visible que les quatre auteurs du récit Évangélique composent séparément, sur des données personnelles et pour des besoins spéciaux. Sans se contredire, ils se complètent; ils taisent des détails donnés par d'autres; ils mettent en relief dans certains événements ce que les autres n'avaient fait qu'esquisser.

Une raison péremptoire de ces différences est dans la différence même des milieux et des besoins, qui imposait aux Écrivains Sacrés certaines nuances spéciales. Saint Matthieu écrit en Judée et pour les Juifs convertis : il insistera sur tout ce qui touche de plus près la Loi Mosaïque, l'histoire et le passé d'Israel. Saint Marc destine son Evangile à la Société Chrétienne que Pierre vient de fonder à Rome ; il passera sous silence bien des détails sur lesquels Saint Matthieu a insisté. Saint Luc se met beaucoup plus en dehors des traditions juives et vise avant tous les convertis de la Gentilité. La circonstance qui fait écrire à Saint Jean son Évangile est toute spéciale. Les premiers hérétiques ont fait leur apparition et ont poussé l'audace jusqu'à nier la divinité du Verbe Incarné. C'est pour venger cette divinité que Saint Jean écrit son Évangile ; c'est elle qu'il met dans un plus vif éclat, taisant beaucoup d'autres détails pour s'attacher à ceux qui l'établissent avec une plus invincible force.

V. — Il est à peine utile de relever dans les récits Évangéliques leur caractère de sainteté et d'édification ; tout

ce qui précède s'en charge déjà victorieusement. Que font les Évangiles, sinon nous élever, au-dessus de la terre, jusqu'aux sublimités du monde divin? Avec eux nous ne nous préoccupons plus des choses terrestres, nous chassons nos mauvaises concupiscences, nous châtions nos vices, nous allons jusqu'à nous interdire un regard lascif, une parole injurieuse, un rire immodeste, tout ce qui, dans la démarche, l'extérieur, la voix et le geste, est messéant à la profession chrétienne. Nul comme les Évangélistes ne saura nous parler de Dieu et des choses saintes, car la sublimité de leur doctrine ne fut soupçonnée d'aucune intelligence. Eux seuls ont fait au monde les plus hautes révélations et eux seuls ont persuadé le monde.

Et ces leçons d'une transcendante sainteté ne sont pas seulement admirables en elles-mêmes, elles le sont encore par la facilité avec laquelle les âmes les ont apprises, retenues, pratiquées. Proposez à la foule l'acquisition de quelque haute science ; persuadez à quelque métayer, à un forgeron, à un maçon, à un marinier, à tout autre homme de métier, de dépenser son temps à quelque étude transcendante : il mourra de faim avant d'être devenu un savant. Or, tout au contraire, l'on peut, en un instant, par l'Évangile, devenir un saint. En quelques mots Jésus-Christ nous fait parvenir au sommet des plus hautes vertus.

A cette facilité, joignons une universalité non moins merveilleuse. Tous peuvent également se rendre experts dans la science divine. Cette science se livre sans peine, sans effort, à l'homme des champs, à l'esclave, à la faible femme, à l'enfant, au plus pauvre d'esprit. Et les faits se sont chargés de montrer qu'il en est bien ainsi, et que tel est bien le caractère propre de la vérité chrétienne.

Les foules, dans le monde entier, ont appris les voies du salut, et, qui mieux est, y ont marché courageusement. Tous, habitants des villes comme des campagnes, en plein forum, comme en pleine solitude des montagnes, tous ont connu, aimé, servi Dieu.

Et ce même Evangile qui s'abaisse au niveau des plus communes natures est aussi celui qui guide aux plus sublimes vertus la glorieuse élite des Saints. Franchissez le seuil des monastères, et là vous verrez la perfection dans son expression la plus haute ; là vous apparaîtront des anges étincelants de lumière dans la frêle nature humaine ; là brillera à vos yeux la vie même que l'on mène aux Cieux.

VI. — Quel amour, quel respect, quel culte ne vouerons-nous donc pas à nos Évangiles ? Comment les lirons-nous ? Comment en écouterons-nous l'explication dans nos assemblées saintes quand elle nous sera faite du haut de la chaire ?

Apportons-y d'abord une âme haute et grande. A ces divines révélations, il faut une divine intelligence et un cœur large et généreux. Faisons tout d'abord le calme et le silence dans notre âme ; silence des lèvres et plus encore silence au dedans de nous. Que servirait en effet le silence extérieur si notre esprit demeurait rempli de tumulte ? Il nous faut un esprit calme pour qu'il soit bon auditeur. Arrière donc toute préoccupation d'avarice, d'orgueil, toute pression tyrannique de la colère, toute agitation d'un cœur épris des amours terrestres. Comment écouterait-elle tant de révélations sublimes, tant de profonds mystères, tant de redoutables arcanes, tant de vertus cachées sous l'exposé des dogmes, l'âme chargée d'affections vicieuses ? Aussi le Christ

disait-il : « Gardez-vous de donner aux chiens les choses saintes, et de jeter les diamants sous les pas des pourceaux. »

A cette élévation et à cette pureté de l'âme, nous devons joindre l'attention de l'esprit. De quel instrument de musique saurait-on jouer sans une sérieuse étude ? Mais surtout comment faire jaillir de la lyre Évangélique les sons justes et sonores, les savantes mélodies, sans une audition sérieuse, une application constante et approfondie ? Il faut donc ici le déploiement de la volonté, non pas d'une volonté vague et banale, mais d'une volonté robuste et pleine d'énergie. Tous sans doute voudraient prendre vers les célestes régions de la vérité un vol puissant. Or ce vol n'est possible qu'aux âmes vraiment énergiques. Ce négociant qui veut s'enrichir s'en tient-il à de vagues velléités ? Ne frète-t-il pas un navire, n'engage-t-il pas des matelots et un pilote et un capitaine ? Ne fait-il pas partir ses navires vers de lointaines régions pour trafiquer de son or ? N'affronte-t-il pas tous les dangers qui s'attachent aux navigations ? Faisons de même. Notre navigation à nous n'est pas d'un continent à un autre continent, mais de la terre au ciel. Attention donc ! gréons le navire qui est notre âme, appareillons pour le ciel. Il nous faut un Pilote ? Notre pilote, c'est Jésus-Christ. Evitons les écueils, naviguons sous un ciel tranquille, profitons des vents favorables ; avec Jésus-Christ les tempêtes s'apaisent et l'océan devient clément.

Mais l'application, quelque énergique qu'elle soit, ne saurait suffire sans la vie pure et la conscience limpide. Si vous voulez que le commentaire de l'Évangile profite à votre âme, ne soyez ni la pierre dure, ni le terrain infesté d'herbes mauvaises. Présentez à la divine

semence un sol bien purifié; autrement le prédicateur serait condamné à un vain et infructueux travail; ce serait folie à lui d'ensemencer une terre remplie d'épines. Qu'ils entendent ces paroles, les habitués du théâtre ! Quoi ! Vous venez d'écouter l'Évangéliste qui vous a transmis les leçons de l'Esprit de Dieu : puis, incontinent après, vous allez vous repaître au théâtre des impures paroles qu'y débitent histrions et actrices ! Vous vous trouverez assez purs pour recueillir les saints discours après vous être souillés de cette fange ! Car enfin qu'est-il besoin que je détaille par le menu les obscénités de la scène ? Tout y est plaisanteries lascives, lazzis ignominieux, propos remplis d'opprobres. Tout y est dissolu, tout y conspire à la perte des âmes. A la cour du Prince est-ce les adversaires odieux ou les amis fidèles que vous rencontrerez ? Qui seront son cortège d'honneur et formeront son conseil ? Un ambassadeur nous vient des Cieux, envoyé de Dieu même, porteur pour nous des plus importants messages: et vous, ô gens du monde, vous le délaissez pour courir à vos histrions !

Menons donc, pour profiter des trésors Évangéliques, une vie pure, sevrée des réjouissances dissolues. Et ne soyons pas déconcertés par la difficulté de l'œuvre, la crainte des entraves, la violence des passions, la tyrannie des entraînements : le même Évangile qui exige de nous la pureté de la vie, aide puissamment à nous y élever et à nous y maintenir. Il est assez puissant pour dompter nos plus fougueux ennemis. Il est impossible de frayer avec ces enseignements divins sans en devenir meilleur, que l'on soit homme, femme, ou enfant. Si les dompteurs parviennent à maîtriser les bêtes les plus féroces, comment l'Évangile divin ne viendrait-il pas

à bout de nous ? Car enfin nous n'avons pas la férocité des brutes. La leur est de nature, la nôtre est soumise à notre libre volonté. Puis encore, quelle différence entre des paroles humaines et la parole qui vient de Dieu ? Si donc nous desespérons de nous vaincre, pensons à cela. Si la vertu nous est difficile, allons au remède, allons aux divines pages qui contiennent les leçons de la sainteté. Allons aux prédications qui nous les développent et, rentrés dans nos demeures, continuons à nous en entretenir. Là sera pour nous tout espoir de sécurité. Quand le démon voit écrits dans une âme ces renseignements divins, il n'ose en approcher. Ces lettres, venues de Dieu et écrites non sur des tablettes mais sur l'âme elle-même et de la main du divin Esprit, jettent un si aveuglant éclat que Satan n'en soutient pas la vue mais s'éloigne désarmé. Rien ne lui est formidable, à lui et à ses suggestions perverses, comme l'âme qui sans cesse médite les vérités saintes. Une telle âme est inaccessible aux troubles de la vie présente, aux flots de l'orgueil, aux fascinations de la prospérité, et, si quelque tempête vient à l'assaillir, le calme y renaît incontinent.

LE VERBE DE DIEU

I. — Prenant son vol et planant au-dessus des mondes, s'engageant dans cette immensité sans limite, dans cet océan sans rivage où est Dieu, l'Évangéliste saint Jean aperçoit et nous révèle Celui qui viendra sur la terre et se fera notre Sauveur.

Dieu qui est un, qui ne peut être plusieurs, n'est cependant pas solitaire dans sa gloire, isolé dans les inac-

cessibles splendeurs de son éternité. Dieu, un en nature, est trois en Personnes ; et ces trois Personnes distinctes ne font qu'un seul et même Dieu.

Saint Jean a contemplé cette vie intime de Dieu. Il a vu, sorti du sein du Père et « engendré dès l'aurore, » le Verbe, fils de Dieu, distinct du Père, mais consubstantiel au Père, « vrai Dieu de vrai Dieu ». Il a vu que Dieu avait un Fils égal à Lui-même.

Pourquoi appelle-t-il ce Fils de Dieu *Verbe*? Il n'a pas de termes adéquats à l'Être divin; Dieu ne se peut exprimer dans la langue humaine : il nous faut donc balbutier. Nous cherchons dans la Création, autour de nous, quelques termes qui nous rendent le moins imparfaitement possible quelque chose de ce qu'est Dieu. Regardant en nous-mêmes nous voyons que ce qu'il y a en nous de plus immatériel, de plus puissant, de plus vivant, c'est notre pensée [1], notre « Verbe », nous avons transporté à l'Être divin ce que nous apercevions en nous-même [2]. De même encore ce Verbe de Dieu nous l'appelons « lumière », nous l'appelons « vie » car il est à notre âme ce que la lumière et la vie physique sont à notre être corporel. Tout cela est-ce Dieu ? Assurément non ; mais nous suppléons ainsi à notre impuissance actuelle de voir et de connaître Dieu tel qu'il est [3].

Si le Verbe est fils de Dieu, comment ne serait-t-il pas Dieu ? « Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de

[1] Patet quod in qualibet natura intellectuali necesse est ponere verbum. Sanct. August., de Trinitate, Lib. IX, cap. V.

[2] « In principio erat Verbum ». Évangile, selon St Jean, Chap. I. Verset 1.

[3] Nominamus Filium diversis nominibus ad exprimendum perfectionem ejus, quæ uno nomine non potest exprimi. Sanct. Thom. in Joan.

Dieu. « Le Verbe est Dieu. Arrière l'hérétique qui, se méprenant sur quelques paroles de l'Écriture, ose affirmer que le Verbe « a été fait », qu'il n'est pas éternel, ni consubstantiel, ni Dieu par conséquent. Quand l'Écriture dit de Jésus-Christ « qu'il a été fait », elle entend sa naissance humaine, mais nullement son éternelle génération et sa divine consubstantialité. Ecoutons s'en expliquer Jésus-Christ lui-même. « Je suis, disait-il, dans le Père, et le Père est en moi. » Même nature, même vie, même éternité. Même puissance aussi. « De même que le Père ressuscite les morts et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît. » « Mon Père ne cesse d'opérer, et moi j'opère... Et moi et mon Père nous ne sommes qu'un. » Et les œuvres suivaient les paroles, et Jésus-Christ ne cessait d'agir en Dieu.

Cette divinité du Verbe, saint Jean la prouve par son éternité. S'il est éternel, il est Dieu. Or il est éternel. Il est avant toute chose. Reculons par de là les mondes : *Il était*. Supposons d'autres milliers de mondes précédant ceux que nous connaissons : *Il était*. Allons à travers les siècles aussi loin qu'il nous est possible : *Il était*. Il est donc avant toute chose, avant tout le temps, toujours, c'est-à-dire qu'il est sans commencement, qu'il est éternel. Quand donc l'Évangéliste nous dit : « *Au commencement était le Verbe* », c'est son éternité, sa divinité qu'il proclame [1].

Il proclame de même, en ces mots, son éternelle génération. *Et le Verbe était en Dieu*. Il y était sans con-

[1] Sciendum est quod per hanc præpositionem « Apud » quatuor significantur per quæ objectiones quatuor contrariæ excluduntur 1° Significat hoc « apud » subsistentiam. 2° Significat auctoritatem. 3° Significat distinctionem 4° Significat conjonctionem. Sanct. Thom.

fusion de personnes autant que sans distinction de nature. « Le Verbe était Dieu. » Il n'était pas le Père, il était dans le Père comme Personne divine distincte du Père. Il était le Verbe de Dieu, le Verbe sorti de Dieu, éternellement engendré de Dieu. Comprenons la raison dernière qui fait choisir à l'Évangéliste ce mot de « Verbe » pour désigner le Fils et son éternelle génération. Aucun mot n'était plus propre à formuler ce grand dogme et à en écarter toute erreur. Une erreur grossière serait d'abord de prêter à la génération divine toute idée matérielle. Non, Dieu engendre son Fils à la manière dont nous engendrons immatériellement notre pensée. De même que notre pensée est le fils de notre intelligence, de même le vrai Fils de Dieu c'est la pensée de Dieu, c'est son « Verbe ». Mais tandis qu'en nous notre Verbe n'est qu'un phénomène contingent et passager, en Dieu il est Personne divine, vivante, éternelle, consubstantielle.

Résumons tout ce début de l'Évangile en montrant l'admirable justesse et la profondeur de chacun des termes employés. *Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu. Au commencement il était en Dieu.* Le Verbe est donc une Personne et une Personne distincte de Dieu. Le Verbe n'était pas sans principe. En même temps qu'il était dans le Père, distinct du Père, il venait du Père par voie de génération, il était Fils. *Le Verbe était au commencement*, avant toutes choses, éternel comme son Père. Dans la génération humaine il n'en saurait être ainsi, et le fils est nécessairement postérieur à celui dont il tire l'être. Mais en Dieu rien de semblable : rien, en l'Éternel, qui soit ou antérieur ou postérieur. De même que le rayon qui part du soleil est de même âge, de même temps que son

principe, ainsi le Verbe est éternellement engendré d'un Père éternel [1].

II. — Le Verbe est Créateur et c'est en son Fils que Dieu a créé toutes choses.

Mais avant d'admirer cette puissance créatrice, débarrassons-nous des deux difficultés que nous opposent les hérétiques. Le Verbe, disent-ils, a tout créé, donc aussi l'Esprit-Saint ? L'Esprit-Saint, par suite, n'est ni égal au Père et au Fils, ni Dieu comme le Père et le Fils. Aveugles qui ne savent pas lire l'Évangile ? Que dit saint Jean ? Le Verbe a créé *tout ce qui a été créé*. L'incréable, l'Éternel, l'Esprit-Saint, Dieu comme le Père et le Fils, égal à eux en puissance, en majesté, en éternité, n'a pu être créé par le Fils [2].

Laissons encore parler l'hérésie. Le Père a tout créé par son Fils. Ce Fils ne fut donc, dans l'œuvre de la Création, que le sous-ordre, l'ouvrier, le manœuvre ? De là nous pouvons affirmer qu'il n'est pas l'égal de Dieu, et par conséquent qu'Il n'est pas Dieu. Aveugles encore ! Ils n'ont donc pas lu, dans de nombreux passages de l'Écriture, que ce mot « par » est attribué aussi bien au Père qu'au Fils ?

Mais laissons ces tristes raisonneurs, allons au Verbe, allons au Créateur de toutes choses. Tout vient de Lui, tout a été fait par Lui. Ce que l'Évangile dit en un seul mot comporterait d'infinies descriptions. Quelle Œuvre ! Quelle Création ! Quel monde de merveilles ! Quel insondable

[1] Si quis consideret inveniet omnes hæreticorum et Philosophorum errores destrui. Sanct. Thom. in Joan.

[2] Sanct. J. Chrysost. in Joan. — Hoc est hæreticum, cum Spiritus Sanctus sit ejusdem gloriæ et substantiæ et dignitatis cum Patre et Filio. Sanct. Thom. in Joan.

océan de sagesse et de puissance ! Au Ciel le Verbe a créé le monde Angélique, plus vaste, plus étincelant que le nôtre. Si la route de nos Cieux est si merveilleusement constellée, combien plus brillent les Anges au firmament divin que Dieu seul connaît et contemple ? Si la Création visible est déjà si belle, que dire de la Création invisible [1] ? Mais dans la nôtre que de merveilles déjà ! Qui suffirait à décrire tous les êtres ?

Qui suffirait même à les compter, tant est inépuisable la fécondité créatrice du Verbe de Dieu ? « De même que d'une source d'où coulent des fleuves vous puiserez sans la tarir ni la diminuer jamais : de même supposez, échappés de la puissance du Verbe, autant de milliers de mondes qu'il vous plaira, jamais vous ne la pourrez amoindrir. Voyez le soleil ; quelque soit la multitude qu'il illumine, il n'appauvrit pas son éclat : ainsi du Verbe, avant comme après ses créations, il demeure le même, sans diminution ni changement. Eût-il créé d'autres mondes par milliers, à l'infini, sa puissance demeurerait toute entière et il suffirait, non seulement à les créer, mais à les régir. Car il n'est pas seulement le Créateur des mondes, mais il est encore leur providence et la force secrète qui les maintient. [2] »

Tout a été fait par le Verbe ; tout est régi, gouverné, maintenu par Lui. Ajoutons : tout sera refait magnifiquement par Lui. Car ici l'Évangéliste nous insinue l'œuvre future de la résurrection générale. Celui « qui est la vie », « en qui est la vie », ne peut laisser à la mort son empire. La mort sera vaincue, « la mort sera absorbée par la vie », et quand le genre humain ressus-

[1] Sanct. J. Chrysost. in Joan.
[2] *Id.*

citera pour ne plus mourir, quand surtout les Élus de Dieu « réssusciteront à la vie éternelle », alors sera vérifiée dans sa plénitude la parole de l'Évangile : *En Lui était la vie.*

III. — *Et la vie était la lumière des hommes.* Qu'est-ce que l'homme sinon une intelligence unie à la matière? Or quelle est la vie de l'intelligence sinon de voir, de connaître, d'être illuminée des rayons de la vérité? La vie de l'homme est donc la lumière. Or la « lumière », la « Vérité », la Pensée, l'Intelligence infinie, c'est le Verbe. Le Verbe est donc « La vie des hommes. »

Elle a deux histoires cette « lumière. » Elle a son histoire publique, elle a son histoire intime, selon que nous la considérons dans son rayonnement à travers le genre humain tout entier, ou seulement dans l'intime de chaque âme.

Elle trouva dans le monde deux adversaires, dont Elle triompha magnifiquement : l'erreur et la mort. Ce fut bien « au milieu des ténèbres » que la divine lumière fit son apparition [1]. C'est dans un monde chargé d'ignorances, plongé dans d'universelles et monstrueuses erreurs, que le Verbe incarné fit son entrée. Intelligences, cœurs, volontés, pensées, affections, désirs : tout, dans l'individu, était englouti dans le vice. La famille avait péri dans la corruption commune. Et la Société, en dépit d'une apparente civilisation, était devenue le centre de toutes les erreurs, comme le cloaque de toutes les immondices. Et quand se leva sur le monde

[1] « Lux » id est Filius Dei « n tenebris lucet » id est hominibus mundi, erroris et ignorantiæ tenebris. Sanct. Thom. in Joan., Cap. .

païen la divine Vérité, quand l'Évangile jeta au sein de la nuit sa perçante lumière, ce monde se rua sur Lui pour l'étouffer : *la lumière luit parmi les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pu étouffer* [1]. La lutte fut terrible entre le Paganisme et l'Évangile, entre les ténèbres et la Lumière. Mais au lieu d'avoir raison de la Vérité, c'est la Vérité qui rapidement triompha de lui. Les idoles sont renversées, les erreurs tombent, les vices désertent, les cœurs chrétiens sont purifiés. En moins de trois siècles l'univers est aux pieds du Christ, et la Lumière a chassé l'antique nuit. Du même coup la mort était vaincue et détruite, car, ne subsistant que par l'erreur et le péché, elle devait être entraînée dans leur défaite [2].

Quelle sera l'histoire de la divine Lumière dans les âmes? Il nous est aisé de le conjecturer. Comme l'Évangile laisse aux âmes leur liberté, les âmes se sépareront en deux classes : les unes qui recevront avec docilité l'enseignement du Christ; les autres qui le repousseront, aimant mieux leurs vices et leurs ténèbres que la lumière dans la vertu. D'où nous vient cette lumière? De la foi au Christ. Laissons-nous en pénétrer et elle nous illuminera, menons une vie pure et elle nous demeurera, selon cette parole : « Celui qui m'aime observera mes commandements, et nous viendrons en lui, moi et mon Père et nous ferons en lui notre demeure [3]. » De même que pour voir le soleil il faut ouvrir les yeux; pour jouir de

[1] Id est : non vicerunt, quia quantumcumque homines peccatis obscurati, invidia excæcati, superbia tenebrosi, contra Christum pugnaverint, non vicerunt eum obscurando, quin potius ejus claritas per totum mundum fulgeret. Sanct. Thom. in Joan., Cap. I.

[2] Neque mors neque error superavit, sed fulgida est ubique prædicatio et lucet cum propria fortitudine. Sanct. Chrysost. in Joan., Hom. IV.

Sanct. J. Chrysost. in Joan.

la divine Lumière il faut que l'âme y attache son regard. Et comment s'y attachera-t-elle ? Si elle est innocente. C'est le péché qui est ténèbre et nous enveloppe d'obscurité, inconsidéré qu'il est, sans intelligence et sans sagesse. « Celui, dit l'Écriture, qui fait le mal, hait la lumière et ne s'expose pas à ses rayons. » Et encore : « Ce qu'ils commettent dans les ténèbres de la nuit, est honteux même à dire. » Rien donc n'est ténébreux comme le péché. De même que dans les ténèbres on méconnaît ami et ennemi, on ignore la nature de chaque objet : de même dans la nuit du péché. Laissons, oh ! laissons la divine Lumière « briller au milieu des ténèbres », dissiper la nuit de nos péchés, chasser les ténèbres de nos vices. Devenons par elle « des enfants de Lumière. »

Mais ici se pose une question pleine de mystérieuse angoisse. Y a-t-il une équitable distribution de la divine Lumière ? Notre Évangile répond victorieusement : *le Verbe était la véritable Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.* » Mais si le Verbe illumine tout homme venant en ce monde, comment tant d'hommes demeurent-ils privés de sa lumière ? Car ils sont nombreux ceux qui ne reconnaissent ni le Christ ni le culte à lui offrir. Comment donc le Verbe illumine-t-il tous les hommes ? Le Verbe fait de son côté ce qui lui est possible de faire. Que si beaucoup demeurent enténébrés, la Lumière n'en saurait être responsable ; le crime en est à ceux qui la repoussent volontairement. La grâce est versée sur tous, qu'ils soient Juifs ou Gentils, civilisés ou barbares, libres ou esclaves, jeunes ou vieux, la grâce les accueille tous, la grâce les appelle tous. A ceux qui refusent de s'imputer leur exclusion, Jésus-Christ qui venait pour sauver tous les hommes,

se révèle à tous dans la mesure nécessaire au salut de chacun [1].

IV. — *Un homme dont le nom était Jean fut envoyé de Dieu. Il vint pour être témoin, pour témoigner de la Lumière, afin que tous crussent par Lui. Il n'était pas la Lumière, mais il venait pour rendre témoignage à la Lumière.*

Quoi donc ? Le Christ avait-il besoin d'un précurseur ? Fallait-il qu'un héraut vînt annoncer au monde l'arrivée de son Roi, et un Dieu ne se suffit-il pas à lui-même pour s'ouvrir dans son propre royaume une route triomphale ? Sans doute, mais telle n'est pas l'économie de la Rédemption. Pour nous sauver Jésus-Christ venait à nous en étranger et en pauvre. Non seulement il réclame d'un Précurseur la première annonce de sa venue, mais il va à lui, reçoit son baptême, se mêle aux pécheurs qui couvrent les rives du Jourdain. Sa vie entière sera une vie d'humiliation, de pauvreté, de souffrance : notre rédemption est à ce prix. Mais du sein de ces humiliations jailliront parfois, autant qu'il sera nécessaire, des éclairs de divinité. Comme homme et expiateur, Jésus-Christ demande à Jean-Baptiste son témoignage. » Aussi, quand le Précurseur est envoyé devant lui, ce n'est pas que son témoignage lui puisse être nécessaire, mais c'est afin que le monde, dans un Messie aussi obscur et aussi humble, sache reconnaître le vrai

[1] Quod si non omnes ceperit, ne id te conturbet : non enim ex necessitate aut vi sed ex voluntate et arbitrio ad nos accedit Deus. Quemadmodum enim non potest quis radio solari probe frui nisi oculos aperiat : ita neque hujus splendoris abunde consors esse, nisi animæ oculos aperiat. Sanct. J. Chrysost. in Joan., Hom. V.

Messie. Comme s'il disait : « Je suis Dieu et le vrai Fils de Dieu ; ma nature est la nature divine et je n'ai que faire d'un témoignage humain, en serais-je moins Dieu, si personne ne témoignait de moi ? Mais je viens pour sauver les hommes en grand nombre ; leur salut seul m'est à cœur, aussi me suis-je plongé dans cette humiliation de me réclamer d'un témoignage humain. Telle est la faiblesse de la foule que sa foi en moi devra être aidée de ce secours. « Ainsi notre Rédempteur s'est-il revêtu de notre chair, car s'il nous était apparu dans l'éblouissant éclat de sa divinité, il nous perdait tous. »

Stupéfiant mystère ! En même temps que le Christ passait obscur, humble et pauvre, à travers la foule, méconnu et délaissé, son Précurseur jetait un extraordinaire éclat, remuait la Judée entière, amassait les foules, et ne cessait d'être acclamé d'elles avec d'indescriptibles transports. L'Évangéliste redoute-t-il ces transports et surtout l'erreur qui peut s'en suivre et détourner sur le serviteur les hommages dûs au seul Maître ? Il nous précautionne contre toute méprise. « *Jean*, dit-il, *n'était pas la Lumière, mais il devait rendre temoignage à la Lumière. Le Verbe était la Lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde.*

V. — Ici nous nous trouvons arrêtés par une difficulté bien sérieuse. Si le Verbe était la lumière du monde », « la vie du monde » ; si tout homme est éclairé par elle et ne peut recevoir que d'elle la grâce et le salut, comment comprendre ce long délai apporté à sa rédemption ? Quatre mille ans sans Rédempteur et sans Rédemption ! Mais c'est là qu'est l'erreur. Non, le monde

ne resta pas sans la Lumière rédemptrice durant ces quatre mille ans d'attente[1] : écoutez l'Évangéliste.

Il était dans le monde.

Il y était sans doute tout d'abord comme Créateur, et l'Évangile prend soin de nous le rappeler.

Le monde a été fait par lui. Le monde était plein de sa magnificence, « la terre était à Lui », « les Cieux chantaient sa gloire, » et rien ne subsistait que par la force prolongée de sa parole créatrice.

Toutefois ce n'est pas de cette présence là dont nous nous occupons ici ; Jésus-Christ « était dans le monde comme Rédempteur. Tous les hommes, durant les quatre mille ans qui précédèrent la crèche, étaient appelés à sa grâce et à son salut; tous « recevaient de sa plénitude ; » tous pouvaient trouver dans les mérites anticipés de sa Rédemption la rémission de leurs fautes et la consommation de leur sainteté.

De fait une multitude s'est sauvée par Lui. Tout ce que l'Ancienne Alliance renferma de justes fut sanctifié et sauvé par la foi et la grâce de Jésus-Christ. « Les amis de Dieu, ces hommes admirables, ont tous connu Jésus-Christ bien avant sa naissance temporelle. Parlant d'Abraham Jésus-Christ dit : « Abraham, votre père, aspirait avec transport à voir mon jour; il le vit et grande fut sa joie ». Sur David, dans sa réfutation des blasphèmes Juifs : « Comment donc David inspiré par l'Esprit de Dieu a-t-il appelé le Christ son Seigneur ? » Souvent Jésus-Christ opposait aux Juifs la foi de Moïse. Quant aux Prophètes, saint Paul en a parlé ouvertement.

[1] Quid est quod in ultimo tempore venit nostram operaturus salutem, tanto tempore negligens nos ? Dicimus quod ante hoc n mundo erat et providebat operibus suis, et omnibus dignis cognitus erat. Sanct. Chrysost. in Joan., Hom. VII.

Tous, depuis Samuel, ont connu et prophétisé l'Avènement du Messie. Aux Patriarches, Abraham, Jacob et les autres, le Verbe se manifestait, conversait et leur annonçait les magnifiques promesses de l'avenir. » Sans doute ces justes n'eurent pas du Mystère de l'Incarnation et des détails de son histoire la connaissance que l'événement nous en a donnée, et c'est en ce sens que Jésus-Christ a pu dire, « qu'ils désirèrent voir et ne virent point, mais tous connurent Jésus-Christ et les grandes lignes du mystère de la Rédemption. Ajoutons que si dans la lignée des Justes d'Israël cette connaissance du Messie fut lumineuse, si le Verbe projeta sur eux les plus vives clartés, il ne laissa pas le reste de la terre plongé dans l'horreur d'une complète nuit : *Il était dans le monde. Il était la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde*. Prenons hardiment ces paroles à la lettre. Pas un homme ne fut laissé sans le rayon de vérité suffisant pour le salut, et pour mystérieuse que fut cette distribution de la divine lumière dans l'Ancien monde, tenons pour certain que Dieu la fit sans la refuser jamais.

Fermons ainsi la bouche à l'incrédulité qui nous reproche les longs délais de l'Incarnation. « Quand l'incrédule nous interpellera : que faisait donc le Christ dans ces siècles où il ne prenait aucun souci du genre humain, pourquoi nous venir à la fin, après nous avoir délaissés durant d'interminables âges ? Répondons : « Il était dans le monde, bien avant sa naissance temporelle ; il y préludait à ses œuvres futures et il se faisait connaître à tous ceux qui s'en rendaient dignes.

Tous en furent-ils dignes ? Tous le connurent-ils ? Assurément non. Alors, comme aujourd'hui, un grand nombre repoussa la Lumière qui venait à eux. Mais en

quoi cette apostasie volontaire empêche-t-elle que les autres connaissent et adorent ? En quoi l'obstination des incrédules de nos jours empêche-t-elle Dieu d'être connu adoré, servi par ses enfants fidèles ? De même donc que de nos jours il serait insensé, parce que quelques négateurs s'obstinent, de soutenir que Dieu n'est pas connu : de même en ces temps reculés nous ne pouvons nier la connaissance qu'eurent les justes, les héros, du Mystère de Jésus-Christ.

Une autre objection surgit. Pourquoi le si petit nombre des justes et le si grand nombre des négateurs ? Ce *pourquoi* regarde tout autant notre monde contemporain que l'ancien monde, et ce n'est pas seulement Jésus-Christ mais Dieu lui-même que le monde s'obstine à méconnaître. *Le monde ne l'a point connu.* Est-ce la faute de Dieu? Est-ce manque de lumière? Non certes, c'est manque de vertu. Le monde méconnaît Dieu pour n'avoir pas à le servir; et il se refuse à le servir parce qu'il est l'esclave volontaire de ses vices. Ceux qu'enchaîne ou l'avarice, ou l'ambition, ou la volupté, ceux que fascinent les biens et les plaisirs sensibles ceux-là « ne l'ont point connu. »

VI. — Mais nulle part ailleurs que dans le peuple Juif, au moment où le visita le Verbe fait Chair, nous n'apercevrons mieux ce qu'a d'odieux et d'inique le refus de recevoir, d'aimer et de servir Jésus-Christ. Ecoutons notre Évangéliste. *Il vint dans son propre domaine et les siensne l'ont point reçu.*

Il vint. Qu'est-ce à dire, tout d'abord, *il vint* [1] ?

[1] Quomodo « venit » in mundum ? Respondeo dicendum quod venire in aliquem locum dicitur dupliciter : scilicet quod aliquis veniat ubi nullo modo prius fuerat : vel quod ubi aliquo modo

D'où peut venir Celui qui remplit tout de sa présence ? Quel lieu quitte Celui qui les occupe tous à la fois ? *Il était dans le monde* : comment dire maintenant : *il vint* ? C'est qu'il était dans le monde, invisible au monde et comme n'y étant pas. Lorsqu'il s'y rendit visible par sa naissance temporelle, on peut dire de cette apparition « qu'il venait à nous. »

Que supposons-nous que va faire Israël au moment ineffable où son Messie, son Roi, son Dieu lui apparaît ? Oh ! sans doute qu'il accourra plein du plus enthousiaste amour se jeter à ses pieds ? Hélas ! non, *les siens ne l'ont pas reçu. Les siens* c'est-à-dire son peuple Juif tant aimé, tant favorisé, tant et si longuement supporté malgré de continuelles prévarications. Mais sous ce mot sont aussi désignés toutes les nations, tous les hommes, qui sont le domaine et la famille de Dieu. O navrante histoire ! O incompréhensible insensibilité ! Le fils de Dieu, pris pour sa créature d'un immense amour, s'en vient à elle pour la relever de sa misère et la porter au sommet d'une éternelle béatitude ; il la sollicite tendrement de le recevoir, de l'aimer, de se laisser combler de ses bienfaits. Et que fait-elle ? Elle se détourne avec l'indifférence du dédain, quand elle ne le chasse pas avec la brutalité de la haine ! Tous les siècles se sont émus de cette étrange réception fait à l'Homme-Dieu naissant en ce monde, les Prophètes l'ont connue et en ont jeté leur cri de stupéfaction et de douleur, et c'est par leur organe que le Messie lui-même fait

prius fuerat, incipiat esse quodam novo modo. Filius Dei venit in mundum et tamen in mundo erat. Erat quidem per essentiam, potentiam et præsentiam ; sed « venit » per carnis assumptionem erat invisibilis, venit ut esset visibilis. Sanct. Thom. in Joan. Caput I ectio Y.

entendre les plus touchantes et les plus désolées des plaintes [1].

Mettons cependant une complète différence, ici, entre le peuple Juif et le reste des peuples. Lui, avait été prévenu de toute sorte de grâces et inondé des plus vives lumières, et c'est lui qui opposa aux avances du Dieu Rédempteur le plus obstiné refus. La Gentilité au contraire, quoique moins préparée à la venue du Messie, sut à la fin le reconnaître, le recevoir, le servir. Toute corrompue qu'elle ait été par les erreurs grossières et obscènes de ses Sages, elle s'en vint au Sauveur, et, en suppliante, réclama de Lui le salut. C'est d'elle, pour la grande partie, que se forma l'Eglise.

VII. — C'est d'elle aussi que sortit la glorieuse lignée des enfants de Dieu. Car il est temps de détourner les yeux des tristesses de l'apostasie pour les reporter sur les joies et les gloires qu'enfanta à profusion sur la terre la Rédemption du Verbe Incarné. *A tous ceux qui l'ont reçu Il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu; à tous ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme mais de Dieu même.*

Qui nous fera comprendre l'étendue d'une pareille grâce, la magnificence d'un pareil don [2] ?

Voyons-en d'abord l'universalité. Pas un homme n'est exclu, pas une condition, pas un état de vie qui nous puisse priver d'une si divine élévation. « Les rois de la terre écartent de leur service les esclaves : tel n'est pas

[1] Judæos nunc « suos »dicit ut populum peculiarem.

[2] Magna benevolentia ! Unicus natus et et noluit manere unus ; non timuit habere coheredes, quia hereditas ejus non fit angusta, si eam multi possiderent. Sanct. August., tract. II, in Joan.

le Roi du Ciel. Esclaves ou hommes libres, civilisés ou barbares, savants ou ignorants, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, nobles ou roturiers, riches ou pauvres, princes ou sujets, tous ont accès au même honneur[1]. La Foi et la grâce de l'Esprit-Saint répudiant toute inégalité des conditions humaines, font de tous une même divine création, une même divine splendeur.

Admirons de plus l'immensité de ce don de Dieu. Telle est l'efficacité de la grâce, que plus puissante que la flamme du creuset qui change en or étincelant l'obscur lingot, elle transforme en précieuse et divine créature le plus humble des rebuts humains. L'Esprit-Saint, feu céleste, entrant dans nos âmes, y consomme toute scorie, et les fait apparaître respendissantes images de Dieu[2] ».

Mais cette opération de l'Esprit-Saint qui fait de nous des êtres divins est-elle purement gratuite. N'y participerons-nous en rien ? Pesons la parole Évangélique : *Il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu*. Après l'immensité et l'universalité du don de Dieu reconnaissons-y la coopération. Dieu n'opère pas en nous sans nous, et quand le baptême nous a fait naître à la vie divine, il nous reste à développer, entretenir, défendre, protéger en nous mêmes cette vie.

Nouveau caractère en nous de la vie divine. Si nous le voulons, si nous n'y mettons pas l'obstacle du péché,

[1] Sive sint servi, sive liberi, sive græci, sive barbari, sive insipientes, sive sapientes, sive viri, sive pueri, sive senes, omnes eodem digni facti sunt honore. Sanct. Chrysost. in Joan., Hom. IX.

[2] Tanta gratiæ magnitudo. Quemadmodum ignis natura, si metallorum terra attigerit illam cito aurum reddit ; sic, imo longe magis, baptisma quos abluit aureos ex luteis reddit, Spiritu instar ignis illo tempore in animas nostras incidente, et, lutea absumpta imagine cælestem novam et splendidam imaginem, quasi ex conflatura splendentem referente. Sanct. Chrysost. in Joan., Hom. X.

cette céleste vie sera douée d'inamissibilité ; aucune puissance au monde ne peut nous la ravir

Enfin, dernier caractère de notre nouvelle naissance : sa spiritualité. Ceux-là deviennent enfants de Dieu qui naissent spirituellement, *qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté d'un homme, mais de Dieu même*. Telle est la noblesse de notre être spirituel. Il nous vient directement de Dieu, il ne passe pas par les faiblesses et les scories de la chair, il est immortel, il nous vaut la gloire du Ciel, il fait de nous « des parents de Dieu ». Par cet être divin nous participons en quelque manière à l'Être Divin lui même : « Consortes Divinæ Naturæ. »

Jésus-Christ, dans une Parabole, nous ouvre sur notre naissance spirituelle d'autres perspectives, en nous montrant le but dernier que Dieu poursuit en nous la donnant. Dieu prépare pour les jours de l'éternité une fête d'une incomparable splendeur. A cette fête il ne veut que d'illustres invités, de divins convives, des êtres revêtus d'une gloire semblable à sa gloire propre : « Similes Ei erimus. » Ce rayonnement et cette beauté divine, Dieu nous en donne, dès maintenant, la substance dans cette grâce sanctifiante, dans cet être divin, que nous communique le baptême. C'est ce que, dans sa Parabole, Jésus-Christ nomme « la robe nuptiale », parure splendide, aspect divin, livrée indispensable, pour paraître à la fête éternelle des Cieux. « Ainsi donc, Bienaimés, ne croyons pas que la foi puisse nous suffire. Si notre vie n'est pas innocente, si nous n'apparaissons pas sous la parure exigée de nous, nous subirons infailliblement le sort du malheureux qui fut chassé de la salle du festin. Ne serait-il pas absurde et intolérable qu'après que Dieu, nous tirant de notre glèbe obscure,

sans rougir de nous, nous eût élevés à une dignité si illustre que nous fussions devenus les hôtes de sa table, nous, après cela, nous demeurions assez lâches, assez grossièrement insensibles, pour ne pas même changer de manière de vivre, et, après une telle vocation, persévérer dans le péché et le mépris de notre Bienfaiteur ? Aussi, si jamais Dieu nous devait chasser des splendeurs de sa fête éternelle nous ne devrons imputer qu'à nous mêmes un si effroyable malheur [1]. »

Et le Verbe s'est fait chair

VIII. — Quel mot ! et quelle réalité dans ce mot ! Tout se trouve formulé dans cette extraordinaire expression. L'œuvre entière de Dieu, sa glorification infinie dans le salut du monde, notre gloire à nous mêmes, notre délivrance et notre sublime élévation, le but, le mode, la réalité, les résultats, la permanence et l'éternité de l'Incarnation : l'Évangéliste dit tout dans ce seul mot : *Et le Verbe s'est fait Chair.*

Quel est le but divin ? Venir nous prendre dans notre néant et nous élever jusqu'à son infinie grandeur. Plus encore : devenir nôtre pour que nous devenions Lui. Et quelque prodigieuse, exorbitante, que soit cette expression, Il la réalise pleinement par l'Incarnation du Verbe. A la lettre, dans la pleine réalité, Dieu se fait Homme pour que l'Homme soit Dieu. Nous dirons du Verbe fait Chair qu'Il est l'Homme Dieu. Notre frêle nature humaine s'unit à la Divinité d'une façon si parfaite que des deux natures divine et humaine il ne se fait qu'une seule et même Personne. Et nous ? Nous, par Jésus-

[1] Sanct. Chrysost. in Joan.

Christ, devenons les fils de Dieu, étant les Frères de Celui qui est son Fils unique ; Lui par nature, nous par adoption. « Après que l'Évangile nous a affirmé que nous étions devenus les fils de Dieu, il nous révèle la cause de cette prodigieuse élévation ; et cette cause c'est que *le Verbe s'est fait Chair*, c'est que le Seigneur a pris la forme de l'esclave. Lui qui était le vrai Fils de Dieu, Il s'est fait le vrai Fils de l'homme, afin que par Lui nous devinssions les enfants de Dieu[1] ». — Mais conservons bien la pure doctrine. « De ce que le Dieu de gloire s'est fait homme pauvre, chétif et humble, il ne peut s'en suivre que la Divinité ait subi le plus léger amoindrissement. Descendu jusqu'à notre humilité, le Verbe n'a rien perdu de sa nature divine ; Il nous a seulement élevés jusqu'aux gloires de la divine adoption. Qu'un roi converse avec un mendiant, il le fait sans diminuer sa royale dignité et il rend ce pauvre illustre par ce contact magnifique. Combien plus la Nature de Dieu, infinie, immuable, inaccessible, n'a-t-elle rien à craindre de notre roture. Aussi ne nous troublons pas quand nous entendons notre Évangéliste nous dire : *le Verbe s'est fait Chair*. Ce n'est pas que la divinité soit devenue Chair, mais c'est la chair qui s'est trouvée élevée jusqu'à la divinité[2]. »

Demanderons-nous pourquoi l'Évangile emploie, pour formuler le dogme de l'Incarnation, une expression d'une telle crudité : *le Verbe s'est fait Chair?* Ainsi se trouve à jamais réduite au silence l'audace des hérésiarques que ne voient dans l'Incarnation qu'une apparence sans réalité. Le Fils de Dieu, disent-ils, n'a pas réellement pris notre nature, il n'est pas réellement

[1] Sanct. Chrysost. in Joan.
[2] *Id.*

homme, il se montre seulement à nous sous les dehors de l'homme, sans en prendre la substance. Non ! s'écrie l'Évangéliste, il est homme comme nous, et homme dans la plus absolue réalité ; il est homme jusqu'à avoir pris de nous non pas l'intelligence seulement, ni le cœur, ni la volonté, ni l'âme, mais aussi la Chair, et de même que nous sommes âme et chair tout ensemble, le Verbe est chair comme nous sommes chair. Seulement faisons toujours la réserve essentielle. Devenant Chair, le Verbe ne cesse pas d'être Dieu. Il s'unit à notre chair sans rien perdre de sa substance divine. Ce n'est pas la divinité qui se convertit en la chair, c'est la chair qui se trouve élevée jusqu'à la Divinité [1].

Cette distinction capitale nous est encore mentionnée par les mots qui suivent : *Et il a habité en nous.* L'hôte et la maison sont choses très distinctes. Quand la Divinité est dite « habiter en nous », en notre nature, en notre chair, assurément nous ne pourrons pas la confondre avec cette chair même. La Divinité restera toujours distincte de l'humanité. Et néanmoins, par une opération qui nous demeure mystérieuse, mais qui ne coûte pas à Celui qui peut tout, des deux natures distinctes il n'est fait qu'une seule et même Personne divine, un seul et même Homme-Dieu.

Nouvelle merveille de gloire. L'union du Verbe avec la nature humaine est une union éternelle. Le Verbe de Dieu n'a pas pris notre nature pour la délaisser ensuite. Il l'a emportée avec lui au plus haut des Cieux ; il l'a

[1] Verbum carnem assumpsit, non quod ipsum Verbum sit ipsa caro. Sicut si dicamus, Homo factus est albus, non quod ipse sit ipsa Albedo, sed quod Albedinem assumpsit. Sanct. Thom. in Joan., Cap. I, Lec. VI — Verbum Dei Caro quidem factum est, sed absit ut mutaretur in Carnem, assumendo quidam illam, sed non in eam se consumendo. Sanct. Aug., De Trin., C. XI.

fait asseoir sur son trône ; elle règne en Lui, et elle règnera éternellement. C'est Elle qui en Lui reçoit les adorations des Anges, les hommages et les acclamations du ciel et de la terre.

Comprenons-nous notre gloire ? Concevons-nous l'honneur que Dieu fait à notre nature ? Mais par contre nous rendons-nous bien compte des devoirs qu'entraîne un pareil honneur ? « Quelle intelligence pourrait comprendre, quelle langue saurait exprimer l'honneur tout extraordinaire, tout divin, fait à notre race ? Non ! Ni Ange, ni Archange, nul être du ciel ou de la terre ne le pourrait. Telles sont les œuvres de Dieu, tels ses bienfaits, qu'ils dépassent toute puissance de description, toute portée d'une éloquence angélique ou humaine. Mais que conclure ? que ce serait folie à nous de nous refuser à faire valoir de pareilles richesses. Elevés à un pareil faîte d'honneur nous pourrions en faire fi, alors que notre plus pressant intérêt est d'y avoir égard ! Glorifions pour ses bienfaits le Dieu si infiniment clément qui nous les prodigue. » [1]

IX. — *Et Il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire comme Fils unique du Père, nous l'avons vu plein de grâce et de vérité.* Dieu sur la terre ! Dieu vivant au milieu de nous ! Et nous voyons ses traits et nous entendons sa voix, et quand cette main nous touche, c'est la main de Dieu ! Notre tête fatiguée repose sur sa poitrine, nous nous jetons à ses pieds que nous baisons et arrosons de nos larmes d'amour ! Invisible par sa nature, Dieu nous est devenu visible par son Incarnation. Sans elle comment nos yeux mortels eussent-ils pu contem-

[1] Sanct. Chrysost. in Joan., Hom. XI.

pler la Divinité ? « Quand Moïse, homme comme nous, descendit de la montagne, les Juifs ne pouvaient supporter l'éclat de sa face, et un voile la dût recouvrir. Combien plus, sans le voile de l'Incarnation, nous serait-il impossible, à nous hommes de néant et de boue, de contempler l'Etre divin inaccessible aux regards des Puissances célestes elles-mêmes » [1].

Nous avons vu sa gloire comme la gloire du Fils unique du Père. Toute confusion est écartée, toute assimilation est impossible. Jésus-Christ jette un éclat auquel ne put prétendre aucun des grands serviteurs de Dieu. Certes ! ils furent glorieux les Moïse, les Elie, les Elisée, l'un emporté sur un char de feu, l'autre héritier de ses pouvoirs, et Daniel, et les trois jeunes Hébreux, et tant d'autres que leurs miracles couvrirent de splendeur. Eclatants de gloire furent aussi ces Anges qui apparaissaient au monde en l'inondant de leur lumière, et ces Archanges, ces Chérubins, ces Séraphins, dont les prophètes eurent la vision éclatante. Mais arrière toutes ces splendeurs qui jaillissent des créatures, serviteurs de Dieu comme nous ; arrière les prophètes, les Anges, les Archanges, les Vertus des Cieux, tout autre être, s'il existe et quel qu'il soit : c'est ici la gloire du Seigneur, du Roi lui-même, du vrai et unique Fils, de notre Maître à tous que nous contemplons.

Et quelle est cette gloire qui enveloppe toute entière la Personne du Verbe Incarné ? Cette gloire le prend au berceau, l'accompagne durant sa vie mortelle, jette à sa mort son plus vif éclat, et rayonne enfin à travers tous les siècles.

Dès sa naissance il nous apparaît comme le Maître et

[1] Sanct. Chrysost. in Joan.

le Dominateur de toutes choses. Il est vêtu de notre vile et obscure livrée et la nature n'en reconnaît pas moins son Seigneur. Une étoile convie les mages du haut des Cieux à venir adorer leur Dieu ; les phalanges Angéliques planent au-dessus de la Crèche en chantant leurs hymnes de triomphe ; de toutes parts s'agitent les messagers qui annoncent la grande nouvelle : les anges aux bergers, les bergers aux peuples, Gabriel à Marie et à Elisabeth, Anne et Siméon aux Juifs qui se rendent au temple. Mais quoi ! Ce ne sont plus les femmes et les vieillards seulement, c'est l'enfant dans le sein de sa mère qui par ses tressaillements merveilleux annonce au monde la grande espérance, c'est le Précurseur qui révèle l'Homme-Dieu.

Quand fut venue l'heure où Jésus-Christ se manifesta au monde, ce n'est plus ni l'étoile du Ciel, ni les anges, ni les archanges, c'est Dieu le Père qui le proclame du haut des Cieux « son Fils bien aimé » ; c'est l'Esprit-Saint qui repose sur lui sous la forme d'une Colombe. Ainsi s'étendait sa gloire, ainsi rayonnait son éclat jusque dans les régions lointaines. On savait qu'était né le Roi des Cieux.

Le miracle, d'ailleurs, élevait sans cesse son inextinguible voix, éclatant à chacun des pas de l'Homme-Dieu. Les démons fuyaient éperdus, la mort reculait avant de céder définitivement l'empire, les sépulcres rendaient leurs dépouilles, toute infirmité se trouvait subitement guérie, et autant les démons quittaient le corps des possédés, autant la maladie abandonnait sa victime. On pouvait contempler alors les merveilles qu'eussent, sans l'obtenir, voulu voir les Prophètes. Jésus-Christ apparaissait comme le Créateur de l'homme, et le refaisait plus merveilleusement encore qu'il ne l'avait créé ; les

paralytiques marchaient, les membres morts exultaient dans la vie et le mouvement, l'oreille s'ouvrait aux sons, la langue à la parole. Tel l'habile architecte refait pièce à pièce la maison en ruine; tel l'Homme-Dieu relevait les débris gisants, reliait les parties disjointes, refaisait à neuf les côtés détruits de l'édifice humain [1].

Il était d'autres prodiges plus extraordinaires encore. Car s'il est divin de rendre d'un mot la santé et la vie au corps, il est bien plus d'un Dieu de vivifier l'âme, tout autrement précieuse, mais aussi tout autrement rebelle. La matière se laisse faire, l'âme, douée qu'elle est de libre arbitre, oppose à l'action divine une résistance opiniâtre, que Dieu ne veut pas briser. Dieu veut des hommages libres et non pas esclaves. Aussi convertir une âme est une œuvre plus difficile, partant plus divine que de guérir un corps. Or Jésus-Christ, du même pouvoir qu'il rendait aux corps non pas seulement la santé mais la perfection absolue de cette santé, transfigurait les âmes, les allant prendre dans les derniers bas-fonds du vice pour les élever d'un coup aux plus hauts sommets de la sainteté. Le publicain devenait Apôtre, le persécuteur, saisi l'outrage et le blasphème à la bouche, se transformait subitement en ardent prédicateur, les Mages faisaient aux Juifs la leçon, le larron franchissait d'un bond la cité céleste; la courtisane étincelait des clartés de la foi, une Samaritaine entraînait tout son peuple aux pieds du Christ, une Cananéenne obtenait la délivrance de sa fille que le démon enchaînait [2].

Mais combien la scène grandit et les prodiges s'étendent ! Bientôt ce ne sont plus dés hommes et des femmes isolés, ce sont des villes, des provinces, des ré-

[1] Sanct. Chrysost. in Joan.
[2] *Id.*

gions, le monde entier, qui se transfigurent à la voix du Christ. Nouvelles mœurs, vie toute céleste, vertus héroïques, et tels sont les préceptes promulgués, les lois obéies, que les hommes ne vivent plus sur la terre que la vie des anges, ou plutôt, n'ont plus d'autre idéal que Dieu lui même. C'est en considérant toutes ces merveilles jaillies de la puissance de l'Homme-Dieu que l'Évangéliste s'écrie : *Nous avons vu sa gloire*.

Mais de cette gloire peut-on dire qu'elle se fait jour à travers les ignominies et les supplices de « l'Homme de douleur » ? Oui assurément, c'est là même qu'elle jette son plus extraordinaire éclat. A la Croix deux sortes de merveilles s'aperçoivent. Les premières, les plus riches, sont spirituelles. Dieu, dans sa justice, est vaincu et désarmé par la miséricorde ; la réconciliation s'opère entre Lui et le monde, l'enfer se ferme, le ciel s'ouvre, le décret qui nous condamnait aux peines éternelles est déchiré, la mort est abolie, la malédiction se retire, le démon est en fuite, le royaume des âmes est fondé. Au dehors, comme symbole de ces grandes œuvres invisibles, les prodiges éclataient de toutes parts. Pendant que la Victime était suspendue sanglante à la croix, le soleil détournait ses regards, la terre tremblait, une nuit épaisse couvrait le monde, les morts en multitude sortaient des tombeaux entrouverts et se répandaient dans Jérusalem. Le Christ lui-même s'élevait de son tombeau que fermait une lourde pierre et sur lequel le sceau de la puissance Juive était apposé ; il ressuscitait plein de gloire, formait ses Apôtres à la conquête du monde, les députait à tous les peuples, et fondait pour la durée des siècles l'immense empire, d'où le mal est banni, où les vertus sont héroïquement pratiquées, la vie divine introduite, et l'éternelle gloire magnifiquement méritée.

Avec quelle raison pouvons-nous dire : *nous avons vu sa gloire, qui est la gloire même du fils de Dieu.* Mais s'il nous est donné de la voir en ce monde même et dès cette vie, que sera-t-elle à nos yeux ravis quand nous la contemplerons dans l'éternité ? Si l'Homme-Dieu rayonne dès ici bas d'un si merveilleux éclat, quel est-il, quelle est sa splendeur, au milieu de son royaume ? O bienheureux trois fois, mille fois bienheureux, ceux qui seront jugés dignes de contempler de pareils spectacles ! Malheur à nous si nous méritons d'en être exclus ! C'est de nous qu'il faudrait dire « que mieux eut valu que nous ne fussions pas nés. » A quoi bon vivre ? A quoi bon respirer ? Qu'est-ce que notre être ? Que sommes-nous venus faire en ce monde, si nous manquons notre éternelle destinée ?

LES PRÉLUDES DE LA DIVINE NAISSANCE

I. — Avant le Roi, marche le héraut qui l'annonce : avant l'apparition sur la terre du Verbe Incarné, voici que va naître le Précurseur chargé d'annoncer au monde l'arrivée de son Sauveur et de son Roi. Ce ne peut-être une naissance vulgaire que la sienne, elle sera miraculeuse et une grande scène y prélude.

Le prêtre Zacharie était illustre par sa sainteté et les hautes fonctions sacerdotales qu'il était chargé de remplir [1]. Dieu lui avait donné la puissance d'intercession pour le peuple et nous le trouvons dans l'intérieur du Temple, à l'autel des parfums, d'où aucun profane ne peut approcher. La foule pour laquelle il implore attend

[1] Sanct. Luc., cap. I, 5, 6, 7.

au dehors, anxieuse sur le succès des prières du Saint-Pontife qu'elle regarde comme son médiateur entre elle et Dieu. Soudain un ange lui apparaît dont la vue le comble d'effroi. Et l'Ange : *Ne tremble pas, Zacharie, car ta prière vient d'être exaucée; tu auras de ta femme Elisabeth un fils* [1].

Elles sont étranges ces paroles de l'Archange Gabriel. Quelle suite logique ont-elles avec ce qui précède ? Zacharie priait pour le peuple, il élevait pour les prévarications d'Israël d'ardentes supplications et demandait la grâce de ses frères. L'ange lui annonce que sa prière est exaucée, et elle l'est parce qu'il lui naîtra un fils ? *Ne crains rien, Zacharie, ta prière est exaucée, il te naîtra un fils auquel tu donneras le nom de Jean.* Y a-t-il là une conséquence ? Oui et et très profonde. Elle est exaucée cette prière qui n'avait d'autre objet que le salut du peuple ; elle l'est, car va naître Celui qui criera au monde : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde ». « Elle est exaucée ta prière car il te naîtra un fils. » Ce fils de Zacharie, ce Précurseur chargé d'annoncer au monde le Sauveur du monde, sera, comme l'aurore l'est au jour, la certitude de la Rédemption. Mais poursuivons la scène.

Zacharie devait, sans chercher à comprendre, s'incliner devant l'affirmation Angélique. Sa raison devait rendre hommage au mystère, alors même que l'événement lui semblât impossible. Sa faute fut de scruter témérairement l'oracle divin. Sans prendre garde que tout est possible à Dieu, il s'arrêta aux impossibilités humaines. Il était vieux; sous ses cheveux blanchis son corps n'était plus qu'une ruine. Près de lui une épouse stérile.

[1] Sanct. Luc., I, 13.

Comment croire à la naissance d'un fils? *Comment*, dit-il à l'Ange, *pourrai-je savoir* [1]. Comment une telle naissance deviendrait-elle possible ? Me voici devenu un frêle et impuissant vieillard, mon épouse vieille aussi, est de plus stérile : deux impuissances, deux impossibilités. Peut-être aurions-nous quelque indulgeuce pour les hésitations de ce vieux Prêtre? Dieu n'en eut pas, et à juste titre. Car lorsque Dieu parle il n'y a plus à objecter des impossibilités de nature, ni à élever quelque objection que ce soit : la volonté divine est plus forte que tout obstacle, la puissance divine ne connaît ni limite ni empêchement. Que fais-tu, homme imprudent ? Dieu te fait une promesse, et tu vas te réfugier dans les impuissances où te réduit la vieillesse, comme si ton âge en pouvait imposer à l'action divine, comme si la créature le pouvait emporter sur le Créateur, comme si par sa seule parole il ne créait pas invinciblement ! Sa parole a fait les cieux, sa parole a créé l'univers, sa parole a fait surgir le peuple Angélique, et tu doutes pour toi de la naissance d'un fils?

Le châtiment semble dur, mais il est au contraire une miséricorde. Zacharie frappé de mutisme trouve dans cette peine un argument à sa foi dans les promesses divines, et son infirmité temporaire le prépare à de nouvelles merveilles.

Ces merveilles éclatent à la naissance du saint Précurseur. Les foules qui au temple avaient, dans l'apparition et les paroles de Gabriel, entrevu de grands événements, les voient se rapprocher et se préciser encore dans les prodiges qui accompagnent la naissance de Jean : la parole rendue subitement au père, la prophétie du Messie

[1] Sanct. Luc., I, 18.

qui va naître, l'hymne du salut du monde, enfin le nom même de Jean donné par Dieu à l'enfant du miracle. Emues de toutes ces scènes les populations des montagnes de Judée se demandaient ce qu'allait être ce nouveau-né et quelles divines choses étaient près d'apparaître. *Tous furent saisis de crainte. Dans les montagnes de Judée il n'était bruit que de ces prodiges et ceux qui en écoutaient le récit le recueillaient dans leur cœur et disaient : Que pensez-vous que sera cet enfant, car la main du Seigneur est sur lui*[1].

II. — Six mois après la conception de Jean, Gabriel apparaissait, non plus à un prêtre dans le temple, mais à une humble Vierge dans la bourgade pauvre et méprisée de Nazareth. Cette Vierge est la plus radieuse des Créatures, et l'ambassade de l'Archange n'a pas d'autre objet que la venue sur la terre et la naissance temporelle du Verbe, Fils de Dieu[2].

Aux premiers mots que prononce Gabriel nous sommes fixés sur la grandeur, la sainteté[3], l'incomparable gloire de Celle à qui il les adresse : *Salut, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes*. Un nouvel ordre de choses commence, une immense révolution l'inaugure. Chassée du Paradis terrestre la race d'Adam n'a plus avec le ciel que les rapports du condamné à son juge. La faute d'Eve est retombée sur la femme du poids d'une inénarrable malé-

[1] Sanct. Luc., I, 57-86.

[2] Archangelus mittitur... Gabriel « fortitudo Dei » nuncupatur; per Dei ergo fortitudinem nuntiandus erat qui virtutem Dei et potens in prœlio ad debellandas potestates aereas veniebat. Sanct. Greg., Hom. XXXIV, in Evang.

[3] Bene « gratia plena » quia cæteris per partes prestatur, Mariæ vero se simul totam infudit gratiæ plenitudo. Sanct. Hieron.

diction, et bien loin que l'Ange soit à ses pieds, elle n'est plus même la compagne honorée de l'homme, mais son esclave et sa victime [1]. Bien loin qu'il soit question de « bénédiction », le genre humain gémit tout entier sous la malédiction du péché. Or, voici qu'un ambassadeur du Ciel s'en vient à la Vierge de Nazareth, et, dans son étrange salutation, annonce, avec la gloire incomparable de Celle qu'il salue, la bénédiction qu'elle répandra sur le monde.

Marie ne s'effraie pas de l'Ange assurément, mais elle s'effraie de son salut, elle est interdite de sa louange ; la gloire dont elle est inondée l'émeut jusqu'au tremblement : « *Marie demeura toute troublée et se demandait en elle-même ce que pouvait signifier cette salutation* [2].

L'Ange continuant ses révélations découvre à Marie le grand mystère. Le Messie va naître, le Verbe de Dieu va se faire Chair, et c'est dans le sein de la Vierge qu'il a résolu de s'incarner [3].

Ne tremblez pas, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein [4], *et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de JÉSUS* [5], *il sera grand* [6], *on l'appelera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui*

[1] Contra vocem prius editam mulieri dirigitur nunc sermo ad virginem. Ambrosius in Luc.

[2] Cum assueta foret his visionibus, Evangelista non visioni sed relatibus turbationem attribuit.

[3] Luc., I, 30-36.

[4] Quod dicitur « Ecce » celeritatem et præsentiam denotat, insinuans quod ejus verbo celebratam esse conceptionem. Græcus.

[5] Tu « vocabis », non pater : patre enim caret quantum ad inferiorem, generationem sicut et matre respectu supernæ. Græcus.

[6] Vide ergo [magnitudinem Salvatoris, quomodo in toto orbe

donnera le trône de David son père et il règnera éternellement sur la maison de Jacob. Et son règne n'aura point de fin. Mais, dit Marie, comment cela se fera-t-il puisque je suis vierge et veux rester vierge ? — Et l'Ange : l'Esprit-Saint descendra en vous ; la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ; et c'est pourquoi le SAINT qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.

Le Messie devait naître d'une vierge. « Bien loin, O Marie, que votre virginité soit un obstacle à la conception du Verbe, c'est cette virginité elle-même qui vous méritera la divine fécondité. Ne songez plus à l'ordre naturel, voici plus que la nature ; ne vous représentez plus l'union ordinaire et les douleurs maternelles ; vous allez être mère d'une plus auguste et plus divine manière ; Ne dites pas : « Comment cela se fera-t-il puisque je suis résolue d'être vierge ? » C'est parce que l'homme est écarté que vous êtes trouvée digne de concevoir le Verbe de Dieu. Telle était donc l'économie de l'Incarnation. Le Verbe de Dieu devait être réellement nôtre en prenant réellement notre nature, mais il devait la prendre autrement que nous. Ainsi est fait. Jésus-Christ est conçu comme nous sommes nous même conçus, mais sa conception est divine et surpasse la nôtre de toute la distance du miracle. Il est formé comme nous, mais l'opération de l'Esprit-Saint qui se substitue aux lois des mariages vulgaires lui donne une toute autre naissance que notre naissance. Autant qu'il le faut il est ce que nous sommes ; autant qu'il le faut il nous surpasse. Admirons les harmonies de ce mystère. Ce que la con-

diffusa sit. Ascende in cælos : quomodo cælestia repleverit. Descende cogitatione ad abyssos et vide illuc eum descendisse. Origenes, Hom. VI in Luc.

ception du Christ a de spécial et de miraculeux n'amoindrit en rien la réalité de sa nature humaine, et sa parenté avec nous n'entame nullement son élévation divine. Les deux parties du mystère se gardent mutuellement [1] ».

Ne négligeons pas une autre harmonie. Le Verbe devait naître d'un sein virginal, Lui qui avait, d'une terre vierge, formé le corps du premier homme, et l'avait formé lui seul sans le concours de la femme. D'autre part si, sans union préalable, la femme avait été formée de l'homme, il convenait que l'Homme par excellence, le second Adam, Jésus-Christ, fût, sans le concours de l'homme, formé de la Vierge-Marie. Ce que la femme devait à l'homme en Adam, la femme le lui rendit en Jésus-Christ. Et ainsi furent également glorifiés l'un et l'autre sexe. Que si nous pressons plus encore cette doctrine : de même qu'Adam donna naissance à Eve sans amoindrir ni mutiler son être, Marie forma le corps du second Adam sans rien perdre de son intégrité virginale. Et le Verbe lui-même, sans détriment de sa nature divine, s'incarna dans le sein de Marie, afin de glorifier, en la partageant, notre humanité ; afin aussi de la soustraire au démon qui, à la suite du péché, en avait fait sa conquête [2].

Tels sont les mystères que l'Archange Gabriel découvrait à la jeune Vierge de Nazareth. Marie était-elle défiante ou ncrédule quand elle disait : *Comment se fera cela puisque je veux rester vierge* [3] ? A Dieu ne plaise ! Marie, sans douter des œuvres divines, deman-

[1] Sanct. Chrysost. Sermo : Peccata Fratrum non evulganda.
[2] Sanct. Chrysost. in Natalem Christi.
[3] Neque non credere Angelo Maria debuit, neque tam temere divina usurpare. Ambros. in Luc.

dait seulement le « comment » de leur accomplissement, et l'Ange la renvoyait à la toute puissance de Dieu.

Cette toute puissance dans la miraculeuse conception du Verbe incarné s'était, dès les temps antiques, manifestée en partie dans la stérilité miraculeusement féconde de plusieurs femmes des Patriarches et des Saints de l'Ancienne Alliance. Et tout proche d'elle Marie pouvait, dans sa parente Elisabeth, contempler le même miracle. *Voilà*, continue l'Ange, *que votre parente Elisabeth, elle aussi, a conçu un fils dans sa vieillesse ; et celle qu'on nommait stérile en est à son sixième mois ; car rien n'est impossible à Dieu.* Dieu s'est plu à esquisser d'avance ses grandes œuvres, et de même qu'il habitue nos yeux au rayonnement du plein midi par les lueurs grandissantes de l'aurore, de même il habitua le genre humain aux merveilles de l'Incarnation de son Verbe par d'autres moins éclatantes merveilles. Une vierge devait enfanter : Dieu donne par avance aux stériles la miraculeuse puissance de la fécondité. L'Ange Gabriel aurait pu citer à Marie, Sara, Rebecca, Rachel, et bien d'autres, car en elles Dieu avait fait éclater sa puissance, mais sa démonstration empruntait à la parenté et à la proximité du temps une force plus grande : *votre parente Élisabeth, elle aussi, a conçu un fils.* C'est donc, soyons-en assurés, à cause de l'enfantement de la Vierge que Dieu donna aux stériles une miraculeuse fécondité[1].

Alors Marie répondit : Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.

Dieu attendait ce mot de Marie pour consommer le grand œuvre de l'Incarnation. Marie le prononce et de-

[1] Sanct. Chrysost. Passim.

vient la mère de Dieu. Le Verbe est « notre Emmanuel », « le Verbe est fait chair », la rédemption du monde s'accomplit [1].

« O mystère admirable ! Le ciel exulte, les anges chantent leurs hymnes de triomphe, les Séraphins éclatent en transports d'allégresse, tous célèbrent la divine fête de l'Incarnation. Voici Dieu sur la terre et voici l'homme élevé jusqu'aux Cieux. Celui qui habitait les sommets éternels descend dans la vallée des larmes, et la race humaine, hôte de cette vallée, se trouve, par une incompréhensible miséricorde, transportée dans les divines hauteurs. Ne demandons pas comment s'opère ce mystère. Quand Dieu commande, la nature obéit. Dieu a voulu, Dieu a accompli, Dieu est descendu, Dieu a sauvé le monde. L'Éternel est conçu ; ce qu'il n'était pas auparavant, il le devient, Il est Dieu, le voici devenu homme, mais sans rien perdre de sa divinité. Ce n'est pas au détriment de sa divinité qu'il se fait homme, ni la nature humaine en Lui ne se confondra jamais avec sa nature divine. Le Verbe se fait chair, mais il demeure ce qu'il était, Dieu immuable, impassible.

Celui qui est engendré du Père ineffablement, Celui là, pour notre salut, est engendré de la Vierge Marie par une incompréhensible opération. Eternellement engendré du Père, le Père seul connaît le mystère de cette éternelle génération. Engendré miraculeusement d'une Vierge, l'Esprit-Saint seul connaît le mystère de ce nouvel enfantement. Et aussi véritablement qu'il est engendré du Père, aussi véritablement le Verbe se fait chair en Marie, aussi véritablement il est homme engendré

[1] Per ineffabile namque sacramentum concepto Sancto partu inviolabili secundum veritatem utriusque naturæ, eadem Virgo Ancilla Domini fuit et mater. Gregor. XVIII, Moral.

de la Vierge. Au ciel il n'a qu'un Père ; ici bas il n'a qu'une mère ; fils unique de Dieu, fils unique de Marie. Autant il serait blasphématoire de mêler une femme à sa génération éternelle, autant il le serait de mêler l'homme à sa génération terrestre. Le Père l'engendre sans lésion de sa divine nature ; Marie l'engendre sans corruption de sa virginité. Et nous, devant ces opérations ineffables, gardons le silence d'une foi qui adore sans avoir compris. Rien ici n'obéit aux lois de la nature ; au contraire tout les surpasse ; la nature a cédé la place aux volontés et à la puissance de Dieu ».

« O inénarrable don ! Le Fils unique de Dieu, l'Eternel, l'Inaccessible, l'Incorporel, l'Intangible, prend notre corps mortel et se livre à nos regards. Pourquoi ? Pour nous devenir notre modèle et notre guide vers un monde surnaturel que nos yeux ne peuvent apercevoir. Si les hommes ne sont enclins à croire que ce qu'ils voient : voici Dieu devenu visible, afin de nous tirer de toute incertitude et de toute suspicion. »

« Sauveur universel, tous s'en viendront à Lui chercher leur salut ; les rois, car il est le roi des Cieux ; les guerriers, car il conduit la grande armée des Élus de Dieu ; les femmes adorent le Fruit béni de la Vierge, car c'est en Lui que leurs souffrances seront allégées ; les vierges admireront stupéfaites comment, lui qui créa le lait maternel et lui traça son cours, se fait alimenter par une Mère Vierge ; les petits enfants viendront apprendre de Lui les louanges que Dieu fait sortir de la bouche des nouveau-nés ; l'homme fait lui demandera l'allègement de ses peines, à Lui qui ne s'est fait Homme que pour notre salut. Voici venir les pasteurs au « Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis » ; les prêtres au « Prêtre selon l'ordre de Melchisédech » ; les esclaves à Celui

« qui a pris la forme de l'esclave » pour nous revêtir des splendeurs de la liberté. Les pécheresses, elles aussi, sauront qu'il les laisse arroser de leurs larmes ses pieds divins ; les pécheurs de toute la terre accourront à l' « Agneau qui ôte les péchés du monde [1] ».

III. — Marie porte dans son sein virginal le Dieu Sauveur du monde. Mais elle sait qu'elle ne l'a conçu que pour le donner. Elle part au pays des montagnes, elle va répandre dans la maison de Zacharie et d'Elisabeth les prémices des bénédictions divines dont elle est, par son fils, la source inépuisable [2]. « Elle part sans tarder », dit l'Evangéliste [3].

Ces bénédictions font, dès son entrée dans la demeure de ses vieux parents, la plus magnifique explosion. A sa vue, Elisabeth est illuminée des clartés de la Prophétie, elle aperçoit et confesse le mystère de la Rédemption, elle pénètre le secret de la Maternité divine, et contemple par avance l'immense gloire qui, dans le cours des âges, enveloppera la Vierge-Mère. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, s'écrie-t-elle, *et le fruit de vos entrailles est béni ! Et d'où me vient que la Mère de mon Seigneur vienne à moi* ?

La double présence de l'Enfant-Dieu et de sa mère fait éclater les prodiges. L'enfant qui repose en elle est comme elle éclairé des lumières divines. Du fond de son obscure prison sa raison est éveillée, sa foi s'illumine, un

[1] Sanct. Chysost. in Natalem diem Christ.
[2] Luc., chap. III, vers. 39.
[3] Jesus qui in utero illius erat festinabat adhuc in ventre matris positum sanctijicare : unde sequitur : « cum festinatione ». — Ce fut dans la ville d'Hébron, distante de Nazareth de cinq jours de marche, que la Vierge Marie se rendit auprès d'Elisabeth, sa parente.

miraculeux tressaillement fait comprendre à son heureuse mère que le fruit de son sein a reconnu le Dieu fait homme et qu'il le proclame, inaugurant dès avant sa naissance sa mission de Précurseur. *Sitôt que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles l'enfant que je porte a tressailli dans mon sein.*

Ne passons pas légèrement devant ce prodige ; scrutons en toute la signification, écoutons cette voix mystérieuse et comprenons la muette prédiction du Précurseur. « A peine descendu parmi nous notre Dieu s'en vient visiter Jean, son ami. Du sein de leurs mères ils se connaissent, ils se voient. Jean tressaille et par son tressaillement semble dire : Je vois mon Seigneur, qui force les frontières de la nature et ne me fait pas attendre les mois qu'elle réclame. L'Eternel vient à moi, je viens à lui. Je suis l'Annonce de sa venue, je m'occupe, dès maintenant, de ma mission de héraut. Je suis la « Voix » ; dès maintenant, elle retentit pour annoncer le Sauveur du monde venu dans la chair de l'homme, elle retentit pour délier la langue de Zacharie, mon père, et vivifier le sein de ma mère. Admirable mystère ! Avant même de naître, Jean proclame son Dieu. Il a vu son Seigneur, il ne peut plus se contenir, il ne souffre plus les liens qui le retiennent, la prison où il est enchaîné ; à tout prix il lui faut annoncer son Sauveur. Il court, il vole, il exulte, il pousse son grand cri : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde » ! Révèle nous donc, ô Jean, comment du fond de ta prison ténébreuse, tu as pu contempler ces divines réalités ? C'est ici le mystère d'une puissance surpassant toute puissance humaine. Je vois par une lumière surnaturelle Celui qui vient inaugurer un ordre divin. Je vois parce que le Soleil de justice est conçu. J'entends, car

je suis le vivant organe du Verbe fait Chair. J'exulte, car je considère le Maître de toutes choses se revêtir des livrées humaines [1]. »

Au milieu de toutes ces grâces exultantes, Marie demeurera-t-elle privée du regard prophétique et du verbe de l'action de grâce et de la louange? A Dieu ne plaise! Plus que Zacharie, Elisabeth et Jean le Précurseur, Marie est inondée de lumière, de grâce et de joie. Elle aussi éclate en accents de louanges, et dans son Magnificat elle exalte, en même temps que sa bassesse [2], la gloire du Très-Haut, seul Auteur des merveilles qui s'opèrent en elle. Son regard perce les siècles, et elle contemple l'immense révolution qui va jeter bas le monde antique et faire surgir le monde chrétien. Son cantique est celui que les siècles redisent sans se lasser, comme elle même est la Reine que d'insatiables louanges proclament « bien heureuse ».

IV. — Ces joies et ces gloires regardaient l'avenir; mais le présent devait être, pour Marie, rempli de tristesses et de douleurs. Elle ne revint à Nazareth que pour y subir le plus étrange et le plus inattendu des martyres.

Mais ce martyre, outre qu'il initiait Marie et Joseph à leur vie d'héroïque souffrance, entrait dans le plan général de l'Incarnation. Un ange était apparu à Marie; Marie devenait la Mère du Messie sans cesser d'être vierge, l'ambassade angélique et la conception miraculeuse restaient le secret du ciel et de la Vierge. Quelle garantie, dès lors, auraient la foule et Joseph lui-même

[1] Sanct. Chyrsost. apud Mataphrast.

[2] O vera humilitas quæ Deum peperit, vitam mortalibus edidit, cœlos innovavit, mundum purificavit, paradisum aperuit, et hominum animas liberavit! Augustin., serm. II de Assumptione.

de la réalité de ces merveilles ? On pourrait dire : où est la preuve ? Qui a vu l'ange ? Qui a entendu la promesse ? Où est la preuve qu'ainsi naîtra le Messie ? La preuve c'est Joseph, c'est son anxiété douloureuse, c'est la résolution plus douloureuse encore qu'il croit devoir prendre de renvoyer sa fiancée. *Fiancée à Joseph il se trouva que Marie, avant leur union, avait conçu de l'Esprit-Saint. Joseph son époux était juste. Ne voulant pas la diffamer il résolut de la renvoyer en secret* [1].

Deux résultats allaient être acquis. Aux yeux des Juifs, Marie étant l'épouse de Joseph avait sa réputation sauvegardée. Joseph, par son étonnement et son angoisse, montrait en toute évidence que Marie devenait mère à un titre plus haut qu'il ne pouvait comprendre. Cette maternité qui lui était étrangère restait pour lui un angoissant mystère, mais sans que sa foi en son angélique fiancée fût ébranlée. La conserver : son obéissance à la loi le lui défendait ; la diffamer en la renvoyant avec éclat : il y songeait moins encore. *La résolution à laquelle il s'arrêtait était de la renvoyer en secret.*

L'Evangéliste est ici comme dans tout le cours du récit d'une brièveté qui confine à la sécheresse. Dieu nous laisse à nous-mêmes à développer ce que l'Écrivain sacré ne dit pas. Quelles journées de tristesse, quelles nuits d'angoisse, nous laisse concevoir le récit sacré ! Au tendre et ardent amour qu'il avait pour son épouse, Joseph joignait le respect, la vénération, l'admiration profonde que commandaient ses vertus. Et voici qu'un mystère impénétrable se met à la traverse

[1] Matt., I, 19.

de cette admiration et de cet amour, et il se voit obligé à éloigner de lui Celle qui jusque-là charmait sa vie en la sanctifiant ! Mais ce n'est pas sa douleur seulement ce sont les vertus qu'il y pratique que Dieu nous donne à étudier. « Voyez la sagesse de ce Saint. Voyez surtout en lui le triomphe sur la plus inexorable de nos passions : la jalousie. Elle a des fureurs terribles la jalousie de l'époux ! « Elle a des cruautés d'enfer, la jalousie » ! Ce sont les paroles mêmes de l'Ecriture. Quels drames sanglants cette passion amène ! On en voit qui préfèrent mourir que de souffrir même un soupçon. Or en Marie, Joseph n'en était plus au soupçon mais à la certitude. Mais telle était la magnanimité de son âme, tel son affranchissement de toute passion, qu'il ne voulait pas même causer à Marie la moindre peine ; et s'il devait s'en séparer, au moins que ce fût sans qu'elle eût à en souffrir. La grâce du Rédempteur inaugurait déjà dans les âmes ses admirables influences. Encore dans le sein de sa mère nous lui avons vu projeter de vives illuminations prophétiques sur Zacharie, Elisabeth et Jean: ici c'est Joseph qu'il remplit de sagesse et de bonté [1] ».

Mais que dire de Marie ? Que dire de sa souffrance quand elle éprouva le contre-coup des tristesses et des angoisses de Joseph ? Quand elle le vit silencieux et absorbé jusqu'à la froideur ? Quand elle démêla au travers de ses hésitations muettes la résolution prise de la congédier ? Elle ne révélait pas un mystère que le ciel ne lui avait pas dit de révéler ; elle laissait à Dieu d'instruire son époux d'une aussi extraordinaire élévation ; Elle ne se croyait pas un organe digne de telles annonces, alors qu'un ange les lui avait faites à elle-même.

[1] Sanct. Chrysost., Hom. IV in Matt.

Elle se confiait en Dieu et attendait de Lui seul la fin de sa cruelle épreuve. Cette fin fut admirable autant que l'épreuve avait été cruelle.

Tandis que Joseph était dans ces pensées, l'Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains pas d'accepter Marie pour épouse, car ce qui est né en elle est de l'Esprit-Saint. Elle enfantera un Fils et tu lui donneras le nom de JÉSUS [1]. *C'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés.* Fréquemment les Anges ont reçu des missions pour la Terre et ont apparu aux hommes. Mais ces apparitions ont emprunté des événements et des personnages les formes les plus différentes. A Zacharie, l'Ange apparaît dans le temple, durant le jour, et en prenant l'aspect humain. Aux bergers, tout à l'heure, ils apparaissent en troupe harmonieuse et resplendissante. A Marie, Gabriel se montre dans la majestueuse apparence d'un envoyé du ciel. A Joseph, c'est la nuit et en songe, que le message parvient. Joseph, bien qu'agité et plein d'angoisse, reste saintement disposé à tout ce que Dieu demandera de lui ; la vision durant son sommeil suffira à sa foi et à sa soumission. D'ailleurs l'Ange, en lui révélant ses pensés secrètes, son dessein qu'il n'a communiqué à qui que ce soit, apporte avec lui sa preuve d'authenticité. Quel autre que Dieu, ou l'envoyé de Dieu, eût pu connaître ses intimes pensées ?

Etudions soigneusement les paroles de l'Ange, où la Sagesse divine est renfermée. Dès les premiers mots Joseph peut pressentir quelle révélation va lui être faite.

[1] Matt., 1, 20. Tria facit Angelus. Primo enim Mariæ et Joseph prohibet divortium. Secondo Incarnationis aperit mysterium. Tertio ipsius Joseph prænuntiat obsequium. Sanct. Thom. in Matt., C. I, Lect. I.

C'est de David que le Messie devait naître. Or il est de la race de David et son épouse en est comme lui. *Joseph, fils de David.* L'ange ajoute : *ne crains pas.* « Ingens rerum quæ agebantur magnitudo ! » Telle est l'Incarnation, telle est cette œuvre de Dieu, si grande, si prodigieuse, si pleine de stupéfaction et d'effroi que Dieu, chaque fois qu'il l'annonce, soit à Zacharie, soit à la Vierge, soit à Joseph, commence par prévenir un recul d'épouvante : *Ne timeas!* Puis aussi il fallait apaiser la conscience anxieuse de Joseph qui, par crainte d'une infidélité à la loi, s'était résolu à renoncer à sa fiancée. *Ne crains pas de recevoir Marie pour ton épouse* [1]. Oh ! non ne crains pas ! C'est la « Femme bénie entre toutes les femmes », c'est « la Vierge admirable », c'est la Mère du Sauveur du monde. Reçois-la, non de la main des hommes, mais de la main de Dieu ; reçois-la sur la parole de l'Ange, reçois-là, non pour t'approcher d'elle, mais pour en avoir la garde et qu'elle habite avec toi. Tu la renvoyais parce qu'elle était mère ? O Joseph, c'est parce qu'elle est mère, divinement Mère, que tu dois la recevoir et la retenir avec une indicible joie ! Ne chasse pas seulement ta crainte, mais livre toi à la plus entière allégresse.

Ainsi préparé Joseph peut affronter l'annonce du grand mystère, et l'Ange la lui formule ainsi magnifiquement. *Ce qui est né en Elle est de l'Esprit-Saint, Elle enfantera un Fils et tu lui donneras le nom de JÉSUS. C'est Lui, en effet, qui sauvera son peuple de*

[1] Nota quod « Conjux » dicitur, non propter matrimonium sed propter desponsationem. Consuetudo enim est Scripturæ et sponsas vocare conjuges, et conjuges sponsas. Sanct. Thom. in Matt.

ses péchés[1]. L'Ange a soin d'éviter l'expression ordinaire : « il *te* naîtra un Fils ». Car Joseph ne sera que son père putatif, quoique très véritablement l'époux de Marie. Mais d'autre part comme il relève la dignité du Saint patriarche ! Joseph sera, dans toute la force du mot, le chef de la Sainte famille, il la régira, il la défendra, il lui donnera des ordres, qui seront religieusement obéis par la mère et l'Enfant. Aussi quand le ciel enverra des messages c'est à lui qu'ils seront envoyés. Cette autorité sublime, l'Ange Gabriel la confirme ici même : *tu lui donneras le nom ;* ce qui est l'incontestable marque de son autorité paternelle. JÉSUS : C'est le Ciel même qui impose ce nom, c'est Dieu qui se réserve à lui seul de donner son nom « au Fils dans lequel il met toutes ses complaisances. » Et ce nom n'est pour nous que l'annonce et le résumé d'innombrables et ineffables biens.

Le premier et qui les résume tous nous est dit par Gabriel : *Il sauvera son peuple de ses péchés.* Qu'est-ce à dire : « *son peuple* ! » Sans doute par une inlassable miséricorde Jésus-Christ appelait son peuple le malheureux peuple juif, qui devait le repousser et le faire mourir ; mais ce mot a un sens bien autrement profond et étendu. Le peuple que Jésus-Christ devait faire sien c'était l'immense peuple des Elus ; peuple réuni des quatre extrémités du monde, et auquel, dans toute la

[1] Hic aperit Incarnationis mysterium. Et nota quod, cum tria ibi, fuerint : scilicet ipsa Virgo concipiens, Filius Dei conceptus, et virtus activa Spiritus Sancti, duo bene exprimit Angelus, scilicet concipientem et conceptionis auctorem, sed tertium ipsum Dei Filium conceptum non exprimit nisi indefinite : « Quod, inquit, in ea natum est. » Et hoc denotetur quod Ipsum est ineffabile et incomprehensibile, non solum homini sed etiam Angelis... Sanct Thom. in Matt.

durée des siècles, tous les peuples devaient apporter leur contingent.

L'Ange devait-il ajouter aux grandes révélations qu'il venait de faire ? Oui, il fallait montrer que l'Incarnation du Verbe était voulue et préparée de Dieu dès les siècles antiques ; qu'un pareil événement ne pouvait être ni fortuit ni imprévu, mais que Dieu avait pris soin de le faire annoncer au monde bien avant sa réalisation. *Tout ceci n'est que la réalisation de ce que le Seigneur a dit par son prophète : « Voici que la Vierge concevra dans son sein et enfantera un Fils et il sera appelé l'EMMANUEL, c'est-à-dire Dieu avec nous.*

« Hoc totum. » Oui certes « totum ! » Car c'est ici un ensemble de merveilles, un abîme, un océan sans limites de prodiges. C'est le plus grand et le plus incompréhensible des prodiges : Dieu qui nous vient du ciel, Dieu qui prend notre nature, qui entre dans la vie par un mystérieux et virginal enfantement : Dieu qui vient expier les péchés du monde, déifier l'homme et l'introduire dans d'éternelles splendeurs. Comment nous étonner qu'un ange nous le révèle et qu'avant lui Isaïe, ou plutôt Dieu lui-même nous l'ait prophétisé ?

EMMANUEL ! qui saura comprendre l'ineffable réalité enfermée dans ce mot ? « *Dieu avec nous.* » Il l'était par sa présence divine, mais caché, mais inaccessible : le voici au milieu de nous « doux et humble », mêlé à nos rangs, hôte de nos demeures, chargé de nos misères, pleurant sur nos maux, accessible à tous, « faisant ses délices d'être avec les enfants des hommes. »

L'Ange se retire et Joseph inondé à la fois de joie et de lumière retient Marie et en fait son épouse.

Joseph s'étant levé accomplit les ordres de l'Ange et reçut Marie pour épouse. Mais il ne la connut point

jusqu'au jour où elle enfanta un fils et lui donna le le nom de JÉSUS. A Dieu ne plaise que cette expression « jusqu'au jour » indique « que, après « ce jour », Joseph cessa de respecter la virginité de Marie. Arrière ce blasphème, arrière cette impiété. C'est d'une vierge que le Verbe voulait naître ; vierge après comme avant son enfantement divin, vierge toujours, vierge sans violation ni souillure d'aucune sorte. Ainsi l'entend l'Ecriture ; ainsi l'ont tenu tous les siècles chrétiens, ainsi le proclame l'Eglise. Jésus-Christ eut des proches qui, selon la coutume juive, se nomment ses « frères », mais Jésus-Christ est le seul fruit à jamais béni du sein immaculé de Marie.

V. — Le Verbe incarné par cela même qu'il se donnait une famille sur la terre, se donnait des ancêtres, possédait sa généalogie. Il eût pu nous venir du ciel par un acte spontané de sa puissance : il ne le voulut pas ; il entendit être nôtre dans la plus parfaite acception du mot. Nous naissons selon la chair, il naquit de même. Nous entrons dans une famille, cette famille elle même se compose d'une longue chaîne de générations ascendantes; ainsi Jésus-Christ eut sa famille, et par elle sa *généalogie*.

Mais ne cessons pas de faire la remarque : si le Verbe Incarné voulut naître comme nous d'une mère, il ne pouvait condescendre à la vulgarité de nos conceptions. En un sens sa génération dans le temps devait être comme sa génération éternelle ineffablement mystérieuse : « Generationem ejus quis enarrabit », avait dit Isaïe ? Comment est-il engendré du Père ; autre que le Père selon la distinction des Personnes, le même que le Père selon l'unité de nature ? Qui comprendra ces sublimes mys-

tères ? « generationem quis enarrabit » ? Or Dieu voulut que le mystère planât aussi sur la génération temporelle de son Fils. Semblable à nous en tout le reste, il ne naît pas et n'est pas conçu comme nous le sommes. Il naît d'une Vierge ; il est conçu divinement par une ineffable et toute mystérieuse opération de l'Esprit-Saint. Et là s'arrête l'exception. A partir d'elle, tout est commun entre Jésus-Christ et nous. Que dis-je ? il s'abaisse davantage, et dans ses ancêtres il ne fait pas de difficulté de compter des pécheurs et des pécheresses !

Ce n'est pas la moindre des merveilles de sa charité. Dès l'examen de sa généalogie nous voyons en Lui le Dieu plein de pitié, qui vient aux hommes coupables pour les purifier et les sauver. « Sachons nous élever à ces hauteurs de la miséricorde divine ; ne voyons pas en elle abaissement et déshonneur ; sachons entendre que le Fils unique et éternel de Dieu s'est fait *Fils de David* afin que par Lui nous devinssions fils de Dieu. Ainsi sommes-nous fixés sur nos destinées dès le début de l'Evangile. Avons nous quelque défiance ? La généalogie du Christ l'a fait disparaître, car pour un Fils de Dieu se faire « fils de David et d'Abraham » est une bien plus difficile entreprise que de faire de l'homme un fils de Dieu. Donc quand nous entendons ce mot de la généalogie : Jésus fils de David, fils d'Abraham, ne doutons plus que nous, le fils d'Adam, nous ne devenions le fils de Dieu. Car ses humiliations seraient sans objet si elles n'aboutissaient à notre gloire [1]. »

Mais combien elles sont profondes ces humiliations ! Voici des pécheurs, voici des pécheresses insignes parmi

[1] Sanct. Chrysost. in Matt.

les ancêtres de Jésus. Les saints sont passés sous silence, les pécheurs figurent aux premiers rangs.

Qui ne connaît l'adultère et l'homicide de David? Qui ne sait les prévarications de Salomon? Et Salomon lui-même, de qui était-il né? de Bethsabée, qui flétrit sa vertu dans le crime. Voici Thamar, une autre pécheresse. Si l'Evangéliste la nomme, c'est qu'il sait bien que, déshonneur pour nous, un nom flétri n'est pour Jésus-Christ qu'un titre de gloire de plus. Il n'est notre Sauveur qu'en prenant sur lui nos iniquités, et ce n'est pas pour fuir nos ignominies, mais pour se les approprier, qu'il est descendu jusqu'à nous. Aussi sommes nous moins émus de sa mort, que des avanies et des opprobres qui l'accompagnèrent : car, plus nous le voyons honni, plus nous apparaît l'amour qu'il nous a voué. Ainsi devons-nous raisonner de sa généalogie, nous étonnant moins de sa naissance humaine, que de ce qu'il la tient de semblables ancêtres. Grande leçon aussi à notre orgueil, grande exhortation à ne jamais rougir de notre origine quelque humble et entachée qu'elle puisse être. Sachons aussi comprendre comment le péché couvrait la terre, y souillait les plus grands hommes et les peuples les plus prévenus de grâces divines. La Loi Ancienne n'y apportait que d'inefficaces remèdes; Jésus-Christ seul en devait triompher.

Aux deux noms de Rahab, la prostituée, et Ruth, la Moabite, s'attachent encore les plus touchants enseignements. Ce n'est pas la nature innocente, c'est la nature violée et déshonorée par les plus abominables promiscuités du péché que le Verbe de Dieu daigna s'unir, c'est une Rahab tombée qu'il daigne prendre pour épouse. Dans Ruth, considérons encore notre histoire. Ruth était une étrangère, une malheureuse réduite à la

plus extrême misère ; c'est le Christ adoptant l'Eglise, et faisant d'elle son épouse, oublieux de sa bassesse et de sa pauvreté. Cette merveilleuse union se consomme après que la pauvre étrangère a renoncé à sa famille et à sa lointaine patrie. Devenue l'épouse du Christ, comme Ruth de Booz, l'Eglise enfante une magnifique lignée de rois.

« Fils de David ». Pourquoi cette mention si particulière de David ? Pourquoi commencer par lui ? La raison en est l'extraordinaire éclat que le nom de David conservait dans Israël. Plus rapproché qu'Abraham des temps Messianiques, le Roi-Prophète était encore sur toutes les lèvres et dans tous les souvenirs. Que de fois Jésus fut acclamé sous cette appellation de « Fils de David ! » Dieu, d'ailleurs, avait tant exalté son serviteur et si bien attaché à lui et à sa race les promesses de la Rédemption que l'Évangéliste en le nommant le premier, trouvait en Israël un puissant écho.

Comme hommes et comme pécheurs, nous trouvons dans la généalogie du Christ une double assurance. Nous y trouvons de plus une incomparable gloire. « Voici donc notre Roi parmi nous, notre Prince illustrant notre terre, notre roi sous nos propres livrées, sous notre armure de combat. Souvent un roi se dépouille de son diadème et de sa pourpre, et revêt l'armure du soldat. Mais lui c'est pour n'être pas reconnu des ennemis durant la bataille : Notre Jésus, s'il n'est pas reconnu sous sa livrée humaine, c'est pour mieux mettre en fuite nos adversaires et les empêcher de nous perdre; c'est en même temps pour ne pas nous terrifier. Dans la même bonté ineffable, il voulut s'appeler Jésus qui signifie Sauveur. Il est la réalité dont l'autre Jésus qui vint après Moïse n'était que la figure. Le premier intro-

duit Israël dans la terre de promission, le second nous ouvre le ciel et le trésor des biens célestes. »[1]

NOEL

I. — Comme Dieu mène les événements ! Et comme l les mène tous en vue de son Verbe Incarné !

Le Fils de Dieu devait, dans les décrets divins, naître à Bethléem, la patrie de David, dont il descendait selon la chair. Or, Joseph et Marie avaient élu domicile bien loin de là, dans une humble bourgade de l'humble Galilée ; et il semblait naturel que Marie donnât le jour à son divin Fils là même où elle habitait. Mais Dieu, dès longtemps, avait décidé que le Messie ne sortirait pas de Galilée, et sa parole sur ce point avait été formelle et si claire que tous savaient que le Messie ne serait pas Galiléen. « Tous les prophètes avaient annoncé que le Christ naîtrait à Bethléem ; « O Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre des cités de Juda, car c'est de toi que surgira le Chef qui régira mon peuple d'Israël.[2] » Interrogés par Hérode où naîtrait le Christ, les Juifs rendirent le témoignage même des Prophètes[3]. Quand on vint dire à Nathanael : « Nous avons découvert le Messie qui vient de Nazareth ; — de Nazareth, répondit-il, que peut-il venir de bon ? »[4] Dans la même persuasion, les Juifs disaient à Nicodème : « scrute les Ecritures et persuade toi qu'aucun prophète ne vient de Galilée.[5] » D'ailleurs, « n'est-ce pas de Bethléem, la patrie de David,

[1] Sanct. Chrysost. in Matt.
[2] Michée., V, 2.
[3] Matt., II, 5.
[4] Joan., I, 46.
[5] Joan., VII, 52.

que doit venir le Christ ? » Telle était la persuasion universelle et qui reposait sur la volonté expresse de Dieu.

Mais comment cette volonté aura-t-elle son exécution ? C'est ici que nous devons admirer la marche providentielle des choses. Un événement, en apparence tout profane, est ménagé par Dieu pour amener Joseph et Marie à Bethléem, au moment précis où devait naître d'elle le Messie. « *En ces jours-là parut un édit de César Auguste ordonnant le dénombrement universel des peuples. Ce premier dénombrement fut exécuté par Quirinus, gouverneur de Syrie. Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans son lieu d'origine* [1] ». Les auteurs profanes ont relaté soigneusement ce fait et nous font connaître que commencé par Saturninus, continué par son successeur Varus, il fut terminé par Quirinus, quand il prit le gouvernement de la Syrie. *Joseph, qui était de la maison et de la famille de David, partit donc de Nazareth en Galilée et alla au pays de Judée, dans la ville de David appelée Bethléem afin de s'y faire inscrire avec Marie son épouse qui allait être mère* [2].

Ils partirent, pauvres et obscurs voyageurs, perdus dans la foule, objet de dédain pour les riches qui se rendaient en grande pompe et en somptueux équipages à la ville royale qu'avait illustrée David. Marie, frêle et fatiguée d'une longue route, ne trouva même pas à s'abriter dans Bethléem que la foule des censitaires encombrait déjà. « *Il n'y avait pas place pour les gens de sa sorte !* » O orgueil humain, viens contempler ce spectacle ! La Mère d'un Dieu, la Reine du ciel et de la terre, Celle que « toutes les générations proclameront Bienheureuse, et,

[1] Luc., II, 1-4.
[2] Luc., II, 4-5.

avec Elle, en Elle, le Fils de l'Éternel, le Maître du monde, « en qui tous les trésors sont renfermés », « qui possède la terre et tout ce qu'elle renferme », Jésus et Marie viennent d'être chassés d'une hôtellerie et se réfugient dans l'étable des animaux ! Et c'est là que naîtra le Dieu fait Homme, le Roi du siècle, le Dominateur du monde !

II. — *Or, pendant que Marie était-là, il advint que les jours de l'enfantement furent accomplis et Elle mit au monde son Fils premier-né. Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, car, pour lui, il n'y avait pas place dans l'hôtellerie* [1].

Est-ce donc ainsi que devait naître l'Homme-Dieu?

Essayons de pénétrer ce mystère; essayons-le humblement, timidement, nous appuyant, outre nos raisonnements humains, sur les révélations divines. Jésus-Christ devait être à la fois Dieu et Homme, vrai Dieu et vrai Homme, unissant hypostatiquement dans une Personne unique la nature divine et la nature humaine. Que voulait-il être comme Homme ? Que devait-il être comme Dieu? La réponse à cette double question se fait éclatante à la crèche.

Comme homme, Jésus-Christ ne voulait pas seulement être pour tous un semblable et un frère ; il ne nous était pas seulement un « Emmanuel », il voulait de plus et surtout prendre sur lui le fardeau de nos misères originelles. C'est dans « la ressemblance de la chair du péché » qu'il voulait venir à nous. « Pontife miséricordieux, il lui agréait de tout souffrir pour compatir à tout [2] ».

[1] Luc., II, 6-7.
[2] Hæbr., II, 17.

Et ce n'est pas à un partage égal qu'il s'arrêtait, c'est à l'excès même de la misère qu'il poussait sa condescendance : plus pauvre que les plus pauvres, plus abandonné, plus dénué, plus « Homme de douleurs », que n'importe qui d'entre les plus misérables. C'est à cette misère et à cet abandon que le monde doit reconnaître son Sauveur. Aussi les Anges ne donnent-ils pas aux bergers d'autre indication que l'aspect d'une extrême misère. « *C'est à ce signe, disent-ils que vous le reconnaîtrez* [1]. » *Marie l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche* [2]. « Le monde demeura stupéfait, contemplant un si extraordinaire spectacle et si différent de ce qu'il attendait. Il ne put croire que ce fût là le Roi du Ciel, lui qui venait sans ses anges, sans ses Archanges, sans ses Trônes, sans ses Dominations, par un chemin si nouveau. Que voyait-on? Un pauvre artisan, une crèche, un frêle enfant enveloppé de langes, une Vierge indigente, destituée des ressources les plus nécessaires, tout un ensemble de misère extrême et de complète obscurité. Mais dans cette pauvreté que de richesses ! Car n'est-ce pas pour nous enrichir que le Christ s'est fait pauvre. N'est-ce pas pour nous devenir un Sauveur que nous le voyons jeté nu dans une crèche, sans couchette molle, sans berceau opulent? O pauvreté, intarissable source de tous les biens ! O richesses infinies s'offrant à nous sous l'aspect d'une absolue indigence ! [3] » C'est donc à « ce signe, » au signe du dénument, de l'humiliation et de la souffrance, que nous reconnaîtrons Jésus-Christ le Rédempteur, le Dieu fait Homme, fait Expiateur pour notre salut. Avant tout,

[1] Luc., II, 12.
[2] Luc., II, 7.
[3] Sanct. Chrysost.

Jésus-Christ voulait mettre dans un extraordinaire relief la réalité de sa nature humaine et la vérité de sa mission expiatrice.

Mais d'autre part nous devions, avec un égal éclat, apercevoir en Lui un Dieu. Si la crèche est pauvre et obscure, autant qu'il le fallait pour nous certifier la vérité de l'Incarnation, Dieu l'environne, en témoignage de la divinité de Jésus, d'un merveilleux éclat. Le ciel s'ouvre et s'illumine. Les Anges chantent le cantique de la Rédemption, les Archanges éclatent en transports. Le ciel entier plane sur la crèche, les bergers avertis par les messagers célestes accourent au Nouveau-Né et l'adorent [1]. Une étoile apparaît au ciel et les mages se mettent en chemin pour offrir au Dieu fait Homme leurs hommages et leurs présents [2] ; derrière eux, la terre se remue et se lève, les siècles apportent leur témoignage du ciel à la terre, d'une extrémité à l'autre du temps, le cantique de la jubilation se fait entendre : « *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes chéris de Dieu* [3] ».

Ainsi s'offre à nous, dans une merveilleuse antithèse, l'Homme-Dieu Nouveau-né. « Il gît dans une crèche, et il remue le monde ; il est enveloppé de langes et il rompt les liens du péché ; il est muet et il prêche aux mages le sublime mystère de sa venue, il les éclaire, il les amène, il les convertit [4] ». Il n'est rien et il est tout. Il semble inerte et c'est lui qui gouverne les mondes. La foule passe en le dédaignant, et c'est lui qui transfigurera les peuples.

[1] Luc., II. 8-19.
[2] Matt., II, 2.
[3] Luc., II, 14.
[4] Sanct. Chrysost. in Matt.

Quitterons-nous la crèche sans faire éclater notre joie, sans nous énumérer nos richesses ?

Ce que les Patriarches méditaient, ce que les prophètes annoncèrent, ce que les Justes aspiraient à voir, tout, aujourd'hui, vient de s'accomplir. Dieu prenant notre nature « est vu sur la terre et il converse avec l'homme [1] ». « Réjouissons-nous, faisons éclater notre allégresse. Si Jean, encore au sein de sa mère, tressaillit à l'approche de Marie et à la voix d'Elisabeth, combien plus nous autres devons-nous tressaillir, nous qui voyons sous nos yeux, non plus Marie, mais notre Sauveur lui-même né pour nous selon la Chair. Contemplons, admirons, demeurons stupéfaits et ravis devant cette Incarnation dont la magnificence surpasse tout ce que l'esprit humain pourrait concevoir. Quel prodige si tout à coup le soleil, se détachant des Cieux, parcourait la terre l'inondant de ses rayons ! Et si devant ce miracle sensible tous les peuples accouraient pleins d'admiration et de stupeur : à combien plus juste titre devons-nous nous remplir d'un joyeux effroi, nous qui contemplons le Soleil de Justice dardant à travers la chair de l'homme ses divins et admirables rayons ? Unissons-nous aux Anges ; accourons avec les bergers, contemplons avec Joseph et Marie et adorons dans sa crèche l'Enfant-Dieu Sauveur du monde [2] ». *Il y avait des bergers qui passaient la nuit dans la campagne veillant à la garde de leurs troupeaux. Et voilà qu'un Ange du Seigneur vint à eux ; la gloire de Dieu les enveloppa de sa lumière et ils demeurèrent saisis d'effroi. « Ne craignez pas, leur dit l'Ange,*

[1] Baruc., III, 38.
[2] Sanct. Chrysost. in Matt.

car voici que je vous annonce une grande joie pour vous et pour tout le peuple. Aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, le Christ, le Seigneur. Et vous le reconnaîtrez à ce signe ; vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche ». Au même instant se joignit à l'Ange une troupe d'anges qui louaient Dieu et chantaient : gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes chéris de Dieu [1].

Telle fut la première manifestation de l'Homme-Dieu naissant. *Les bergers, après avoir adoré l'Enfant à la crèche, s'en retournèrent publiant partout les merveilles dont ils venaient d'être témoins et tous ceux qui les écoutaient étaient émerveillés de ce qu'ils racontaient.*

D'autres merveilles suivirent. Les premières étaient accordées aux humbles et aux déshérités de ce monde, que favorisait avant tous les autres le Dieu des pauvres, le Sauveur des petits. Mais il fallait aussi que l'éclat de la divine Naissance s'étendît sur la classe privilégiée des grands, des riches, des savants. Jérusalem et ses Pontifes devaient, eux aussi, contempler la gloire et la puissance du Nouveau-Né. Fidèles, ils eussent dans les manifestations du Temple reçu la récompense de leur foi, ingrats et incrédules les merveilles dont ils étaient les témoins obligés préparaient leur juste condamnation [2].

Après que la Circoncision eût été accomplie, et le nom de JÉSUS imposé, quarante jours après la Nativité, *le temps de la purification se trouva terminé* [3]. Joseph

[1] Luc., II, 15-18.
[2] Luc., II.
[3] Luc., II, 22.

et Marie vinrent à Jérusalem et entrèrent au Temple où une double Loi les appelait. La première regardait l'Enfant qu'il fallait racheter : « tout mâle qui ouvrira le sein d'une mère sera consacré au Seigneur [1] ». Une somme d'argent le rachetait de l'obligation de demeurer au service des autels. Joseph et Marie donnèrent la somme des pauvres[2]. La deuxième regardait la mère que sa fécondité rendait souillée : durant quarante jours, si elle avait donné naissance à un fils, durant quatre-vingts pour une fille. Les plus riches offraient un agneau, les pauvres, comme étaient les parents de Jésus, pouvaient se contenter de deux tourterelles ou de deux petits de colombe.

Il nous est aisé de comprendre le sens et la portée de ces deux préceptes du Lévitique. Le premier sauvegardait les droits de Dieu ; le second rappelait la chute originelle, dont la souillure s'attachait à la naissance de chaque homme et à la fécondité de chaque mère.

Mais quoi ! Jésus, le Fils de l'Eternel, le Dieu tout puissant, on le rachète cinq schekels ! Marie, la Vierge toute pure, toute immaculée, déclarée souillée par sa présentation au Temple et son offrande des deux tourterelles ! Ainsi Jésus-Christ voulut remplir la Loi Ancienne jusque dans ses plus humiliantes prescriptions, et sa sainte Mère ne pouvait avoir ni d'autre volonté, ni d'autre idée que les siennes. Ainsi commençaient à être expiés notre folle indépendance et notre incorrigible orgueil.

D'ailleurs cette présence au Temple de l'Enfant divin avait un autre but encore que l'accomplissement de la

[1] Exod., XIII, 2. Num., VIII, 16.
[2] Luc., II, 24.

Loi. Nous avons dit que si, en tant qu'homme et expiateur, Jésus-Christ voulait s'envelopper des voiles les plus épais de l'humiliation et de la misère, il importait à un titre égal que sa Divinité se montrât avec une irréfutable évidence, cette évidence qui jaillit à la fois de la prophétie et du miracle. Déjà Bethléem avait été remuée toute entière par les prodiges de la nuit de Noël ; c'est au tour de Jérusalem de contempler la gloire de l'Homme-Dieu, dardant au travers de sa frêle humanité. *Or il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël. Le Saint-Esprit était en lui et lui avait révélé qu'il ne mourrait pas qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur*[1]. Ce n'est ni un inconnu, ni un personnage vulgaire, que nous présente ici l'Évangéliste. Siméon était un des Juifs les plus en renom dans Jérusalem. Aussi la scène qui se passa dans le temple, la prophétie qui y fut dite, eurent-elles parmi les sommités de la nation un considérable retentissement. *Conduit par l'Esprit il monta au Temple et lorsque l'Enfant Jésus y fut apporté par ses parents, afin d'accomplir pour Lui ce que la Loi ordonnait, il le prit dans ses bras et bénit Dieu, disant :*

> *Mes yeux ont vu votre Salut.*
> *Ce salut préparé à la face de toutes les nations ;*
> *Lumière apparaissant aux gentils*
> *Gloire d'Israël votre peuple*[2].

La prophétie fût restée incomplète si le Juste Siméon n'eût, en même temps que la gloire et les triomphales conquêtes de Jésus-Christ, prédit la voie douloureuse que devrait suivre le Triomphateur. Il s'adresse à Marie

[1] Luc., II, 25.
[2] Luc., II, 29.

et lui annonce le brisement et la douleur qu'amènera sur elle la Passion de son Divin Fils. A l'apparition de ce Fils de Dieu sur la terre une double révolution va se produire, et le genre humain se partagera en deux camps opposés : les adversaires et les amis, les incrédules et les croyants, l'enfer et l'Eglise ; les premiers qui, en combattant l'œuvre du Christ, y trouveront leur ruine, les seconds qui, en l'acceptant avec foi et amour, y trouveront la résurrection et la vie. *Cet enfant est né pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre. Il sera un signe de contradiction. Pour vous, un glaive de douleur transpercera votre âme* [1].

Les merveilles du Temple ne s'arrêtèrent point là. Avec le saint et illustre vieillard Siméon, Jérusalem possédait une femme, Anne, que son rang, son âge avancé, sa haute sainteté rendaient l'objet d'une universelle vénération. Dieu, en récompense de ses vertus, l'avait favorisée du don de prophétie, et on ne la connaissait dans la cité et le Temple que sous le nom d'Anne la prophétesse. Comme Siméon, elle eut la connaissance du grand Mystère. Dans l'Enfant que Joseph et Marie présentaient au Temple, Dieu lui montra le Messie, et, dans ce Messie, la nature divine unie à notre nature ; elle reconnut et adora en Lui l'Homme-Dieu Rédempteur du monde, le vrai Fils de Dieu descendu du ciel sur la terre pour notre salut. Elle se fit dès lors son prédicateur infatigable, *parlant de cet Enfant à tous ceux qui attendaient la Rédemption d'Israël* [2].

A tous ces signes les Juifs ne pouvaient plus se

[1] Luc., II, 34, 35.
[2] Luc., II, 36-38.

méprendre sur la venue du Messie et sa divine origine. Mais voici d'autres preuves jaillissant de nouveaux prodiges. Une lumière miraculeuse vient d'illuminer l'Orient, et les Mages, prémices des nations, avec éclat et en grande pompe, entrent dans Jérusalem pour découvrir et adorer le divin Roi qui vient de naître.

L'ADORATION DES MAGES

I. — *Jésus étant né à Bethléem, des Mages venus de l'Orient entrèrent à Jérusalem. — Où est, demandèrent-ils le Roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer* [1].

Cette arrivée des Orientaux à Jérusalem, leur voyage, le but de ce voyage, leur solennelle question, le tumulte, le trouble profond que cette question produit de toutes parts, la stupeur d'Hérode, l'agitation qui secoue la cité : tout se réunit pour faire de cet événement l'un des plus considérables qu'aient consigné les doubles annales Juives et Chrétiennes. Mais ce qui nous doit frapper avant tout c'est la vive lumière qui en jaillit sur la Divinité du Nouveau-Né de Bethléem. Tout ici est divin : tout est manifestation miraculeuse de la puissance d'En Haut. L'étoile qui étincelle, les Sages de l'Orient et leur mystérieux voyage, leur attitude dans Jérusalem, leurs adorations aux pieds de Jésus, leurs

[1] Matt., I, 1-2-3. Nous supposons que la Sainte Famille ne quitta pas Bethléem avant la venue des Mages. Et nous le pouvons d'autant mieux que le départ pour la Galilée que nous marque St Luc., (chap. II, v. 39) n'est pas nécessairement entendu d'un départ immédiat.

offrandes significatives, les messages angéliques dont ils sont favorisés, forment une suite de prodiges où la divinité de Jésus-Christ trouve de nouveaux et irréfutables arguments.

Une étoile apparaît en Orient et n'apparaît qu'aux yeux plus dignes que les autres de la contempler et mieux préparés à la comprendre. Ce ne peut être une étoile ordinaire, ni un des astres du Ciel. Elle n'a d'autre cours que l'itinéraire même des Mages, ni d'autre mission que celle de les guider. Elle n'occupe pas les sommets du ciel, elle s'abaisse et descend jusqu'à la demeure où repose l'Enfant-Dieu. Son apparition est intermittente. Une invisible puissance l'allume quand les voyageurs ont besoin de sa lumière et l'éteint quand il n'ont que faire de ses indications. Tout montre ainsi que l'étoile des Mages est quelque miraculeux flambeau allumé par Dieu pour éveiller la foi et guider le voyage de ces adorateurs de son Fils. Le même Dieu qui envoya à son Peuple, au désert, la nuée lumineuse, députa aux Mages son étoile.

Pourquoi une étoile qui, par la singularité de son apparition et de sa course, la grandeur de son éclat, la beauté de sa forme, sollicite, de préférence à d'autres prodiges, l'attention et la foi des Mages ? Telle est l'ordinaire conduite de Dieu qui adapte son action aux objets qui habituellement nous occupent et nous captivent. Devant les Orientaux, livrés à la contemplation du ciel et à l'étude des astres, le ciel s'illumine et un astre apparaît. Ce serait néanmoins se tromper que de croire à l'exclusive efficacité de l'étoile miraculeuse. Son effet eût été nul si Dieu n'y avait fait correspondre une illumination intérieure. En même temps que l'étoile étincela aux yeux du corps, une autre lumière intime les éclaira sur le grand Mystère de la Rédemption du

monde et la venue du Messie. Pénétrons dans l'âme de ces hommes d'Orient. Pouvons-nous concevoir leur résolution d'aller reconnaître comme roi et adorer comme Dieu un Juif né au loin, sans une lumière intérieure leur découvrant l'auguste réalité d'un Dieu venu dans le monde pour sauver le monde ? Car enfin que leur importe un roi quelconque des Juifs ? Que leur importe la Judée elle-même ? Que leur peut-il revenir de ce voyage insensé, voyage lointain et pénible ? A quoi d'ailleurs ne les exposent pas, en face des autorités régnantes, leur étrange adoration ? En supposant qu'ils passent outre à ces objections si naturelles et si victorieuses, comment ne pas les taxer de folie en les voyant aux pieds d'un Nouveau-Né misérable, devant une pauvre femme et un obscur artisan ? Non ! tout est ici l'œuvre de Dieu. C'est Dieu qui seul amena ainsi à Bethléem, pour proclamer la divinité du Verbe Incarné, les prémices de l'Orient.

Ce miracle premier et essentiel établi, rien ne nous défend d'y mêler les antiques traditions qui, par Balaam et d'autres prophètes, avaient cours dans la Perse, et donnaient l'apparition d'une étoile comme l'annonce de la venue du Messie. Les Mages durent connaître ces traditions et trouver en elles une confirmation de ce que Dieu leur révélait. De toute part Dieu se montre et conduit seul la marche des événements [1].

II. — C'est lui qui choisit les Mages et parmi tous les dignitaires et les sages de l'Orient les instruit seul du mystère de la Rédemption du monde par la venue de son Verbe Incarné. Et avant de les illuminer il les avait

[1] Matt., II, 1 et seq.

sanctifiés. Ce n'est pas d'un coup, à l'improviste, que ces Justes sont choisis comme les premiers adorateurs du Fils de Dieu dans la Gentilité. Dès longtemps ils sont préparés à leur sublime mission. A l'orgueil des autres ils opposent une âme loyale et une foi simple et humble. Dès que les motifs de crédibilité leur ont été offerts, dès qu'il leur a clairement apparu que Dieu parlait et commandait, ils ont fait taire les vaines objections de leur esprit et les révoltes de leur cœur. A leur foi humble et loyale, les Mages joignent un intrépide courage. Ni les longueurs et les fatigues d'un long voyage ; ni les dangers faciles à prévoir de leur démarche, n'arrêtent leur obéissance à la voix de Dieu. « *Nous venons l'adorer.* » Le peuple n'entrera-t-il pas en fureur devant ces étranges perturbateurs? Le tyran de l'endroit ne s'armera-t-il pas contre eux de toute la sévérité des lois? Ne paieront-ils pas de leur vie une si audacieuse entreprise? Aucune de ces objections de la crainte ne les déconcerte. Dieu a parlé : advienne que pourra ! Au courage et à la foi, les Mages unissent les nobles ardeurs de l'apostolat. Rentrés dans leur pays ils se feront les prédicateurs de Celui qu'ils ont, en Judée, reconnu comme leur Roi, adoré comme leur Dieu, imploré comme leur Sauveur.

III. — Dieu, en effet, ne les favorisait pas pour eux-mêmes de ces exceptionnelles lumières. Leur voyage avait, dans les vues providentielles, un double but : dont l'un regardait Israël, l'autre la Gentilité. Les peuples Orientaux, tant de fois éclairés par les prophètes et les thaumaturges venus de Judée, devaient recevoir de leurs propres Mages, leur suprême évangélisation. Quant au peuple Juif, les Mages lui apportaient ou le salut dans la lumière, ou la condamnation dans cette lumière obsti-

nément refusée. Malheureux juifs ! Ils ont méprisé leurs prophètes, étouffé les lumières que Dieu leur départait si largement. Dieu, au lieu de les abandonner, leur envoie un nouveau secours. Des étrangers viendront les réveiller de leur apathie, et les instruire de la grande vérité qu'ils repoussent. Jésus-Christ, de plus, qui doit appeler au salut la terre entière, inaugure dans les Mages l'évangélisation des nations. Que diront les Juifs? Quelle excuse pourront-ils opposer, en voyant des barbares embrasser une foi qu'ils dédaignent, rechercher ardemment un Sauveur pour lequel ils n'ont eux-mêmes qu'indifférence et dédain ! que s'ils rendent vaine cette suprême entreprise de la divine miséricorde, ils ne pourront s'en prendre qu'à eux de leur irrémédiable perdition.

IV. — Après ces considérations générales, venons-en au récit détaillé du voyage et du séjour des Mages en Judée.

Le bruit de leur venue fut profond, et considérable le retentissement de leur question: *où est le roi des Juifs qui vient de naître ?* Mais lamentable aussi fut l'attitude de Jérusalem, que trois traits caractérisent: trouble, insouciance, sottise. *Le Roi Hérode fut bouleversé, et, avec lui, la ville de Jérusalem.* Qu'un usurpateur et un tyran comme Hérode tremblât à l'annonce d'un roi légitime, on le peut concevoir ; mais Jérusalem, mais le peuple juif ? L'objet de sa longue attente, le libérateur depuis si longtemps promis, le Roi de gloire si continuellement annoncé par ses prophètes, lui apparaissait enfin. Avec quel élan de joie fallait-il accourir et l'acclamer ! Or c'est le contraire qui arrive. Jérusalem s'unit à Hérode pour redouter et repousser le Dieu qui lui

apporte le salut. Que voilà bien les mêmes Juifs qui repoussaient Moïse et préféraient à sa délivrance les chaînes et les misères de l'Egypte? Au trouble qui l'agite Jérusalem, par un étrange illogisme, joint l'insouciance et l'oubli. Les premiers prodiges de la Crèche et du Temple sont loin déjà de sa pensée. Et quand il eût fallu éclater en transports de joie et de noble fierté, voyant des Mages d'Orient venir adorer le Prince né de leur sang, il se détournent sans donner à un pareil bonheur ni une pensée ni un regard. Et quelle sottise s'unit à cette inconcevable insouciance ! Car enfin eux qui rêvent l'empire du monde, comment n'acclament-ils pas ce Roi nouveau-né qui présage par les triomphes de son berceau les triomphes plus complets et plus définitifs de l'avenir?

Mais hélas! pourquoi tant accuser les Juifs quand nous retrouvons en nous-mêmes la même insouciance, les mêmes dédains? Nous qui avons sous les yeux l'exemple de tant de Saints, nous que la grâce divine sollicite sans cesse, que la foi illumine, que les Sacrements soutiennent et fortifient, que les espérances éternelles devraient enflammer d'ardeur, nous restons de glace pour Dieu, pour son Christ, pour notre âme et notre salut. Oh ! prenons garde, en abusant de la lumière que Dieu nous fait luire, de partager le sort de Jérusalem et d'Hérode.

Grande est la grâce accordée aux Juifs, quand les Mages, par la question qu'ils posent : *Où est le Roi qui vient de naître*, provoquent la réunion des grands prêtres et des scribes, font ouvrir le trésor des prophéties et en échange des lumières qu'ils donnent eux-mêmes à la Synagogue, reçoivent de la Synagogue la grande illumination qu'ils étaient venus chercher.

Merveilleuse conduite de la Providence qui sait faire

tourner au triomphe du Christ les tentatives mortelles de ses pires ennemis! C'est Hérode, fou de terreur et ivre de colère, qui rassemble solennellement les hauts dignitaires de la religion et reçoit d'eux la confirmation du grand et sublime mystère dont les Mages viennent de donner la première inspiration. Tout est mené divinement. L'étoile a cessé de briller aux approches de Jérusalem, pour forcer les Mages, privés de leur guide, à venir réclamer de la Cité Sainte une indication que le ciel ne leur donnait plus. Un grand conseil se rassemble, la naissance du Messie est proclamée, la vérité se fait jour de toute part. Admirons comment Dieu fait briller dès sa naissance la divinité de Jésus-Christ et comment il n'a cessé depuis de la mettre dans une irréfutable lumière. Aux prodiges de la Crèche succèdent incontinent les solennelles prophéties de Siméon et d'Anne la Prophétesse, aux apparitions et aux messages angéliques succèdent les affirmations des Mages et des prêtres Juifs. L'éclat va croissant, et après les années d'obscurité et de silence de Nazareth, de plus vives lumières brilleront. Ce sera la voix du Père proclamant l'origine divine de la mission de Jésus-Christ; ce sera la grande voix du Précurseur désignant Jésus-Christ aux adorations de la Judée entière, ce seront les innombrables miracles de l'Homme-Dieu, sa doctrine, ses affirmations, sa puissance, la conquête du monde, la fondation d'un indestructible empire.

Si Hérode et Jérusalem eussent dû s'incliner devant la vérité qui leur apparaissait si lumineuse, combien plus nous autres devons-nous, après tant d'invincibles preuves, reconnaître et adorer en Jésus-Christ le vrai Fils de Dieu? Pourquoi donc, parmi nous tant d'imitateurs des Juifs obstinés à méconnaître et d'Hérode follement obstinés à persécuter?

Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. A cette question le roi Hérode fut bouleversé et avec lui Jérusalem tout entière. Il fit appeler les Princes des Prêtres et les Scribes du peuple, et il les interrogea sur le lieu où devait naître le Christ. — C'est, répondirent-ils, à Bethléem de Juda, car voici ce que dit le Prophète : « Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'est pas la moindre parmi les cités de Juda, puisque c'est de toi que sortira le Chef qui régira Israël mon peuple [1]. »

Triste et ridicule image des politiques de tous les temps ! La vérité vient d'éclater toute entière. Le Messie doit naître à Bethléem, disent les Juifs. Le Messie vient de naître, affirment les Mages. Tout est donc révélé, et il ne reste plus qu'à se soumettre et à adorer. Non pas ! dit Hérode, et avec lui les despotes de tous les temps, mais il faut à tout prix étouffer la vérité sainte et nous débarrasser de Jésus-Christ. Il le faut mettre à mort, et employer la ruse pour y réussir.

Hérode fit venir les Mages en secret et s'enquit d'eux avec soin du temps où leur était apparue l'étoile, et il les envoya à Bethléem. — Allez, leur dit-il, informez-vous exactement de l'Enfant et quand vous l'aurez trouvé, revenez m'en rendre compte, afin que moi-même j'aille aussi l'adorer [2].

Tout est ruse dans ce fourbe. C'est *en secret* qu'il interroge les Mages. Il a peur de la foule, il redoute chez les juifs un élan d'amour et de dévouement à leur Messie qui vient de naître, et il les connaît assez peu pour craindre en eux un sentiment de loyale affection, alors

[1] Matt., II, 2-6.
[2] Matt., II, 7-9.

que, traîtres à sa crèche, ils se feront bourreaux à sa croix ! Mais telle est l'âme d'un tyran persécuteur de Jésus-Christ : il redoute tout sauf ce qu'il lui faudrait redouter. Car enfin, s'il n'était frappé du plus étrange aveuglement, comment ne pas dire : Si l'enfant de Bethléem est Dieu, quelle folie de s'y attaquer ! S'il est homme quelle folie de le craindre ! Quelle autre sottise encore de croire que les Mages épouseront sa cause au détriment de ce Roi mystérieux pour la foi et l'amour duquel ils ont entrepris un si long et si pénible voyage ?

Laissant Hérode à ses noirs projets, les Mages se rendent à Bethléem. *Et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivée au-dessus du lieu où était l'Enfant, elle s'y arrêta. En revoyant l'étoile ils furent transportés d'une extrême joie*[1].

Chère et aimable étoile ! Elle achevait son œuvre, et cette œuvre était double. D'abord elle devenait aux Mages un guide plus indispensable que jamais. Car s'ils avaient appris par les Prêtres juifs que c'était à Bethléem qu'il fallait chercher le Roi nouveau-né ; dans Bethléem même comment distinguer sa demeure de toutes les autres ? Deux pauvres gens et un enfant recueillis vraisemblablement par d'aussi pauvres qu'eux, cachés et comme ensevelis dans quelque réduit obscur ; comment savoir où se devaient diriger les pas et porter les adorations ? L'étoile en réapparaissant met fin à toute anxiété. Elle va devant eux jusqu'à ce qu'étant arrivée au-dessus du lieu où est l'Enfant, elle s'y arrête. Sa seconde mission est plus élevée encore. Elle affermit la foi des Mages. Certes ! cette foi était mise à une su-

[1] Matt., II, 9.

prême et terrible épreuve ! Ils venaient adorer un Roi, le Roi des Cieux, le futur conquérant du monde, le Sauveur, le Fils du Très Haut, et c'est devant un pauvre petit nouveau-né, vagissant dans les langes, entouré d'une humble femme et d'un chétif artisan ; c'est en face d'une inénarrable misère qu'ils se doivent prosterner en adorateurs ! Mais voici que l'étoile, plus miraculeuse que jamais, illumine de son éclat la pauvre demeure et se fait l'auréole et le diadème du pauvre enfant. A ce nouveau prodige comment hésiter, comment donner place au doute ?

Etant entrés dans la maison, ils y trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe[1].

C'est un grand spectacle que nous avons sous les yeux, et trois sortes d'hommes y doivent être conviés : les Juifs pour déplorer leur crime, les incrédules pour rougir de leur mauvaise foi, les chrétiens pour s'encourager à la confession généreuse du mystère de la Crèche. N'est-ce pas aux Juifs à accourir à Bethléem et à se jeter, en l'adorant, aux pieds du Verbe Incarné ? Dès les siècles Dieu les prépare à la venue de son Fils. Une tradition non interrompue, depuis les jours de l'Eden jusqu'à eux, leur a fait foi que du milieu d'eux, de leur famille, de leur sang, sortirait le Sauveur du monde. Cette tradition, leurs Patriarches la leur transmirent, leurs Prophètes y ajoutèrent de lumineux commentaires, leur Loi « était pleine du Christ. » Et telle était leur science de ce divin événement qu'ils venaient eux-mêmes d'instruire les Mages. Or les malheureux désertent un poste

[1] Matt., II, 9-11.

d'honneur et une grâce dont profite la Gentilité. Les Mages viennent parce que le peuple élu se retire. Qu'ils contemplent aussi les Mages adorateurs, ces incrédules qui dénient au Christ sa divinité, et qu'ils rougissent. Car c'est folie à eux de repousser les preuves aussi éclatantes que multiples, sur lesquelles s'appuie invinciblement cette Divinité. Les Mages croient parce qu'ils ont vu qu'il fallait croire et qu'ils ont docilement ouvert leurs yeux à la lumière et leur cœur à l'impulsion de la grâce. A notre tour, fidèles du Christ, de le venir adorer. « Suivons les Mages et comme eux commençons par quitter la région barbare, les préoccupations du vice et de la vie mondaine. Ceux là n'adoreront jamais Jésus-Christ qui ne se dégagent pas des liens du péché. Dans cet état c'est à peine si une étoile peut nous luire, tandis que, en quittant cette Perse idolâtre, c'est le Soleil de Justice qui nous illuminera de ses feux. Levons-nous donc et marchons sans nous laisser arrêter ni par la menace des tyrans ni par les sollicitations du monde. Voyez les Mages. Avant de parvenir à l'Enfant-Dieu et de l'adorer tout est pour eux dangers, terreurs, obscurité et incertitude. » Ils vivent et agissent au milieu d'ennemis conjurés. Leur acte d'adoration est-il accompli ? Tout devient paix et sécurité, et, au lieu d'une simple étoile, ce sont les Anges mêmes qui se font leurs conducteurs.

Puis, ouvrant leurs trésors, ils Lui offrirent en présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. C'est à un Dieu que ces présents s'adressent ; ce n'est qu'à Dieu qu'on présente l'encens. Et comment, dans un enfant misérable, les Mages reconnaissaient-ils et confessaient-ils un Dieu ? Nous l'avons dit, c'est longuement, par une suite d'illuminations successives, par

des miracles, par tous les motifs de crédibilité, que Dieu avait peu à peu amené ces barbares à la foi, et eux, dociles à la grâce, s'étaient laissés aller à ses inspirations.

Cette même docilité simple et courageuse leur fait accepter de la bouche d'un Ange l'ordre de fuir sans voir Hérode. D'orgueilleux raisonneurs se fussent demandé le motif d'une fuite si étrange, alors qu'ils venaient de se mettre sous la toute puissante garde d'un Dieu? Comment ils devaient craindre un roi de la terre, eux les adorateurs du Roi des Cieux? Comment leur long voyage et son heureuse issue pouvaient si tragiquement finir ? Aucune de ces objections n'entra dans l'âme de ces vrais croyants. Le ciel parlait, il n'y avait plus qu'à obéir. *Un Ange les ayant avertis en songe de ne pas revenir vers Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin*[1].

LA FUITE EN ÉGYPTE. LE MASSACRE DES INNOCENTS

I. — Si la main de Dieu est dans les événements ordinaires, combien la retrouvons-nous plus puissante dans les parties diverses du drame de la Rédemption ? Rien ne va au hasard dans la marche de ce sublime mystère, et tous ceux qui y agissent reçoivent de Dieu même quelque spéciale mission.

Les Mages ne resteront pas auprès de la Sainte famille, car les joies qui les y inondent doivent faire place aux virils labeurs de l'apostolat. Dieu les destine à évangéliser cet Orient déjà favorisé tant de fois des lumières venues de Judée. Aux immenses régions que

[1] Matt., II, 11, 12.

le Peuple Juif exilé et captif, ses Justes, ses Prophètes, ses Thaumaturges, ont instruites du Messie à venir, les Mages vont maintenant annoncer le Messie venu. Dieu les oblige à une fuite précipitée car ils doivent apprendre que Jésus-Christ est « un signe de contradiction » et que l'Evangile sera en but à de continuelles persécutions de la part du monde. Si l'évangéliste nous fait remarquer que les Mages, pour leur retour, suivent « un autre chemin », c'est que nous-mêmes, venus à Jésus par les sentiers du péché, nous n'aurons plus désormais d'autre voie que celle de la justice.

Le sort de la Sainte famille et la mission qu'elle est chargée de remplir doivent nous occuper maintenant. Elle fuit si précipitamment que l'Ange ne lui permet même pas d'attendre les premières lueurs de l'aube. *Dès que les Mages se furent retirés, l'Ange du Seigneur apparut à Joseph, durant son sommeil, et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère et fuis en Egypte*[1]. Etrange dessein de la Providence ! Le Fils de Dieu en fuite ! Le Dominateur du monde cherchant son salut dans l'exil ! Oui, car il importe avant tout de bien mettre en lumière la réalité de la nature humaine en Jésus-Christ. Si tout y était miracle, comment convaincre de cette réalité les hérétiques, qui, malgré tant de signes de la faiblesse humaine, l'ont obstinément niée, prétendant que Jésus-Christ avait simulé l'humanité sans la prendre. Dans une multitude de circonstances Jésus-Christ subira nos impuissances et partagera nos misères, et nous saurons qu'il est Homme comme nous.

Il fallait de plus solidement fonder la première des

[1] Matt., II, 13.

conditions du salut qui est la soumission aveugle aux volontés divines. Marie obéit à Joseph, Joseph obéit à l'Ange, l'Enfant obéit à tous. Joseph eût pu prêter l'oreille aux objections d'une raison interdite. Fuir! Fuir comme unique ressource et unique condition de salut? Mais l'Ange avait annoncé que l'Enfant qui devait naître *sauverait son peuple*. Et maintenant, loin de sauver qui que ce soit, il ne doit son propre salut qu'à une fuite précipitée! L'âme vraiment obéissante ne connaît pas ces révoltes de la raison.

Prends l'Enfant et sa mère et fuis en Egypte. Tu y demeureras jusqu'à ce que je vienne t'avertir, car Hérode va chercher l'Enfant pour le mettre à mort. Joseph, se leva, prit l'Enfant et sa mère et, la nuit même, alla se réfugier en Egypte. Il y resta jusqu'à la mort d'Hérode. Ainsi fut accomplie la parole que le Seigneur avait dite par la bouche du Prophète : « J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte[1] ». Si la fuite du Fils de Dieu est réglée dans les volontés divines, le lieu de cet exil ne l'est pas moins: c'est l'Egypte. Dès les siècles passés l'Egypte avait été favorisée des lumières divines. Les Patriarches y avaient séjourné ; Israël en avait fait sa patrie, et quand ce « fils de Dieu », figure de Jésus-Christ, « avait été rappelé de l'Egypte », il l'avait été au milieu de si éclatants prodiges, que le bruit s'en était répandu et la mémoire conservée dans tout l'Orient. Mais l'Egypte, ingrate et infidèle, avait trahi ces lumières et chassé le vrai Dieu au profit des superstitions les plus monstrueuses, à ce point d'adorer les plus vils animaux[2]. Avec la Sainte famille la grâce

[1] Matt., II, 13, 14.
[2] Sanct. Chrysost. in Matt.

lui revient. Jésus-Christ ne se rend en Egypte que pour la sanctifier, en chasser l'idolâtrie et y faire régner le vrai Dieu. Apostolat merveilleux ! Transformation admirable ! Autant la terre d'Egypte était souillée par d'abominables cultes, autant la voici parée de toutes les vertus. « Quelque partie que vous en parcouriez, elle vous apparaîtra plus belle que tout paradis. Là des multitudes d'anges sous forme humaine ; là des troupes de glorieux martyrs, des chœurs de vierges ; là les intrépides qui ont brisé la tyrannie du démon et fondé l'empire du Christ. Ses déserts se son remplis de pieux solitaires. Le ciel ne rayonne pas autant sous l'éclat de ses astres que l'Egypte sous la sainteté et les vertus de ses anachorètes et de ses moines. Ceux qui ont connu la vieille Egypte idolâtre peuvent, en contemplant la nouvelle, se rendre compte de la puissance de Jésus-Christ ».

Tel fut donc le but de l'exil d'Egypte et de la fuite de la Sainte Famille. Mais ce but n'est pas unique : un autre plus général nous regarde tous. Cet Enfant-Dieu poursuivi et en fuite, cette mère éplorée, ce père adoptif, entreprenant sans ressources, au milieu de la nuit, sous la menace d'un tyran furieux, le plus douloureux des voyages, nous précisent à nous-mêmes ce que nous coûteront la vertu et la conquête du ciel. Mais c'est aux dignitaires de l'Eglise que l'enseignement de la fuite et de l'exil restera toujours d'une application plus saisissante. Ne semble-t-il pas qu'à eux devraient revenir la sécurité, la puissance et l'honneur ? « Chacun d'eux ne pourrait-il pas se dire : qu'est-ce ceci ? Moi qui remplis l'emploi de Dieu ne devrais-je pas être honoré et béni ? Mais non, les yeux fixés sur la Sainte famille persécutée et poursuivie, le dignitaire Ecclésiastique doit intrépidement soutenir le choc de la persécution, et

suivre l'exemple des glorieux persécutés qui l'ont précédé [1] ».

Admirons d'ailleurs comment Dieu sait tempérer les fureurs de l'orage, et, dans la vie de la Sainte Famille, voyons comment sans cesse les larmes se mêlent aux joies, les consolations aux épreuves. « La vie des justes sur la terre est ainsi faite de biens et de maux enlacés. Aux jours où Marie devient mère, Joseph est plongé dans les amertumes et les angoisses : qu'est donc sa chaste fiancée ? Mais voici qu'un Ange dissipe d'un mot cette obscurité douloureuse. Ce fut assurément pour Joseph et Marie un moment d'ineffable joie, quand ils virent apparaître l'Enfant-Dieu, mais tout aussitôt Jérusalem s'agite, Hérode entre en fureur, Jésus est recherché. Ces nouvelles angoisses font place un moment à l'admiration et à la joie, quand la miraculeuse étoile amène les Mages adorateurs ; mais cette heure si douce se termine dans le douloureux tumulte que produit la parole de l'Ange : « Hérode cherche Jésus pour le mettre à mort [2] » ! Ainsi fallait-il suivre la fortune du Dieu fait Homme, qui choisissait pour lui une vie de persécution et de misère. Tout le temps que le miracle ne fut point nécessaire, Jésus le refoula, et sa fuite en Égypte se passa, en dépit des récits fantaisistes des évangiles apocryphes, comme se passent toutes les fuites et tous les exils, dans la détresse, l'abandon, le dénûment, la douleur.

II. — Nous avons laissé Hérode absorbé dans ses projets homicides, nous le retrouvons ivre de fureur, au moment où il s'aperçoit qu'il a été joué par les

[1] Sanct. Chrysost. in Matt.
[2] *Id.*

Mages. Avant que ce misérable ne se jette dans son dernier crime et dans son irrémédiable perdition, voyons comment, dans sa miséricorde, Dieu travaillait à son salut. C'était pour lui une série de grâces et de lumières que tout ce qui venait de s'accomplir. C'était une grâce que cet ironique départ des Mages qui se jouaient de lui et de ses ruses. Et nous voyons souvent Dieu traiter ainsi avec des ironies miséricordieuses des coupables qu'il ne châtie que pour les convertir. Mais que d'autres ressources de salut lui avaient été laissées ! « Pourquoi donc, O Hérode, ces accès de fureur en te voyant joué par les Mages ? Car enfin ne savais-tu donc pas que le Nouveau-né était Dieu ? Mais toi-même tu avais convoqué les Princes des prêtres et les Scribes. Et eux, devant toi, à ton tribunal, ils avaient mis au jour la prophétie qui annonçait la Divine Naissance. Ne voyais-tu pas la parfaite harmonie entre l'annonce ancienne et la réalisation présente ? Et cette étoile miraculeuse dont te parlaient les Mages ? Et l'exemple de piété et de courage que te donnaient ces étrangers ? N'admiras-tu pas leur foi ? N'as-tu pas tremblé devant les paroles des prophètes ? Et comment ne pas réfléchir que cette trame ne venait pas des hommes mais de Dieu [1] » ?

Hérode n'entend rien, ne réfléchit à rien ; sa fureur aveugle ne cherche qu'à faire périr le Roi dont on lui signale la naissance. *Hérode entra en fureur quand il se vit joué par les Mages. Se rappelant les indications de temps qu'il avait recueillies, il ordonna d'égorger tous les enfants de Bethléem et des environs, qui n'avaient pas plus de deux ans. En ce jour fut réalisée cette parole du Prophète Jérémie : une*

[1] Sanct. Chrysost. in Matt.

voix a été entendue sur les hauteurs : c'étaient des pleurs et des hurlements infinis : Rachel pleurant ses enfants et ne voulant point se consoler parce qu'ils ne sont plus.

Le crime est horrible, la scène de massacre hideuse et abominable : mais devant ces flots d'un sang si innocent et si pur, allons-nous accuser la Providence de laisser égorger tant de victimes, sans arrêter le bras du tyran ? Ce serait méconnaître à la fois la loi générale de la Providence et son application au cas particulier des Saints Innocents. Quelle est cette loi générale ? C'est que les enfants de Dieu accomplissent par la persécution et la souffrance deux éminentes œuvres : le paiement des dettes contractées par le péché à la Justice divine, et si ces dettes n'existent pas, l'acquisition d'une incomparable gloire dans le temps et l'éternité. Mais que dire des Saints Innocents ? Dieu, en leur faisant de leur sang une pourpre royale, en leur ouvrant d'emblée les splendeurs du ciel en les rendant illustres dans le monde entier et pour toute la durée des siècles, leur a ménagé la plus riche de ses faveurs. Que fussent devenues ces obscures victimes ? Quelle issue vulgaire eussent eu leurs années de vie ? Peut-être à quelle perdition les eussent vouées des prévarications sans repentir ? Leur mort prématurée leur devient une victoire sans combat, un port sans naufrage.

Si la bonté de Dieu se montre dans la glorification des victimes, sa justice éclate dans le supplice de leur meurtrier. Rien d'affreux comme la mort d'Hérode, telle que nous la dépeint l'historien Juif Joseph, et les détails de cette maladie, les traits de ce vivant cadavre, rongé des vers, tombant en pourriture, défient même les

hardiesses de la plume. Dieu est terrible aux persécuteurs des siens !

Au moment où la Sainte Famille prenait le chemin de l'exil, une immense clameur remplissait Bethléem et les alentours : « *c'étaient des hurlements et des pleurs : Rachel pleurant ses enfants et ne voulant pas se consoler parce qu'ils ne sont plus.* Rachel, l'épouse aimée de Jacob, apparaît ici comme la figure et le symbole d'une double douleur : pleurs sur les Juifs captifs de Nabuzardan et qui partent pour l'exil ; pleurs sur les innocentes victimes d'Hérode, victimes égorgées non loin du lieu où cette épouse du Patriarche avait sa sépulture.

III. — L'exil de la Sainte Famille fut-il de longue durée ? C'est peu probable puisque le massacre des Saints Innocents fut presque le dernier crime d'Hérode, déjà voué aux affres de la mort. L'Evangile est muet sur les angoisses, la misère, les souffrances qui assurément remplirent la vie des Saints Exilés. Mais comme toujours Dieu fit succéder la consolation à l'épreuve, l'assistance à l'abandon. *Après la mort d'Hérode, l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, en Egypte, et lui dit : Levez-vous, prenez l'Enfant et la Mère et retournez dans la terre d'Israël, car ceux-là sont morts qui cherchaient la vie de l'Enfant. Joseph s'étant levé prit l'Enfant et sa mère et revint au pays d'Israël*[1]. Toujours la même obéissance, toujours la même autorité et la même sollicitude du fidèle Gardien de Jésus et de Marie. Arrivé en Judée Joseph fut, avant une nouvelle intervention du ciel, perplexe sur le

[1] Matt., II, 19.

point de la Judée où il convenait de se fixer. Ce ne pouvait être ni Bethléem ni Jérusalem, où régnait un fils d'Hérode, Archelaüs, aussi cruel et aussi impie que son père. Un autre fils, Hérode, gouvernait la Galilée, prince dissolu, tout entier à ses vices, mais moins sanguinaire et moins ombrageux. La Galilée offrait donc au Divin Enfant un asile plus sûr, qu'un ange indiqua à son père adoptif. *Joseph ayant appris qu'Archelaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, craignit d'y aller, et, averti en songe, il se retira dans le pays de Galilée et se fixa de nouveau dans sa ville de Nazareth, afin que fût accomplie cette parole des Prophètes : « On l'appellera le Nazaréen* [1] ».

Ainsi s'annonce la vie cachée de l'Homme-Dieu durant trente années. Période la plus mystérieuse, la plus extraordinaire de toute l'existence terrestre du Fils de Dieu. Le Verbe est muet; le Soleil de Justice se dérobe sous d'impénétrables nuages; le Créateur de l'univers s'emploie aux obscurs travaux du pauvre artisan. Quelle vie ! Quelle humilité ! Quelle apparente inertie ! Mais ne nous y trompons pas. Durant ces trente années de vie cachée et de silence, que le Verbe Incarné ne quitte un moment, à l'âge de douze ans, que pour laisser percer un rapide rayon de sa divine sagesse [2], ces trente années sont,

[1] Matt., II, 22-23.

[2] Puer autem crescebat et confortabatur, plenus sapientiâ. Et gratia Dei erat in illo. Et ibant parentes ejus per omnes annos in Jerusalem, in die solemni Paschæ. Et cum factus esset annorum duodecim, ascendentibus illis Jerosolyman secundum consuetudinem die festi, consummatisque diebus, cum redirent, remansit puer Jesus in Jerusalem, et non cognoverunt parentes ejus. Existimantes autem esse in comitatu venerunt iter diei, et requirebant eum inter cognatos et notos : Et non invenientes, regressi sunt in Jerusalem, requirentes eum. Et factum est, post triduum invenerunt illum in templo, sedentem in medio doc-

si l'on peut s'exprimer ainsi, plus fécondes que les années de la vie publique. A Nazareth, Jésus-Christ s'humiliait, obéissait, travaillait, priait, souffrait, c'est-à-dire qu'il réparait une à une les grandes ruines causées à l'humanité par le péché d'origine. Comme l'artiste, enfermé dans son obscur atelier, et qui refait un chef-d'œuvre détérioré, Jésus-Christ refaisait l'homme que la déchéance avait dégradé. A l'orgueil, première prévarication de l'Eden, Jésus-Christ substituait l'humilité. A la désobéissance de nos premiers parents, il opposait ces années de Nazareth, où « il était soumis » à Joseph et à Marie. Par son travail, il relevait pour la suite des siècles le travailleur et le pauvre. Son incessante prière faisait retrouver à nos âmes la route du ciel. Sa souffrance, qui préludait aux douleurs de sa passion, commençait l'œuvre de notre rédemption et nous devenait une consolation et un exemple.

Afin que s'accomplît la parole des Prophètes : « on l'appellera le Nazaréen ». Que nos yeux ne se détachent pas des spectacles de Nazareth et de la vie cachée qu'y mène l'Homme-Dieu. « Il a choisi pour résidence la plus dédaignée des bourgades, dans la plus dédaignée des régions. C'était un dicton que « rien de bon ne pouvait venir de Nazareth ». Et c'est le choix du

torum, audietem illos et interrogantem eos. Stupebant autem omnes qui eum audiebant super prudentiâ et responsis ejus. Et videntes admirati sunt. Et dixit mater ejus ad illum : « Fili, quid fecisti nobis sic ? ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te. » Et ait ad illos : « Quid est quod me quærebatis ? nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse ? » Et ipsi non intellexerunt verbum quod locutus est ad eos. Et descendit cum eis et venit Nazareth, et erat subditus illis. Et mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. Et Jesus proficiebat sapientiâ et ætate et gratiâ apud Deum et homines. Luc., II, 39-52.

Verbe Incarné. Il n'en rougit pas et c'est de la Galilée, qu'il tirera la plupart de ses apôtres. Il ira plus loin encore, il se dépouillera même de cette patrie et de cette maisonnette obscure et « le Fils de l'Homme n'aura pas où reposer la tête ». Petit enfant on l'a couché dans une mangeoire d'animaux; l'endroit où il naît n'est pas à lui; pour mère, il se choisit une femme pauvre; ainsi prend-il à tâche de toutes manières de nous guérir de nos orgueils et de nos cupidités.

Une autre leçon encore nous est donnée. Le mérite personnel, seul, comptera aux yeux de Dieu. Que nous ayons pour Patrie une terre illustre, pour ancêtres une lignée de grands hommes; qu'importe, si nous-mêmes sommes destitués de mérites? En quoi l'humble bourgade, la Galilée méprisée de tous, le nom de « Nazaréen » donné comme une injure, ont-ils pu obscurcir la gloire de Jésus-Christ? Mais quoi! Le patronage de l'Homme-Dieu lui-même ne nous sauverait pas de la ruine, si nous nous y jettions volontairement.

Arrière donc toute prétention à la noblesse ou à l'opulence. Et, d'autre part, ni ne redoutons, ni ne méprisons la pauvreté. Pourquoi tant aspirer aux biens de ce monde, alors qu'ils ne sont de rien pour l'éternité? Si un Roi décrétait qu'aucun riche n'aurait accès dans son palais; tous ne délaisseraient-ils pas leurs richesses? Or, que décrète solennellement le Roi du ciel, quand il déclare la richesse inapte à posséder le royaume des Cieux?

Habitons Nazareth avec Jésus, pauvre et obscur. Contemplons ces trente années de vie silencieuse et cachée, durant lesquelles la vie chrétienne nous est si divinement apprise. Ces années vont finir, car sur les bords du Jourdain retentit la grande voix du Précurseur, et à

cette voix l'Homme-Dieu sort de sa retraite pour inaugurer sa vie de prédications et de miracles.

LE SAINT PRÉCURSEUR JEAN-BAPTISTE

Quand un grand Monarque fait son entrée dans la capitale de son royaume, tout s'y prépare, tout s'ébranle, les foules accourent, les dignitaires organisent un majestueux cortège, un héraut précède, annonçant à haute voix l'approche du Prince.

N'en devait-il pas être ainsi quand le Roi du ciel, descendu sur la terre et sortant de sa retraite, entrait enfin dans sa vie publique? La Judée s'ébranle tout entière, la Galilée s'émeut, d'innombrables foules accourent aux rives du Jourdain. Quand? Pourquoi? Au moment où un héraut, un Prophète, un Précurseur, annonce à tous d'une voix puissante l'approche de l'Homme-Dieu. Ce grand événement est ainsi solennellement présenté par saint Luc. *L'an quinzième du règne de César Tibère ; Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée; Hérode Tétrarque de la Galilée ; Philippe, son père, tétrarque de l'Iturée et du pays de la Trachonitide; Lysinias tétrarque de l'Abylène ; sous le souverain Pontificat d'Anne et de Caïphe, la voix de Dieu se fit entendre à Jean fils de Zacharie, dans le désert* [1]. Quelle mission l'Esprit de Dieu donnait-il à Jean? Une mission unique : préparer le monde à la venue du Fils de Dieu. D'abord réunir de grandes foules, afin que sa voix s'étendît au loin ; puis disposer les âmes par la pénitence ; enfin, montrer à tous le sublime mystère d'un Dieu descendu dans le monde pour sauver le monde.

[1] Luc., III, 1-3.

I. — Un tel précurseur était-il nécessaire ? Nous venons d'en donner une raison première : la dignité de l'Homme-Dieu exigeait que son apparition fût solennellement annoncée. Mais cette raison n'est pas unique. Une autre est dans cette faiblesse de l'œil humain qui ne supporte pas, sans y être habitué, une trop éclatante lumière. Dieu prépare, dans les teintes adoucies de l'aurore, l'éclat du plein midi : ainsi fit-il quand apparut le Soleil de Justice. Une lumière plus faible disposa les âmes au plein rayonnement de l'Evangile. Saint Jean-Baptiste est placé aux confins des deux Testaments ; il termine la Loi Ancienne et inaugure la Nouvelle. On pressent dans sa prédication les sublimes enseignements de Jésus-Christ, et, dans sa personne comme dans son genre de vie, on voit esquissée la perfection chrétienne. Ajoutons encore une dernière utilité de l'apparition et de la mission du Précurseur. Les humbles dehors, l'obscurité, la pauvreté de l'Homme-Dieu se rattachaient invisiblement au plan divin de la Rédemption. Jésus-Christ devait allier dans une mesure égale l'obscurité de l'homme et de l'expiateur aux splendeurs et aux puissances de la nature divine ; et, dans les intervalles où ne percerait plus l'éclat de la divinité, l'humanité devait s'envelopper de nuages. Au milieu de la foule, qui distinguerait Jésus-Christ ? Qui saurait apercevoir le Dieu du ciel dans le pauvre et l'inconnu de la terre ? Voici le rôle du Précurseur. Après qu'il se sera, par sa vertu et sa prédication attiré une popularité immense, Jean-Baptiste l'emploiera à désigner le Messie. Sans cesse, partout, à tous, il montrera « l'Agneau qui ôte les péchés du monde » et dans l'humble Galiléen le Fils éternel de Dieu.

II. — Nous venons de le dire, pour que ses affirmations apportent la certitude dans les âmes, il lui faut conquérir un victorieux prestige. Ce prestige il se l'assurera par son baptême, par sa sainteté toute extraordinaire, par sa prédication, par sa préexistence dans les Prophètes.

Par son baptême d'abord, *Jean fut au désert baptisant et prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. Tout le pays de Judée, tous les habitants de Jérusalem et toutes les contrées voisines du Jourdain, venaient à lui, confessant leurs péchés et il les baptisait dans le fleuve* [1]. Les derniers mots du passage de saint Marc nous donnent la nature et le but exact de ce baptême de Jean-Baptiste. N'ayons garde de le confondre avec le baptême chrétien, il n'en avait ni la vertu, ni la puissance, ni l'origine. C'est de la mort, c'est du saug divin répandu pour la rédemption du monde, que notre baptême tire son origine. « Nous sommes baptisés dans le sang du Christ ». « C'est au nom du Christ, disait encore saint Paul, que nous sommes purifiés, que nous sommes sanctifiés ». « C'est dans l'Esprit de notre Dieu », que s'accomplit notre régénération. Notre baptême ne fut institué que lorsque vint notre Rédempteur. Alors, l'Esprit-Saint descendit sur le monde, le péché fut remis, l'inimitié éteinte, la malédiction enlevée de dessus nos têtes. Ainsi Jean-Baptiste ne pouvait donner à son baptême ni la même origine, ni par suite la même efficacité. Que veulent donc dire ces paroles : *Jean alla dans la région du Jourdain prêchant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés ?* Jean ne

[1] Luc., III, 3. Marc., I, 4. Matt., III, 2.

faisait qu'une chose : forcer les pécheurs à se ressouvenir et à confesser leurs péchés. Le crime des Juifs et leur irrémédiable perdition c'est de se croire justes, exempts de péchés, supérieurs à tous les hommes, et en paix avec le ciel. Ils mettent dans leur Loi, bien qu'ils se dispensent de l'observer, une telle assurance, qu'ils repoussent jusqu'à l'idée qu'ils puissent être prévaricateurs. C'est à ces orgueilleux que Jean prêche la pénitence, et s'il les baptise dans les eaux du Jourdain, c'est pour symboliser dans ce rite purificateur les souillures de leur conscience et le besoin qu'ils ont de s'en laver.

A ce premier but du baptême de Jean s'en ajoutait un second : amener à Jésus-Christ les âmes repentantes et humiliées. Tant que persiste dans un pécheur l'orgueilleuse prétention de son impeccabilité, qu'a-t-il à faire d'un Rédempteur ? Au contraire, quand la pensée de ses crimes et des divines vengeances l'émeut et l'épouvante, il court d'instinct se jeter aux pieds de qui peut le sauver. Et par son baptême et sa prédication Jean faisait naître dans les âmes la pensée et le désir du Rédempteur promis et attendu.

Et c'est pour désigner plus efficacement ce Rédempteur que Jean rassemble sur les rives du Jourdain d'innombrables multitudes. Elle sont accourues de tous les points de la Judée et de la Galilée, et même des régions demi-païennes d'au delà le Jourdain. Toutes ces âmes sont attentives, tremblantes, avides de fuir la colère céleste et de parvenir au salut. C'est à ce moment que Jean montre, en Jésus, l'unique espérance et l'unique rédemption.

III. — S'il le fit avec une autorité suprême et une irrésistible force, c'est que tout dans sa personne rele-

vait extraordinairement sa mission. Il était de race sacerdotale, fils miraculeux de ce Zacharie, le Pontife vénéré de tous. Mais son genre de vie, ses austérités, ses trente années passées au désert, son dénuement absolu en faisait plutôt un ange du ciel qu'un hôte de la terre, sa parole ardente, son intrépide apostolat lui assuraient plus encore une admiration et une vénération universelles. *Or, Jean avait un vêtement de poil de chameau, et autour des reins une ceinture de cuir. Des sauterelles, du miel sauvage, étaient sa nourriture* [1].

L'austère et puissante figure du prophète Elie était restée gravée dans les souvenirs, et Jean lui ressemblait à s'y méprendre. Un bruit grandissant circulait dans la foule : Jean ne serait-il pas Elie en personne? On savait qu'Elie devait revenir sur la terre et préparer l'avènement du Messie, et une confusion entre le second avènement et le Premier favorisait cette erreur. La foule ne prenait pas garde que Jésus-Christ devait apparaître deux fois sur la terre et être deux fois précédé d'un héraut : à son premier avènement, de Jean-Baptiste ; à son second, du Prophète Élie. Ne concevant qu'une seule venue du Messie et se rappelant la prophétie relative à Elie, pour elle, c'était Elie en personne qu'elle avait sous les yeux. Cette confusion fut d'autant plus facile que la mission des deux précurseurs se ressemblait davantage, ressemblance si complète que Jean-Baptiste était annoncé dans la Prophétie même d'Élie. C'est lui dont le Prophète Isaïe avait écrit : *Voici que j'envoie mon ange devant toi, pour te préparer le chemin. Sa voix criera dans le désert : « Préparez les voies du Seigneur, applanissez devant lui les sentiers. Toute vallée sera*

[1] Matt., III, 4. Marc., I, 6.

comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées. Les chemins tortueux seront remis droits, les chemins raboteux seront aplanis, et toute chair verra le salut de Dieu [1]. » Ainsi Jean était, bien des siècles avant sa naissance, annoncé solennellement au monde et sacré de l'auréole de la Prophétie. Et rien n'est clair comme cette prophétie, rien ne rend mieux la mission du Saint Précurseur, l'immense succès de sa parole, l'ébranlement produit par lui dans les âmes. L'orgueil des sages est confondu en même temps qu'est relevée l'humilité des petits. Les erreurs disparaissent, les cœurs sont purifiés, le chemin du ciel est frayé. Mais surtout le Rédempteur du monde est désigné aux adorations, le salut qu'il apporte devient accessible à tous, *et toute chair voit le Salut de Dieu*. Dans ces foules si disparates, composées à la fois de Juifs et de Gentils, de riches et de pauvres, de savants et d'ignorants, la Lumière Évangélique commence à faire irruption, et l'universabilité puissante de l'Eglise va remplacer l'étroite Synagogue. Jean prépare d'abord tout ce peuple, puis il le jette dans les bras du Christ. Il les prépare, nous venons de le voir, par son baptême, mais plus efficacement par la sainteté qui déborde de tout lui-même.

Avec Jean commence un ordre nouveau, une vie qui ne tient plus de la terre mais du ciel, vie surnaturelle et céleste, dont Jean lui-même est le vivant symbole. L'ancienne vie est toute matérielle ; ses joies comme ses douleurs, ses désespoirs comme ses espérances, ne dépassent pas les limites des années mortelles. Avec Jean l'âme nouvelle brise les liens qui l'enchaînent aux choses terrestres, se dégage des sollicitudes d'une vie

Matt., III, 2-3. Luc., III, 5.

abaissée et rampante, et prend son essor vers des destinées supérieures. Jean est l'homme du désert. Il ne connaît aucune des nécessités et des commodités de notre existence ordinaire. Il échappe aussi aux malédictions dont nous fûmes frappés au Paradis terrestre. Il ne répand pas sa sueur sur le sillon, il ne mange pas un pain arraché péniblement à la terre, il n'a à s'inquiéter ni de sa table, ni de son vêtement : le désert les lui fournit. S'il se couvre de sa sauvage tunique, ce lui est à la fois un vêtement royal et un cilice de pénitence. Et s'il se ceint les reins d'une rude courroie, il nous apprend à fuir les dissolutions d'une vie de luxe et de plaisirs. Ainsi nous apparaît-il : hôte du ciel bien plutôt que de la terre, sage entre tous les sages et d'une sagesse venue d'en haut, athlète de la piété, triomphateur acclamé de la terre entière, prédicateur soulevant à sa parole d'innombrables foules.

IV. — Mais il est temps d'écouter avec ces foules cette parole de lumière et de feu. L'auditoire s'est de suite séparé en deux classes. Les orgueilleux qui méprisent et les pécheurs dociles et repentants qui écoutent, sont touchés et se convertissent.

Pour les premiers, Jean est terrible sans cependant négliger de mêler la miséricorde aux plus formidables explosions de son apostolique colère. Aux prétentions de leur superbe il oppose l'iniquité de leur race et leurs propres prévarications. A leur confiance fausse et trompeuse il fait entrevoir leur future réprobation, s'ils se détournent du Christ qui seul est leur salut. Ayant remarqué parmi la foule qui demandait son baptême un grand nombre de Pharisiens et de Saducéens : « *engeance de vipères, s'écria-t-il, qui vous a révélé que vous aviez à*

fuir devant la colère qui vient? Faites-donc de dignes fruits de pénitence[1] ! Assurément ce sont là d'intrépides paroles et bien propres à abattre l'orgueil de ces prêtres, de ces scribes, de ces princes du peuple habitués aux adulations de la foule et avides d'honneurs que leurs vices ne méritaient pas. Mais Jean y laisse percer quelque peu de consolation et d'éloge. « Comment, vous, nés d'ancêtres sanguinaires et impies, venez-vous au salut que la miséricorde divine vous prépare ? Vous valez donc mieux que vos pères ? Oui, mais à condition que vous ne rejeterez pas le Christ de qui vous vient cette miséricorde. Et leur faisant entrevoir de loin le déïcide, il leur montre l'épouvantable suite : *La colère qui vient.* Elle vient implacable et terrible, elle approche, elle est à leur porte; encore quelque temps et Jérusalem ne sera plus qu'un monceau de ruines, et eux mêmes, massacrés par millions ou dispersés, sans patrie, dans toutes les parties du monde. Ils justifieront ainsi le mot qu'il leur applique : « race de vipères ! » puisque, comme la vipère, ils se disposent à déchirer le sein qui les a réchauffés et nourris. Leur reste-t-il un espoir ? Oui, s'ils le veulent. *Qu'ils fassent de dignes fruits de pénitence.* Ce serait peu de la pénitence elle même, si les coupables n'en faisaient germer les fruits. Il faut sans doute, tout d'abord, pleurer le passé, mais il faut de plus féconder l'avenir et le féconder « dignement. » Qu'est-ce à dire *de dignes fruits de pénitence?* Ils doivent être dignes de la Rédemption, dignes du nouvel ordre de choses introduit par Jésus-Christ, où tout est grand, vaste, profond. Nous n'en sommes plus aux atténuations de la Loi Ancienne, « qui ne mène rien à la

[1] Luc., III, 7, 8, 9.

perfection ; » la Loi Nouvelle donne à tout des proportions gigantesques. *Les dignes fruits de pénitence* sont désormais la condition unique et la seul espérance de salut. Les Pharisiens ne voulaient rien comprendre ni à cette pénitence ni à ces fruits ; ils se confiaient à leurs mérites, ils s'attribuaient même les mérites de leurs ancêtres : Comment la Justice divine les pourrait-elle atteindre eux, les fils d'Abraham ? De ce vain espoir Jean les détrompe. *Ne vous rassurez pas en vous même disant : nous avons Abraham pour père. Je vous le déclare de ces pierres mêmes Dieu peut susciter des enfants à Abraham*[1]. N'est-ce pas lui qui de seins durcis et stériles a suscité de miraculeuses naissances ? Et si vous mêmes descendez de la stérile Sara, pourquoi Dieu ne pourrait-il pas, à votre défaut, susciter une autre postérité à Abraham ? Il le fera. De lui, par la foi, par le miracle d'une génération toute spirituelle, surgira l'innombrable multitude des croyants. Vous disparaîtrez et la Gentilité prendra votre place ; la nature le cédera à la foi. Tel est l'avenir, et cet avenir est prochain. *Déjà la cognée est à la racine des arbres. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu*[2]. La cognée à la racine, c'est le châtiment définitif, la perdition sans remède, le « statuta desolatio. » Dans le cours des siècles les Prophètes annonçaient des châtiments sous d'autres symboles : C'étaient « la faulx volant en l'air, » « la vigne ravagée, » la « muraille détruite. » Les châtiments exprimés par ces images laissaient des espérances de restauration et d'amnistie. Mais quand l'arbre est déraciné ; quand ses racines mêmes ont été ravagées par le fer, quel espoir reste-

[1] Luc., III, 8.
[2] Luc., III, 9.

t-il qu'il reprenne vie ? Les Juifs qui entendent ces terribles paroles sont-ils donc déjà condamnés ? Non, Dieu leur laisse trois choses d'où peut facilement sortir le salut : le libre arbitre qu'ils peuvent tourner au repentir ; le délai que Dieu leur accorde encore, car quelle que soit la cognée, quelque proche qu'elle soit des racines, elle n'y a pas cependant porté les premiers coups. Mais le secours par excellence, le salut assuré, c'est Jésus, c'est le Rédempteur, c'est le Dieu de miséricorde et qui n'est venu sur la terre que pour l'exercer. C'est Lui que Jean a pour mission de désigner au monde, et qu'il ne cessera plus de désigner, Lui, « qui ôte les péchés du monde » et « qui baptise dans l'Esprit-Saint et dans le feu. » Jean n'est rien auprès de Lui, Lui seul est toute puissance et toute rédemption : « *Je ne suis pas digne de porter ses sandales, ni même, me prosternant à ses pieds, d'en délier la courroie* [1]. »

Les pharisiens demeurés opiniâtres dans leur orgueil s'éloignèrent. La foule seule profita des prédications et de la pénitence que leur offrait le saint Précurseur, foule composée surtout d'humbles et de petits, où se coudoyaient publicains et soldats, pécheurs et courtisanes. Jean n'avait pour ces âmes dociles que des paroles adoucies et des exigences tempérées. Il ne les appelait pas inconsidérément à une perfection qui n'était pas faite pour eux, mais les laissait à leur genre de vie, dont il retranchait seulement les vices et les péchés. Aux publicains : *N'exigez rien au-delà de ce qui vous est ordonné ;* Aux soldats : *Ne faites point de violence ni de fraude, mais contentez-vous de votre paie* [2].

[1] Matt., III, 11. Marc., I, 7. Luc., III.
[2] Luc., III, 10-14.

V. — A tous, sans relâche, sans exception, il montrait Jésus-Christ et en Jésus-Christ le Dieu en qui le monde trouverait son Sauveur d'abord, son Juge ensuite. Jésus-Christ est Dieu dans la rémission des péchés et dans ce baptême, où les âmes, outre le pardon de tous les crimes, recevront dans l'Esprit et le feu une nouvelle naissance, un être surnaturel et divin. Admirable sagesse du Précurseur ! Dès qu'il parle de Jésus-Christ, c'est pour nous faire entrevoir tout d'abord les immenses biens dont il nous comble : la rémission des péchés, la remise du supplice éternel, la justice, la sanctification, l'adoption comme enfant de Dieu, la fraternité divine, le divin héritage, l'effusion des dons de l'Esprit-Saint. Tout cela est compris dans ce seul mot : *Il vous baptisera dans l'Esprit-Saint*[1]. Il ne dit pas : « il vous donnera l'Esprit-Saint, » mais bien : *il vous baptisera*, il vous plongera. Et pour mieux marquer avec quelle véhémence et quelle perfection s'accomplissent ces opérations de la vie surnaturelle, il ajoute : *c'est dans le feu qu'il vous baptisera*[2]. C'est dans le feu du buisson ardent que Moïse eut la vision divine. C'est du haut du Sinaï enflammé que Dieu promulgua sa Loi, c'est au sein d'un feu céleste qu'Ezéchiel aperçut les Chérubins mystérieux. C'est dans le feu que nous serons régénérés au dernier jour. Plus tard Jean nous insinuera par quelles sanglantes immolations, quelle carrière de douleurs « l'Agneau de Dieu » nous vaudra une aussi merveilleuse rédemption ; ici il ne nous en montre que les suavités et les richesses. Le lait aux enfants avant la nourriture solide aux forts.

Heureux sont ceux qui ne connaîtront Jésus-Christ que

[1] Matt., III, 11.
[2] *Id.*

par les dons de son amour ! Mais l'Homme-Dieu, rédempteur aux hommes dociles et repentants, deviendra pour les pécheurs obstinés Juge implacable, et à tous ceux qui rejettent son ciel il réserve les flammes de son enfer éternel. Durant de longs siècles s'épanouira la miséricorde puis viendra l'heure du jugement et de l'expiation. *Il a le van à la main et il nettoiera son aire. Il rassemblera le froment dans son grenier et brûlera la paille dans le feu qui ne s'éteint jamais* [1]. Tout est un, tout fait une suite rigoureuse dans l'œuvre divine ; les parties déjà réalisées nous font foi de celles qui restent à accomplir. Que le monde ait été converti, baptisé, transfiguré par Jésus-Christ, voilà qui est hors de tout doute possible. Or c'est le même Dieu qui, après avoir opéré tant de merveilles pour le salut des bons, affirme qu'un enfer éternel attend les méchants obstinés pour les punir. Jésus-Christ n'est pas moins Dieu dans le châtiment annoncé que dans la rédemption accomplie.

Achevons, à l'école du Précurseur, de nous convaincre que Jésus-Christ, vrai Homme, est en même temps le vrai Fils de Dieu. Il préexiste, Il est avant les siècles, Il est éternel. Combien plus est-il avant qu'appparût et prêchât son Précurseur ! S'il ne sort de sa profonde retraite de Nazareth qu'après que Jean est déjà depuis plusieurs mois, sur les rives du Jourdain, prêchant et baptisant, il n'en a pas moins sur Jean la double priorité de la dignité et du temps.

Si sa divinité se montre dans sa préexistence, nous ne la voyons pas moins éclater dans l'universelle profusion des œuvres et des bienfaits. *Nous avons tous,* est-il

[1] Luc., III, 17. Matt., III, 12.

proclamé, *reçu de sa plénitude*[1]. Dieu seul est « plénitude, » centre infini, source inépuisable ; Dieu seul possède en lui même tous les biens, ou plutôt est Lui même le Bien suprême. Jésus-Christ est la source, la racine de tout bien : il est vie, il est lumière, il est vérité ; et ces biens il ne les retient pas en Lui même, il les répand au dehors ; et, les répandant, il ne s'en appauvrit pas ; donnant sans cesse, il reste toujours « plénitude, » toujours égale perfection. Comme une fontaine lumineuse, où mille, dix mille, des millions de flambeaux, viendraient s'allumer, resterait néanmoins entière et sans nul amoindrissement d'éclat : ainsi du Christ. Le ciel et la terre, tous les hommes, toutes les générations tous les siècles, individus comme familles, sociétés comme particuliers, civilisés et barbares, riches et pauvres, ignorants et savants, tous reçoivent de Jésus-Christ la somme de lumière et de grâce qui leur peut assurer le salut. L'ancien monde vivait de son aurore, nos dix-huit siècles chrétiens vivent de son plein midi.

Jean l'Evangéliste nous explique d'un mot combien ce plein midi l'emporte sur les teintes amoindries de l'aurore ; comment la Loi nouvelle est supérieure à la Loi Mosaïque. *Nous avons*, dit-il, *reçu grâce pour grâce*[2]. La première déjà précieuse, n'était que l'annonce et la figure de celle que fit épanouir Jésus-Christ par sa venue sur la terre. Tout ce que le Juif possédait en figure, nous en possédons la réalité. Notre foi est complète, notre titre d'enfants de Dieu a une réalité ineffable, la grâce nous est donnée sans mesure, la lumière déborde sur nous, le baptême n'est plus une

[1] Joan., I, 16.
[2] Joan., I, 16, 17.

cérémonie figurative, mais la transformation qu'il opère en nous est toute divine ; le Sacrifice de la Croix et de l'Autel est le vrai sacrifice, dont tous les autres n'étaient qu'une simple représentation ; nos temples sont la réelle demeure de l'Homme-Dieu ; en un mot tout ce que la Loi Ancienne préfigurait s'est accomplit en nous, et si la figure était déjà vénérable et précieuse, que dirons-nous de la réalité ?

Aussi quelle différence entre les deux Auteurs des deux Testaments, entre Jésus-Christ et Moïse ! *La Loi fut donnée par Moïse ; la grâce et la vérité ont leur fondement en Jésus-Christ*[1]. Dès les premiers mots apparaît la distance entre le serviteur et le Maître, entre l'homme et Dieu. La Loi fut « donnée », fut transmise par celui qui n'était qu'un intermédiaire ; tout au contraire notre Christianisme vient tout entier de Jésus-Christ comme source et auteur. Deux autres mots spécifient l'excellence de cette Loi Nouvelle : Elle est *grâce* et *vérité*. De Jésus-Christ émane la *grâce*. Il remet les péchés de sa puissance propre. Il guérit, il ressuscite, il soutient, il soulève l'âme, il introduit dans la gloire, il est « résurrection et vie », et c'est « à la voix du Fils de l'homme que les morts sortiront du tombeau ». Comme il est la *grâce*, Jésus-Christ est aussi la *vérité*. Tout ce qu'ont annoncé de Lui les Prophètes, il le réalise. Le monde ne vit que de sa vérité. Chaque peuple, comme chaque famille et chaque individu, qui se retirent de sa lumière, gisent misérablement dans la nuit.

Jésus-Christ étant Dieu, étant le Fils de Dieu, quelle est sa demeure, sinon le sein même de Dieu son Père ? Et qui a vu Dieu ? Quel être a pu le voir ? Quelle créa-

[1] Joan., I, 17.

ture supporterait la vue de l'Infini ? Quel œil humain, ou même angélique, ne se ferme à l'ardeur de la lumière de l'Incréé ? Celui là seul qui en Dieu a pu voir et connaître Dieu. Et quand Jésus-Christ nous fait sur la vie intime de Dieu ses révélations magnifiques, c'est que Lui seul l'a pénétrée de son infini regard. *Personne n'a jamais vu Dieu ; mais le Fils unique qui est dans le sein du Père, nous a révélé*[1]. Les Saints et les Prophètes n'ont vu de Dieu que des représentations et des images, Jésus-Christ seul l'a pu contempler face à face et nous révéler ce qu'il est dans son Être propre et sa Vie intime.

Jésus-Christ lui-même, quand il établira aux Juifs indociles sa Divinité, répétera souvent ces mêmes affirmations : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils ». « Comme mon Père me connaît, ainsi je connais mon Père »... « Nul n'a vu Dieu si ce n'est Celui qui est de Dieu ». Aussi quelle autorité ! quelle clarté ! Quelle universalité dans les révélations que nous a faites Jésus-Christ ! Par Lui nous savons définitivement, pleinement, sans l'ombre d'une incertitude ou d'un nuage, ce que, Messagers de Dieu, les Ecrivains Sacrés et les Prophètes n'avaient fait que nous esquisser. C'est désormais d'un Dieu que nous sommes les auditeurs et les disciples[2].

Mais si ce n'est rien savoir que d'ignorer que Jésus-Christ est Dieu, ce serait perdre la vraie notion de notre Rédemption que de méconnaître qu'il est Homme. Si tout ce qui précède nous le montre Dieu : tout ce qui va suivre met en victorieuse lumière la réalité de sa Chair mortelle et passible.

[1] Joan., I, 18.
[2] Evang. *Passim.*

LES DÉBUTS DE LA VIE PUBLIQUE

BAPTÊME. JEÛNE. TENTATION

I. — Le Précurseur prêchait et baptisait depuis plusieurs mois, quand Jésus sortit de sa retraite et vint aux rives du Jourdain, confondu dans la foule des pénitents qui s'y portaient de toutes parts. Pour ses compatriotes de Nazareth il était « le fils du charpentier », artisan lui-même, et artisan pauvre. Pour les étrangers c'était un inconnu. Pour Jean Baptiste c'était le Messie, Fils de Dieu, Rédempteur du monde. Il serait puéril de nous demander comment Jean l'avait pu reconnaître, lui qui, vivant au désert, ne l'avait jamais vu ; Dieu n'avait-il pas mille moyens d'ouvrir les yeux au Saint Précurseur ? Un rayon de divinité n'apparaissait-il pas pour lui au front de Jésus ? D'ailleurs, l'ayant connu et adoré dès le sein de sa mère, pourquoi, trente ans après, ne le pouvait-il pas, dans la même illumination miraculeuse, reconnaître et adorer ? Il le reconnut à travers les humbles dehors de sa pauvreté et l'anéantissement de sa chair mortelle et passible, mais son étonnement ne put se contenir, quand il le vit lui demander le baptême. Le baptême ? Mais ce baptême était la marque infamante du péché, mais les pêcheurs seuls y venaient confesser leurs iniquités et y chercher le remède aux maux désespérés de leurs âmes. *Jésus quittant la ville de Nazareth en Galilée vint au Jourdain, vers Jean, pour recevoir son baptême. Jean s'y refusait, disant : « C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par vous... et c'est vous qui venez à moi* [1] *!*

[1] Matt., III, 13-14. Marc., I, 9. Luc., III, 21.

Ecoutons la réponse du Sauveur. *Laisse-moi faire présentement, car c'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice*[1]. Quelle était cette « toute justice ? » La justice c'est l'accomplissement fidèle des commandements de Dieu. Et Jésus-Christ venait sur la terre pour « se faire obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix » ; il était « le pécheur » universel, l'expiateur, la caution pour tous les péchés de toutes les générations et de tous les siècles; autant les hommes, sous l'Ancienne Alliance, ont prévariqué, autant Jésus doit par son obéissance réparer toute infidélité à la Loi, et rendre ainsi à Dieu son Père la gloire qui lui a été ravie. Se déclarer caution pour les péchés du monde, expier pour les crimes de tous ; voilà ce que le Rédempteur entendait exprimer en entrant avec tous les pécheurs dans les eaux du Jourdain. Le même Jésus qui s'offrit à toutes les douleurs, supporta toutes les humiliations, se livra à tous les supplices, expira sur le bois des criminels, est aujourd'hui en face de son Précurseur pour réclamer de lui la note infamante de son baptême. Jean n'hésite plus et Jésus est baptisé par lui dans le Jourdain[2].

Remarquons ce mot *maintenant* : « laisse-moi faire maintenant ». Il y a deux temps à noter dans la carrière de l'Homme-Dieu. Le temps où il laisse son humanité en proie à toutes les faiblesses et à toutes les humiliations, le temps où il permet que sa gloire divine rayonne. Le temps où il vit et expire en expiateur, le temps où ressuscité et glorieux « il siège à la droite du Père », en attendant qu'il revienne sur la terre « en

[1] Matt., II, 15.
[2] *Id.*

grande pompe et en grande majesté ». L'humiliation maintenant, la splendeur plus tard.

Il importe néanmoins que même au temps des faiblesses humiliées la divinité de Jésus-Christ ne cesse pas de nous apparaître. Aussi à peine sort-il des eaux du Jourdain et se met-il en prière qu'une éclatante manifestation de sa gloire se fait jour au travers de l'épais nuage de sa mortalité. *Dès qu'il fut baptisé Jésus sortit du fleuve. Tandis que la foule se faisait baptiser et que Jésus-Christ priait, soudain les cieux s'ouvrirent, l'Esprit Saint descendit visiblement sous la forme d'une colombe et se reposa sur lui. En même temps une voix du ciel se fit entendre : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances* [1].

Plus de doute possible pour les Juifs, que l'éclat des prédications du Précurseur a fascinés à ce point qu'ils en font tantôt Elie, tantôt même le Messie en personne. Les rôles sont nettement établis. Jean tout enveloppé de sa gloire n'est que le serviteur ; Jésus, obscur et pauvre, humble et inconnu, est le Maître, et non pas de Jean seulement mais de toute la terre. La Trinité entière a plané sur lui : l'Esprit-Saint sous forme de la colombe, le Père dans la magnificence de la voix qui retentit, le Fils comme Bien-aimé du Père et objet de sa complaisance infinie. Pourquoi la Colombe ? Pour signifier la suave douceur des opérations de l'Esprit-Saint dans les âmes. Pour nous faire ressouvenir de cette mystérieuse Colombe qui, sortie de l'Arche, y revint avec le signe de la paix, après l'épouvantable naufrage du genre humain au déluge. Après un autre déluge, celui de nos crimes

[1] Marc., I, 10. Matt., III, 16, 17. Luc., I, 21, 22.

et de nos séculaires châtiments, la colombe descend du ciel, et, en nous apportant, non plus le symbole de la paix, mais la paix elle-même. Jésus, « qui s'est fait notre paix, » nous rend à tout jamais l'espérance. Ce n'est plus un seul patriarche sauvé du naufrage, c'est le genre humain tout entier qui entre dans les Cieux, non plus orné de l'olivier, mais sous l'auréole de la divine adoption des enfants de Dieu.

Les Juifs assistèrent à ce grand miracle sans en être touchés, sans vouer au Christ si clairement désigné comme Fils de Dieu l'adoration et l'amour qui lui sont dûs. Ils sont ici ce que nous les retrouvons dans tout le cours de leur histoire, obstinés dans l'incrédulité et l'ingratitude. Ainsi avaient-ils abusé des miracles aussi éclatants qu'innombrables dont Dieu avait sillonné l'Ancienne Loi ; ainsi abuseront-ils des miracles que l'Homme-Dieu sèmera à profusion sous ses pas. Au moins nous autres ne soyons ni ingrats ni insensibles devant de pareilles œuvres. Nous voici à l'aurore de notre délivrance et Jésus-Christ inaugure notre céleste adoption.

Tel est en effet l'un des plus beaux caractères de la scène qui vient de se dérouler : elle esquisse toutes les merveilles du baptême chrétien. D'où notre baptême tire-t-il son efficacité ? De Jésus-Christ. Quand Jésus reçoit le baptême de Jean les merveilles du nôtre sont préfigurées. Jésus-Christ plongé dans les eaux du Jourdain et comme enseveli sous elles, c'est nous plongés et ensevelis en Lui, en sa mort, en sa sépulture, en son sang. L'être de péché qui est en nous meurt dans ces eaux régénératrices, et nous surgissons de leur sein nouvelle et céleste créature. Alors les Cieux, fermés sur nous depuis les jours de notre prévarication, s'ou-

vrent sur nos têtes. La Colombe, l'innocence recouvrée, plane sur nous ; l'Esprit-Saint fait de nous sa demeure. Nous voici devenus des enfants de Dieu et la voix du Père se fait entendre qui proclame notre bienheureuse adoption. Tel est le baptême en Jésus-Christ, dont celui de Jean, comme les autres rites expiatoires, n'étaient que la figure ou l'annonce. La figure cesse et la réalité s'inaugure. « Le baptême Judaïque est abrogé, le nôtre prend sa place. Ce que Jésus fit en célébrant la la Pâque Juive, il le fait dans son baptême sur les rives du Jourdain. De même qu'à la Pâque figurative il substitua la Pâque véritable, de même au baptême sans vertu de l'Ancienne Alliance il substitua le baptême qui nous fait enfants de Dieu. Les Cieux s'ouvrent, l'Esprit-Saint descend, nous sortons d'un ancien état de vie, pour inaugurer une vie nouvelle. Une patrie éternelle devient notre patrie et nous y sommes reçus avec des honneurs suprêmes, car ce n'est ni anges ni archanges que le baptême nous fait, mais enfants de Dieu, enfants chéris de Dieu [1] ».

« Prenons garde à l'amour qui nous appelle, à la dignité où nous sommes élevés, et menons une vie digne d'une aussi haute fortune. Crucifiés au monde et crucifiant le monde au dedans de nous, n'ayons plus pour règle que de divines aspirations. Ne croyons pas, parce que notre corps est retenu sur la terre, que nous ayons avec la terre quelque chose de commun. Celui qui est notre tête siège au plus haut des Cieux; sans cesse, sans fin, aspirons à notre céleste demeure et que les choses terrestres ne nous soient plus que ce que nous peut être le songe d'une nuit. Qu'un roi de la

[1] Sanct. Chrysost. in Matt.

terre adopte comme prince héritier quelque pauvre mendiant : ce pauvre aura-t-il seulement un regard pour la masure qu'il abandonne ? Pourquoi songerions-nous aux faux biens de ce monde, nous que le baptême introduit dans d'incomparables biens [1] » ?

II. — Elevés à la vie divine, devenus enfants de Dieu, de glorieuses luttes nous attendent ; le jeûne de nos passions, le corps-à-corps terrible avec les puissances infernales, deviennent l'indispensable condition de notre éternel triomphe et de ce jeûne comme de ce combat, Jésus-Christ nous devient l'initiateur et le modèle. *Jésus plein de l'Esprit de Dieu quitta le Jourdain et fut poussé par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon. Durant quarante jours et quarante nuits il ne prit aucune nourriture et il demeura parmi les bêtes fauves du désert* [2]. De même qu'il sanctifiait au Jourdain la vie nouvelle que le baptême nous faisait adopter, de même au désert, il sanctifiait nos pénitences, nos jeûnes, nos diverses mortifications.

Jésus-Christ jeûna, non pas certes qu'il eût besoin du jeûne pour lui-même, mais il voulait devenir en tout notre modèle et notre instruction. Le jeûne suit le baptême. Car il faut prévenir le retour du péché que vient d'effacer le Sacrement. Avant la régénération, c'est la sensualité et le culte de nos appétits grossiers, qui amenèrent la plupart de nos prévarications ; c'est donc le jeûne qui doit affermir notre conversion et assurer les fruits de notre baptême. Ainsi fait le médecin qui après

[1] Sanct. Chrysost. in Matt.
[2] Luc., IV, 1. Marc., I, 12. Matt., IV, 1.

avoir guéri le malade lui interdit ce qui lui avait amené son mal. Guéris de nos maladies spirituelles, Dieu nous impose les austères devoirs de la pénitence. N'est-ce pas la sensualité qui fit chasser Adam du Paradis terrestre ? N'est-ce pas le désordre des sens qui, au temps de Noé, ouvrit les cataractes du Ciel ? N'est-ce pas les vices abominables qui firent périr Sodome dans les flammes ? Et ces vices qui les fit naître sinon l'intempérance ? Ezéchiel le dit clairement : « Les Sodomites péchèrent parce que préalablement ils se livrèrent à l'orgueil, à la gourmandise, et qu'ils se gorgèrent dans l'abondance de leurs biens ». Ainsi en fut-il des Juifs qui, de l'ivresse et des délices de la table, se laissèrent aller aux prévarications les plus graves.

C'est pour expier tous ces crimes, c'est pour amener les hommes aux plus viriles vertus, que Jésus-Christ accomplit son jeûne de quarante jours. S'il ne le prolongea pas au-delà du temps que jeûnèrent Moïse et Elie, c'est afin de ne pas outrepasser les forces humaines et rester, sans faire intervenir le miracle, dans les bornes de son humanité. Si son jeûne se fût prolongé hors de toute mesure il eût donné occasion de nier la réalité de sa chair passible.

Tout est coordonné dans le jeûne du Sauveur pour nous instruire de ce que devront être les nôtres. C'est au désert qu'il jeûne, dans la solitude, dans le recueillement et le silence, loin du tumulte des villes et de la dissipation des foules mondaines. Durant nos carêmes, faisons trève aux folles dissipations de la vie ordinaire, aux agitations excessives, surtout aux plaisirs désordonnés. Donnons à la prière le temps que nous enlevons à notre dévorante activité ou à nos récréations éternelles.

Ayant jeûné quarante jours et quarante nuits Jésus eût faim [1]. Faim bénie ! faim adorable ! Ainsi sommes-nous avertis que notre sanctification et notre salut dépendront aussi d'un jeûne et d'une faim. Le jeûne qui nous prive des aliments empoisonnés du péché, la faim qui nous fait aspirer aux rassasiements divins de la vertu : « bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice » ! La faim qu'éprouve ici le Sauveur, et celles qui, si souvent dans le cours de la vie, l'ont torturé, demeureront l'ineffable consolation des détresses et de la faim des pauvres. Heureux les pauvres, s'ils savent sanctifier leur faim ! Comme le Sauveur, après avoir vaillamment soutenu la plus difficile des luttes, ils seront servis par les Anges et par le Dieu des Anges.

III. — Le jeûne du Sauveur était accompagné de glorieux combats contre l'Enfer, car il vint au désert, non seulement pour nous donner l'exemple de la mortification et de la pénitence, mais aussi et surtout pour nous affirmer l'inéluctable nécessité de la lutte. *Il vint au désert pour y être tenté par le démon... Et le tentateur s'approcha de lui* [2].

Remarquons en quel temps survint la lutte. Après le baptême, après la descente du Saint-Esprit, après la Voix venue du Ciel et qui disait : « Voici mon Fils bien aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». A cette lutte c'est l'Esprit-Saint lui-même qui pousse le Sauveur. Ainsi sommes-nous instruits que, baptisés, nous aurons, sans nous en émouvoir ni nous en étonner, à

[1] Matt., IV, 2. Luc., IV, 2.
[2] Marc., I, 12.

soutenir les plus grands combats. C'est chose naturelle et nécessaire. Nous avons reçu des armes ce n'est pas pour les laisser se rouiller dans d'ignominieux repos. Dieu se garde d'empêcher nos ennemis de se ruer sur nous : d'abord parce qu'il importe que nous expérimentions notre force reçue au baptême ; que nous demeurions dans une humble défiance, sans nous enorgueillir de la splendeur de nos dons surnaturels ; puis aussi que le démon, qui doute encore que nous lui ayons échappé, en acquière une pleine certitude ; puis encore que nous mêmes, aguerris par la lutte, nous devenions résistants comme le fer et l'acier; puis enfin que l'acharnement de nos ennemis à nous enlever notre trésor nous fasse foi de son exceptionnelle valeur. C'est Dieu, ce sont les dons de Dieu que le démon poursuit en nous. Il ne multiplierait pas ses assauts contre notre âme, s'il ne connaissait à quelle dignité Dieu l'a élevée, et s'il n'espérait outrager Dieu en nous découronnant. Ainsi se tourna-t-il contre Adam parce qu'il le voyait rayonnant de gloire. Ainsi se rua-t-il avec rage sur Job parce que Dieu avait proclamé sa sainteté au-dessus de toutes les autres.

Mais si la lutte est à ce point inévitable, pourquoi cette parole : « Priez pour ne pas être induits en tentation » ? L'Evangile veut nous faire entendre que nous ne devons pas de nous-mêmes aller au combat, mais y être menés, comme le fut Jésus. Ne recherchons pas la lutte, mais quand elle s'offre à nous, affrontons la magnanimement.

Le théâtre de la lutte est aussi à noter. C'est au désert, quand il voit le Sauveur seul dans un universel abandon que le démon s'approche et le tente. Ne désertons pas l'assemblée de nos frères. C'est quand le démon

nous trouve seuls qu'il nous attaque. En public, en compagnie, il n'ose, il se retire.

Le tentateur s'approcha de Jésus et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu commande à ces pierres de se changer en pains ». — Jésus lui répondit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu [1]. Trois ruses étaient renfermées dans cette seule parole du démon. Il voulait tout d'abord percer le mystère qui lui cachait la divine Personne de Jésus-Christ. Il lui fallait avant tout savoir qui il avait devant lui pour donner à ses attaques leur pleine efficacité ; il faut voir l'adversaire pour bien diriger ses coups. Or qu'était Jésus-Christ ? Le démon avait vu les merveilles qui avaient signalé sa crèche, sa présence au temple, les adorations des Mages, les affirmations de Siméon et d'Anne : tout cela lui avait donné à penser que Jésus de Nazareth était bien le Messie promis au monde. Mais d'autre part tant de faiblesse et d'obscurité, cette chair exténuée par le jeûne, cet abandon et ce dénûment au fond d'un désert ébranlaient sa croyance et déroutaient sa perspicacité. Comment voir un Dieu dans un homme si misérable ? C'est pour lui arracher le secret de son origine et de son être qu'il l'invite à un miracle. « Si tu es le Fils de Dieu ». D'autre part, la tentation d'orgueil et de sensualité lui avait trop bien réussi auprès de nos premiers parents pour la négliger ici. Quand donc il invite Jésus-Christ à changer miraculeusement des pierres en pains, il entend à la fois satisfaire à l'orgueil et à l'entraînement des sens. Que fera Jésus-Christ ? Sans découvrir au démon sa Personne divine, il va droit à la tentation de sensualité. *L'homme*

[1] Matt., IV, 3. Luc., IV, 3.

ne vit pas seulement de pain [1]. L'homme n'est pas corps, n'est pas chair seulement, l'homme a une âme, et cette âme a des aspirations plus nobles, des faims plus sublimes, de plus divins apaisements ; *l'homme vit de toute parole sortie de la bouche de Dieu* [2]. Nourrie de Dieu même, l'âme a la force, quand elle le veut, de commander aux appétits bas et grossiers de la chair. Quant au corps lui-même, que redouterait-il de sa faim, alors que Dieu, *d'un mot*, d'un ordre de sa Providence, peut et veut lui donner amplement sa nourriture ? Enfin n'ayons garde d'oublier que, fût-elle extrême et comme désespérée, notre détresse ne nous permet jamais quoique ce puisse être contre Dieu, quoique ce puisse être en faveur du démon tentateur.

Alors le démon le transporta dans la Cité Sainte et le plaça sur le faîte du Temple : « *Si tu es, dit-il, le Fils de Dieu jette-toi en bas; car il est écrit : « Dieu a ordonné à ses anges de te prendre en leurs mains afin que ton pied ne heurte pas contre la pierre* [3] ». Avec la première défaite s'accroissent l'audace et la rage de Satan. Son second assaut est plus perfide, plus impie, que le précédent. Tout d'abord il veut, par la défiance, détacher de Dieu ce Christ dont la divinité ne lui est pas révélée. Ce qu'il a fait si victorieusement contre Adam, il le renouvelle ici. Il insinua à Adam qu'il était la victime de Dieu, que Dieu méchamment le tenait dans l'ignorance et faisait peser sur lui le joug d'une indigne tyrannie ; Dieu le privait d'un fruit mystérieux d'où dépendaient pour lui des destinées glorieuses ; enfreindre la défense c'est devenir inconti-

[1] Matt., IV, 4.
[2] *Id.*
[3] Matt., IV, 5. Luc., IV, 9-10-11.

nent semblable à Dieu ! Même ruse à l'égard du Christ. Quoi ! tu serais le Fils de Dieu, toi, faible, obscur, misérable comme je te vois ! C'est ainsi que te traite ton Père ? C'est ainsi qu'il te dénie toute puissance et te confine dans une si étrange infirmité ? Mais si tu es le Fils de Dieu, use de ta puissance, plane glorieusement dans les airs et montre par ce miracle ta divine origine et ta suprême indépendance ! Puis pour faire orgueilleusement parade de sa science, Satan cite l'Ecriture, mais il la cite en démon, traîtreusement, faussement. Est-ce que Dieu, qui nous promet dans nos dangers le secours de ses anges, nous fait un commandement de nous précipiter de nous mêmes dans les périls inutiles et de présomptueuses imprudences ? Puis encore, est-ce du Fils de Dieu que peut parler l'Ecriture ? Est-ce de Celui qui relève les tombés ? De ce Dieu de miséricorde et de puissance qui nous guérit de nos chutes ou nous empêche de les subir ? Dieu ne tombe pas, O Satan ! Dieu a relevé par son Verbe incarné le monde de la plus épouvantable des chutes. A qui appartient-il *de se jeter en bas*[1] ? Au démon, et à tous ceux qui l'imitent. N'est-ce pas Lucifer qui, du haut des splendeurs éternelles, s'est jeté dans une éternelle damnation ? Et maintenant qu'il est tombé dans les gouffres infernaux que cherche-t-il que de nous y précipiter avec lui ? Le voilà, le voilà le grand mot de Satan : *Jette-toi en bas !* quand nous l'écoutons, nous tombons dans le péché, du péché dans la perdition, de la perdition dans les supplices. Oh ! qui dira la profondeur de nos chutes, quand notre âme tombe dans les ignominies des sens, quand tout devient en elle abaissé et gisant ? Que

[1] Matt., IV, 6. Luc., IV, 9.

répond Jésus-Christ ? Sans se révéler comme Dieu, il répond selon sa nature humaine, ce que nous devons tous et toujours répondre aux suggestions perfides du démon : *Il est écrit également, dit Jésus : « tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu* [1] ». Tu ne te jetteras point dans des occasions dangereuses, tu n'iras point au-devant du péril, sous prétexte que Dieu saura t'y protéger et y assurer ta vertu.

Vaincu deux fois le démon ressemble à l'athlète blessé, fou de rage et de douleur, et qui, aveuglé par le sang qui le couvre, ne sait plus ni diriger ni mesurer ses coups. L'extravagance marque la dernière de ses trois tentations. *De nouveau le démon enleva Jésus et le conduisit sur le sommet d'une haute montagne. De là il lui fit envisager en un instant tous les royaumes du monde et leur splendeur : « Je te donnerai, dit-il, tous ces royaumes et leur gloire, car ils m'ont été livrés et je les donne à mon gré, si, tombant à mes genoux, tu m'adores* [1]. Présentée à l'Homme-Dieu cette tentation constituait une extravagance, mais n'oublions pas que Jésus-Christ subissait la lutte pour nous et comme Chef de la nouvelle humanité, et qu'il permettait au démon cette troisième suggestion pour nous en montrer la perfidie et la désastreuse puissance. Perfidie d'abord, puisque cette offre est pure et effronté mensonge ; le démon ne donne pas, ne peut rien donner; sa seule infernale opération est de ravir. Il nous promet fallacieusement des biens, pour nous voler nos véritables richesses, et, sous prétexte de nous enrichir, il nous dépouille ; sans nous donner la terre, il nous ravit le ciel. Mais, hélas ! quant à la puissance de cette sug-

[1] Matt., IV, 7. Luc.. IV, 12.

gestion elle est incalculable, et immense est le nombre de ceux qu'elle séduit. Qui n'est esclave de la passion de l'or ? Qui ne subit la fascination des dignités et des honneurs ? Quelles trahisons, quelles apostasies, n'amène pas la poursuite éperdue du pouvoir ? Quelles transformations hideuses ne causent pas dans des hommes, longtemps honnêtes et loyaux, les offres tentatrices qui leur sont faites ? Quels désastres dans la Société qui n'ont d'autre point de départ que des ambitions effrénées ? Et quant à la passion de l'or, aucune n'est plus universelle, plus tenace, plus meurtrière ; aucune ne nous livre plus complètement au démon. Quels seront, au sein de tant de défections misérables et de trahisons impies, les hommes forts, les victorieux ? Ceux-là seuls qui savent répondre au démon de l'ambition et de l'avarice : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras ton Dieu et tu le serviras lui seul ». Voilà l'arme invincible, voilà la cuirasse impénétrable. Mettons Dieu, notre âme, nos intérêts éternels, nos célestes richesses, au-dessus de toute chose au monde, et la vision fascinatrice des biens et de la gloire terrestres n'aura plus ni charme ni entraînement pour nous.

Prenons garde néanmoins à un retour offensif du démon. S'il nous voit l'âme assez magnanime pour dominer l'amour de l'or et des honneurs, il nous terrasse par la crainte de la pauvreté. C'est ainsi qu'il tenta Job. Se voyant vaincu dans tout le reste, il demanda à Dieu de le réduire au plus affreux dénûment, espérant que le héros qui s'était montré invincible dans la perte de ses richesses et de ses honneurs succomberait à l'invasion de la pauvreté.

La lutte est finie, Jésus-Christ qui s'était laissé assaillir par le démon reprend son autorité divine, et, d'un

mot, calme comme la puissance sûre d'elle-même, le chasse loin de lui: *Retire-toi, Satan !* Saint Luc ajoute au récit de la tentation deux mots d'une particulière profondeur : *ayant parcouru tout le cycle de la tentation, le démon quitta Jésus* [1]. « Tout le cycle ». C'est-à-dire que toutes nos tentations se réduisent aux trois que Jésus vient de repousser : entraînement des sens, orgueil, ambition. *Le démon se retira pour un temps* [2]. Précieuse instruction! Jamais le démon ne se retire que pour rentrer, ne cesse que pour recommencer. Ayons donc toujours notre vigilance au service de notre énergie. Avec un ennemi qui a juré de nous perdre, nous devons jurer de combattre, et notre arme la mieux trempée est la parole de Dieu, arme avec laquelle Jésus fait fuir l'audacieux tentateur : *retire-toi, Satan, car il est écrit : « tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul.* Partout le démon nous attaque ; non seulement dans la solitude du désert, mais en plein cœur des villes, dans la rue, dans les places publiques. Et il a sous ses ordres des suppôts nombreux et de toute condition. Que faire? Ne jamais croire à ses promesses, fermer l'oreille à ses offres, détester l'adulateur qui ne nous aborde que pour nous tromper, et rejeter d'autant plus ses fallacieuses propositions qu'elles sont plus magnifiques. C'est en faisant briller aux yeux d'Ève les plus splendides perspectives que Satan la fit choir dans un plus profond abîme. C'est à un implacable ennemi que nous avons à faire, et mille fois plus appliqué à notre perte que nous-mêmes à notre salut [3].

Si la lutte est rude et crucifiante, son issue est pleine

[1] Luc., IV, 13.
[2] *Id.*
[3] Sanct. Chrysost., in Matt.

de glorieuses douceurs. *Voilà que les Anges s'approchèrent et servirent Jésus*[1]. Pendant le combat, Jésus pour ne pas effrayer le démon, les tenait écartés ; après la victoire, ils viennent en foule adorer leur Dieu triomphateur et servir leur Maître réduit à son dénûment volontaire. Ils sont là aussi pour que nous sachions bien que, victorieux de nos tentations, nous aurons dans les anges des admirateurs, des panégyristes et des auxiliaires dévoués. N'est-ce pas ainsi que le pauvre Lazare, après avoir passé par la fournaise de la souffrance, fut triomphalement emporté au ciel par les Anges ? Soyons comme lui victorieux et comme lui nous irons aux célestes récompenses.

NOUVEAUX TÉMOIGNAGES DE JEAN-BAPTISTE

I. — Pendant qu'au désert Jésus daignait subir, pour nous donner lumière, force et victoire, les trois tentations, où sont renfermées toutes les autres, son Précurseur recevait, avec une solennelle ambassade venue de Jérusalem, une nouvelle occasion de proclamer la divinité du Messie et sa mission rédemptrice.

Nous avons vu les Pharisiens venir un instant au Jourdain, écouter les prédications de Jean, recevoir même son baptême, et, comme le leur dira plus tard Jésus-Christ, « paraître se réjouir à sa lumière ». Mais ce bon mouvement dura peu, et leurs deux passions dévorantes, l'orgueil et l'envie, reprenant vite le dessus, ils s'étaient éloignés. Or depuis leur rentrée dans Jérusalem les événements avaient pris un cours qui les fit

[1] Matt., IV, 11-12. Marc., I, 14.

sortir de leur inertie dédaigneuse. La renommée de Jean grandissait à ce point que le peuple entier se demandait si ce n'était pas là le Messie promis à Israël ; tous couraient à lui et recevaient son baptême, impossible aux Chefs de la nation de dissimuler et de se taire davantage. Un autre souci encore, plus mystérieux et aussi plus grave, commençait à ronger l'âme de ces orgueilleux ; Jean ne cessait de s'effacer devant un personnage qu'il proclamait infiniment plus grand et plus puissant que lui ; il dénonçait sa divine origine, sa préexistence avant tous les siècles, sa mission qui était de sauver le monde, son baptême « dans l'Esprit et le feu », la domination qu'il exerçait sur Israël et toutes les nations, la substitution de la Loi Nouvelle à l'Ancienne, sa prééminence sur Moïse ; en un mot il montrait dans le fils de Joseph, dans le Charpentier de Nazareth, le Messie, le Rédempteur, le Roi, le Fils de Dieu.

C'est ici que se révoltait l'orgueil des Pharisiens et que se troublaient leurs pensées. Un fils de Dieu dans ce pauvre ! Leur Roi dans cet artisan qu'on avait vu, sur les rives du Jourdain, confondu dans la foule et recevant avec elle un baptême d'humiliation et de pénitence ! Ils auraient pu trouver dans leurs Écritures la clef du mystère, Isaïe dès longtemps avait annoncé sous quels dehors humbles et pénitents se présenterait au monde le Messie fils de Dieu, lors de son premier Avènement. D'ailleurs la crèche et le Temple, Béthléem et les Mages, et, douze ans après, la présence au milieu des docteurs du merveilleux Enfant de Nazareth, les prodiges du ciel illuminant les faiblesses et les obscurités de la terre, tout cela était encore dans toutes les mémoires. Mais ces mêmes Pharisiens qui devaient

sans se laisser convertir, contempler la multitude des miracles de Jésus-Christ, comment auraient-ils pu se rendre à la parole des Prophètes ? Ils commencèrent ce qu'ils devaient obstinément continuer : le mépris orgueilleux et le dédaigneux délaissement ; se soumettre au fils de Joseph, jamais !

Or, par une contradiction que l'aveuglement des passions n'explique que trop bien, en même temps qu'ils méprisent, ils redoutent. Leur préoccupation unique sera désormais de se débarrasser de Jésus, et ils s'y emploieront avec autant de zèle que le Saint Précurseur en met à le montrer comme le Messie, le Rédempteur, le Fils de Dieu.

Partons de là pour comprendre le sens intime de leur ambassade. Puisqu'il devient évident que le Messie est né, qu'il vit en Israël et qu'il faut de toute nécessité le reconnaître : que ce Messie soit Jean, l'homme miraculeux du Jourdain. Son origine illustre, sa vie merveilleuse, sa parole de feu, ses œuvres retentissantes, et plus que tout le reste sa domination sur la foule et la gloire qui lui en revient : tout cet ensemble, en flattant l'orgueil des Chefs de la nation, les prédisposent à accepter dans Jean-Baptiste le Messie annoncé. Pour que l'ambassade soit plus solennelle, le grand conseil s'assemble à Jérusalem, on y arrête les questions à poser, le résultat à obtenir et on choisit comme envoyés des Pharisiens, auxquels on adjoint des Lévites. Quand l'ambassade sera de retour Jean sera proclamé le Messie. Tel est le plan.

C'était compter sans la sainteté et l'indomptable énergie du Précurseur ; c'était surtout compter sans la secrète action de la Providence, qui, de cette tentative pharisaïque, voulait tirer un nouveau témoignage de la

divinité de Jésus-Christ. Jean commencera par s'effacer puis il produira plus solennellement que jamais le Roi et le Dieu dont il n'est que l'organe et le serviteur. *Tel fut le témoignage de Jean, quand les Juifs de Jérusalem lui envoyèrent des Prêtres et des Lévites pour l'interroger : — « Qui es-tu* [1] *? —* » Question vaine et ridicule ! Personne, des rives du Jourdain à Jérusalem, n'ignorait ce qu'était Jean, d'où il venait, ce qu'il faisait, comment il définissait sa vie et sa mission. La question n'est raisonnable que si elle est impie et s'efforce d'amener Jean à confesser qu'il est le Messie. Le texte Évangélique nous a conservé l'énergie entière de la réponse du Précurseur : Moi le Christ ! *je ne le suis pas, non je ne le suis pas* [2] *!* Restait qu'il soit au moins Elie. Dans l'ensemble des Prophéties Elie est toujours désigné comme devant paraître quand paraîtra le Messie, ce qui est vrai du second Avènement, ce qui cesse de l'être du Premier. Les Juifs confondant en un seul ces deux Avènements et appliquant au Premier ce qui n'est vrai que du Second, veulent faire de Jean au moins l'Elie annoncé. Ils recommencent sous une autre forme leur question première, et demandent à Jean s'il n'est pas le Prophète annoncé par Moïse, le Prophète par excellence, le Messie. *Es-tu Elie ? — Je ne le suis point. — Es-tu le Prophète ? — Non* [3] *!*

Cette force dans sa parole venait à Jean de l'ardeur qui le poussait à proclamer Jésus-Chrit. Tout était là pour ce serviteur fidèle ; lui n'était rien, Jésus-Christ était tout ; et afin que son affirmation ait une valeur plus grande auprès des Juifs qui l'interrogeaient il

[1] Joan., I, 19.
[2] Joan., I, 20,
[3] Joan., I, 21.

l'appuya sur le Prophète Isaïe : *Qui es-tu donc*, poursuivent les Sanhédrites, *afin que nous rendions compte à ceux qui nous ont envoyés, que dis-tu de toi-même ? — Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert : redressez la voie du Seigneur, comme dit le Prophète Isaïe* [1]. La « voix » n'est que l'organe, le transmetteur. C'est « Celui qui crie » qui est tout. Le Christ est venu sur la terre pour proclamer le salut du genre humain, et sa voix retentit d'une extrémité à l'autre de l'immensité. Sa parole remplit la terre, sa doctrine illumine « l'homme qui vient en ce monde », sa grâce a tout sanctifié, tout redressé. Et si cette parole a produit dans le monde de si gigantesques effets c'est que cette parole est celle, non d'un homme mais d'un Dieu.

Ils étaient tenus de raisonner ainsi les envoyés de Jérusalem. Mais c'étaient des Pharisiens ! Décontenancés par la profession de foi si formelle et si énergique de Jean, ils passent de l'adulation au reproche, de la bienveillance à la menace, ils ne veulent plus voir en lui qu'un usurpateur sacrilège : *Pourquoi baptises-tu si tu n'es ni le Christ, ni Elie, ni le Prophète* [2] ? Comme la méchanceté est souvent maladroite ! Les Sanhédrites fournissent à Jean une nouvelle occasion de publier la divinité de Jésus. *Moi*, répondit-il, *je baptise dans l'eau ; mais au milieu de vous il en est un autre que vous ne connaissez pas. C'est* LUI *qui doit venir après moi, bien qu'il existe avant moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers* [3]. Cet Inconnu est avant tous les siècles, il

[1] Joan., I, 22-23.
[2] Joan., I, 25.
[3] Joan., I, 25-28.

baptise dans l'Esprit et le feu, c'est-à-dire qu'il efface et consume les péchés du monde, il est plus grand que le plus grand des mortels, il est plus qu'un homme, il est Dieu.

Les Juifs, nous ne le savons que trop, ne profitèrent pas de la lumière qui leur luisait. Ils méconnurent le Christ et le persécutèrent, se perdant eux-mêmes dans leur incrédulité obstinée. Mais nous, pour notre instruction propre, examinons et la force probante du témoignage de Jean et l'injustice des Juifs à le repousser. Car enfin quel plus haut témoignage que celui de Jean ? Sa sainteté est éminente ; son détachement de tout garantit son plein désintéressement : nul intérêt personnel ne guide celui qui a renoncé à tout ; son énergie est à l'égal de son absolue loyauté ; et jamais sa parole ne put être même soupçonnée de faiblesse ou de servilisme. Par-dessus tout l'auréole du surnaturel le couronne, le miracle le prend au berceau, l'accompagne au désert, s'épanouit pleinement dans sa carrière apostolique, il vit en saint et meurt en martyr. Quand un tel homme affirme, son affirmation fait loi pour tout esprit droit et sincère. Combien plus devait-elle faire loi pour ces Juifs qui l'avaient admiré, cru, suivi, reçu son baptême et accepté sa pénitence ? Jérusalem pouvait-elle renier ses envoyés et rejeter sur eux son incroyance ? Le Sanhédrin lui-même les avait choisis, et parmi les plus considérables. Nuls mieux qu'eux ne pouvaient saisir la portée du témoignage de Jean ni plus fidèlement en rendre compte. Rien donc ne leur manquait pour assurer leur foi au Christ et si leur incrédulité les perd ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

II. — *Le jour suivant Jean aperçut Jésus qui*

venait vers lui : voici l'Agneau de Dieu, s'écria-t-il, *voici celui qui porte les péchés du monde*[1].

C'est beaucoup assurément de connaître et de confesser en Jésus-Christ la nature divine ; mais le mystère de notre Rédemption se dissout et se perd si nous ne voyons en Lui qu'un Dieu sans y voir l'homme, la victime, la caution, *Celui qui porte sur lui les péchés du monde*[2], qui les fait siens, les expie dans sa Chair passible, et, prenant nos crimes, nous donne en échange la sainteté.

Mais que le monde le sache bien, s'il porte les péchés du monde, il est lui-même la sainteté infinie. Il prend la ressemblance, le vêtement, la livrée du pécheur, mais sous cette livrée il garde son immaculée innocence, « segregatus a peccatoribus ». S'il est venu au baptême de Jean ce n'est pour se laver d'aucune faute, à Dieu ne plaise ! C'est pour donner à son Précurseur l'occasion de le manifester aux foules qui accourent sur les rives du Jourdain. Aussi est-ce sans fin, sans relâche, que Jean le désigne : *Ecce*, le voici ! ne cesse-t-il de dire. *Voici l'Agneau de Dieu.* Appellation deux fois touchante, d'abord parce qu'elle peint toute la carrière d'immolation silencieuse de l'Homme-Dieu ; puis parce qu'elle rappelle la fameuse prophétie d'Isaïe : « Il a en toute réalité porté nos infirmités, il a porté nos douleurs, il a été blessé à cause de nos crimes, il a été broyé pour nos prévarications ; comme l'Agneau il sera mené à la mort ; comme l'agneau muet devant celui qui le tond il n'ouvrira pas la bouche. Il a porté les péchés de beaucoup ; il a demandé grâce pour les pécheurs ». On se

PROV. TORONTINAE STUDENDATUS

[1] Joan., I, 35.
[2] Joan., I, 36.

figure l'effet que dut produire le mot de Jean à ces Juifs si familiarisés avec leurs Écritures. Ils rapprochaient d'autres passages du même Prophète, où à côté de la douceur de l'Agneau, le Messie devait être « le Lion de Juda » ; à côté de son humilité apparaîtrait sa splendeur divine ; homme tout ensemble et Dieu, « le Dieu fort, l'Ange du Grand Conseil ».

Le Précurseur parlait comme le Prophète, et, après une énergie progressive dans ses appellations, était arrivé à la grande parole : *Je témoigne qu'il est le Fils de Dieu*[1]. Et sur quoi se reposait ce solennel témoignage ? Sur un double miracle, sur une double lumière venue miraculeusement du ciel : l'une intime, l'autre éclatant au dehors. Vivant au désert depuis sa tendre enfance, Jean n'avait jamais vu Jésus. Sans doute il savait sa naissance, il connaissait le grand mystère de son Incarnation, mais de vue il ne le connaissait pas. C'est une première lumière céleste qui le lui fit distinguer dans la foule, alors que Jésus lui demanda le baptême et qu'il se refusa d'abord à le lui conférer. Quoi ! *c'est moi qui dois être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi !* Quant à la seconde illumination, alors que les Cieux s'ouvrirent sur Jésus baptisé et en prières, nous en avons vu la magnificence. Lorsque l'Esprit-Saint descendit, quand la voix du Père se fit entendre, Jean reconnut pleinement la divinité cachée sous les humbles dehors de l'homme. *Je ne le connaissais pas, quand Dieu me donna l'ordre de prêcher et de baptiser au Jourdain avec la mission spéciale de faire connaître à tous le Rédempteur. C'est pour qu'il soit manifeste en Israël que je suis venu baptiser dans l'eau.*

[1] Joan., I, 29-34.

Quant au grand miracle qui emporta toute certitude, Jean rendit ce témoignage : « *J'ai vu l'Esprit descendre du ciel sous la forme d'une colombe et se reposer sur Lui. Je ne le connaissais point, mais Celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'avait dit : « L'homme sur lequel tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est Celui-là qui baptise dans l'Esprit-Saint. Or je l'ai vu et je témoigne qu'il est le FILS DE DIEU*[1].

LES PREMIERS APOTRES

Si nous ne connaissions la profonde misère de notre nature déchue, son insensibilité grossière, sa paresse pour le bien, ses reculs devant le devoir, l'incroyable facilité avec laquelle les impressions les plus vives s'effacent, nous pourrions nous étonner à la fois et de l'insistance du Saint Précurseur à montrer dans Jésus le Messie, et du peu de fruit que produisent ses prédications. Si les semailles, la naissance du grain, l'épanouissement dernier de l'épi subissent des attentes et passent par des péripéties douloureuses avant de récompenser les efforts du laboureur : bien plus encore la divine semence et l'éclosion des fruits surnaturels mettent la patience et le courage des hommes de Dieu à de terribles épreuves. Que de fois Jean s'est efforcé d'amener la foule à Jésus-Christ ! Et ce n'est qu'après bien des jours que deux pauvres Galiléens se détachent de la foule pour suivre le Sauveur...

Et à quel moment précis, à la suite de quelle parole de Jean-Baptiste ces deux pêcheurs de Galilée s'atta-

[1] Joan., I, 31-34.

chent-ils au Sauveur ? Touchante constatation ! Ce n'est pas au récit des splendeurs divines du Messie qu'ils se sont sentis remués et entraînés, ni quand Jean se mettait humblement à ses pieds, « se jugeant indigne de dénouer la courroie de sa chaussure ». Quand furent-ils touchés et ébranlés ? Quand Jean eut montré, en Jésus, la Victime pour les péchés du monde, le Sauveur dans lequel seul nous pourrons espérer la rémission de nos fautes et notre rentrée en grâce avec Dieu. Oh ! alors l'âme est émue, un immense désir du pardon divin s'éveille en elle, une voix joyeuse se fait entendre : « si les péchés sont remis, si voici venir à nous l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde », et, en les portant, nous en décharge, qu'attendons-nous pour aller à Lui ? Sans labeur, il nous délivre. Quelle suprême démence ne serait-ce pas de remettre à un autre temps un si facile salut ?

Et pendant que Jean répétait sa douce et délicieuse annonce : *Voici l'Agneau de Dieu*, l'Agneau se taisait, Jésus restait muet. Et ce Précurseur présentant Jésus au monde, et Jésus demeurant silencieux, formaient les deux personnages de la plus auguste et la plus mystérieuse des scènes, la scène du mariage entre le Verbe Incarné et l'Église sa fiancée. Jean était le paranymphe chargé de présenter l'Époux à l'Épouse, pendant que l'Époux sans rien dire se disposait à recevoir et à prendre dans sa demeure Celle qu'il se choisissait.

Nous verrons souvent Jean revenir auprès de ses disciples à cette gracieuse image. Jésus-Christ aimait de son côté à l'employer. Et combien elle est vraie et touchante ! C'est bien une union, la plus étroite qui soit possible, entre Dieu et l'homme, entre le Verbe et la nature humaine, union indissoluble, union éter-

nelle. Sa fiancée était pauvre et sans noblesse, mais il l'aimait, et, l'aimant, la voulut pour épouse. Et il se fit dans ce mariage divin ce qu'il se fait dans tous les autres ; ce n'est pas la fiancée qui va à l'époux, c'est l'époux qui va à celle qu'il se choisit comme épouse. C'est le Fils de Dieu qui, descendu du ciel, vint à nous sur la terre ; c'est lui qui adopta l'Église, se l'unit, la dota, l'emmena au ciel et la fit régner sur son propre trône. Cette extraordinaire et glorieuse union se consomme aujourd'hui. Dans ces deux Galiléens qui s'attachent à Jésus, voyons la première formation de l'Église, dont tout à l'heure Pierre sera la clef de voûte et le fondement. C'est donc devant un bien grave événement que nous nous trouvons placés : aussi devons nous l'étudier avec soin.

II. — *Le lendemain Jean était encore là avec ses deux disciples. Voyant passer Jésus, il dit : Voici l'Agneau de Dieu. Les deux disciples l'entendant parler ainsi se mirent à suivre Jésus*[1]. « Voici » : c'est la grande parole, c'est le geste suprême, d'où dépend le salut du monde. Montrer Jésus-Christ : telle sera à travers tous les siècles, la mission apostolique. Comprendre ce geste et cette parole et s'y rendre seront à jamais le salut des peuples, des familles, des individus. Un mot de l'Évangile nous est toute une révélation. *Jean ayant regardé Jésus*[2]. C'est l'amour, insatiable de contempler l'objet ardemment aimé. « Jean désignait Jésus autant du regard que de la parole. Il contemplait, il admirait, il tressaillait de bonheur, il marquait dans ce

[1] Joan., I, 35, 36, 37.
[2] Joan., I, 36.

regard sa stupéfaction de voir Dieu sur la terre, le Verbe vêtu de notre livrée et devenu l'un de nous, et au-delà de ce qu'apercevaient ses yeux, l'immense suite des bienfaits de l'Incarnation lui apparaissait, et, parmi ces bienfaits, le premier de tous, le point de départ de tous les autres, la remise du péché, et le recouvrement de la justice originelle [1] ».

Il n'est pas jusqu'à l'heure où ce regard, cette parole, cet appel consomment la vocation des deux Galiléens, qui ne mérite notre attention. *Or il était environ la dixième heure* [2]. Le soir commençait, le soir qui pour nous, après le labeur de la journée, est le signe du repos et trop souvent des plaisirs mondains et des dissipations folles. Nos tables somptueuses se dressent, nos théâtres s'ouvrent, nous dépensons en joies tumultueuses et en spectacles corrupteurs ces heures que le voile de la nuit semble vouer au silence et à la méditation. Ainsi le comprirent les nouveaux disciples de Jésus. L'heure tardive au lieu d'empêcher leur démarche la rend plus pressante : *ils se mirent à suivre Jésus* [3]. Ils le veulent voir et entendre hors de la foule, dans le calme et le secret de sa demeure, et s'ils le suivent dans le silence, c'est que l'émotion, le respect, la crainte révérentielle, refoulent en eux toute parole.

Et quels sont ces deux heureux convertis? Le premier c'est *André*, humble pêcheur des bords du Lac de Galilée, le second n'est pas nommé par l'Evangéliste Saint Jean, ce qui laisse très justement supposer que cet inconnu n'est autre que lui-même, et que par humilité il tait son nom. Quoi ! De tous les disciples du

[1] Sanct. Chrysost., in Joan.
[2] Joan., I, 39.
[3] Joan., I, 37.

Précurseur deux seulement ont entendu son appel et suivi Jésus ? Tous les autres sont et resteront mal disposés envers Jésus. Plusieurs fois nous aurons à constater leur dépit jaloux à l'égard du Maître divin et de ses apôtres, et Jean-Baptiste, un peu avant son martyre, se verra obligé de députer plusieurs d'entre eux afin que, voyant de leurs yeux les œuvres merveilleuses du Sauveur, ils finissent pas croire en Lui et se mettent à sa suite. Tout autres sont André et son compagnon. En se séparant de Jean-Baptiste leur premier maître, ils ne font que se conformer à ses ordres, de sorte que leur séparation d'avec lui est la plus grande marque du respect qu'ils lui portent et de l'obéissance qu'ils lui doivent.

III. — Mais que va faire Jésus ? Il laisse quelque temps André et Jean le suivre, sans leur adresser la parole, car Dieu, qui nous donne sans doute la grâce première, exige de nous une fidèle coopération avant de multiplier ses dons et d'augmenter ses faveurs.

Mais le silence de Jésus ne peut-être long, tant son cœur est tendre, tant le mot charitable et bon oppresse ses lèvres. D'ailleurs ces pauvres gens, humbles et ignorants, comment oseraient-ils aborder. Celui dont Jean-Baptiste leur a dit de si grandes choses ? Quelles paroles trouveraient-ils à lui adresser ? Quelle salutation lui faire ? Puis surtout Jésus veut bien plus encore se les concilier que mettre à l'aise une timidité trop motivée. C'est donc Lui qui leur parlera le premier. Il se retourne et leur dit de sa voix la plus suave : *que cherchez-vous ?* Et eux lui font cette réponse dont ils ne pénètrent sans doute pas la sublimité : *Rabbi* (*c'est-à-dire Maître*) *où demeurez-vous ?* Et Jésus : *Venez*

et voyez [1]. Tout est profond, tout est sublime ici. Ce n'est pas furtivement, hâtivement, d'une façon superficielle et fugitive, que l'homme doit aborder son Sauveur et le Docteur de la vérité éternelle. Ce n'est pas non plus au milieu des foules, et, pour ainsi parler, sur les grands chemins de la vie, qu'il faut espérer se former aux divines institutions de la foi. Il faut la double ressource du temps et de la solitude, il faut demeurer avec Jésus, et y demeurer sans cesse, et sans cesse dans le silence des choses terrestres et la solitude de la maison de Dieu. Il importe donc, avant tout, de savoir *où demeure Jésus*. A l'âme qui lui manifeste ce saint désir, Jésus répond infailliblement : *venez et voyez*. Comment « voir » Jésus sans l'aimer ? Comment l'entendre sans croire ? Comment croire et aimer sans parvenir au salut ?

Quelle était cette demeure de Jésus où entrent avec lui ses nouveaux disciples ? Sans doute quelque hutte de feuillage, ou l'une de ces cabanes qui, le long du Jourdain, abritait les auditeurs de Jean-Baptiste. Car nous le savons, l'Homme-Dieu voulut être « pélerin sur la terre » et n'avoir pas même « où reposer sa tête ». Mais qu'importent le luxe et les commodités des demeures terrestres pour ceux qui ne cherchent que le ciel ? Tels étaient André et Jean. Les heures s'écoulèrent, le soir fit place à la nuit, la nuit elle-même fut achevée dans les saintes instructions et les révélations divines. O nuit heureuse ! O nuit féconde ! L'aube n'était pas revenue que les deux Galiléens étaient déjà remplis de lumière et d'amour. Jésus s'était révélé à eux, et à leur tour ils

[1] Joan., I, 38, 39.

brûlaient de faire partager à d'autres la grâce qu'ils avaient reçue.

Ne passons pas légèrement sur cette scène, mais tirons-en notre instruction. Apprenons à donner toujours à nos intérêts surnaturels la première place dans nos préoccupations, et à faire bon marché des bagatelles de ce monde. Quelles heures perdues par nous en amusements futiles, en conversations oiseuses, souvent même en plaisirs réprouvés de Dieu ! S'agit-il de notre âme et de son instruction divine ? Nous devenons de glace, et les minutes nous sont des siècles. Songeons au mal profond que nous causent ces dispositions mauvaises à l'égard de la doctrine. Prenons-nous à aimer ce qui nous instruit des vérités de la religion ; sachons « où Jésus demeure » ; « allons et voyons », et dans ces entretiens spirituels trouvons à la fois notre plaisir et notre salut.

IV. — *André frère de Simon-Pierre était l'un des deux qui, sur le témoignage de Jean s'était mis à suivre Jésus. Le premier qu'il rencontra fut son frère Simon. Il lui dit : nous avons trouvé le Messie, c'est-à-dire le Christ ! Et il l'amena à Jésus* [1].

C'est bien le cas de nous souvenir de l'oracle divin : « il est fort celui qui est aidé par un frère » ! Dieu nous fait ainsi les auxiliaires les uns des autres. Au commencement du monde, il vit « qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul », et il lui créa « une aide semblable à lui » : ainsi forma-t-il la famille, ainsi institua-t-il la Société, ainsi fonda-t-il la divine Eglise, ainsi se groupèrent sous son inspiration les congrégations reli-

[1] Joan., I, 40.

gieuses. Et par tous ces efforts divers Dieu nous montre le danger de l'isolement et le précieux bénéfice de l'association. Nous verrons ainsi, par appels successifs, le Collège apostolique dont voici venir le chef et le fondement.

Simon-Pierre, le frère d'André, était venu au Jourdain avec les autres pêcheurs de Galilée, pour recevoir le baptême de Jean. Sans doute, ainsi que les autres, il avait entendu l' « Ecce Agnus Dei » et son âme était déjà préparée à la grande annonce : ce fut néanmoins l'œuvre d'André son frère de l'amener à Jésus. Comme toute l'âme d'André se révèle dans ces simples paroles par lesquelles il aborde Simon ! L'ardeur du désir s'y montre, et surtout la joie d'avoir trouvé l'objet béni de ce désir : *Nous avons trouvé le Messie* [1] ! « Le » Messie, non pas un envoyé quelconque, un sauveur quelconque, mais l'unique Messie promis au monde, Celui en qui se résument les espérances de la terre comme les trésors des Cieux. L'Evangile n'a qu'un mot, mais nous devons comprendre comment André le commenta en redisant à Simon son frère tout ce que Jésus lui avait révélé à lui-même durant la lumineuse nuit qu'il venait de passer dans sa demeure. Pierre d'ailleurs n'était pas pris tout à fait à l'improviste puisqu'il était comme tous les Juifs dans l'attente du Rédempteur, et que Jean-Baptiste lui avait affirmé sa présence sur les rives mêmes du Jourdain.

Mais c'est Jésus qui devait porter la conviction dans l'âme du pêcheur de Galilée. *Jésus ayant arrêté sur lui son regard : tu es Simon, fils de Jona, lui dit-il, désormais tu t'appelleras Céphas* [2], *c'est-à-dire Pierre*. Double manifestation de la divinité. Dieu seul

[1] Joan., I, 41.
[2] Joan., I, 42.

voit où le regard humain n'a pas pénétré. Dieu seul a le secret des siècles et possède l'avenir. Dans l'inconnu qui vient à lui Jésus-Christ voit « le fils de Jona », et, découvrant la longue suite des âges, il prophétise ce que deviendra cet obscur et pauvre marinier. Il est « fils de Jona », et Jona signifie « la colombe » ; il est fils de la faiblesse, et il deviendra la force immuable, l'inébranlable roc, le granit indestructible, que ni le temps ni les efforts de l'homme, ne parviendront jamais à entamer. Dans cette parole : *Désormais tu t'appelleras Céphas, c'est-à-dire « Pierre*[1] », est renfermée en germe la prophétie que Jésus-Christ développa plus tard : « Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre Elle ». Quel autre qu'un Dieu pouvait faire ce miracle et le prophétiser ? C'est Dieu encore qui se révèle en Jésus-Christ, dans le changement de nom qui du fils de Jona, Simon, fait l'apôtre Pierre. Dans le cours de l'Ancienne Loi ces changements sont de Dieu. Abram devient Abraham, Saram Sarram, Jacob Israël. C'est Dieu encore qui impose le nom, comme il le fit pour Isaac, Samson, et les autres mentionnés dans Isaïe. C'est Dieu qui imposa le nom au Précurseur, comme il changea en Paul celui de Saul. C'est donc une grande et importante chose qu'un nom, et quand nous autres nous recevons les noms de « Chrétiens », d' « enfants de Dieu », d' « amis du Christ », portons ces noms avec noblesse et fierté ; soyons-en dignes par nos vertus, gardons-nous de les déshonorer par nos vices. Si les hauts dignitaires d'un royaume défendent avec un soin si jaloux leurs titres et leurs appellations honorifiques, que

[1] Joan., I, 42.

ferons-nous nous autres qui tenons de Dieu même notre nom de Chrétien ?

V. — *Philippe était de Betsaïde, de la même ville qu'André et Pierre* [1]. Ces mots sont mis à dessein par l'Évangéliste. Amis des deux premiers Apôtres, Philippe dut apprendre de leur bouche ce qui regardait Jésus : comment ils avaient su de Jean, qu'il était le Messie, et comment surtout ces premières lueurs de foi s'étaient changées en vives illuminations au contact de Jésus lui-même. Ne nous étonnons donc pas de la promptitude avec laquelle Philippe s'attache à Celui dont il savait déjà le nom, la mission et la dignité. *Le lendemain Jésus qui avait résolu de retourner en Galilée rencontra Philippe et lui dit : « suis-moi* [2] ». Plus que toute autre raison de l'obéissance du Galiléen, sachons voir l'irrésistible pouvoir d'un Dieu sur ses créatures. Dieu qui tira l'univers du néant, sait tirer une vocation sublime de l'élément le plus faible, et la moisson sous sa parole surgit sans qu'elle ait eu besoin d'être ensemencée. Bien plus, par la même impulsion divine, Philippe est à peine élu qu'il devient apôtre.

VI. — *Philippe rencontra Nathanaël : « Nous l'avons trouvé Celui dont parle Moïse dans la Loi et qu'annoncent les Prophètes* [3] ». Où ces paroles furent-elles dites et à qui ? Les Galiléens n'étaient plus à Béthanie, sur les bords du Jourdain ; Jésus s'était éloigné pour retourner en Galilée, et vraisemblablement ses quatre premiers apôtres, que nous retrouverons tout

[1] Joan., I, 44.
[2] Joan., I, 43.
[3] Joan., I, 45.

à l'heure à Cana, l'accompagnaient. C'est donc à un point quelconque du chemin que Nathanaël fut rencontré et converti à Jésus. Qu'était ce Juif? Il y a tout lieu de croire que c'est l'apôtre que les trois Evangélistes Saint Mathieu, Saint Marc et Luc, nomment « Barthélémy », Bar-Tolmaï, fils de Tolmaï. Ami de Philippe, il était d'une condition et d'une éducation supérieures à celles des trois pêcheurs du lac de Génésareth. Il est versé dans les divines Écritures, il connaît à fond les prophéties qui annoncent le Messie, et plus que les autres il est dans l'attente du Roi d'Israël qui doit naître à Bethléem. A sa science, Nathanaël joint une âme loyale, un caractère ferme et droit, ennemi de toute hypocrisie et de tout orgueil, incapable à la fois et de se laisser séduire par la fausse annonce d'un Messie supposé, et de refuser sa soumission et son hommage à Celui qu'on lui montrera être le véritable. Quelle distance de lui aux Pharisiens et aux Scribes! Ceux-ci connaissent les Écritures, savent tout ce qui concerne la venue du Messie, en donnent même aux Mages l'indication précise; ils ont vu les prodiges de Bethléem et du Temple; et quand il faut se rendre à une évidence plus lumineuse que l'éclat du soleil, leur orgueil se révolte, leur jalousie s'allume et ils ne cesseront de poursuivre de leur haine ce Sauveur qu'ils devraient couvrir de leur amour. Nathanaël nous apparaît comme l'homme grave, doux et bon, et quand il pose à Philippe l'objection qui lui semble victorieuse et qui l'est, il le fait avec modestie et retenue. C'est bien l'Israélite bon et loyal » que salue en lui Jésus-Christ.

Mais assistons à la rencontre et au dialogue des deux amis : *Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : Celui dont parle Moïse dans la Loi et qu'annoncent les*

Prophètes, nous l'avons trouvé! C'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth [1]. Certes! Philippe est bien osé d'aborder un homme grave, versé dans la science divine, et pour tout Messie lui indiquer un fils de charpentier! Où sont ses arguments? Quels sont ses éléments de certitude? Philippe n'en possède aucun; mais il a plus, il a Jésus lui-même, sa vue, sa parole, son irrésistible domination, la force divine qui a déjà triomphé d'André, de Jean et de Pierre. *Viens et vois* [2]. Voir Jésus! Quelle âme droite, quel esprit sincère, résistera jamais au regard profond jeté sur la divinité de Jésus-Christ?

Une objection, cependant, déconcertait la science de Nathanaël et le savoir insuffisant de Philippe. *C'est Jésus*, avait dit celui-ci, *fils de Joseph, de Nazareth*. De Nazareth? Non, c'est de Bethléem que le Messie doit sortir. Les Écritures sont formelles, les Prophètes l'ont clairement annoncé. La modération et la douceur de Nathanaël arrêtent sur ses lèvres toute dénégation violente, mais en même temps ses convictions religieuses refusent l'affirmation de Philippe et il lui oppose le proverbe vulgaire : *Vient-il quelque chose de bon de Nazareth?* Ignorant l'un et l'autre la naissance de Jésus à Bethléem, toute discussion est impossible, mais la foi ardente de Philippe lui suggère le seul moyen efficace de conquérir son ami : *Viens et vois*.

Moyen infaillible et dont l'effet fut immédiat. Dès l'abord Nathanaël fut ébranlé. Jésus dit de lui : *Voici un vrai Israélite, un homme sans artifice* [3]! Nathanaël se connaissait et se rendait témoignage; qui était donc

[1] Joan., I, 43-44-45-46.
[2] Joan., I, 46.
[3] Joan., I, 47-48.

ce Jésus qui, sans le connaître, perçait ainsi le secret de son âme et avait de lui une si exacte appréciation? Jésus-Christ se dévoile de plus en plus. *D'où donc me connaissez-vous*, dit Nathanaël. Et Jésus : *Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu* [1], j'ai entendu la conversation secrète que tu y tenais, ou bien j'ai vu l'action que tu y accomplissais. A ce coup l'âme droite et loyale de l'Israélite se rend à la vérité. Oui, Philippe lui a montré en Jésus le Messie, oui Jésus est bien le Roi dont tout Israël attend la venue : *Rabbi, vous êtes le fils de Dieu! Vous êtes le Roi d'Israël* [2]. Quels sentiments se pressent et se confondent dans cette exclamation! C'est la joie exultante, c'est la complète soumission, ce sera toute sa vie le zèle brûlant et l'immense désir de manifester partout Jésus-Christ.

Ne croyons pas cependant qu'il ait encore plongé dans les profondeurs de l'Incarnation, ni vu en Jésus le Dieu descendu des Cieux sur la terre. Entre sa confession et celle qui sortira plus tard de la bouche de Pierre, bien que les termes soient identiques : « Vous êtes le Fils de Dieu », la portée et le sens sont très différents. Pierre voit le Dieu dans la chair de l'homme, Nathanaël ne voit que le Messie, le Roi promis à Israël, sans savoir encore « qu'en Lui réside la Divinité dans sa plénitude ». Aussi Jésus-Christ béatifiera Pierre, et ici au contraire il s'efforcera d'élever la pensée de Nathanaël et de lui faire entrevoir sa dignité et ses prérogatives divines.

Il choisit l'une de celles qui frapperont davantage l'Israélite, celle qui le constitue le Maître et le Dominateur

[1] Joan., I, 48.
[2] Joan., I, 49.

des Anges. *Jésus reprit : parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous le figuier, tu crois : tu verras de plus grandes choses encore. Puis il ajouta : en vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant au-dessus du Fils de l'homme* [1]. Pour nous les anges sont les Princes, les hauts dignitaires de la Cité céleste; pour Jésus-Christ ils sont d'humbles et empressés serviteurs, ils viennent à Lui et l'adorent, ils entourent sa divine Personne, ils se chargent de ses messages et du plus loin que nous apparaît le mystère de l'Incarnation, les Anges y sont mêlés pour servir l'Homme-Dieu comme leur Roi. Dès l'Ancienne Alliance ils instruisent Daniel des jours du Messie, ils purifient les lèvres d'Isaïe qui doit parler au monde de sa naissance, de sa vie, de sa Passion, de son triomphe. Ils annoncent la naissance du Précurseur, et bientôt, dans une ambassade mille fois plus solennelle que toutes les autres, ils traitent avec Marie du Mystère de la divine Maternité. A la naissance de Jésus-Christ ils remplissent les cieux entrouverts de leurs phalanges et les font retentir de leurs chants. A chaque évènement concernant la Sainte Famille un Ange vient à elle porteur des ordres du Très-Haut. Quand, au désert de la Quarantaine, Jésus a clos le cycle de la Tentation, les Anges viennent le servir. Ils suivront les étapes de sa carrière jusqu'à l'heure douloureuse de Gethsémani, où l'un d'entre eux le soutiendra dans sa volontaire et effrayante faiblesse. Ils garderont son sépulcre, et, après son Ascension glorieuse, ils avertiront solennellement le monde de son futur Avènement.

Telle est la suite des interventions Angéliques que

[1] Joan., I, 50, 51.

Jésus-Christ présentait d'un mot à Nathanaël comme le signe auquel il devait reconnaître en Lui le Maître et le Dieu des Anges.

LE PREMIER MIRACLE

I. — C'est durant le trajet du Jourdain à la Galilée que se fit la conversion et le premier appel de l'Apôtre Barthélemy. Le trajet était de trois jours, et ce n'est pas à Nazareth, mais au petit village de Cana, que nous retrouvons Jésus avec deux de ses premiers disciples. *Trois jours après il se fit des noces à Cana en Galilée. La Mère de Jésus y était, Jésus fut également invité avec ses disciples* [1]. Tout indique que ces noces sont celles d'humbles et de petits. Marie, l'ouvrière de Nazareth, n'avait pas ses entrées dans les demeures opulentes, ni Jésus, ni ses rudes pêcheurs du Lac de Génésareth. D'ailleurs cette pénurie du vin dès le milieu du repas n'indique que trop la condition plutôt pauvre des hôtes et de leurs invités. Mais nous étonnerions-nous de voir Jésus-Christ en si infime société ? Que ce serait peu connaître son esprit, son cœur et son œuvre ! Il vient pauvre au milieu des pauvres ; l'ouvrier est son frère de prédilection, et Celui qui ne dédaigna le contact d'aucune des misères humaines, repoussa bien moins encore celui de l'indigence. Il est sans doute le Dieu et le Sauveur de tous ; les riches le verront à leurs tables, mais ses préférences sont manifestement pour les milieux plus humbles et moins exposés aux fascinations de l'opulence. D'ailleurs il est le chef du Sacerdoce

[1] Joan., II, 1.

catholique, ce Sacerdoce qui, dans le cours des siècles, se verra tour à tour exposé aux dangers de la richesse et des honneurs et aux dangers du dénument et de la détresse : son triomphe sera dans son humilité.

Ne nous étonnons pas davantage de voir Jésus assister à des noces. Créateur de l'homme et de la femme, c'est Lui qui au Paradis Terrestre les unit dans le premier des mariages; c'est Lui qui avant de quitter la terre élèvera le mariage à la dignité de Sacrement. En assistant à l'un de ces banquets, dont si souvent les excès souillent la dignité et dénaturent le caractère, il donne à tous les repas semblables l'exemple de la chaste retenue qu'il y faut faire régner.

II.— Marie, qui avait aidé aux apprêts et s'était rendu compte de l'exiguité des ressources de ces pauvres gens, s'aperçut aussi la première que le vin allait manquer, et fut émue de compassion en songeant à l'humiliation des hôtes, aux murmures et aux railleries des invités. Il fallait un miracle ! Mais comment douter de son Fils ? Dès longtemps elle l'avait adoré comme son Dieu, tout en lui commandant comme sa mère, et encore qu'il n'eût fait aucun miracle, elle savait que le miracle jaillissait de Lui spontanément. Assurée de son cœur comme de sa puissance, elle l'aborde et se contente de ces simples mots : *Ils n'ont plus de vin* [1].

S'attendait-elle à la réponse que lui fit Jésus ? En fut-elle surprise ? En demeura-t-elle déconcertée ? Elle, non ; mais nous pourrions l'être, et il nous importe de nous rendre bien compte de ce que nous voyons et entendons. *Le vin étant venu à manquer, la Mère de Jésus lui dit :*

[1] Joan., II, 3.

« *Ils n'ont plus de vin* ». — *Femme, lui répondit-il, que vous importe à vous et à moi? Mon heure n'est pas encore venue* [1]. Ne nous embarrassons pas de ce mot : « Femme » et ne lui attachons aucun sens de froideur, bien moins encore de mépris. C'est, dans la langue et les mœurs de l'Orient, la formule de respect et d'honneur. Jésus ennoblissait sa mère en l'interpellant ainsi. D'autre part il fallait faire connaître à cette Mère que tout allait être changé pour elle et pour lui. Les jours de Nazareth étaient finis, jours d'humble et empressée obéissance de la part du Fils, de commandement et d'autorité de la part de Joseph et de Marie. Pour extraordinaire que fut cette soumission du Dieu fait Homme à ses créatures, elle avait fait partie intégrante du plan général de la Rédemption. Dieu la réclamait comme expiation de l'orgueilleuse révolte de l'homme. L'homme en avait, comme lumière et comme force, un impérieux besoin. Il ne fallait rien moins que ce prodigieux spectacle d'un Homme-Dieu obéissant et humilié pour vaincre notre double esprit d'indépendance et d'orgueil. Enfin Jésus-Christ lui-même devait entrer dans l'immense gloire qui le couronne par la voie de l'obéissance, et nous sauver des maux qu'amène sur nous l'insoumission par sa soumission volontaire.

Telle est l'histoire de Nazareth et des trente années de vie cachée qu'y mena Jésus-Christ.

Mais, avec la vie publique, l'ordre providentiel se trouvait profondément modifié : Jésus-Christ, tout entier à l'œuvre de son Père, ne pouvait plus, ne devait plus, être à sa Mère comme il l'était auparavant. Il lui annonçait cet avenir, quand, à l'âge de douze ans, s'échap-

[1] Joan., II, 3, 4.

pant un moment de son étreinte, il répondait à son étonnement douloureux : « Ne saviez-vous pas que je me dois tout entier aux choses de mon Père ? » Marie devra, une autre fois, le comprendre plus clairement, quand, au milieu d'une prédication de Jésus quelqu'un l'interrompant et venant lui dire : « Votre Mère et vos proches sont là et désirent vous parler ». « Ma mère ? répondra-t-il, et qui donc est ma mère, sinon celui qui fait la volonté de mon Père » ? Non pas, certes, que Jésus reniât sa mère, mais il nous fait entendre que ni Elle, ni les Saints, ni nous mêmes, ne serions rien sans la foi et les œuvres qu'enfante la foi. Aux noces de Cana, c'est la même vérité que le Sauveur nous proclame. *Que vous importe à vous et à moi* [1] ?

O ma Mère, c'est aux œuvres divines, au ministère des âmes, au salut du monde que désormais je me dois.

D'ailleurs, ajoute-t-il, *mon heure n'est pas encore venue* [2]. Nouvelle profondeur que nous devons essayer de scruter. Assurément Dieu n'est soumis à aucune nécessité du temps, lui qui a créé les siècles, et le prétendre serait autant folie qu'impiété. Dieu néanmoins fait tout avec une sage mesure et d'harmonieux intervalles. Ainsi a-t-il créé l'Univers par opérations successives, ainsi a-t-il formé Adam d'abord puis de lui la première femme. La Loi de crainte a précédé la Loi de grâce, et la grâce précède elle-même la gloire, Dieu mettant un long espace entre notre sanctification et notre résurrection glorieuse. La même harmonie se retrouve dans la vie entière de Jésus-Christ, où Nazareth précède l'apostolat public, le silence l'action, la

[1] Joan., II, 4.
[2] *Id.*

souffrance et la mort, la Résurrection et l'Ascension. Voilà les heures diverses, dont fréquemment Jésus-Christ dit : *mon heure*. Quand la haine des Pharisiens veut précipiter le dénouement sanglant, il oppose *son heure :* « Personne ne mit la main sur lui, car son heure n'était pas venue ». Au contraire quand il a résolu de souffrir, il dit : « l'heure est venue ». A Cana l'heure de son premier miracle n'était pas encore venue. Le milieu était ingrat, l'œuvre impréparée, l'effet presque assurément perdu. Ni le maître du festin, ni les convives, n'avaient fait une demande, ni même manifesté un désir : ne fallait-il pas au moins un but digne d'elle à une œuvre aussi divine ?

Mais Marie avait parlé, Marie s'intéressait à ces pauvres : Jésus ne résistera pas au désir de sa mère. Il bouleversera plutôt l'ordre des temps qu'il ne rejettera sa prière. Le miracle se fera parce que Marie l'a désiré. O puissance d'une telle Mère ! O bonté d'un tel Fils ! O motif de confiance pour nous, pauvres et dénués, qui manquons de tant de choses et avons tant besoin de miracles !

III. — Le miracle de Cana consiste dans une transsubstantiation, dans le changement de la substance de l'eau en la substance du vin. Sans doute le miracle en soi eût été plus grand si Jésus-Christ avait créé ce vin de rien, comme de rien il avait créé l'Univers, mais plusieurs raisons lui firent choisir la transsubstantiation. D'abord, vu le milieu, le miracle apparaissait plus visible, et tout soupçon de supercherie devenait impossible pour ces hommes qui avaient conscience de n'avoir mis dans les urnes que de l'eau. De plus, en opérant sur des substances déjà créées, l'Homme-Dieu réfutait les per-

nicieuses et tenaces erreurs qui attribuaient à un Dieu mauvais la création des choses matérielles. Enfin, comme toutes les œuvres du Christ, celle-ci était le symbole d'autres changements, moins apparents peut-être, mais tout aussi divins. « A Cana Jésus change l'eau en vin » : durant sa vie mortelle et depuis Jésus ne cesse de transfigurer les âmes. Il en est qui, ainsi que l'eau, sont inconsistantes et fluides. Le prêtre les amène à Jésus et elles deviennent fortes et substantielles comme le vin. Il en est d'autres qui sont froides, sans aucun sentiment, sans aucune générosité pour le bien, âmes terrestres, uniquement attachées aux biens matériels, aux délices, aux plaisirs, aux honneurs, âmes qui pour Dieu restent de glace : que Jésus touche ces âmes, elles acquièrent la chaleur généreuse du vin le plus pur. Ce sont là des miracles cachés qui peuvent échapper à l'admiration des hommes, mais qui gardent pour Dieu et l'éternité leur beauté et leur prix.

Tout miracle a un but. Quel fut le but du miracle de Cana ? Après en avoir fait le récit, l'Évangéliste ajoute : *par là Jésus manifesta sa gloire et ses disciples crurent en Lui* [1]. Tel est ici et dans tous les miracles opérés par Dieu le double but cherché et atteint : la gloire de Dieu et le salut de l'homme par la foi. Le miracle est le rayonnement de la puissance et de l'action divines au milieu du monde. La Création et le spectacle merveilleux qu'elle nous offre devraient suffire à nous montrer Dieu, mais, comme l'accoutumance nous en rend la vision moins saisissante, Dieu se montre dans la dérogation momentanée aux lois du monde, ce que nous nommons miracle. C'est ainsi que le

[1] Joan., II, 11.

miracle « manifeste sa gloire » ; *ses disciples crurent en Lui*, et après ses disciples le monde entier.

IV. — Si le miracle est le fondement nécessaire de la vérité religieuse, si Jésus-Christ appuya constamment sur lui la démonstration de sa divinité, nous ne pouvons nous étonner du soin minutieux qu'il prit de le mettre à l'abri de toute suspicion et d'en établir victorieusement l'authenticité. Ce qu'il fera pour tous ses miracles, il le fait à Cana. Il prend soin d'abord que l'on se rende bien compte que les urnes ne contiennent que de l'eau, ce sont les urnes employées aux ablutions si continuelles chez les Juifs. Quand Marie pleine de confiance en son Fils eût dit aux serviteurs : *faites tout ce qu'il vous dira*[1]. Ils allèrent puiser de l'eau. *Il y avait là six urnes de pierre disposées pour les purifications en usage parmi les Juifs et contenant chacune deux ou trois métrètes. « Emplissez d'eau ces urnes, dit Jésus, et portez à l'ordonnateur du festin ». Ils le firent*[2]. D'un acte de sa volonté le miracle est accompli, ce n'est plus l'eau qui remplit les urnes c'est le vin le plus pur et le plus savoureux. Car ainsi opère Dieu ; ce qu'il nous donne est toujours le plus exquis et le meilleur.

Mais de même qu'il avait fallu bien établir que l'eau seule emplissait les urnes, de même la miraculeuse transsubstantiation devait avoir d'irrécusables témoins. Le dialogue qui s'engage entre l'ordonnateur du festin et l'époux nous fournit le témoignage et la certitude absolus. *A peine eut-il goûté l'eau changée en vin que ne*

[1] Joan., II, 5.
[2] Joan., II, 6-8.

sachant d'où ce vin venait (*ce que savaient bien les serviteurs qui avaient puisé l'eau*), *l'ordonnateur du festin appela l'époux et lui dit : « Toujours on sert d'abord le bon vin et quand les convives sont énivrés on en sert du plus médiocre. Mais vous vous avez pour ce moment-ci réservé votre meilleur* [1] *!* Ils surent bientôt de quelle source divine venait ce « meilleur » et avec tous les autres ils glorifièrent Dieu et commencèrent à voir en Jésus le prophète et le Messie promis au monde.

Ce fut là le premier miracle opéré par Jésus-Christ [2]. Ces derniers mots de l'Évangéliste font justice des récits fantaisistes dont sont remplis plusieurs Apocriphes. A les entendre l'enfance et la jeunesse de l'Homme-Dieu n'avaient cessé d'être sillonnées d'œuvres merveilleuses. Le contraire est établi en fait comme en droit. Si l'Enfant-Dieu s'est illustré par de nombreux miracles comment expliquer l'obscurité qui l'enveloppe ? A Nazareth, si on le connaît, c'est comme fils de l'artisan Joseph, et beaucoup ne le connaissent pas. C'est un obscur inconnu qui vient au Jourdain recevoir le baptême de Jean et la sublime manifestation qui le désigne là comme le Fils bien aimé de Dieu, ou n'est pas aperçue de la foule, ou est vite oubliée d'elle. La mission du Précurseur est précisément de le manifester au peuple, mission sans objet, si dès son enfance, Jésus-Christ a, par le miracle, dévoilé sa nature divine. Il est donc bien exact que le miracle de Cana fut le premier, que Jésus-Christ commença alors seulement « à manifester sa gloire », et les disciples à voir en Lui quelque chose

[1] Joan., II, 10.
[2] Joan., II, 11.

de divin, foi imparfaite encore, assez peu sûre d'elle-même, mais qui ira grandissant et se fortifiant jusqu'au jour où, à la Pentecôte, elle atteindra sa pleine perfection.

LA PREMIERE PAQUE A JÉRUSALEM

Pourquoi Jésus-Christ abandonna-t-il Nazareth sa première patrie et, presqu'immédiatement après les noces de Cana, alla-t-il avec sa mère et ses proches habiter Capharnaüm ? L'Évangile est muet et nous laisse à nos conjectures. La plus probable comme la plus triste est que les mauvaises dispositions des Nazaréens, dont la brutale grossièreté était proverbiale, finirent par rendre impossible à Jésus le séjour au milieu d'eux. Capharnaüm le rapprochait du Lac de Génézareth et de ses rives, où se passèrent tant de mois de sa vie publique, où furent opérés tant de miracles et se firent tant de prédications. Mais Capharnaüm, comme presque toutes les villes qui bordaient le lac, était profondément corrompue. La parole et les miracles du Sauveur ne prévalurent pas contre cette corruption, et, plus favorisée que d'autres régions, Capharnaüm mérita et subit les menaces du Dieu qu'elle méprisa : « Et toi, Capharnaüm, exaltée jusqu'au ciel tu seras déprimée jusqu'aux enfers ».

Des deux séjours que Jésus fit dans cette cité indifférente et ingrate, le premier fut court, car il la quitta bientôt pour célébrer la Pâque à Jérusalem. *Jésus descendit à Capharnaüm avec sa mère, ses proches et ses disciples, mais il n'y resta que peu de jours. La*

Pâque des Juifs était prochaine et Jésus monta vers Jérusalem[1].

Si l'Évangile est sobre de détails sur les huit mois que Jésus passa en Judée, en revanche il nous y raconte trois des principaux faits qui signalèrent la carrière mortelle du Sauveur : ses nombreux miracles opérés dans Jérusalem, et non le moindre de tous : les vendeurs chassés du Temple. Puis son entretien avec l'un des principaux Sanhédrites, Nicodème. Enfin, durant ses missions aux alentours de la Ville Sainte, le dernier et explicite témoignage que Jean-Baptiste rendit de sa divinité.

I. — Au moment où, confondu dans la foule des pèlerins, Jésus-Christ entrait à Jérusalem pour y célébrer la Pâque, le Temple comme de coutume se remplissait d'un tumulte scandaleux. Un usage, ou plutôt un criant abus, s'était introduit, à l'abri duquel une véritable foire aux bestiaux se tenait dans les galeries de la Demeure sainte. Les Juifs étrangers y choisissaient et y achetaient les victimes qu'ils voulaient immoler durant les fêtes Pascales. Ce premier trafic en exigeait un autre et de véritables comptoirs d'échange s'étaient installés pour procurer aux acheteurs les monnaies qui avaient cours. On se figure l'agitation et le tumulte qui résultaient de ces industries diverses, les cris des hommes mêlés aux bêlements et aux beuglements des bêtes, les courses à travers les portiques, souvent les disputes d'acheteurs et de vendeurs en désaccord d'intérêt, le tout au singulier détriment de la dignité et du recueillement du Lieu Saint.

[1] Joan., II, 12.

L'entrée de Jésus fut le signal d'un prodigieux acte de puissance. Seul, inconnu, sans autorité ni prestige, armé de quelques cordes tressées en fouet, d'un geste, il chasse devant lui cette immense cohue, et nul ne résiste, tous fuient éperdus, dominés par une force plus haute que toute force humaine. Sa seule parole avait suffi pour purger en un instant le Temple de cette multitude sacrilège qui le déshonorait. *Jésus monta donc vers Jérusalem. Il trouva dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des brebis, des colombes et des changeurs assis à leurs tables. Se faisant aussitôt avec des cordes une sorte de fouet, il les chassa tous du Temple, ainsi que les brebis et les bœufs, répandit à terre l'argent des changeurs et renversa leurs tables* [1].

Connaissant la douceur de l' « Agneau de Dieu, » son inaltérable patience, nous aurions lieu de nous étonner de cette indignation implacable, et de ce violent coup de force. Lui, qui entendra sans colère les plus abominables accusations et les plus atroces injures, Lui, qui se laissera traiter « de possédé du démon, » sans foudroyer ses insulteurs, nous le voyons ici traiter sans ménagement, ni pitié les violateurs du Temple. Dieu ne fait rien sans sagesse; ses motifs sont donc à la hauteur de son acte d'autorité, et ces motifs il nous est aisé de les démêler. Continuellement les Pharisiens, ses haineux ennemis, le donneront à la foule comme l'adversaire de la Loi et du culte et le violateur du Temple. Il veut s'en montrer solennellement, aujourd'hui, l'ardent défenseur. Mais un autre motif lui tenait à cœur plus encore : l'honneur de son Père, dont les Juifs, par

[1] Joan., II, 12, 13-14-15.

cupidité, déshonoraient la Maison et souillaient le culte. *Ne faites pas*, dit-il, *de la Maison de mon Père une Maison de trafic* [1]. Quand, peu avant sa mort, il chassera de nouveau ces vendeurs, sa parole sera plus dure encore : « Ne convertissez pas la Maison de mon Père en caverne de voleurs ! » Sans doute, le Divin Maître avait en vue son Eglise, son Sacerdoce, le culte de la Nouvelle Loi, qui, mille fois plus saint que l'Ancien, exigerait aussi plus de dignité et de convenance ; il voulait donner aux prêtres de tous les siècles la leçon et l'exemple de l'énergie qu'ils devraient déployer pour la bonne tenue des églises contre les profanes qui les voudraient envahir et souiller. La leçon ne fut pas perdue pour les disciples. *Les disciples se ressouvinrent alors de ces paroles des Écritures : « le zèle de votre maison me dévore.* » Puissent les prêtres s'en souvenir toujours [2] !

Quant aux Pharisiens, aveuglés par la haine et incapables de reconnaître la sainteté de l'acte de Jésus-Christ, ils se montrent à nous ce qu'ils seront désormais si souvent : ridicules et odieux. Si la perte des profits que leur valait le trafic sacrilège du Temple les irrite, si la rude leçon qu'ils reçoivent les humilie, ils sont bien plus encore mordus par l'envie. En leur présence, sous leurs yeux, Jésus de Nazareth, en plein Temple, a déployé une autorité et montré une puissance qui laissent bien loin derrière elles le crédit du Sanhédrin : ils s'en viennent à Jésus : *Quel signe as-tu à nous montrer*, lui disent-ils, *pour agir de la sorte* [3] ? Parole odieuse tout à la fois et ridicule. Odieuse, puisque Jésus venait d'accomplir l'acte le plus pieux et le plus saint. Ridi-

[1] Joan., II, 16.
[2] Joan., II, 17.
[3] Joan., II, 18.

cule puisque le déploiement d'une pareille puissance signalait en Jésus-Christ plus qu'un homme, et faisait de Lui ce qu'il disait être : le Fils de Dieu.

Fils de Dieu ! Il l'était; il est le Dieu venu sur la terre, Dieu venu pour relever et déifier le genre humain. Des preuves nombreuses, irréfragables, des miracles, des prophéties, des ouvrages absolument surhumains, des victoires clairement divines, allaient prouver cette divinité ; et, au milieu de ces preuves multiples, une brillerait d'un plus vif éclat que les autres : c'était sa Résurrection. Quel homme, fût-il le plus grand, le plus puissant, le plus illustre parmi les hommes, pourra soulever la pierre de son sépulcre, et reparaître au milieu des siens plus vivant qu'avant son trépas ? Nul homme ne l'a pu, ne le pourra jamais, et pour le pouvoir il faut être plus qu'un homme, il faut être le Dieu qui disait de Lui : « je dépose à mon gré et reprends ma vie. » Il faut être Jésus-Christ. Puissant en œuvres durant sa vie mortelle, il le fut plus encore dans sa vie ressuscitée. Mis en croix, mis au sépulcre, quand il reparut plein d'une nouvelle et impérissable vie, ce fut pour attirer « tout à lui, » fonder le royaume des âmes, conquérir le monde, et, en le transfigurant, y établir une domination que ni les siècles n'ont pu affaiblir, ni les puissances humaines renverser. Telle est la force d'une pareille preuve de divinité, que fréquemment Jésus-Christ la présenta aux Juifs et que ses apôtres en firent la principale base de leur prédication.

C'est elle que Jésus-Christ vient de donner aux Pharisiens qui lui demandent « un signe. » *Détruisez*, dit-il, *ce temple, et en trois jours je le relèverai* [1].

[1] Joan., II, 19.

Parole profonde! Car, non seulement elle est la prophétie de la résurrection, mais elle insinue clairement que la divinité habite corporellement parmi nous. Ce « Temple, » c'est son corps ; et ce qui aura la puissance de le relever de la mort, c'est la divinité qui habite en lui, qui lui est hypostatiquement unie.

S'ils eussent été mieux disposés, Jésus-Christ eût de son côté parlé plus ouvertement aux Pharisiens et de sa divinité et du grand miracle de sa Résurrection qui en devait être la preuve suprême. Mais les orgueilleux eussent abusé contre le Sauveur des révélations trop manifestes qu'il leur eût accordées. Ils se méprennent et transportent au Temple de Jérusalem ce que Jésus-Christ entendait de son corps, le Temple par excellence de la Divinité et par excellence le Saint-des-Saints. Quoi ! disent-ils, *on a mis quarante-six ans à bâtir ce Temple et toi tu le relèveras en trois jours* ! La lumière ne doit se faire que peu à peu, même parmi les disciples. Ils ne comprirent pas non plus le sens profond des paroles de Jésus, et *ce n'est que plus tard, quand il fut ressuscité d'entre les morts que les disciples se rappelèrent ce qu'il avait dit et ils crurent à l'Écriture et à la parole de Jésus* [1].

Les Pharisiens s'éloignèrent sans daigner même demander à Jésus l'explication de ses paroles : ils le méprisaient ! Si nous voulons nous faire une juste idée de l'iniquité de ce mépris, mettons-nous devant les yeux la multitude et l'éclat des miracles que Jésus-Christ venait d'opérer dès ce premier séjour à Jérusalem. Quant aux Apôtres qui, eux aussi, gardent le silence, ils ne doivent pas être confondus avec les Pha-

[1] Joan., II, 11.

risiens, muets comme eux, mais nullement dévoués et fidèles comme eux. Pour un bon nombre de ses révélations, Jésus-Christ ne fit que les esquisser et les faire pressentir, laissant à l'Esprit-Saint la mission de tout éclaircir et de tout inculquer.

II. — Dès cette première Pâque, à Jérusalem, nous voyons se former les catégories d'auditeurs au milieu desquels le Sauveur devra désormais vivre et enseigner. Les Pharisiens, les Scribes, les Sanhédrites, les Princes des prêtres, ne nous sont que trop bien connus. Leur orgueil de secte est mortellement atteint, et à cet orgueil va se joindre une jalousie ardente. Ils ont déjà redouté en Jésus-Christ un prophète puissant en œuvres, qui leur ravira auprès des foules une omnipotence usurpée. Les plus aveuglantes preuves de divinité ne sauront les convaincre ; ils s'acharneront à perdre Celui dont la sainteté les humilie, dont la doctrine les détrône, dont les miracles les confondent. Si, dès la première année de la vie publique du Sauveur leur haine s'allume si ardente, durant les deux dernières années elle ne connaîtra plus de borne et ne gardera plus de mesure ; ils suivront Jésus-Christ partout pour l'espionner et le perdre dans l'esprit du peuple. Sa doctrine sera contredite, ses actes dénaturés, ses miracles impossibles à nier seront attribués au démon, les injures les plus grossières l'accueilleront dans tous les lieux où il répandra ses bienfaits. Tels nous verrons ces misérables durant le drame de la Passion, tels ils nous apparaissent trois ans avant qu'elle s'accomplisse.

Aux ennemis du Sauveur opposons ses fidèles, et, en tête, ses apôtres et ses disciples. Sans doute, il faudra l'effusion de l'Esprit-Saint au Cénacle pour donner à ces

intelligences et à ces cœurs la pleine lumière et le pur amour, mais dès maintenant ils s'offrent à nous, eux et les autres amis de Jésus, pleins de dévouement et de tendre et généreuse amitié.

Entre ces deux classes s'interpose une troisième que l'Évangéliste nous fait observer pour la première fois durant cette première Pâque à Jérusalem. Ces auditeurs goûtent la doctrine du Maître, s'attachent à ses pas, admirent sa sainteté, sont conquis par l'éclat de ses miracles ; ils se donnent à Lui comme prêts à le suivre et à devenir de fidèles disciples ; mais ces âmes sont superficielles comme les témoignages de foi et d'amour qui en sortent. C'est elles que Jésus-Christ dépeindra plus tard dans l'une de ses Paraboles, sous l'image de la semence jetée dans une terre pierreuse et sans profondeur. Elles semblent dévouées mais demeurent égoïstes ; elles semblent fidèles, mais bientôt s'éloigneront et souvent même trahiront. *Pendant que Jésus était à Jérusalem pour les fêtes de la Pâque, un grand nombre, à la vue des miracles qu'il opérait crurent en Lui*[1].

L'homme, séduit par de si belles apparences, s'y serait laisser prendre : Mais comment tromper un Dieu? Jésus qui allait tout révéler à ses vrais disciples jusqu'à en faire « ses amis » et ses confidents les plus intimes, n'accorda ni sa confiance, ni ses secrets à cette foule, dont son regard divin perçait la légèreté et l'inconsistance. *Jésus ne se fiait pas à eux parce qu'il les connaissait*. Il est de Dieu seul de lire au fond des âmes et Jésus y lisait. *Il n'était besoin que personne le renseignât sur qui que ce puisse être; par lui-*

[1] Joan., II, 23.

même il savait ce que tout homme tient renfermé [1].

Un Pharisien des plus illustres, Nicodème, s'en vint trouver Jésus. Ne le confondons ni avec les Sanhédrites hostiles, ni avec les disciples courageux, ni avec la foule inconstante. Nicodème est animé d'un très sincère désir de percer le mystère qui s'attache au Thaumaturge, dont il a contemplé les œuvres merveilleuses et admiré la sainteté. Quel est ce Prophète surgi de la Galilée ? Quelle est sa mission? Que faut-il admettre de sa doctrine? Mais, Nicodème est Pharisien, ses relations sont toutes dans la classe élevée des Pontifes, des Princes du peuple, des membres du Sanhédrin ; le respect humain l'enchaîne. La peur le paralysera durant la vie publique du Sauveur et nous ne verrons qu'au Sépulcre son courage se réveiller. *Parmi les Pharisiens il y avait un homme appelé Nicodème, l'un des premiers parmi les Juifs. Il vint trouver Jésus durant la nuit* [2].

Nuit honteuse comme témoignage de sa lâcheté : nuit lumineuse, nuit illustre entre toutes, par les magnificences de doctrine que Jésus daignera y dérouler. Les plus hautes révélations vont nous y être faites, le plan entier de l'Incarnation et de la Rédemption passera sous nos yeux, les conditions de la vie éternelle nous seront assignées, mais par dessus tout se dressera le dogme essentiel, fondamental, de la divinité de Jésus-Christ. Sans doute, l'Évangéliste ne nous donne qu'un résumé, et, pour ainsi parler, une table des matières des longs entretiens qui remplirent cette nuit, mais dans ce court exposé quelles splendeurs et quelles richesses !

[1] Joan., II, 24-25.
[2] Joan., III, 1.

III. — Ne pas reconnaître Jésus-Christ comme Dieu, c'est ne rien reconnaître, ne plus rien savoir, ne pouvoir prétendre à rien, manquer sa destinée, rester fils de son néant, demeurer dans la mort. Pour vivre de la vraie vie qui est la vie éternelle, il faut confesser que Jésus-Christ est Dieu. Nicodème, ni ne le croit, ni ne le confesse, et c'est la première et indispensable vérité que Jésus lui insinue. C'est à dessein que nous nous servons de ce mot. Jésus-Christ, qui, dans ses œuvres, se montra Dieu manifestement, dans ses paroles atténua toujours ses affirmations, tempéra son langage, évita, devant ces âmes faibles et mal disposées, de jeter ce mot, qui après tant de siècles de merveilles laisse encore un si grand nombre d'âmes stupéfaites, d'intelligences prises de doute et tentées d'incrédulité. Jésus ne dit pas au Sanhédrite : « Je suis Dieu. » Mais il lui montre que tant qu'il n'aura pas la foi en sa divinité il ne possèdera pas la vie véritable. *Maître*, lui dit Nicodème, *nous savons que vous êtes venu de Dieu pour nous instruire, car nul homme ne peut faire les prodiges que vous faites, si Dieu n'est avec lui. Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le déclare, personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne renaît de nouveau* [1].

C'était lui dire : tant qu'un être nouveau, une vie, un sens, un regard surnaturel, n'aura pas été déposé en toi, tu resteras hors du royaume, loin de la vérité divine, loin des vrais dogmes du salut. Nicodème, tu dois naître à une autre vie, vie de lumière, où les essentielles vérités te seront révélées. S'il avait cru, sur la foi des œuvres manifestement divines qu'il lui voyait faire,

[1] Joan., III, 3.

à la divinité de Jésus-Christ, Nicodème, encore qu'il ne comprît pas le mystère de notre régénération par le baptême, eût cependant pressenti quelque grande et sublime réalité cachée sous une formule encore obscure ; au lieu de cela, ne voyant qu'un homme en Jésus-Christ, il reste dans l'humain, dit une absurdité grossière, et la dit dans le langage que tiendront les incrédules et les hérétiques de tous les temps. *Comment,* demanda-t-il, *un vieillard peut-il renaître ? Faudra-t-il rentrer dans le sein de sa mère pour en sortir encore une fois* [1] ? Qu'il est terrible dans toutes les bouches ce mot : *Comment !* C'est le mot de l'orgueil humain demandant compte à Dieu de ses mystères. C'est le mot de tous les hérétiques. L'un dit : Comment est possible l'Incarnation ? L'autre : Comment a pu naître ainsi le Verbe de Dieu ? Comment ceci ? Comment cela ? Soumettant à une raison bornée l'infinie puissance et l'infinie sagesse de Dieu, et devenant ridicule autant que désastreux. La parole de Nicodème ne confine-t-elle pas à la sottise ? N'est-ce pas le propos d'un homme ivre ? Il fallait croire en Dieu et le Pharisien ne s'en rapporte qu'à sa raison. Et telle est l'éternelle équivoque qui fera l'hérétique et l'incrédule et qui consiste à abaisser Dieu à la faiblesse humaine, à juger de sa puissance par notre propre infirmité, à lui assigner les limites qui nous sont données à nous-mêmes.

Jésus aurait pu rappeler durement à Nicodème ces élémentaires vérités, mais, clément et bon, il lui épargne tout reproche et continue à lui énoncer le grand mystère de la régénération du monde par le baptême qui fait naître à la vie des Cieux. *En vérité, en vérité,*

[1] Joan., III, 4.

je te le dis, reprit Jésus, à moins de naître une seconde fois de l'eau et de l'Esprit-Saint, nul ne peut entrer dans le royaume des Cieux. Ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'Esprit est Esprit. Ne t'étonne donc pas si je t'ai dit : il faut renaître de nouveau [1].

Voilà clairement énoncé notre baptême chrétien, et, par lui, notre élévation à l'ordre surnaturel, la formation en nous d'un être divin. Il ne nous faut plus que bien comprendre les magnificences d'un pareil bienfait. Ce qui nous frappe d'abord c'est la facilité de cette seconde naissance. Ici plus rien des infirmités de la chair et des phases douloureuses de notre naissance naturelle. Nicodème croyait impossible cette naissance divine, et voici que Jésus-Christ nous la montre non seulement possible mais facile et douce. Nous naissons de l'*Eau et de l'Esprit* [2]. Une goutte d'eau, une rapide parole : le mystère est accompli, nous voilà nés enfants de Dieu, êtres spirituels et divins. Et autant elle est facile, autant elle est nécessaire. Par notre génération naturelle nous sommes chair, nous sommes poussière, nous sommes néant. Or la poussière terrestre n'aura jamais sa place au sein des splendeurs du Ciel. Il faut être céleste pour jouir du Ciel, et tant que sur notre chair mortelle nous porterons le double stigmate du néant et du péché, n'espérons pas franchir le seuil du Palais de Dieu. *Ce qui est né de la chair est chair* [3]. Facile et nécessaire, notre naissance surnaturelle est de plus parfaitement acceptable à notre raison. Si Dieu nous fait chair, combien plus peut-il, Lui qui est esprit, nous faire esprit à

[1] Joan., III, 5.
[2] Joan., III, 5.
[3] Joan., III, 6.

son image ? S'il crée l'être naturel, pourquoi lui sera-t-il malaisé de créer en nous un être surnaturel ? Si une première naissance, toute charnelle, nous fait naître à la vie ordinaire, pourquoi la même puissance divine ne nous ferait-elle pas naître à une vie toute surnaturelle et divine ? D'ailleurs n'oublions jamais qu'en face des œuvres de Dieu nous sommes en face d'insondables abîmes. Si nous pouvions les pénétrer nous cesserions d'être créatures pour devenir Dieu.

Nous pouvons comprendre par ce qui précède que, entre nos deux êtres naturel et surnaturel, humain et divin, il existe de transcendantes dissemblances. Dieu cependant en faveur de l'unité de ses œuvres et pour montrer qu'il était le seul créateur des deux ordres, a voulu laisser entre nos deux naissances de frappantes similitudes. Ce que la terre fut à notre première création, l'eau le devient à la seconde. Mais l'un comme l'autre de ces deux éléments n'opèrent que par l'Esprit de Dieu. Ou bien encore, ce qu'est le sein maternel pour notre enfantement naturel, l'eau l'est pour notre enfantement divin, cette eau que Jésus-Christ sanctifia et rendit féconde par son contact au Jourdain et que l'Esprit-Saint vivifie par sa toute puissante vertu. De même que le soleil s'élève radieux du sein des eaux, ainsi le chrétien sort resplendissant des eaux du baptême. Il était mortel par sa première naissance, le voici immortel par sa seconde.

Car à côté des similitudes notons aussi des dissemblances. Adam ne fut créé qu'après l'univers ; le baptême, pour nous, précède toutes les autres merveilles dont Dieu remplit notre divine vie. Au premier homme la femme fut donnée comme « auxiliaire » et complément de lui-même, au nouveau baptisé aucun complément

n'est nécessaire et il naît parfait. Le premier homme était terrestre, le second sera céleste et divin ; l'un naissait pour mourir, l'autre naîtra pour ne mourir point.

Nous laisserions-nous ébranler par une objection qui est que notre naissance spirituelle, notre transformation, en elle-même, échappe absolument à nos sens ? En effet si nos yeux aperçoivent la goutte d'eau qui coule sur nos fronts, si nos oreilles entendent les paroles qui sont en même temps prononcées, la naissance divine elle-même nous demeure inaccessible. Mais la nature nous réserve de semblables mystères, et c'est l'un d'eux que Jésus proposa à Nicodème. *Le vent souffle où il veut et on entend sa voix, mais on ne sait d'où il vient ni où il va : ainsi en est-il de celui qui est né de l'Esprit* [1]. Quelle force humaine peut arrêter les opérations divines ? Quelle puissance de la terre s'interposera entre l'Esprit-Saint et la créature fortunée qu'il lui plaît de transfigurer ? D'autre part, si on ne voit notre génération spirituelle que par les effets qu'elle produit au-dehors : de même nous ne connaissons le souffle du vent que par ses bruissements et les agitations qui l'accompagnent. Nul n'a vu l'Esprit de Dieu, quand il transfigurait le monde, mais aux gigantesques commotions produites dans le monde baptisé « dans l'eau et l'Esprit », on pût se rendre compte du mystère qui s'était opéré.

Le Pharisien n'entendit rien ni à la doctrine ni aux images à l'aide desquelles Jésus s'efforçait de la démontrer. *Comment cela peut-il se faire* [2], dit-il ? Cette ignorance étonna le Sauveur. Car moins que tout autre

[1] Joan., III, 8.
[2] Joan., III, 9.

un Docteur de la Loi, versé dans la Science des Écritures, spectateur assidu des merveilles opérées autrefois en Israël, devait opposer une âme si neuve aux œuvres qu'il plaisait à Dieu d'opérer maintenant. Dieu, avant d'accorder aux hommes la miraculeuse transformation du baptême, l'avait annoncée et préfigurée durant de longs siècles. En combien de circonstances il avait opéré des prodiges dans le sein des eaux ? Que de fois il y avait déposé de surnaturelles puissances ? Depuis la mer Rouge jusqu'à la Piscine de Bethesda, l'eau avait obéi à son ordre et produit des effets miraculeux. Notre naissance divine n'était-elle pas préfigurée dans le miraculeux enfantement des stériles ? Isaac et tant d'autres personnages illustres de l'Ancien Testament, n'avaient-ils pas, dans leur naissance miraculeuse, préfiguré la nôtre plus miraculeuse encore ? D'ailleurs des prophéties fameuses avaient maintes fois annoncé les jours de la régénération générale, et l'apparition de la divine race des enfants de Dieu. Comment Nicodème ignorait-il ces choses ? Et s'il les connaissait d'où venait son étonnement et ses doutes en face de réalités si clairement figurées et tant de fois prédites ? *Tu es Maître en Israël et tu ignores tout cela* [1] !

Au premier reproche le Sauveur en ajoute un autre : *Si quand je vous parle des choses de la terre vous ne me croyez point, comment me croirez vous quand je vous parlerai de choses célestes* [2] ? En effet ce que Jésus venait de dire du baptême, de son rite, de ses effets, des grandioses commotions que le souffle de l'Esprit produirait dans le monde, avait un côté tan-

[1] Joan., III, 9.
[2] Joan., III, 12.

gible et tenait de la terre. Or il allait maintenant élever l'âme jusqu'à l'incréé, jusqu'à l'infini, la faire pénétrer jusque dans les profondeurs inexplorées de Dieu lui-même. Trois grandes révélations lui restaient à faire : la révélation de sa génération éternelle et de sa vie divine dans le sein du Père ; l'annonce de la rédemption du monde par sa venue sur la terre et le sanglant sacrifice de la croix : enfin l'affirmation de sa puissance judiciaire, de la condition suprême du salut, qui est de croire en Lui comme Dieu et Rédempteur, de la cause assurée de réprobation qui est de refuser sa foi à Celui qui seul étant Dieu peut seul sauver le monde. C'est là l'ensemble *des choses célestes* dont parle le Sauveur.

IV.—Souvent Jésus-Christ se dira «Fils de l'homme», titre qu'il prend à la fois pour nous certifier la réalité de son Incarnation, l'ardeur de son amour, et la profondeur de son humilité. Mais ce « fils de l'homme » est aussi « Fils de Dieu », consubstantiel au Père, égal en éternité et en puissance. Dès l'éternité il est engendré du Père, il vit dans son sein, il ne fait qu'un avec Lui. Or lui seul est au ciel comme Dieu du ciel. S'il « est descendu », c'est qu'il habitait ces inaccessibles hauteurs, où nul autre n'ayant pénétré n'a pu descendre. Quand Moïse et les Prophètes sont venus, ils ne descendaient pas du ciel, qui n'était pas leur demeure propre. Seu Jésus-Christ est descendu du ciel parce que seul il y résidait comme Fils de Dieu. *Nul n'a été au ciel hormis Celui qui en est descendu, le Fils de l'Homme qui est au ciel*[1]. Si Jésus-Christ seul est du ciel, habite comme Fils le sein du Père, seul il a pu pénétrer les

[1] Joan., III, 13.

impénétrables secrets qui sont en Dieu. Si l'âme humaine est pour tous un inviolable sanctuaire, dont nul n'a l'entrée, combien sera fermée à tout regard l'inaccessible Essence divine? Il faut être en Elle pour découvrir ce qu'elle renferme et Jésus-Christ seul a pu en connaître et en révéler les profondeurs. Aussi dit-il à Nicodème : *En vérité, en vérité, je te le dis, ce que nous attestons nous l'avons vu* [1]. Et le crime des hommes est de ne pas recevoir un témoignage aussi divin et de repousser des révélations d'origine si divine. *Vous ne recevez pas notre témoignage* [2] !

Le Fils de Dieu ne venait pas seulement pour nous apporter la vérité, mais pour effacer nos crimes dans son sang. Il venait souffrir et mourir pour nous ; il avait, dans un conseil profond de sa sagesse, résolu de mourir sur une croix, et, du haut de cette croix rédemptrice, répandre sur le monde entier la plus complète et la plus féconde amnistie.

Nous entendrons fréquemment le Sauveur annoncer cette rédemption sanglante et insinuer, tantôt à ses apôtres seuls, tantôt à la foule, par quel genre de mort il voulait terminer sa carrière. A Nicodème, docteur versé dans la connaissance des Écritures, il ouvre sur la croix et ses merveilles de larges perspectives, en lui rappelant comment Dieu, au désert, les avait annoncées dans une saisissante figure. Aux Juifs ingrats et murmurateurs Dieu envoie des serpents, dont la brûlante morsure les tue par milliers. Ils implorent, ils se mettent à grâce. Moïse, sur un ordre divin, append à un poteau élevé un serpent d'airain, et les Juifs par le seul regard qu'ils y dirigent sont guéris de leurs blessures et préservés de

[1] Joan., III, 11.
[2] Joan., III, 11.

leur affreuse mort. La figure est d'une admirable justesse. Le serpent d'airain élevé sur le bois, c'est le Christ rédempteur élevé sur la croix. L'un comme l'autre est exposé aux regards de tout le peuple. Tous deux figurent l'expiation et le salut. Tous deux ont l'apparence, mais l'apparence seulement de ce qui donnait la mort, et sont innocents sous l'aspect du mal. Jésus-Christ, sans le péché, prendra la chair de péché, comme l'airain figurait le serpent sans en avoir le venin. D'où vient notre salut ? Comme au désert pour les Juifs, du regard que nous élevons vers notre Christ en croix; à cette différence que le serpent d'airain ne délivrait les Juifs que d'une mort temporelle, tandis que c'est d'une mort éternelle que nous délivre la croix de Jésus-Christ. *De même que Moïse éleva dans le désert le serpent d'airain, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme, afin que tous ceux qui croient en Lui ne périssent point, mais obtiennent la vie éternelle* [1].

Remarquons ce mot : « il faut que le Fils de l'homme soit *élevé* ». C'est en haut, entre le ciel et la terre, que notre Triomphateur apparaît; c'est du haut de sa Croix qu'il gagne son illustre victoire. Comme un général dirige du sommet d'une colline le mouvement de la bataille et consomme la déroute de ses ennemis : ainsi Jésus-Christ remporte du haut de son calvaire la victoire qui nous vaut notre éternel salut. Les démons sont en fuite, le péché est vaincu, l'arrêt de notre condamnation est cloué à la croix, la mort désarme, toutes les dépouilles conquises par l'enfer sur le genre humain deviennent le butin du Christ et de son Eglise et par eux notre propre trésor.

[1] Joan., III, 14.

Quand nous avons célébré l'amour du Fils de Dieu pour nous et salué sa croix, nous ne touchons pas encore les dernières profondeurs du mystère de notre Rédemption ; il nous reste à voir qui est la cause dernière de cette Rédemption. Jésus-Christ la dévoile à Nicodème. *Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique pour que tous ceux qui croient en lui ne périssent point mais obtiennent la vie éternelle* [1]. Que de merveilles et quelles merveilles dans ces quelques mots ! Qui aime ainsi ? Dieu, l'Être souverain, infini, Celui qui « habite l'inaccessible lumière » de sa perfection et de sa gloire. Qui aime-t-il ainsi ? des êtres chétifs et misérables ; des créatures, tombées, dégradées, souillées, sans beauté, sans vertu d'aucune sorte. Bien plus ! des ennemis, des blasphémateurs, d'insolents ravisseurs de sa gloire et des contempteurs de son premier amour. Et comment, jusqu'où aime-t-il ? O merveille à jamais incompréhensible ! jusqu'à livrer son propre Fils. Ce n'est pas un Ange, un Archange, qu'il nous envoie, c'est son Fils. Il tient plus compte de nous, pauvres et misérables pécheurs, que de son Fils unique ; il nous le donne, il nous le livre. Il le fait passer, pour expier nos crimes, par d'inénarrables douleurs. Et que demande-t-il en retour d'une si extraordinaire miséricode ? Que nous y avons foi.

Que la Croix et son cortège sanglant d'ignominies et de souffrances ne laissent pas nos âmes en proie à la tristesse et à l'inquiétude, tout est triomphe pour Jésus-Christ et pour nous-mêmes dans le mystère de la Croix ; tout y est vie, tout y est bonheur. Jésus-Christ ne meurt que pour que nous ayons la vie éternelle. E.

[1] Joan., III, 16.

où chercherons-nous en Dieu la cause suprême d'une pareille œuvre ? Dans la bonté, dans la commisération, dans l'amour dont il est la source infinie.

Cependant prenons-y garde. Si Dieu nous donne tout en nous donnant son Fils unique, il met à ce don une condition expresse : la foi. Autant il se répand en miséricordes sur les âmes croyantes et fidèles, autant sa justice est implacable envers les incrédules qui nient son Christ et le repoussent. Repousser Jésus-Christ c'est repousser le salut, car sa première œuvre est de sauver et non de perdre. *Ce n'est pas pour condamner le monde que Dieu a envoyé son Fils dans le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui* [1]. Tel est le but de son Premier Avènement : sauver le monde. Aussi *Celui qui croit en lui n'a pas à craindre de condamnation* [2].

Mais que Dieu se montre d'une implacable justice envers les contempteurs de son Verbe Incarné ! Il n'attend même pas la seconde venue du Christ, pour les juger et les perdre, dès maintenant ils sont condamnés. *Celui qui ne croit pas est déjà condamné parce qu'il ne croit pas au Nom du Fils unique de Dieu* [3], parce qu'il outrage Dieu dans la plus étonnante de ses miséricordes. Saint Paul complète avec véhémence ce que Jésus-Christ disait avec un calme divin. « Si le violateur de la Loi de Moïse était sans miséricorde mis à mort, quel plus rigoureux supplice ne méritera pas celui qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, traité comme une immondice le Sang du testament, infligé l'outrage à l'Esprit de la grâce ». Tel est le crime de l'incrédule.

Joan., III, 17.
Joan., III, 18.
[3] Joan., III, 19.

Après que Dieu nous a livré son Fils unique, et, dans le sang de ce Fils, baigné nos âmes par une complète régénération, et dans ce même Sang institué le Sacrement de pénitence qui les ressuscite perpétuellement; après que Dieu nous a comblés de pareilles grâces et comblés de pareils bienfaits, outrager Dieu, mépriser Dieu, le couvrir d'un transcendant dédain, refuser toute foi à sa parole, tout retour à son amour, que reste-t-il à ces misérables qu'une justice sans merci, une expiation sans espérance?

Car enfin quelle excuse présenteront-ils qui puisse légitimer leur refus de croire et de pratiquer? *Voici le motif de leur condamnation: c'est que la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière* [1]. Jésus-Christ a projeté sur le monde une clarté qui ne laisse place ni au doute ni même à la moindre indécision. Par Lui nous savons la vérité entière sur Dieu et sur nous, sur le présent et sur l'avenir, sur nos destinées éternelles et les moyens d'y parvenir. Il nous a tout dit!

Et pourquoi les hommes préfèrent-ils à ces divines clartés la triste nuit de leur ignorance? Le Sauveur en donne la véritable et honteuse raison: *parce que leurs œuvres sont mauvaises. Car celui qui fait le mal hait la lumière, et il ne vient point à elle de peur que ses œuvres ne soient découvertes* [2]. Est-ce que le voleur, est-ce que l'impudique, ne recherchent pas avant tout l'obscurité et ne redoutent pas avant tout la clarté du jour? Ne cherchons pas d'autre cause à l'incrédulité d'un grand nombre. Voulant pécher sans entrave,

[1] Joan., III, 19.
[2] Joan., III, 20.

et, s'ils le peuvent sans remords, ils repoussent une vérité qui met à nu leurs turpitudes. De là la haine séculaire du vice contre le Christianisme.

Mais celui qui fait le bien vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles ont été faites en Dieu [1]. Nulle conversion d'hérétiques ou d'incrédules n'est à espérer sinon de ceux qui sont résolus de quitter le vice pour la vertu. Ces derniers mots du Sauveur n'atteignaient-ils pas aussi Nicodème ? N'étaient-ils un reproche indirect à sa pusillanimité ? Son respect humain lui avait fait choisir l'ombre protectrice de la nuit pour venir à Jésus-Christ qu'il quitta vraisemblablement à l'aube naissante. Nous ne le retrouverons pas auprès de Jésus ; tout au plus, dans le Conseil, élèvera-t-il pour lui une voix timide. La semence germera cependant. Nicodème partagera avec un autre Juste l'honneur de la divine Sépulture, et nul doute que la Pentecôte n'ait achevé dans la vaillance ce que Jésus-Christ avait commencé dans la crainte.

MISSIONS EN JUDÉE
DERNIER TÉMOIGNAGNE DE JEAN-BAPTISTE

Jésus-Christ s'éloigna de Jérusalem très peu de temps après l'entretien avec le Sanhédrite Nicodème, et, durant près de huit mois évangélisa la Judée. *Jésus se rendit dans la terre de Judée avec ses disciples. Il y demeurait avec eux et baptisait.* Si nous nous rappelons la mission que le Sauveur inaugurait, qui était de prêcher aux foules la pénitence et le salut, il nous sera

Joan., III, 22.

facile de nous retracer son itinéraire. Il avait semé sa doctrine et ses miracles dans la populeuse Jérusalem ; il retrouvait sur les rives du Jourdain d'autres multitudes prêtes à écouter sa voix. C'est donc là que vraisemblablement nous devons le chercher. Quelle était sa prédication ? L'Évangile nous le dit : il continuait les appels de son Précurseur à la pénitence, il éveillait la foi en sa divine Personne et quand les âmes se trouvaient suffisamment préparées, ses apôtres leur conféraient le baptême. Dès lors le divin Maître déployait la force invincible unie à la suave douceur qui marquèrent les trois années de sa vie publique. Dès lors aussi il subit les haines d'ennemis acharnés à le perdre, et il ne prêcha plus qu'au milieu des dangers qu'il daignait essuyer pour nous donner l'exemple de l'intrépidité et de la patience, et aussi pour montrer la réalité d'une nature humaine toute semblable à la nôtre.

Il semble assez étrange que Jésus, commençant à prêcher, Jean continuât sa prédication et son baptême. Mais si nous réfléchissons, les raisons ne feront pas défaut. S'il eût brusquement abandonné l'éclat et les fruits de sa mission, ses disciples, déjà mordus par l'envie, eussent avivé leur animosité naissante contre Jésus. Jean lui-même eût paru céder à un secret dépit en face d'une gloire grandissante et qui éclipsait déjà la sienne. Mais surtout, désertant le théâtre où tant de disciples se réunissaient encore, il perdait l'occasion de proclamer la mission et la divinité de son Maître, et nous avons vu que tous ses efforts se concentraient sur ce but.

Une occasion ne tarda pas à naître qui lui permit de donner son dernier et éclatant témoignage. Les mauvaises dispositions de ses disciples venaient de s'accroî-

tre encore après une discussion qu'ils avaient eue avec un Juif au sujet du baptême conféré par leur maître. *Une discussion s'éleva entre les disciples de Jean et un Juif au sujet du baptême* [1], dont il niait probablement la pleine efficacité au profit du baptême de Jésus. Leur dépit et leur mauvais vouloir percent dans leur langage. *Ils vinrent à Jean et lui dirent: Maître, Celui qui était avec vous au-delà du Jourdain et à qui vous avez rendu témoignage, voilà qu'il baptise et tout le monde va à lui* [2]. Mauvaises paroles qui suintent l'orgueil blessé et l'envie. Voyez d'abord comme ils taisent le nom de Jésus, ce nom que Jean avait tant de fois acclamé et que des œuvres divines venaient d'illustrer déjà si magnifiquement. Pour eux c'est « un quelconque », un disciple à leur taille, un premier venu : *Celui qui était avec vous*. Et d'où lui vient cette prééminence dont il se targue ? De Jean-Baptiste seul. Jean seul l'a fait connaître, l'a grandi, l'a illustré : *Celui auquel vous avez rendu témoignage*. Et le voilà maintenant qui abuse contre vous de la notoriété qu'il vous doit, il attire à lui ses disciples, les fait siens et *tout le monde court à lui*.

Nous détournant de ces laideurs de la passion humaine, admirons le Saint Précurseur dans sa réponse et le nouveau témoignage qu'il rend à Jésus-Christ.

II. — Son but unique est de montrer en Jésus-Christ le Dieu venu du ciel pour sauver les hommes, mais comme il s'adresse à des âmes aigries il ménage leur susceptibilité et n'avance que par degrés dans sa Con-

[1] Joan., III, 25.
[2] Joan., III, 26.

fession, tout en la rendant explicite et formelle. *Nul ne peut rien s'attribuer qu'il ne l'ait reçu du ciel*. Si Jésus-Christ apparaît manifestement divin dans ses œuvres ; s'il est impossible qu'un homme parle, agisse, triomphe, comme lui, de tout ce qui brise une force humaine ; s'il est évident qu'il a tout reçu du ciel d'où il vient, quelle folie et quel crime de le combattre, puisque le combattre c'est s'attaquer à Dieu ? Tous les faux christs et les faux prophètes qui ne tiennent que de la terre leur trompeuse mission et leur fallacieuse puissance disparaissent en un moment. Celui là seul qui est du ciel a pour lui tous les siècles. Et s'il surpasse tout en puissance, s'il est le Dieu tout puissant, quel motif de joie, quelle source d'inépuisables bienfaits ? Certes ! ce n'est pas son témoignage qui glorifiera Jésus-Christ, mais la divinité que Jésus-Christ renferme sous la frêle enveloppe de sa nature humaine.

Les disciples venaient d'évoquer le témoignage rendu à Jésus-Christ par leur Maître ; Jean aussi l'évoque et s'en sert pour appuyer son affirmation que Jésus est du ciel, est Dieu. D'où venait sa mission, sinon du Ciel ? Et quelle était cette mission sinon de révéler la présence et la divinité de Jésus ? Or ses disciples ont foi en lui ; pourquoi, dès lors, se refuseraient-ils à croire à son témoignage ? Le fait seul d'être ses disciples les amène donc à confesser Jésus-Christ. *Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : je ne suis point le Christ, mais j'ai été envoyé devant Lui* [1].

Qu'est-ce donc que Jean ? et qu'est-ce donc que Jésus ? Apprenons-le d'une gracieuse image. Le Fils de Dieu aimait la nature humaine, il l'aimait d'un tel amour

[1] Joan., III, 27-28.

que, même après sa chute, loin de la délaisser il se résolut à la refaire plus belle et à se l'unir comme épouse. L'Incarnation et la Rédemption ne sont donc rien autre que les mystérieuses fiançailles qui unissent Dieu à notre nature. Et Jean, quel fut son rôle, sa mission, son honneur, son ineffable joie ? D'être « l'ami » de l'Époux, de présenter l'Époux à son épouse, d'assister aux noces divines qui se préparent dans la parole et dans la foi. L'ami se tient modestement à l'écart, il s'efface ; le premier rang et les hommages sont à l'Époux, et sa joie repose comme sa gloire dans ce titre « d'ami de l'Époux ». *Celui qui a l'épouse est l'époux, mais l'ami de l'époux qui est présent et écoute est transporté de joie quand il entend la voix de l'époux. A moi voilà ma joie que je goûte dans sa plénitude* [1].

Jean en appelle maintenant à l'avenir. *Il faut maintenant qu'il croisse et que moi je diminue* [2]. C'est la prophétie de l'avenir. Venu sur la terre pauvre et inconnu, cachant durant de longs jours sa divinité « sous les dehors de l'esclave », l'Homme-Dieu rayonnera à travers tous les siècles ; sa gloire ne cessera de grandir avec sa puissance, tout s'effacera devant Lui ; il sera le Dominateur du monde, et aucune force humaine, aucune tentative de rebellion n'ébranlera son empire à jamais.

Car enfin Jésus-Christ est Dieu. Si aucune domination ne surpassera la sienne, si aucune gloire n'éclipsera sa gloire, c'est qu'il est Dieu. *Celui qui vient d'En-Haut est au-dessus de tous* [3]. Tout ce qu'a dit et fait Jean est inférieur, petit, terrestre, en comparaison des

[1] Joan., III, 29.
[2] Joan., III, 30.
[3] Joan., III, 31.

paroles et des œuvres de Jésus : *Celui qui vient de la terre est terrestre, ses paroles aussi ; Celui qui vient du Ciel est au-dessus de tous* [1]. Si Jésus-Christ nous parle, ce sont les révélations du ciel qu'il nous apporte ; s'il agit ce sont les actions mêmes d'un Dieu ; s'il commande ce sont des ordres divins, tout ce que Jésus-Christ a donné au monde, il l'a pris des Cieux. *Ce qu'il affirme, il l'a vu et il l'a entendu* [2]. Et le grand crime de l'incrédule sera, en repoussant la doctrine de Jésus-Christ, de « refuser le témoignage d'un Dieu ». Il est Fils consubstantiel de Dieu, égal à Dieu, « Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu » ; il est venu en ce monde envoyé par son Père pour sauver et éclairer le monde, la plénitude de la divinité réside en Lui ; il est le Fils bien aimé du Père, et « le père lui a remis tous les pouvoirs entre les mains ».

Tout ce qui précède nous amène à une conséquence formidable qui est ce par quoi Jean termine son témoignage. *Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. Celui qui ne croit point au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui* [3]. Aux fidèles et aux élus de Dieu la foi et avec la foi la vie. Non point cette vie d'un jour que nous menons ici-bas, mais une éternelle vie dans la Patrie du bonheur. Seulement la foi qui nous sauve n'est pas une foi vide d'œuvres et de vertus. Croire en Jésus-Christ c'est lui obéir et l'imiter.

D'autre part malheur *à ceux qui ne croient pas au Fils* [4] ! « qui foulent aux pieds le Fils de Dieu » par le

[1] Joan., III, 31-32.
[2] Joan., III, 32.
[3] Joan., III, 36.
[4] Joan., III, 36.

méprisant dédain avec lequel ils le traitent, par l'ingratitude qu'ils opposent à ses bienfaits et le volontaire aveuglement à la lumière de sa révélation. Les malheureux sont à tout jamais perdus, parce que *la colère de Dieu demeure sur eux*. S'ils n'avaient à faire qu'à l'Homme-Dieu, peut-être son cœur s'attendrirait-il. Mais c'est « la colère de Dieu », c'est un Père vengeant son Fils des outrages dont les pécheurs et les incroyants l'ont abreuvé. Cette colère « demeure », elle est irrémissible, elle sera éternelle.

Tel fut le témoignage de Jean. Ce fut le dernier, car peu après il fut jeté en prison par Hérode et peu après subit son glorieux martyre.

Jésus, à la nouvelle de l'emprisonnement du Précurseur, sachant d'ailleurs que les Pharisiens s'inquiétaient de voir qu'il faisait plus de disciples et qu'il baptisait plus que Jean (bien qu'il ne baptisât pas lui-même, mais ses disciples), Jésus quitta la Judée et, sous l'impulsion de l'Esprit, il retourna en Galilée [1].

Jésus, en quittant la Judée, cédait donc devant l'animosité des Pharisiens, l'attitude menaçante d'Hérode et l'inique jalousie des disciples de Jean-Baptiste ? Oui Jésus cédait. Jésus qui se montrait constamment Dieu dans ses miracles, n'avait garde de voiler les faiblesses volontaires de la nature humaine qu'il nous importait autant de reconnaître et de confesser que sa Nature Divine. Il cédait pour donner à son Église l'exemple d'une humble patience en face d'ennemis conjurés pour la perdre.

Son départ de la Judée contenait une prophétie for-

[1] Matt., IV, 12. Marc., I, 14. Joan., IV, 3.

midable, celle de l'abandon où laisserait les Juifs leur refus obstiné de recevoir le Messie Sauveur. Ce que fait Jésus-Christ, ses Apôtres le feront après lui et diront : « Nous devions tout d'abord vous prêcher la parole de Dieu, mais puisque vous vous en jugez indignes nous nous tournons vers les nations ». C'est ainsi que, forcé par l'animosité juive Jésus traversait la terre infidèle de Samarie[1]. Il la traversait « sous l'impulsion de l'Esprit », et l'Esprit lui montrait l'une des plus gracieuses conquêtes de sa grâce, et avec cette conquête de la pécheresse de Sichar la conversion de tout un peuple.

LA SAMARITAINE

I. — Ce peuple des Samaritains s'offre à nous comme demi idolâtre ; il fut primitivement composé d'étrangers que Salmanasar, après l'invasion de la terre sainte, substitua aux tribus d'Israël emmenées captives. Quelques Israélites y étaient restés mêlés, mais ne purent arrêter les excès d'un culte idolâtrique, monstrueux par sa luxure et sa cruauté. Quand Dieu châtia ces idolâtres et les terrifia, ils consentirent à recevoir quelque instruction d'un prêtre Juif, et, à leurs anciennes superstitions, mêlèrent le culte de Jéhovah grossièrement approprié à leurs erreurs. Ils reçurent l'Écriture, dont ils ne gardèrent que le Pentateuque, et conservèrent la notion assez vague d'un Messie qui devait être le « guide », le « convertisseur » du monde. On conçoit l'éloignement que les Israélites conçurent pour ces

[1] Joan., IV. 4.

étrangers implantés dans leur pays et hostiles à leurs croyances. L'éloignement se changea en haine profonde, quand les Samaritains eurent bâti sur le mont Garizim un temple à l'instar de celui de Jérusalem, et prétendirent y adorer Dieu tout comme dans la Cité Sainte. Plus aucun rapport ne subsista désormais entre la Samarie et le reste de la Judée, et les prescriptions les plus sévères interdisaient aux Israélites tout contact avec des infidèles abhorrés. Jésus-Christ garda pour ses disciples les mêmes défenses et leur interdit toute prédication dans la terre Samaritaine. Quant à Lui, Maître du monde, abrogateur des préceptes Mosaïques, Sauveur de tous les hommes, il ne pouvait observer une réserve qu'il jugeait devoir maintenir chez ses disciples, et la merveilleuse conversion des habitants de Sichar montre trop comment ils méritaient la venue du Dieu Rédempteur.

Jésus devait traverser la Samarie. Il arriva dans une ville de ce pays nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Là se trouvait le puits de Jacob [1]. Nous étonnerons-nous de cette description minutieuse ? Mais l'Évangéliste veut faire ressouvenir les Israélites des illustrations de leur ancienne histoire qui provoquera en eux de salutaires regrets, et de leurs prévarications qui les firent chasser d'une terre qu'avaient possédée leurs ancêtres. Abraham y avait dressé sa tente, Jacob avait aimé cette contrée, Joseph y avait sa sépulture, chaque site gardait un sanctifiant souvenir. Mais le péché d'Israël avait amené la vengeance divine et cette contrée si bénie n'était plus qu'une terre souillée et ennemie. Et c'est en elle que le

[1] Joan., IV, 4-5.

Fils de Dieu venait maintenant offrir la réconciliation et le salut que la Judée repoussait.

Jésus fatigué du voyage s'était assis sur le bord du Puits. Il était environ la sixième heure [1]. Ces courtes paroles en disent long à notre piété et à notre cœur. Pauvre et dénué de tout allègement, le Sauveur du monde fournit, toujours à pied, les longues étapes de sa vie apostolique. Le froid le glace, la chaleur torride l'exténue, les longues marches le brisent, il tombe épuisé sur les pierres du « Puits de Jacob ». Le jour il prêche, les nuits entières il les passe dans la solitude des montagnes, et, « si les renards ont leur tanière et les oiseaux leurs nids, le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête ». La faim le presse et aucun souci de la nourriture n'a prévu le repas nécessaire, et, ainsi que David l'avait vu dans le lointain de la Prophétie, « il se désaltère en chemin à l'eau du torrent ». C'est ainsi qu'il montre au vif la réalité de sa nature humaine, et comment, si ses œuvres le révèlent un Dieu, les détresses et les défaillances de la chair nous le montrent un homme. *Jésus fatigué du voyage s'était assis sur le bord du Puits* [2]. Il formait ainsi les disciples qui le suivaient à ne tenir que bien peu de compte des besoins de la nature, et surtout à fuir les délicatesses du bien être. En mainte occasion nous voyons les disciples gardiens fidèles de ces austères traditions. Embarqués sur le Lac ils ont oublié de prendre des pains avec eux. Le long des champs nous les trouvons réduits, faute de nourriture, à broyer des épis dans leurs mains. Ici ils ont laissé leur Maître seul « et sont allés jusqu'à la

[1] Joan., IV, 6.
[2] Joan., IV, 6.

ville pour acheter des provisions ». Quelle leçon pour notre amour du bien être, pour notre grossière gourmandise, pour nos excès de table ! L'aube est naissante que nous sommes déjà absorbés par les préoccupations de nos repas, donnant toujours aux besoins matériels la prédominance sur les nécessités spirituelles, tout ardeur pour nos corps, tout de glace pour nos âmes.

Mais une autre leçon se dégage de cette scène. Voyez ce Dieu, Dominateur et Maître de toutes choses, voyez-le sous sa bure, assis sur la pierre, seul, sans cortège d'honneur, sans suite, sans même un compagnon de voyage ; pas un de ses disciples n'est resté près de lui ; son palais est une ruine, son trône une pierre, pauvre et inconnu voyageur dans un lieu désert ! Ainsi, après Lui, nous apparaîtront ses Apôtres. Déjà illustres par leurs prédications et leurs miracles, conquérants du monde entier, objets d'admiration pour tous les peuples ils s'offrent à nous sous l'aspect le plus humble, sans aucun des dehors fastueux des grands de la terre. Qu'elle nous est bonne cette vision de la simplicité et de la pauvreté apostoliques, à nous dont les demeures ne sont jamais trop luxeuses, ni le train de vie trop fastueux, ni la suite trop nombreuse, ni la table trop riche, ni la mise trop élégante ! Contemplons sur la pierre où il repose le Fils du Très Haut.

II. — Et encore n'était-ce pas au repos mais à une fatigue nouvelle que Jésus venait au Puits de Jacob. *Voici que survint une femme de la Samarie pour puiser de l'eau*[1]. C'est cette femme bienheureuse que

[1] Joan., IV, 7.

la grâce attendait, dont le Sauveur va faire une croyante, une convertie, un apôtre.

Parfois, mais rarement, Dieu renverse et transfigure une âme par un coup de foudre, comme saint Paul sur le chemin de Damas. Le plus souvent c'est lentement, par progrès successifs, que la conversion s'opère. La grâce arrête d'abord l'âme au milieu de ses dissipations et de son indifférence ; une impression passe sur elle qui lui fait jeter vers les choses supérieures un regard plus attentif ; après, elle se sent prise de vagues désirs, la terre ne lui suffit plus, les satiétés du plaisir lui pèsent, elle rêve un monde plus haut et des jouissances plus pures et plus vives : c'est à ce moment que la foi lui entrouvre quelques divines perspectives, et que Jésus-Christ se montre dans un lointain encore mal défini. Mais la vision s'approche, se précise, s'impose victorieusement, Jésus dit à l'âme : « Ego Sum, » c'est Moi. L'âme est conquise, et brûlante d'amour, héroïque dans les sacrifices que toute conversion réclame, elle abandonne ce qui faisait naguère son fallacieux bonheur et ses vaines jouissances.

Telle est la conversion d'une âme par la grâce, telle nous apparaîtra celle de la pauvre pécheresse de la Samarie.

Elle est venue au Puits de Jacob remplie des sollicitudes quotidiennes, peut-être des pensées désordonnées de sa vie coupable. Un mot du Sauveur, en l'étonnant et en arrêtant sur lui sa curiosité, la prédispose aux illuminations qui vont suivre. *Donne moi à boire, lui dit Jésus* [1]. Interpellée ainsi la Samaritaine jette les yeux sur l'inconnu qu'elle voit assis sur le bord. C'est

Joan., IV, 7.

un Juif que son langage ou sa mise lui fait reconnaître, et sans se permettre aucun blâme, elle lui fait néanmoins remarquer qu'il enfreint la défense faite aux Juifs de communiquer avec les Samaritains. *Comment vous, Juif, me demandez-vous à boire à moi qui suis une femme de la Samarie? Les Juifs n'ont aucun rapport avec les Samaritains* [1].

L'attention est une première préparation : la curiosité, la vue d'un idéal mystérieux, le regard jeté sur un monde nouveau et inconnu, y succèdent et produiront de plus puissants effets. *Si tu savais le Don de Dieu, reprit Jésus; si tu savais qui est Celui qui vient de te dire : « donne moi à boire, » peut être lui en eusses-tu demandé et il t'eût donné de l'eau vive* [2] *!* La parole de Jésus a porté coup; ce langage, cette vue, la majesté douce et grave, le regard profond de Celui qui l'interpelle ainsi, son offre mystérieuse, tout impressionne vivement la Samaritaine. Sans doute, elle est loin de concevoir ce qu'est « cette eau. » Bien moins encore soupçonne-t-elle que c'est un Dieu qui la lui promet, mais déjà ce Juif étranger n'est plus un homme ordinaire et son offre qu'elle ne peut comprendre ne laisse pas que de tenter vivement sa curiosité. Qu'elle est différente des Juifs, cette pauvre femme !

Eux, qui ne cessent d'entendre les enseignements et de voir les miracles de Jésus, ne s'y intéressent que pour les calomnier et les rejeter. La Samaritaine, au contraire, devient ardente à connaître « ce don de Dieu. » *Seigneur, dit-elle, Vous n'avez rien pour en puiser et le puits est profond; d'où pouvez-vous donc tirer de*

[1] Joan., IV, 7, 9.
[2] Joan., IV, 10.

l'eau vive[1] ? Quelle est cette eau? D'où vient-elle ? Comment la pourrais-je acquérir ? Mais vous même qui êtes-vous ? Aucun autre homme ne pourrait faire ce que vous me promettez, Jacob lui-même, notre ancêtre, n'a pu donner que l'eau de ce puits : *Êtes-vous plus grand que notre Père Jacob*[2] ?

Instruits comme nous le sommes des mystères de la grâce, nous savons nous autres ce que la Samaritaine ne pouvait qu'à peine entrevoir. Cette « eau vive » c'est la grâce, c'est le Sacrement qui, de simples créatures humaines, fait de nous des êtres célestes et divins, qui nous rassasie délicieusement dès cette vie en éteignant en nous les soifs malsaines des passions et en nous inondant de joies surnaturelles, mais n'aura qu'au Ciel son plein et éternel rejaillissement. Jésus-Christ affectionnait cette image de l' « eau vive » que nous lui entendrons plusieurs fois employer. Parfois, aussi la grâce ce sera le « feu, » la flamme active et dévorante, le vaste et brillant incendie qui brûle nos scories humaines et fait étinceler l'or pur de nos âmes divinisées. Le Précurseur nous annonçait déjà que nous serions baptisés « dans l'Esprit et dans le feu. » Ici, c'est sous le symbole de l'eau que s'offre à nous la grâce : image aussi juste qu'elle est gracieuse. C'est cette eau divine qui, arrosant nos âmes, en fait le jardin de Dieu, resplendissant sous sa parure de fleurs et riche dans l'abandance de ses fruits. C'est l'eau qui éteint les impures ardeurs des passions, c'est l'eau qui lave nos souillures, c'est l'eau qui, « en jaillissant jusqu'à la vie éternelle, » nous assure de divines et perpétuelles satiétés.

[1] Joan., IV. 11.
[2] Joan., IV, 12.

La Samaritaine se méprend encore, assurément elle ne peut s'élever au mystère de la grâce, mais au moins entrevoit-elle quelque chose de bien supérieur à l'eau terrestre, comme déjà elle entrevoit en Jésus plus qu'un homme. Combien elle se montre plus docile que Nicodème, qui aux révélations du Sauveur ne savait jamais opposer que ses « pourquoi » et ses « comment ! » Elle ne comprend pas, mais elle désire comprendre, elle interroge avec respect, elle accepte la vérité à mesure que la vérité se présente ; on peut découvrir en elle des aspirations vers une autre existence et vers des biens supérieurs, après que Jésus lui eut dit : *Quiconque boira de l'eau de ce Puits aura soif encore, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif* [1]. Comment aurait soif celui qui posséderait au dedans de lui quelque intarissable fontaine ? *L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante pour la vie éternelle* [2]. A ces mots, ses désirs s'enflamment ; à la froideur de Nicodème, aux dédains injurieux des Juifs, la Samaritaine oppose un désir véhément et une ardente prière : *Seigneur, donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici en puiser* [3].

A cette âme ainsi préparée, la lumière va se faire plus v ve. Jusqu'ici, la Samaritaine n'a fait que soupçonner en Jésus un être supérieur, mais sans notion précise, Jésus, tout à coup, lui apparaît comme Prophète. Il lit dans son âme, son regard a percé dans les honteux mystères de sa vie : *Va, lui dit Jésus, appelle ton mari. — De mari, répondit-elle, je n'en ai point. — Tu as bien*

[1] Joan., IV, 13.
[2] Joan., IV, 14.
[3] Joan., IV, 15.

dit : « je n'ai point de mari. » Tu en as eu cinq et celui avec lequel tu vis maintenant n'est pas ton mari : tu as dit vrai. — Seigneur, s'écria la femme, je vois que vous êtes Prophète [1].

C'était beaucoup de voir en Jésus un Prophète ; ce n'était rien encore au prix de la suprême révélation qui allait se faire. Car, on n'amoindrit pas le Christ, on ne le « délie » pas, comme parle saint Jean : il est l'Homme-Dieu ou il n'est rien ; on confesse sa divinité, ou on le renie, et Dieu renie à son tour la demie confession qui lui est une injure. Jésus-Christ n'est pas un grand homme, il n'est pas un grand génie, il n'est pas un grand bienfaiteur de l'humanité : Jésus-Christ est Dieu ; il est le Dieu fait Homme descendu du ciel pour sauver le monde. La Samaritaine s'approche peu à peu de cette dernière et sublime confession de foi. Admirons en attendant son humilité courageuse. Que d'autres se fussent irrités ou retirés en voyant mises à nu les turpitudes de leur vie ; car rien ne nous est plus insupportable que de nous savoir découverts dans des secrets honteux. Loin de fuir, la Samaritaine supporte son déshonneur et celui qui le lui révèle, bien différente en cela de ces Juifs que le plus léger reproche, la moindre allusion du Sauveur exaspère, et qui lui vouent, pour avoir dénoncé leurs vices cachés, une inextinguible haine.

La Samaritaine semble plus heureuse d'avoir devant elle un prophète que douloureusement blessée par sa révélation déshonorante. Etait-ce une âme secrètement travaillée par la pensée religieuse ? A travers les excès de sa vie avait-elle conservé, à défaut d'une foi pure, au moins le désir d'être instruite d'une religion qu'elle

[1] Joan., 16, 17, 18.

ignorait ? Les préoccupations Messianiques, qui remplissaient la Judée et le monde, remplissaient-elles aussi son âme ? On serait tenté de le croire en voyant avec quel empressement elle profite, pour s'éclairer, de la présence d'un Prophète. Où est la vérité, à Jérusalem ou à Samarie ? Où est le vrai culte et la vraie manière de servir Dieu ? Sont-ce les ancêtres qui ont adoré en cet endroit qu'il faut suivre, ou bien les Juifs sont-ils seuls successeurs légitimes des Patriarches ? *Nos Pères ont adoré sur cette montagne* [1], et vous, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer ? N'admirez-vous pas cette Samaritaine, qui, laissant là les préoccupations terrestres, ne songeant plus même à cette eau pure dont elle désirait tout à l'heure l'intarissable source, se livre toute entière à la découverte du problème religieux ? Nous autres, nous en éloignons nos pensées et nos désirs ; quand vient dans le silence et l'abri du sanctuaire l'heure du sermon, nous n'y prêtons qu'une attention distraite et une âme sans feu, parce que les choses de la terre seules nous enchantent et nous absorbent, et que le bien surnaturel nous laisse froids et engourdis. Aussi nous restons inertes et inféconds dans notre ignorance des mystères de la foi, tandis que la Samaritaine est de plus en plus illuminée des divines clartés. Elle apprend de la bouche du Sauveur, d'abord que le vrai culte de Dieu ne s'est conservé que dans le peuple Juif, que l'Ancien Testament est la préface du Nouveau, et que Jérusalem renferme seule les promesses de l'avenir. Mais surtout elle entrevoit que ce culte figuratif va prendre fin, que la plénitude des temps est arrivée et que le vrai culte, tel que Dieu le réclame, va être inauguré dans le monde tout

[1] Joan., IV, 20.

entier. Encore une lueur qui se projette sur le Messie, encore un pas fait vers la suprême révélation. *Femme, crois moi. L'heure est proche où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez tous ce que vous ne connaissez point; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure arrive et déjà elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité, car ce sont de tels adorateurs que veut le Père. Dieu est esprit et ceux qui l'adorent le doivent adorer en esprit de vérité* [1]. L'ancien culte était plutôt matériel; tout y était institué pour frapper les sens; le sang des victimes, les cérémonies grandioses, les magnificences du Temple, parlaient plus aux sens qu'à l'intime de l'âme, et c'était l'âme, l'intellligence, le cœur, dont Dieu voulait l'hommage et où devait s'asseoir son empire. En un mot, les temps de l'Ancienne Alliance étaient achevés, et l'heure du Messie était venue.

Les idées Messianiques que possédait la Samaritaine se réveillent en elle et la description du culte nouveau que vient de lui faire Jésus-Christ la rapproche de plus en plus du Messie attendu. *Je le sais, dit-elle, le Messie qu'on appelle Christ doit venir. Lorsqu'il sera venu il nous instruira sur toutes choses* [2].

Jésus, juge le moment venu de se révéler. Il a peu à peu préparé cette âme docile et bien disposée ; la Samaritaine voit déjà en lui un Prophète, elle aspire à ses dons, elle entrevoit plus que la terre dans ses promesses mystérieuses, elle sait que l'heure est venue où

[1] Joan., IV, 21-25.
[2] Joan., IV, 25.

Dieu se révèlera dans un culte tout spirituel; sans doute, aussi une majesté étrange, surhumaine, s'étend sur la figure du Sauveur, un éclair de divinité brille dans son regard, et quand il prononce la suprême parole: « le Messie, *c'est moi*[1]. » La foi entre irrésistible, triomphante, dans cette âme bienheureuse, et avec la foi l'ardeur du dévouement et de l'amour. Ivre de joie, transportée hors d'elle-même, elle laisse tout pour aller chez les siens annoncer Jésus-Christ : *Laissant là son urne elle courut à la ville* [2].

III. — Les disciples rentraient à ce moment, et trouvaient leur Maître exténué selon le corps, mais ravi dans sa sainte âme d'un transport de joie et d'amour. Aussi quand ils l'obligent à prendre quelque nourriture *Maître, mangez donc* [3]. Lui, ne songeant qu'à la rédemption du monde, au salut universel des âmes, à la gloire qui allait en revenir à son Père, aux biens célestes, aux satiétées surnaturelles dont allaient être remplis le ciel et la terre: *J'ai, leur répondit-il à prendre une nourriture que vous ignorez* [4]. Et comme ils se méprennent, croyant que durant leur absence quelqu'un lui a apporté à manger, il leur découvre la divine faim qui le presse et la divine nourriture qui l'apaisera. *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre* [5]. Cette œuvre était de sauver le monde, de réunir en un seul bercail les brebis dispersées et sans pasteur, de

[1] Joan., IV, 26.
[2] Joan., IV. 28.
[3] Joan., IV, 31.
[4] Joan., IV, 32, 33.
[5] Joan., IV, 34.

secourir les déshérités, de relever les faibles, d'évangéliser les pauvres, de donner à tout ce qui souffre l'espérance et le salut. Les Disciples s'étonnent de voir leur Maître converser avec une Samaritaine. Sans oser l'interroger, ils ne cachent pas leur surprise. Que sera-ce donc quand ils sauront que, franchissant les frontières Juives, c'est de la terre entière que Jésus procurera le salut, que le royaume de Dieu va s'ouvrir à tous les hommes et que les humbles y seront les plus honorés?

Voilà l'œuvre dont l'Homme-Dieu fait sa nourriture ; voilà le triomphe dont sa sainte âme sera éternellement rassasiée.

Et cette œuvre n'est pas reculée à une date lointaine, elle commence, elle est déjà en pleine exécution. *Ne dites-vous pas : quatre mois encore et la moisson arrive? Et moi je vous dis : levez les yeux et voyez ces campagnes, elles sont déjà blanches pour la moisson*[1]. Jésus, dans ces mots, parlait aux yeux autant qu'à l'esprit de ses disciples, car les habitants de Sichar entraînés par la Samaritaine descendaient en foule la colline et figuraient au loin les épis dorés d'une opulente moisson. Cette moisson dont les habitants de Sichar n'étaient pour ainsi dire que les premières gerbes, n'était autre que la conversion du monde, la prédication de l'Évangile par toute la terre, la fondation de l'Église, le royaume universel des âmes. Jésus-Christ eût pu, sans employer d'image, faire à ses disciples cette grandiose annonce, mais, outre que les images frappent plus l'esprit et laissent de plus vivaces souvenirs, le moment n'était pas venu encore de leur parler ouvertement. C'est en continuant la même figure que le Sauveur enseigne cette belle et

[1] Joan., IV, 35.

profonde vérité que le Christianisme est ancien comme le monde, que lui-même est annoncé depuis tous les temps, et que l'Évangile était en germe dans l'Ancienne Loi. La moisson est mûre et ses Apôtres vont la recueillir par tout l'univers, mais cette moisson est ensemencée depuis de longs siècles. Elle commence à l'être, au Paradis terrestre par l'annonce du Rédempteur à venir; les Patriarches continuent ces divines semailles; les prophètes les activent, la Loi Ancienne enfante peu à peu la Nouvelle, le Messie en fait tout le fond et y est sans cesse représenté en figures. C'est donc dans des champs préparés par d'autres que les Apôtres entreront : *Ainsi se justifie l'adage : autre est le semeur, autre le moissonneur. Je vous ai envoyés moissonner où vous n'aviez point travaillé. D'autres ont travaillé, et vous, vous êtes entrés dans leurs travaux* [1]. Là s'arrête la justesse du sens de l'adage. Car pour les fruits perçus également par ceux qui sèment et ceux qui moissonnent, le sens est tout différent. Dans le travail des champs les labeurs ingrats, les fatigues, l'assaut des pluies et des tempêtes sont aux semeurs, tandis que la moisson se recueille sous un ciel d'été et les splendeurs d'un soleil qui apporte la joie aux travailleurs. Dans les travaux de l'Evangile, au contraire, semeurs et moissonneurs, Prophètes et Apôtres, goutent les mêmes joies divines et reçoivent les mêmes récompenses. *Celui qui sème a autant sujet de se réjouir que celui qui moissonne. Celui qui moissonne reçoit sa récompense et recueille le fruit pour la vie éternelle* [2]. Mais gardons-nous de croire que les Justes qui vivaient avant Jésus-

[1] Joan., IV, 36-37.
[2] Joan., IV, 36.

Christ aient vécu sans sa grâce et n'aient pas acquis cette vie éternelle comme récompense de leurs travaux.

IV. — Que la vue de ces grands ouvriers de l'Evangile ne nous fasse pas oublier l'humble Samaritaine. Nous avons vu comment, ravie et transfigurée aux dernières paroles du Sauveur : « *le Messie c'est moi qui te parle* », elle avait précipitamment quitté le puits de Jacob, sans plus s'inquiéter de son urne et de l'eau qu'elle était venu puiser. Modèle admirable que l'Evangile propose à nos sollicitudes et à nos cupidités terrestres. Apprenons nous aussi, quand il s'agit de notre âme, des choses saintes, des biens surnaturels, à préférer le ciel à la terre, l'éternité au temps, l'âme au corps, Dieu au monde. Apprenons aussi à devenir apôtres, à évangéliser ceux qui nous entourent et à les amener à Jésus-Christ. A peine entrée dans Sichar la Samaritaine convie à l'entendre tous ses concitoyens. Elle vient de voir un Prophète, qui lui a révélé les excès de sa vie, elle n'ose pas dire de suite « c'est le Messie » ; mais le présente sous la forme dubitative plus modeste et plus insinuante. Elle eut froissé ses concitoyens en leur imposant une croyance, elle obtient d'eux le désir de s'instruire en leur disant « *Ne serait-ce pas le Christ* [1] »? Sa prudence et son habileté deviennent de la profondeur, quand elle conclut en ces mots : « *Venez et voyez* ». Tel est le mot de la foi catholique. Ce n'est pas d'emblée que l'Eglise propose à notre foi ses mystères et ses dogmes, mais après qu'elle nous a présenté les motifs de croire, et que nous avons « vu » sur les plus inébranlables e les plus saisissantes preuves que nous devions croire.

[1] Joan., IV, 29.

Que sont les incrédules ? Des hommes qui ont refusé de « venir » et de « voir ». Ils restent obstinément clos dans leurs préjugés et leurs systèmes ; ils refusent toute étude, ils ne veulent rien examiner, rien constater. Ils nient, sans savoir pourquoi ils nient. Combien différents se montrent à nous les Samaritains de Sichar ! Loin de repousser la femme qui leur annonce le Prophète et leur fait entrevoir le Messie, ils jugent la chose de telle importance qu'en foule, pour constater la vérité, ils se rendent au Puits de Jacob. Et c'est le but que se proposait la Samaritaine, persuadée que voir et entendre Jésus amènerait son peuple à la même conviction où elle venait de parvenir. *Sur le témoignage de cette femme qui leur avait dit : « Il m'a raconté tout ce que j'ai fait », beaucoup de Samaritains crurent et vinrent prier Jésus de demeurer chez eux. Il y demeura deux jours* [1].

Si d'ordinaire Jésus prouvait sa divinité et sa mission dans le monde par ses miracles, quelle force de persuasion ne devait pas avoir aussi sa parole ! Durant deux jours ses entretiens furent pour ce peuple une lumière et un feu. Il lui révélait le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, et il enflammait sa volonté et son cœur. Et s'il ne voyait pas de miracle, le Christ qui lui parlait lui apparaissait comme le plus grand des miracles. Aussi quelle est profonde et complète sa profession de foi ! *Un bien plus grand nombre crurent en lui après avoir entendu sa parole, et ils disaient à la femme : « ce n'est plus seulement sur ton récit que nous croyons. Nous aussi nous l'avons entendu et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du*

[1] Joan., IV, 30-40.

monde [1]. Savoir que Jésus est « le Sauveur du monde », c'est d'un coup tout savoir. C'est savoir qu'il est Dieu ; car la Justice divine exigeant une réparation infinie, un Dieu seul pouvait la lui procurer. C'est savoir qu'il est homme, car un homme seul pouvait par sa prière, sa souffrance et sa mort, devenir Sauveur. Les habitants de Sichar ont appris de plus que ce n'est pas un Sauveur des Juifs, mais le Sauveur du monde entier qu'ils reconnaissent et adorent : Tous les peuples, toutes les générations, tous les siècles, chercheront et obtiendront en Lui seul leur salut. Enfin ils savent que ce salut consiste essentiellement à s'unir au Christ par la foi et les œuvres de la foi.

Nous pourrions amèrement nous plaindre du silence de l'Evangile qui ne nous dit rien des merveilles de la parole de Jésus transfigurant en si peu de temps tout un peuple. Jugeons au moins cette parole par les effets qu'elle produit. Mais tenons compte aussi de ceux sur lesquels tombe la parole sainte. Que de fois les Juifs en furent favorisés, et ils demeurèrent insensibles et obstinés dans leur haine et leur jalousie homicide. Plus Jésus-Christ leur parlait et faisait briller à leurs yeux l'éclat des miracles, plus leur animosité l'enflammait contre Lui. Un jour le souvenir de la conversion du peuple de Sichar amena sur leurs lèvres l'un de leurs plus abominables blasphème : « tu n'es qu'un Samaritain ! » Tremblons devant ces exemples, et délivrons nos âmes de la passion de l'orgueil et de l'envie, cause première de la réprobation des Juifs.

[1] Joan., IV, 41-42.

JESUS EN GALILÉE

I. — *Deux jours après Jésus continua sa route vers la Galilée* [1]. Si Nazareth ne fut pour lui qu'une patrie ingrate, la Galilée entière le dédommagea par son élan d'admiration, de foi et d'amour. Cette demi année que le Sauveur consacra à la Galilée, les prédications et les miracles qui la remplirent, les témoignages enthousiastes des Galiléens furent pour son cœur une consolation et pour sa gloire un triomphe. Ces foules n'avaient pas encore été travaillées par les émissaires des Pharisiens de Jérusalem, et, laissées à leur droiture native, elles se réjouissaient des miracles opérés et s'émerveillaient des paroles entendues. D'ailleurs un grand nombre se trouvait à Jérusalem à la Pâque précédente et avait vu les merveilles que Jésus avait accomplies dans la Cité Sainte. *Aussi quand il fut de retour en Galilée, et qu'il commença à prêcher et à enseigner dans les Synagogues tous célébraient ses louanges et sa renommée s'étendait dans tout le pays* [2]. Nazareth, et bientôt après Capharnaüm, firent seules exception. De la première Jésus disait tristement *Il n'y a que dans sa patrie qu'un prophète reste sans honneur* [3]. De la seconde : *Toi, Capharnaüm qui t'élèves orgueilleusement jusqu'au ciel tu seras abaissée jusques à terre* [4].

Dans le reste de la Galilée une antique prophétie s'ac-

[1] Joan., IV, 43. Marc., I, 14. Luc., IV, 14.
[2] Joan., IV, 45. Luc., IV, 46.
[3] Matt., IV, 13. Joan., IV, 44.
[4] Matt., XI, 23.

complissait magnifiquement. Les âmes dociles à la parole du Maître, s'emplissaient de lumière, les erreurs s'évanouissaient avec les vices, la pénitence se prêchait fructueusement et le salut de Dieu s'étendait dans toute cette vaste contrée. *Terre de Zabulon et de Nephthali*, avait dit Isaïe, *contrée proche de la mer ! Contrée au-delà du Jourdain ! Galilée des nations ! Le peuple qui habitait dans les ténèbres a eu une grande Lumière. La Lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans la région des ombres de la mort* [1]. Tel est le résultat de la prédication Évangélique, tel est le sort bienheureux de tout peuple qui reçoit et écoute Jésus-Christ. Qu'est ce peuple avant la venue du Sauveur ? Il est dans les ténèbres, il est immobile ; il cesse d'être en marche vers le progrès ; tout s'arrête, tout meurt en lui ; son histoire glorieuse est close, son ère de décadence est ouverte. Le Prophète rendait cela d'un mot : *Ceux qui étaient assis dans la région des ombres de la mort*. Tel était le monde, sous les dehors trompeurs de sa brillante civilisation, quand Jésus-Christ y apparut. Il y apparut comme la « lumière », et « dans la lumière était la vie ». A peine l'Évangile eut-il été annoncé au monde qu'une race nouvelle s'y leva, race vaillante, noble, sainte ; civilisation féconde en vertus véritables, société chrétienne qui remplit depuis dix-huit siècles la terre entière de ses œuvres et de ses gloires. Aussi le Prophète gratifie-t-il de « grande » la lumière que projette l'Évangile de Jésus-Christ.

Quelle fut en Galilée la prédication du Sauveur ? D'après un mot de l'Évangile, elle fut la continuation de celle de Jean. Le moment des hautes révélations n'était

[1] Isaïe, IX, 1. Matt., IV, 15.

pas venu encore. Les âmes devaient avant tout être purifiées par la pénitence, et alors seulement elles seraient aptes à recueillir et à comprendre les grands secrets de Dieu. *Jésus-Christ, dès lors, commença à prêcher, disant : Faites pénitence car le Royaume des Cieux s'est approché de vous* [1]. Le fond était identique, mais la forme est différente. Le Précurseur frappait les âmes par la véhémence de ses reproches et la terreur de ses menaces : l' « Agneau de Dieu » les gagnait par la douceur suave de son cœur et la vérité de sa parole.

Que signifie ce mot : *dès lors?* Depuis que Jean, enfermé dans la prison d'Hérode, avait cessé de faire entendre sa formidable voix. Le Précurseur devait précéder le Maître, l'aurore le plein midi ; et ainsi toute excuse était enlevée aux Juifs opiniâtres à rejeter le salut que leur apportaient à la fois Jean et Jésus-Christ ; Jean dans l'austérité de sa vie et de sa parole ; Jésus-Christ dans la condescendance d'une vie commune, et sans l'effrayant appareil de la mortification et du martyre ; Jean dans les macérations du jeûne ; Jésus-Christ mêlé à la vie de tous, hôte de leurs demeures, convié à leurs tables, et ne refusant aucun de leurs appels.

II. — Délaissant Nazareth qui le repoussait, quittant aussi Capharnaüm qui devait à son tour se montrer ingrate, c'est à Cana que se rendit Jésus-Christ, dès son entrée dans la Galilée. Pourquoi Cana ? C'est là qu'il avait opéré son premier miracle ; les âmes y étaient encore dans l'admiration et la reconnaissance, et le

[1] Matt., IV, 17. Marc., I, 15.
[2] Matt., IV, 17.

tendre Sauveur pouvait espérer quelques fructueuses moissons. Il y était encore quand accourut à lui de Capharnaüm un officier royal dont le fils était à toute extrémité. L'amour paternel faisait entendre des accents déchirants, mais la foi de cet homme était bien incertaine et bien imparfaite ; Jésus se laissera toucher par sa douleur, mais se plaindra de son peu de foi. *Or il y avait un officier royal dont le fils était malade à Capharnaüm. Ayant appris que Jésus, de retour de Judée, était rentré en Galilée, il alla le trouver et le supplia de descendre jusqu'à la ville pour guérir son fils qui se mourait* [1].

A de nombreux signes, nous apercevons combien était faible la foi de cet homme. S'il prend Jésus pour quelque prophète et lui attribue quelque puissance de guérison, qu'il est bien loin de voir en lui le Messie, Fils de Dieu ! Il l'aborde, comme on se confie à un médecin nouveau, après avoir épuisé la science des autres. Tout à l'heure, nous le verrons ne croire au miracle que quand il aura bien constaté l'heure exacte et l'instantanéité de la guérison. Il ne s'est guère fié à la parole de Jésus et n'a confessé le miracle qu'après coup et quand la réalité s'en faisait indiscutable. Il a d'ailleurs attendu que Jésus-Christ fût tout proche, et, sans songer à l'aller rechercher au loin ; c'est comme un pis-aller et une extrême ressource. Peut-être l'Homme de Galilée pourra-t-il guérir son fils ? Mais l'idée qu'il pourrait le ressusciter s'il était mort ne lui vient même pas. Aussi supplie-t-il Jésus de se hâter « *avant que meure* [2] » son fils. Qu'il était loin de la foi du Centurion, cet officier

[1] Joan., IV, 46-47.
[2] Joan., IV, 47-49.

Romain qui adorait en Jésus la plénitude du pouvoir divin ! Qu'il était loin aussi de cette foi docile en même temps que sagement raisonnée des Samaritains ! N'était-ce pas à ces derniers que songeait le Sauveur quand à la prière de l'Officier royal il répondait tristement : *Vous autres, si vous ne voyez des signes et des prodiges vous ne croyez pas* [1]. Il s'était montré aux habitants de Sichar, il leur avait parlé, et il s'était, sans faire un seul miracle, révélé comme le Messie promis au monde à ces hommes droits et simples. Ici, en pleine terre Sainte, au milieu des Juifs, que tant d'oracles avaient préparés à la venue du Rédempteur, il ne trouvait que défiance et hésitation. Quant au miracle de la guérison de son fils, Jésus ne le refusa point au malheureux père qui l'implorait, et, qui dans sa supplication même montrait l'imperfection de sa foi. Jésus pouvait peut-être guérir son fils, mais assurément pas le ressusciter ! *Seigneur, descendez avant que mon fils meure ! — Va, reprit Jésus, ton fils est rendu à la vie* [2]. L'Officier avait assez de foi pour croire à la parole de Jésus, pas assez pour y adhérer sans contrôle. Quand donc ses serviteurs vinrent au-devant de lui pour lui annoncer la subite guérison de son fils, il voulut voir par la coïncidence de l'heure, si vraiment il devait cette guérison à la puissance de Jésus, ou si elle n'était due qu'à quelque cause fortuite. *Il demanda à quelle heure son fils s'était trouvé mieux. — Hier répondirent-ils, à la septième heure la fièvre l'a quitté. — Et le père reconnut que c'était l'heure même à laquelle Jésus lui avait dit : ton fils est en vie* [3]. Eclairé enfin et affermi dans la foi

[1] Joan., IV, 48.
[2] Joan., IV, 49-50.
[3] Joan., IV, 51-52-53.

par la certitude du miracle cet homme devint apôtre, prêcha Jésus-Christ autour de lui, attira à la foi sa maison entière, et racheta par le zèle de la fin les hésitations du début. *Il crut, lui et toute sa maison* [1].

Ne quittons pas cette scène sans nous faire sur un mot du Sauveur de salutaires réflexions. *Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous autres, vous ne croyez pas*. Saint-Paul, plus tard, précisera : « les miracles sont faits, non pour les fidèles, mais pour les infidèles ». Les vrais enfants de Dieu n'ont que faire des miracles. Ils connaissent Dieu, sa puissance, sa bonté, sa providence qui fait tout tourner à bien pour ses fidèles, les douleurs comme les joies, les épreuves comme les prospérités, la mort comme la vie, la maladie comme la santé. Ils aiment leur Père aussi bien quand il leur envoie la souffrance que quand il leur fait luire le rayon du bonheur. N'aller à Dieu que pour en obtenir les faveurs temporelles, c'est y aller en mercenaires et en esclaves : les vrais enfants aiment leur Père, alors qu'il châtie, persuadés que le châtiment est encore un signe d'amour.

III. — Prêchant dans les villages et les villes Jésus se rapprochait du Lac de Génézareth. Il avait fait de Capharnaüm sa seconde patrie, et c'est de là que durant de longs mois nous le verrons rayonner dans le reste de la Galilée. Le plus pressant objet de sa sollicitude fut alors de s'attacher définitivement ses premiers Apôtres. Nous avons vu comment, lors de son baptême sur les rives du Jourdain, il leur avait adressé un premier appel, donnant même à Simon, fils deJona, son nom de

[1] Joan., IV, 48.

Pierre, sous lequel les Évangélistes ne cessent plus de le désigner. Mais cet appel n'était qu'un avertissement sur leur future destinée ; Pierre et André, Jacques et Jean ne le suivirent pas en Judée, et c'est dans l'exercice de leur profession de pêcheurs que nous les retrouvons au Lac de Galilée. C'est vers eux que Jésus s'avance, eux qu'il interpelle. *Jésus côtoyant la mer de Galilée vit les deux frères : Simon surnommé Pierre et André son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer. Venez, leur dit-il, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes. Eux, laissant là leurs filets, le suivirent. S'avançant plus loin il aperçut deux autres frères, Jacques et Jean, qui réparaient leurs filets dans leur barque. Il les appela. Abandonnant aussitôt leurs filets et leur père Zébédée, ils le suivirent* [1].

Tout ici est pour nous sujet de surprise et d'admiration. Voilà donc les quatre premières colonnes d'un édifice qui doit couvrir le monde et traverser les siècles ! Voilà les hommes qui conquerront l'univers, briseront les empires, renverseront le monde païen, feront taire la sagesse des sages. comme ils triompheront de la force des forts. N'y eût-il que cette seule preuve de la divinité du Christianisme, qu'elle suffirait à convaincre toute intelligence loyale et droite.

Mais si nous admirons Dieu dans son œuvre, reconnaissons aussi les vertus de ces quatre pauvres mariniers, et trouvons en eux un modèle d'obéissance, de foi, d'énergie. Leur obéissance est telle que Jésus-Christ la réclame : Elle est, non seulement prompte, sans hésitation ni délai, mais elle est instantanée, elle ne prend garde ni à ce que l'occupation présente d'urgent, ni au

[1] Matt., IV, 18-20-21. Marc., I, 16-17-18-19.

détriment que son abandon peut entraîner, ni au sacrifice qu'un tel empressement exige ! Dieu parle, sa créature doit obéir ; Dieu réclame un acquiescement immédiat, il le lui faut accorder. Hésiter, ne fût-ce qu'un instant, c'est tout perdre ; Jésus s'éloigne et avec lui les grâces qu'il nous apportait. L'obéissance des Apôtres doublait de prix par l'acte généreux de confiance et de foi qui s'y rattachait nécessairement. Figurons-nous ce qu'était cet appel, alors que Jésus, au début de sa carrière publique, n'avait pas encore laissé à sa Divinité son plein rayonnement. Il fallait quitter une position, modeste sans doute, mais sûre, pour se jeter dans un inconnu sans garantie. Il fallait croire à Jésus sans aucun retour sur soi-même. Il fallait de même croire au plus étrange et au plus obscur des avenirs. *Je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes*, avait dit Jésus. C'était la conquête de la Galilée, de la Judée, de tous les peuples. Quel acte de foi pour ces quatre pêcheurs pauvres et illettrés ! Or ils crurent ; et sans s'arrêter aux objections qui s'offraient à eux ils suivirent le Maître. Si de telles vertus nous expliquent le choix de Jésus, la pauvreté de ces hommes, leur rude existence, leur habitude de désintéressement et de souffrance, ne nous l'expliquent pas moins. Parmi les pauvres pêcheurs du Lac, ils sont les plus pauvres, réduits qu'ils sont à raccommoder eux-mêmes leurs filets. Voilà les pauvres qu'il faut au Dieu pauvre ; voilà les ouvriers oublieux de tout bien être, éloignés de toute délicatesse mondaine qu'il faut à l'Evangile. Deux d'entre eux, Jacques et Jean, quittent leur vieux père, dont ils sont le soutien, et ce père, héroïque comme ses fils, les voit s'éloigner de lui sans plainte, sans murmure, sans regret. Ils sont à Dieu, qu'ils aillent à Dieu quand Dieu les réclame !

IV. — Après le choix de ses premiers Apôtres Jésus-Christ se livra tout entier à l'évangélisation de la Galilée. De préférence il enseignait dans les Synagogues[1] ; et par là, se montrant pour la Loi Mosaïque, son culte et ses prescriptions, plein de déférence, il réfutait les calomnies des Pharisiens qui s'efforçaient de montrer en Lui au peuple un ennemi de Moïse et un adversaire de Dieu. D'ailleurs les synagogues et le temps des assemblées ne limitaient pas son zèle et l'incessant labeur de sa parole. Partout où la foule se réunissait, il leur annonçait le royaume de Dieu, et, tantôt le bord du lac, tantôt la solitude de la montagne, tantôt la place publique de la ville ou de la bourgade, tantôt la demeure particulière qui lui offrait l'hospitalité ou réclamait de lui quelque bienfaisant miracle, rayonnaient du double éclat de sa doctrine et de ses miracles.

Car sans cesse il appuie l'une sur l'invincible argument qui jaillit des autres. A aucune époque de sa vie publique les miracles ne furent aussi innombrables. L'Évangile, dans l'impossibilité de les décrire, même de les énumérer, rassemble dans une seule formule leur désespérante multitude. *On lui présentait les malades, ceux qu'affligeaient des infirmités de toute sorte, des possédés, des malheureux atteints du haut mal, des paralytiques et il les guérissait tous*[1]. Et les foules que sa doctrine avait jetées dans l'enthousiasme, entraient, à la vue de sa divine puissance, dans de longs ravissements.

A cette marche, qui est d'aller par le miracle à la confirmation de la doctrine, reconnaissons Dieu. Dieu en effet, à chacune de ses solennelles interventions dans

[1] Matt., IV, 23-24-25. Marc., I, 34. Luc, VI, 40-41.

l'histoire du monde, s'est fait annoncer par le miracle. Quand il promulgue à Noé des prescriptious nouvelles, le miracle y met sa sanction. C'est avec le miracle qu'il se présente à Abraham et lui annonce la race croyante, dont il sera le père et dont sortira le Christ. Moïse n'arrache Israël à la tyrannie de l'Egypte qu'armé du miracle. La Loi Écrite, au Sinaï, n'est promulguée qu'au milieu d'éclatants miracles. Combien plus convenait-il que la Loi Nouvelle n'apparût à son tour que sous l'auréole du miracle ? Cette Loi contenait de lointaines et invisibles promesses, c'était la grandeur et la multitude des miracles opérés par le Christ qui lui devaient donner sa pleine et inébranlable certitude. Aussi, dit l'Évangile, tous étaient muets d'admiration, tous reconnaissaient en Jésus-Christ le Saint et l'Envoyé de Dieu : le miracle donnait à l'enseignement sa victorieuse sanction.

Nous avons remarqué que Jésus-Christ fait cette multitude de miracles, d'un coup, sans arrêt, sans enquête, sans condition. Plus tard, quand sa Divinité aura tellement brillé aux yeux, que la nier sera un crime et la confesser un essentiel devoir, il exigera l'acte de foi préalable des malades qui l'imploreront. Mais au début son miracle est tout gratuitement accordé. Disons d'ailleurs que la foi, une foi quelconque, n'était pas absente de ces foules, qui accouraient vers lui et amenaient leurs infirmes, leurs malades, leurs démoniaques. S'ils ne le reconnaissaient pas encore comme le Fils de Dieu, ils voyaient au moins en lui le dépositaire d'une divine puissance.

Suivons ces foules[1] ; comme elles, apportons au

[1] Luc., IV, 38.

Sauveur nos maladies et nos détresses. Pour être spirituels nos maux n'en sont que plus redoutables. Au lieu des faveurs temporelles demandons la rémission de nos péchés ; demandons la vie éternelle. Ne nous est-il pas plus aisé de croire en Lui qu'il l'était aux populations de la Galilée, maintenant que sa divinité rayonne par toute la terre et depuis tant de siècles ? Ne le trouvons-nous pas plus facilement maintenant qu'il réside partout au milieu de nous, que ces Galiléens dont il ne visitait que rapidement les régions ? Hélas ! quand nos corps sont malades nous remuons ciel et terre pour obtenir leur guérison ; et que faisons-nous pour nos âmes ?

V. — Dans l'intention du Sauveur ses miracles devaient affermir la foi de ses Apôtres. Au temps même où il les opérait parmi les foules, il lui plût d'en accorder un tout spécial au Chef de ses Apôtres, à Simon-Pierre. Comme il sortait de la Synagogue de Capharnaüm où il venait de délivrer un possédé du démon, il trouva la Belle-mère de Simon en proie à une fièvre qui mettait ses jours en danger. Pierre n'avait donc pas imploré son Maître ? Non : Apôtre discret et patient, il avait attendu la fin des prédications et l'accomplissement des autres miracles, déjà formé au désintéressement et préludant à cette vie apostolique, où le salut des âmes doit primer toute autre préoccupation. Mais si Pierre oublie les siens, tout absorbé qu'il est à la suite de son Maître, ce Maître bon et secourable y songe pour lui. Spontanément Jésus se rend dans l'humble et pauvre cabane de pêcheurs, où la belle-mère de Simon était couchée, brisée par la fièvre[1]. Ses proches tristes et

[1] Marc., I, 39. Matt., VIII, 14. Luc., IV, 38.

inquiets attachèrent leurs regards sur Jésus, que ses disciples venaient eux-mêmes de supplier [1]. Le miracle ne se fit pas attendre. *Jésus s'approcha, et debout près d'elle, il commanda à la fièvre, puis la prenant par la main il la fit asseoir ; aussitôt la fièvre la quitta elle se leva et se mit aussitôt à les servir*[2].

C'est dans ces derniers mots que nous voyons le miracle dans son indiscutable éclat. L'instantanéité de la guérison en montrerait déjà la réalité, mais le subit retour des forces la montre mieux encore. Qui ne sait quelle faiblesse et quel brisement restent au malade, alors même que ses accès de fièvre ont disparu, et quels jours lui sont nécessaires au complet recouvrement de ses forces ? Ici, rien de semblable ; le même geste de Jésus qui chasse la fièvre, ramène la plénitude de la santé et de la vigueur. Cette femme se lève, reprend son travail et sert le repas aux nombreux convives assemblés pour se réjouir avec elle du bienfait reçu. Dans cet empressement « à se lever et à servir, » voyons aussi l'ardeur de l'amour et l'élan de la reconnaissance.

Jésus eût pu d'un mot, d'un acte muet de sa volonté opérer ce miracle comme il le fit tant de fois. Il voulut ici, « prendre la main de la malade. » C'est qu'en effet souvent il parlait aux yeux et rendait visible l'invisible action de sa puissance; il infusait sa grâce dans un objet sensible : sa main, ses lèvres, son souffle, sa salive, et de ce mystérieux sacrement jaillissait la merveille qu'il eût pu, sans ce signe visible, également opérer.

Un autre enseignement ressort du miracle actuel : c'est l'opportunité et la puissance de l'intercession

[1] Luc., IV, 36.
[2] Marc., I, 31. Matt., VIII, 15. Luc., IV, 39.

d'autrui. Ce sont, ici, les disciples qui intercèdent pour la malade ; d'autrefois ce seront, ou le Centurion, ou la Cananéenne, ou des proches ou des amis. Jésus se rend secourable à la prière des autres quand ceux pour lesquels on l'implore ont la foi et ne peuvent eux-mêmes venir implorer.

VI. — Nous avons dit que ce premier séjour du Sauveur en Galilée fut pour lui un continuel triomphe. Les foules, ivres de joie, de confiance et d'amour, affluaient de toute part, s'attachaient à ses pas, ne se séparaient pas de lui, alors même que la nuit était venue, toujours avides d'écouter sa parole, de contempler son visage, et d'exulter à la vue de ses miracles. *Le soir venu, après le coucher du soleil, tous ceux qui avaient des malades et des possédés les lui amenèrent. La ville entière était rassemblée devant la porte. D'une seule parole Jésus chassa le démon des corps qu'il possédait et guérit tous les malades* [1].

La divinité de Jésus-Christ se montrait dans cette multitude de miracles avec un incomparable éclat, et elle trouvait en même temps dans l'accomplissement d'une prophétie célèbre une confirmation nouvelle. *Ainsi se vérifiait ce qu'avait annoncé Isaïe : « Lui-même a porté nos faiblesses et pris sur lui nos infirmités* [2]. Un sens profond s'offre, ici, à nous. Dans d'autres textes du même Isaïe, comme dans les prédications du Précurseur, ce sont nos péchés que Jésus a portés sur lui ; ici, ce sont nos souffrances, nos infirmités, nos maladies. Qu'est-ce à dire, sinon qu'un

[1] Marc., I, 33. Matt. VIII. Luc., IV, 40-41. Marc., I, 34.
[2] Matt., VIII, 36-37.

indissoluble lien unit les unes aux autres, et que nos maux sensibles sortent du péché comme le fleuve jaillit de sa source, et que Jésus-Christ, en même temps qu'il expiait nos crimes, voulut aussi se charger du fardeau de nos douleurs.

Ainsi se montrait-il dans sa double nature : Dieu dans le déploiement de sa puissance, homme, compagnon secourable, frère tendre et dévoué dans les larmes qu'il versait sur nos calamités et les tristesses dont il inondait sa sainte âme, toujours ravissant de charmes, toujours suivi, acclamé, béni. Son langage seul eût produit cet irrésistible élan. « Jamais homme n'a parlé ainsi, » disaient ceux-là mêmes qui venaient à lui pour le surprendre, et les foules demeuraient suspendues à ses lèvres. La vue de ses miracles portaient l'enthousiasme à son comble. Pourtant un troisième attrait l'emportait encore sur les deux autres : c'était celui de sa mystérieuse beauté. Le Prophète avait dit de lui qu' « il serait le plus beau des enfants des hommes. » La profondeur et l'inénarrable suavité de son regard, la noblesse de son geste, la majesté sereine qui se dégageait de toute sa personne, la douceur de sa voix, et, plus que le reste l'inépuisable bonté de son cœur, ravissaient le peuple qui, accouru à lui, ne consentait plus à s'en séparer. *Les foules accouraient à lui de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et des régions au delà du Jourdain* [1].

Lui, pour nous donner l'exemple de l'humilité au sein des plus éclatants triomphes, ne songeait qu'à se dérober aux ovations qui lui étaient faites; il gagnait rapidement le rivage du Lac et comme *la foule fondait*

[1] Matt., IV, 25.

sur lui pour entendre la parole de Dieu, voyant cette multitude il donna l'ordre de passer de l'autre côté du Lac [1].

VII. — Deux hommes l'arrêtèrent. Le premier était un Scribe outrecuidant et ambitieux. Incapable de demeurer inconnu dans la foule, mêlant à son enthousiasme des calculs d'intérêt et ne voulant de la suite du grand Thaumaturge recueillir que gloire et profit, il aborda Jésus et lui dit: *Maître, je vous suivrai partout où vous irez* [2]. Jésus fit, ici, ce que nous lui voyons faire en maintes circonstances : il répondit non point tant aux paroles du Scribe qu'aux intentions secrètes qui les lui dictaient. Scrutateur des pensées les plus cachées, c'est à ces pensées que d'ordinaire Jésus répondait. A l'ambition secrète du Juif il opposa son dénuement, et cette perspective de vie humble et pauvre suffit à le faire fuir. *Les renards, répartit Jésus, ont leurs tannières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête* [3].

L'autre interlocuteur était un disciple que Jésus éclaira, affermit et garda. Il se méprenait sur les conditions de l'apostolat et la grandeur réservée du ministère des âmes, auprès duquel tout s'efface et qu'aucune chose au monde ne doit entraver. Il voulait suivre le divin Maître et partager les labeurs de l'apostolat, mais la mort d'un père, les affaires de famille à terminer, l'appelaient dans son pays. *Seigneur, permettez-moi d'abord d'aller ensevelir mon père* [4]. Jésus ne le lui

[1] Matt., VIII, 18.
[2] Matt., Luc., IX, 57.
[3] Matt., VIII, 20. Luc., IX, 58.
[4] Matt., VIII, 21. Luc., IX, 59.

permit pas, et sa réponse, qui pourrait choquer plusieurs, nous apparaîtra, si nous le saisissons bien, pleine de sagesse et de convenance. *Suis moi et laisse les morts ensevelir leurs morts. Pour toi va annoncer le royaume de Dieu* [1]. Plusieurs, ne comprenant pas la situation telle que les paroles de Jésus-Christ l'insinuent, se récrient sur l'insensibilité de ce fils, absent dans un pareil moment de la maison paternelle. Mais pourquoi ne pas supposer que bien d'autres que lui étaient là pour le suppléer? « Laisse-les, disait Jésus, rendre à ton père ces suprêmes devoirs; si tu étais indispensable, moi-même je t'y enverrais. » L'expression qu'emploie Jésus nous découvre une raison nouvelle de son refus. Pourquoi ce mot étrange : *Laisse les morts ensevelir leurs morts?* Il n'a son vrai sens que si nous supposons un intérieur sans religion et sans foi, une de ces demeures malheureuses, où les « morts » sont plus véritablement ceux qui vivent que ceux que le trépas vient d'atteindre. *Laisse-là ces morts*, évite un contact où ta vocation sainte courrait d'imminents dangers, ne rentre pas dans une famille, où mille obstacles te retiendront fatalement et t'éloigneront pour toujours de moi. Assurément, cette explication est plausible, mais qu'elle ne nous voile pas une autre bien autrement vraie et péremptoire. Quand Dieu parle : quelle difficulté pouvons nous opposer? Quelle raison légitimerait un refus ou même un délai? Qui sera juge, de Dieu ou de nous? Ce qui ressort clairement aussi de la conduite du Sauveur, c'est son intention de montrer comment rien ne prime sur la terre ce qui est de Dieu, de l'âme et du Ciel. Si rien n'est sacré pour nous comme le devoir d'aller ense-

[1] Matt,, VIII, 22. Luc., IX, 60-61.

velir un père, si rien ne nous demande moins de temps et n'interrompra moins notre divin ministère, telle est, néanmoins, la grandeur de ce ministère, la gravité de ses obligations et la formidable responsabilité qu'il entraîne, que nous délaisserons pour Dieu ce que, sur la terre, nous avons de plus précieux et de plus aimé. *Suis-moi, va annoncer le royaume de Dieu* [1]. Que ceux qui ne s'élèvent pas à cet héroïsme, accordent au moins que nous fassions pour Dieu ce que nous accordons à des causes d'un ordre tout inférieur. Qu'une femme, une fille, une mère, nous semble trop sensible ou trop faible pour assister aux funérailles d'un être chéri, nous l'en dispensons : pour Dieu seul il n'y aurait pas de dispense?

Revenons quelque peu sur le mot profond du Sauveur : *Laisse les morts ensevelir leurs morts.* Il y a donc des morts vivants ? Il y a donc un état lamentable où sembler vivre ne fait que cacher aux yeux ce qui en réalité est la mort et la pire des morts ? Il est mort ce malheureux qui vit sans Dieu, sans foi, sans âme, sans avenir. Il est mort aussi celui qui ne mène plus qu'une vie de passions et de péchés. Son âme est un cadavre ; les vices le rongent comme les vers du sépulcre. L'infection qni s'échappe de tout lui-même le rend pour ceux qui l'approchent un objet de danger et de dégoût. Autant qu'un mort il est devenu inerte, insensible, sans aucune vibration chrétienne, sans un souffle, sans un mouvement possible vers le bien. Le suaire qui le couvre, le linceul qui l'enveloppe ne sont autres que les passions, qui le retiennent au fond de son sépulcre, dans la nuit fatale de la mort.

[1] Luc., IX, 60.

Après avoir écarté le Scribe et gardé le disciple fidèle, Jésus monta dans la barque qui devait le mener à l'autre rive du Lac : *Le soir venu, Jésus laissa la foule et monta dans la barque avec ses disciples* [1].

LA TEMPÊTE APAISÉE. LES POSSÉDÉS DE GÉRARE

I. — Quand Jésus s'embarqua sur le Lac, il voulut avec lui ses disciples [2]. D'autres barques aussi accompagnèrent la sienne, et en cela il avait son dessein. Jusqu'ici les Disciples avaient contemplé sa Divinité dans les miracles accordés à la foule, il était bon qu'ils la reconnussent dans un miracle opéré au milieu d'eux et pour eux. Les miracles de la foule étaient tous des actes de bienfaisance et Dieu les faisait « pour guérir toute infirmité. Le miracle dont les disciples vont être les témoins aura un autre caractère et une toute spéciale signification. En livrant ses apôtres aux fureurs d'une tempête, puis en apaisant par un saisissant miracle les flots mutinés, Jésus leur découvre à la fois l'avenir qui les attend, la foi et la confiance qu'ils doivent conserver en Lui, et le triomphe assuré qui suivra leur danger et leur angoisse. Le péril couru est nécessaire à l'énergie ; il ne l'est pas moins à l'humilité, et c'est lui encore qui entretiendra dans son Eglise la confiance en son chef divin. Car la tempête du Lac de Galilée n'est que le prélude d'autres tempêtes tout autrement redoutables, alors que l'Océan ne sera autre que le monde, les flots, les peuples, et le soulèvement de ces flots les persécu-

[1] Marc., IV, 35. Matt., VIII, 23. Luc., VIII, 22.
[2] Matt., VIII, 23. Marc., IV, 36.

tions affreuses qui ne cesseront de les assaillir. Durant ces tourmentes, Dieu semblera dormir et les laissera pour un moment en proie à la fureur de leurs ennemis. Mais soudain il se réveille, gourmande les flots et la paix est rendue à son Église.

Telle est la prophétie qui ressort de la scène que nous allons contempler. *Tandis qu'ils ramaient un coup de vent s'abattit soudain sur le Lac et souleva une tempête* [1]. Que fait Jésus? Il laisse croître les fureurs de la mer, car il faut qu'une émotion violente grave pour de longs jours dans la mémoire des apôtres le souvenir de ce drame. Dieu d'ordinaire agit ainsi. Ainsi il effraya Moïse par la vue du serpent et ne le délivra qu'après une secousse terrible. Ainsi maintenant laisse-t-il les apôtres courir le plus extrême danger, grandissant par là l'éclat du miracle de leur délivrance. *Le vent poussait les vagues dans la barque; déjà elle s'emplissait et extrême devenait le danger. Cependant Jésus dormait* [2]. Nous pouvons en passant admirer l'esprit de simplicité et d'humilité qui remplit l'Homme-Dieu. C'est une grossière barque de pêcheur qui l'a reçu et il y dort sur le dur coussin qui sert au pilote. Nul faste, nulle grandeur dans la vie de ce Fils de Dieu descendu sur la terre, il est pauvre et ne semble se plaire qu'au milieu des pauvres. Ce sommeil, après les fatigues excessives de la journée, nous est témoin qu'il a réellement pris notre nature avec ses faiblesses et ses besoins. Mais ce sommeil de l'homme n'en est pas moins le sommeil d'un Dieu, sommeil tout puissant, aussi fécond en œuvres que la veille la plus active. Ne tremblons

[1] Luc., VIII, 23. Matt., VIII, 24.
[2] Marc., IV, 37-38.

pas quand, au sein d'une tempête, où nous voyons la barque de l'Eglise horriblement secouée, Dieu semble dormir : Il veille, il dirige invisiblement cette barque; tout à l'heure il se réveillera et commandera aux flots furieux et il se fera une subite accalmie [1].

S'il s'est endormi c'est pour rendre plus intense la frayeur de ses apôtres et plus frappant son miracle. Ceux-ci, en effet, se voyant près de couler réveillent leur Maître par un cri de terreur : *Maître, nous périssons, sauvez-nous* [2] *!*

Avant de sauver les corps il était plus urgent de sauver les âmes ; avant de commander les flots, Jésus gourmande ces timides, qui n'avaient pas su comprendre qu'une barque qui porte Dieu ne saurait périr. La foi pleine, telle que Jésus la leur voulait, leur faisait défaut. Ils eussent été rassurés s'ils l'avaient vu éveillé ; endormi, ils tremblaient, comme si son sommeil eût enchaîné à la fois sa vigilance et son pouvoir ; et il parut plus nécessaire au Sauveur de former les siens à une intrépide confiance que de faire cesser tout d'abord la tempête. *Que craignez-vous, gens de peu de foi* [3] *!* Admonestation divine, qui traverse les siècles, s'étend à toute l'histoire de l'Eglise, retentit à chacune des tempêtes qui l'assaillent, et se fera entendre plus énergique encore dans la tourmente de la fin des temps.

En disant ces mots, Jésus se lève : voici le Dieu qui commande en maître absolu et auquel rien ne résiste. *Il se lève, gourmande le vent, commande à la mer, et il se fait instantanément un calme parfait* [4]. Ce

[1] Marc., IV, 38. Matt., VIII, 24.
[2] Matt., VIII, 25. Luc., VIII, 24. Marc., IV, 37.
[3] Matt., VIII, 26.
[4] Luc., VIII, 24. Matt., VIII, 26. Marc., IV, 39.

n'est pas seulement le miracle, mais toute l'attitude de Jésus qui nous montre en Lui le Dieu maître de l'univers et le Fils de Dieu consubstantiel à son Père. Quand Moïse opère sur la mer Rouge le miracle que l'on sait, il l'opère comme ministre, serviteur, et délégué de Dieu ; il commande en subalterne et après avoir imploré de Dieu la puissance qu'il déploiera sur les flots. Ici rien de pareil. Jésus-Christ agit comme ayant en lui-même la plénitude des pouvoirs divins. De Dieu, son Père le Psalmiste avait dit : « Dieu parle et l'esprit de la tempête se tient prêt devant lui ». « Dieu parle, et il se fait sur la mer un calme absolu ». Tel est Dieu sur les Océans, tel est Jésus-Christ sur le lac de Génésareth. Et sa puissance s'exerce dans une telle plénitude que les flots subitement calmés ne gardent pas même le remous qui s'observe assez longtemps encore après chaque tempête.

Les Apôtres louaient Dieu et affermissaient leur foi en leur divin Maître. Les autres mariniers pour qui Jésus-Christ était presque un inconnu n'exprimèrent que leur stupéfaction et se demandaient les uns aux autres : *Quel est celui-ci qui commande au vent et à la mer, et ils lui obéissent* [1] ?

II. — Le pays opposé à Capharnaüm où Jésus aborda était celui de Gérare, dans la Décapole ; pays demi-idolâtre, peuplé de grecs voluptueux et sans croyance. A peine arrivé sur la rive il se trouva en face d'un spectacle horrible. Deux démoniaques, sortant de leur repaire, accoururent à lui ; l'un d'eux plus furieux et plus torturé, dont saint Luc et saint Marc se sont uniquement préoccupés. Tels étaient sa maligne violence et ses sévices

[1] Matt., VIII, 27. Marc., IV, 40. Luc., VIII, 25.

que nul habitant n'osait plus traverser ces parages. Les liens dont on avait tenté de le garrotter, il les avait sans cesse brisés ; il errait libre et menaçant, et plus cruel encore envers soi-même qu'envers ses victimes, il se meurtrissait à coup de pierres. Nul vêtement ne couvrait plus sa hideuse nudité [1].

Les démons qui le possédaient le tenaient d'ordinaire enfermé dans des sépulcres [2]. Et si nous en cherchons la raison, nous serons amenés à découvrir l'une des ruses les plus familières aux esprits mauvais et l'un des plus ordinaires moyens qu'ils emploient pour tromper ceux qui ont la désastreuse imprudence de les évoquer. Ils évitent de se faire connaître et pour se mieux dissimuler ils empruntent le nom, la voix, les allures des défunts. Ils prétendent mettre l'imprudent évocateur en communication avec les morts dont ils contrefont la parole et singent les sentiments. Le spirite qui croit s'entretenir avec l'être qu'il a connu et aimé, communique en réalité avec le démon qui joue son personnage : spirites et évocateurs mal avisés et ignorants, qui méconnaissent les droits absolus de Dieu sur les âmes qu'il rappelle à Lui. Comme si Dieu livrait ces âmes aux fantaisies sacrilèges du démon ! Comme s'il permettait au démon d'abuser d'elles pour ses évocations impies ! Comme si les âmes sorties de ce monde n'étaient pas par lui tenues dans des lieux précis, que sa sagesse détermine et que sa puissance maintient ! Que les démons et les démoniaques se plaisent aux sépulcres, il ne s'en suit nullement qu'ils aient pouvoir sur les âmes des morts.

[1] Matt., VIII, 28. Luc., VIII, 28-29. Marc., V, 3-4.
[2] Marc., V, 3.

En descendant de la barque Jésus vit venir à lui deux possédés du démon qui sortaient des sépulcres, si dangereux et si pervers que nul ne pouvait plus passer par là. Ils se mirent à pousser des cris et à dire : qu'y a-t-il de commun entre nous et Toi, Jésus Fils de Dieu? Es-tu venu ici avant le temps pour nous torturer[1] ?

Après la nature humaine, après les flots de la mer, voici le démon qui rend à sa manière témoignage à la divinité de Jésus-Christ. Jésus-Christ est la terreur de l'enfer. Si les démons ne démêlaient pas clairement le mystère de l'Incarnation, ils savaient au moins que viendrait au monde Celui « qui leur écraserait la tête », et ils commençaient à redouter en Jésus-Christ ce vainqueur abhorré. Ils savent aussi que lorsque l'histoire humaine sera close et leur mission de nous tenter terminée, ils cesseront d'errer sur la terre et devront réintégrer leurs ténébreuses prisons; de là leur clameur de détresse : *Viens-tu nous torturer avant le temps*[2] ? Ils redoutent de plus, ici, un châtiment spécial pour les maux dont ils accablent leurs deux victimes, et ils essaient d'adoucir, en le glorifiant du titre de « Fils de Dieu », celui dont ils redoutent les coups.

Saint Marc ajoute un détail omis par saint Matthieu. Jésus pose au démon cette question : *Quel est ton nom? Légion, répond Satan, car nous sommes beaucoup*[3]. *Et cette multitude suppliait Jésus de ne pas les chasser hors de la contrée*[4].

Ils lui firent une autre demande, digne en tout de ces

[1] Marc., V, 6. Matt., VIII, 29. Luc., VIII, 28.
[2] Matt., VIII, 29. Marc., V, 7. Luc., VIII, 28.
[3] Marc., V, 9-10. Luc., VIII, 30-31.
[4] Luc., VIII, 32-33.

esprits immondes : *Si tu nous chasses envoie nous dans ces pourceaux* [1]. Un nombreux troupeau était rassemblé sur les collines d'alentour. « Envoie nous dans ces pourceaux ! » Voilà où sont tombées ces intelligences, créées si belles et si pures ! Voilà l'abîme de perversité et de honte où nous les trouvons englouties ! Abaissement d'une part, méchanceté de l'autre. Le démon n'a qu'un but, nous nuire, nous perdre, nous arracher nos biens, souiller nos âmes, nous faire périr avec lui. Il n'a plus d'autre volupté que celle de détruire. C'est ainsi qu'il détruisit la fortune et le bonheur de Job ; et ici, en faisant périr ce troupeau, il ne songeait qu'à causer du dommage aux gens de la contrée et en même temps à se venger de la défaite que lui infligeait Jésus. Vengeance insensée, puisqu'il y perdait bien plus que ce que pouvait y gagner sa méchanceté. Pour de vils animaux qu'il suffoquait dans la mer, il procurait à Jésus la gloire d'un miracle, aux possédés un saisissant souvenir, aux habitants de Gérare l'occasion de s'éclairer sur la présence et le salut du Rédempteur. Aussi Jésus accéda-t-il à sa demande. *Il y avait là, sur la montagne, un grand troupeau de porcs qui paissaient. « Si tu nous chasses, dirent les démons, envoie nous dans ces pourceaux. » — « Allez ! commanda Jésus. A l'instant ils sortirent des possédés et entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau d'environ deux mille s'élançant impétueusement se précipita dans la mer et s'y noya* [2].

Il serait assurément aussi puéril qu'injurieux de demander à Jésus-Christ, Dominateur et Maître de toutes

[1] Luc., VIII, 33. Matt., VIII, 31. Marc., V, 11-12.
[2] Matt., VIII, 32. Luc., VIII, 33. Marc., V, 13.

choses, compte de la perte infligée au possesseur du troupeau. D'ailleurs cette perte matérielle ne compte guère en présence des graves motifs qu'avait le Sauveur de l'infliger. Cette destruction achevait d'éclairer les démoniaques sur l'horreur de leur position passée et la cruauté des démons dont Jésus venait de les délivrer. La puissance de l'Homme-Dieu se trouvait exaltée par le double commandement qu'il venait d'intimer aux esprits infernaux de sortir des possédés et d'entrer dans les pourceaux. Désormais, notre cruel et tout puissant ennemi nous apparaît lié à la volonté de Jésus, incapable de rien faire que par l'ordre ou la permission de Celui qui l'a vaincu et désarmé. Nous ne pouvons devenir ses victimes que si nous nous livrons volontairement à lui. Mais qu'advient-il de nous si nous en avons la folie criminelle ? Jésus nous le montre dans le sort fait aux pourceaux, et c'est par une miséricordieuse bonté que l'expérience de la cruauté et de la force du démon est faite sur de simples animaux. Jugeons de la rage avec laquelle Satan se jette sur l'âme coupable et condamnée et la précipite dans l'enfer !

Les habitants du pays de Gérare eussent dû profiter de tels spectacles : leur grossier sensualisme leur en fit perdre le fruit. Quand les porchers pleins d'épouvante s'en furent près d'eux et leur racontèrent la merveille dont ils venaient d'être témoins, ils vinrent en foule à Jésus, et la vue des démoniaques délivrés leur fut un premier sujet de stupéfaction : *Toute la ville et de nombreux habitants de la campagne vinrent à Jésus et trouvèrent les possédés assis à ses pieds, calmes, vêtus et entièrement guéris* [1]. Mais voici qu'au

[1] Marc., V, 15. Matt., VIII. 34. Luc., VIII, 35-36.

lieu de voir en Jésus-Christ un Sauveur secourable, un envoyé de Dieu, un Dieu dominateur superbe des esprits infernaux, ils n'obéirent qu'à une épouvante imbécile et ne songèrent qu'à éloigner d'eux Celui qu'ils voyaient armé de si redoutables pouvoirs. *Remplis d'effroi ils supplièrent le Seigneur de s'éloigner d'eux* [1].

Terrible faculté que notre libre-arbitre nous laisse! Nous pouvons nous éloigner de Dieu et éloigner Dieu de nous. Car ce n'est pas d'esclaves fatalement amenés à ses pieds dont Dieu veut faire sa famille éternelle, mais d'âmes qui se donnent à Lui librement et correspondent spontanément à ses avances et à ses bienfaits : *Jésus s'éloigna donc et revint à la barque pour repasser le Lac* [2]. Mais, bienfaisant encore alors même qu'on l'éconduit, il laissa au pays de Gérare et à toute la Décapole de puissants moyens de salut. Quand les démoniaques délivrés le supplièrent de les enmener avec lui, il refusa leur demande : *Retournez en votre demeure et racontez chez vous ce que Dieu a fait et comment il vous a pris en pitié* [3]. La Décapole n'eut pas de prédicateurs et d'apôtres plus ardents et plus infatigables : *Ils parcoururent*, dit saint Luc, *tout le pays, annonçant partout les miracles que Jésus venait d'opérer, et tous en étaient dans l'admiration* [4]. Ils n'étaient pas les seuls dans cette œuvre d'évangélisation. Les conducteurs du troupeau racontaient à leur tour l'œuvre qu'ils avaient contemplée, ceux-là mêmes que la destruction des pourceaux avait lésés n'en étaient que plus animés à faire connaître l'acte de puis-

[1] Luc., VIII, 37. Marc., V, 17. Matt., VIII, 34.
[2] Marc., V, 20. Luc., VIII, 37.
[3] Luc., VIII, 38. Marc., V, 18-19.
[4] Luc,, VIII, 39-40.

sance qu'ils avaient eu à subir; la ville entière de Gérare, s'associant à ces divers témoignages, répandit dans les cités voisines la connaissance de Jésus-Christ.

Etudiée au sens anagogique, la scène de Gérare n'est pas moins pleine de saisissantes leçons. Quels sont ceux dans lesquels les démons font leur entrée impétueuse et irrésistible? Ceux qui vivent dans l'état du péché; ceux dont la bestiale luxure a fait de véritables pourceaux. Le pécheur scandaleux n'est-il pas un véritable démoniaque, et ne retrouvons nous pas en lui tous les traits qui marquent les possédés de Gérare? Aucun frein ne l'arrête, aucunes chaînes ne compriment le débordement de sa luxure, ni convenance, ni honneur, ni pitié, ni conscience, ni âme, ni Dieu, ni intérêt du temps, ni perspective de l'éternité; entraves de la raison comme entraves de la foi, il brise tout; et rien, ni au ciel ni en la terre, ne le peut plus retenir. Malheur à l'innocence qui en fait la rencontre funeste! Toute vertu qui passe à sa portée il la souille et la fait périr. Il est nu, le malheureux! La grâce ne le couvre plus, les œuvres saintes sont en lambeaux, rien ne le protège plus contre les ardeurs de la Justice et l'attente du châtiment. D'ailleurs son état même est un premier châtiment; c'est un état de pourriture et de mort; le vice lui est un ignominieux sépulcre, les passions le rongent comme les vers du tombeau, et de toute sa personne s'échappent les miasmes de la corruption.

Heureux le pécheur s'il a, comme les possédés de Gérare, l'élan qui le porte vers Jésus! Heureux si Jésus le délivre! Sauvé de ces vices nous le retrouverons aux pieds du Sauveur: *On trouva les possédés assis aux pieds de Jésus, calmes, vêtus et complètement guéris*[1].

[1] Luc., VIII, 35.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE

I. — Jésus, éconduit si injurieusement par les habitants de Gérare, revint par le lac de Génésareth dans sa ville de Capharnaüm. L'Évangéliste l'appelle « sa » ville parce que durant une grande partie de sa vie publique il la choisit pour son habituelle résidence et il y eut sa mère et ses proches. Bethléem l'avait vu naître ; Nazareth avait abrité les années de sa vie cachée ; Capharnaüm eut la gloire, dont elle se montra bien ingrate, de recevoir l'Homme-Dieu dans les dernières années qu'il passa sur la terre.

Quand il y arriva les foules, qu'il avait laissées pour retrouver quelque solitude au-delà du Lac, l'assiégèrent de nouveau, avides de le voir et de l'entendre, et non seulement remplirent la maison où il se retira, mais en rendirent, par leurs flots pressés, l'entrée et les alentours inabordables. Le peuple de Galilée continuait à être pour le Sauveur rempli de sympathique admiration, docile à sa parole, enthousiasmé à la vue des merveilles de sa puissance, mais, pour la première fois, nous trouvons mêlés à lui des personnages suspects, dont le regard et les allures tranchent sinistrement avec le reste de l'assistance. Ce sont des émissaires et des espions venus de Judée pour jeter dans le peuple des suspicions et des interprétations malveillantes et qui profiteront de tout pour dénigrer le Sauveur. Ce n'est encore qu'un début, mais il n'est, dans la demeure où va s'opérer la miraculeuse guérison d'un paralytique, déjà que trop significatif.

Nous ne devons pas confondre cette guérison avec

celle du paralytique que nous raconte saint Jean et dont saint Matthieu ne parle pas. N'oublions jamais que les évangélistes ne se contredisent pas mais se complètent. Tant pour les détails des faits que pour ces faits eux-mêmes, ce que taisent ou abrègent les uns, les autres le donnent en entier et avec développements. Ces deux guérisons diffèrent totalement, quant au temps, au jour, au lieu, aux circonstances, au milieu, où elles sont opérées. Et ce qui particularise plus encore le miracle raconté maintenant par saint Matthieu, c'est que Jésus-Christ s'y déclare solennellement le Dieu qui remet les péchés, et par là se montre égal et consubstantiel à son Père. Une autre particularité saisissante est l'acte de foi et de confiance accompli par le malade et ceux qui l'amènent à Jésus, et que rapportent saint Marc et saint Luc.

Jésus était assis et enseignait. Des Pharisiens et des Scribes avaient pris place près de lui : ils venaient de Jérusalem et de toutes les bourgades de la Galilée.

Soudain arrivent quatre hommes portant un paralytique couché sur un grabat. Après avoir cherché à entrer pour le déposer devant Jésus et n'ayant pu y réussir à cause de la foule, ils montent sur le toit, y font une trouée, et par là descendent le malade et le déposent aux pieds du Sauveur [1].

II. — Cet acte, si nouveau et qui témoignait d'une foi aussi robuste dans son fond qu'ingénieuse dans ses inventions et ses ressources, tenait l'assemblée entière en suspens : une parole du Maître l'étonna plus encore : *Mon fils, aie confiance ! tes péchés te sont remis* [2].

[1] Matt., IX, 1 et seq. Luc., VIII, 40. Marc., II, 1 et seq.
[2] Matt., IX, 2. Marc., II, 5.

C'était la première fois que le Sauveur affirmait ainsi sa divinité. Elle avait, déjà, éclaté de bien des manières ; la nature humaine était transfigurée à sa parole, les éléments les plus déchaînés obéissaient à sa voix, les démons faisaient jaillir de leurs convulsions hideuses les aveux les plus explicites. Maintenant, c'est le suprême attribut de Dieu que Jésus-Christ revendique. Dieu seul en effet peut pardonner et punir, remettre nos dettes ou en exiger le paiement ; Lui seul a entre ses mains souveraines les clefs de la vie comme celles de la mort. Dire au paralytique : *Tes péchés te sont remis*, le dire non pas avec un pouvoir délégué, mais directement et comme en possédant la pleine puissance, c'était là s'affirmer Dieu solennellement.

L'effet de telles paroles sur l'assistance fut très divers. La foule les reçut avec un étonnement respectueux ; le paralytique avec nne humble soumission et sans exhaler la plainte d'une attente déçue, ni mépriser le bienfait de l'âme alors qu'il ne réclamait que la guérison du corps. Il se tut et attendit. Mais il en alla tout autrement avec les Pharisiens et les Scribes. Sans oser accuser tout haut, ils formulaient dans leur âme les plus haineuses récriminations : *Que veut dire cet homme? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu* [1] ?

C'est là que Jésus les attend, et leurs pensées injurieuses, que sa toute science a pénétrées vont lui servir de point de départ à la plus solennelle affirmation de sa divinité [2].

D'abord il ne nie pas, il accepte au contraire comme

[1] Matt., IX, 3. Marc., II, 6-7.
[2] Matt., IX, 4. Marc., II, 8.

très juste et très vraie, la parole de ses ennemis : *Qui peut remettre les péchés si ce n'est Dieu?* S'il n'était pas Dieu, il eût rectifié à l'instant ce qu'il venait de dire au paralytique, il l'eût expliqué : « Non, je ne suis pas Dieu ; à Dieu ne plaise que j'usurpe une telle puissance et que de moi-même je remette les péchés ! » Jésus-Christ a-t-il dit cela ? C'est le contraire qu'il affirme. *Le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés*[1].

Les Juifs et les incrédules de tous les temps en veulent-ils la preuve ? Veulent-ils voir comment en Jésus-Christ ils doivent confesser un Dieu dans la plénitude des pouvoirs divins ? Si Jésus-Christ affirme qu'il est Dieu et qu'il le prouve, quelle ressource restera à leurs doutes et à leurs négations ? Or Jésus-Christ affirme et Jésus-Christ prouve ; il prouve en faisant des œuvres qu'un Dieu seul peut opérer et en les faisant pour prouver sa divinité : *Lequel est plus facile de dire à un paralytique : « Tes péchés sont remis », ou de lui dire : « Lève-toi, prends ton grabat et marche » ? Eh bien pour que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Je te l'ordonne (dit-il au paralytique), lève-toi, prends ton grabat, et retourne en ta maison. Aussitôt le malade se leva, prit le grabat où il était couché, et, traversant la foule, retourna dans sa demeure glorifiant Dieu*[2].

La preuve était d'autant plus péremptoire que le miracle était plus éclatant. C'en était un, tout d'abord, de pénétrer les pensées secrètes des Pharisiens et des

[1] Marc., II, 10. Matt., IX, 6.
[2] Marc., II. 9. Luc., VIII, 23. Matt., IX, 4.

Scribes. *Pourquoi*, leur avait dit Jésus, *pensez-vous mal dans vos cœurs*[1] ? Au moment où ils disaient en eux-mêmes : *cet homme blasphème*[2] ! Jésus avait pénétré dans l'impénétrable sanctuaire de leur pensée. Or Dieu seul connaît les secrets de nos cœurs ; nul être au monde, ni ange, ni démon, ni homme, ne force l'impénétrable asile de notre âme ; et ainsi que le répète si souvent l'Ecriture : « Dieu est le seul qui scrute nos reins et nos cœurs ». « Vous seul, ô Dieu, connaissez les secrets de nos âmes ». « L'homme voit le dehors, mais Dieu seul pénètre jusqu'au cœur ». Dès avant le miracle de la guérison de l'infirme, Jésus-Christ se montrait Dieu. Et dans le miracle même comme il est Dieu encore ! Il n'a pas besoin d'un secours étranger, il ne s'adresse pas comme les thaumaturges au Dieu Tout puissant : il a en lui-même la puissance divine, et, de cette même puissance qui remet les péchés, il rend subitement le plein usage de ses membres au Paralytique : la seconde œuvre en confirmation de la première. Et le miracle ne s'arrête pas à la guérison, il redonne du même coup le complet retour des forces et la souplesse des mouvements, et l'on voit cet infirme, qu'on amenait tout à l'heure couché et inerte sur un grabat, se lever, marcher, saisir ce grabat et, sans effort, le porter jusqu'à sa demeure. *Aussitôt le malade se leva, prit le grabat où il était couché, et sous les yeux de tous, s'en alla, glorifiant Dieu, dans sa demeure*[3]. Créateur de l'âme et du corps, le Fils de Dieu réparait les ruines de l'un et de l'autre, et dans cette magnifique restauration apparaissant un seul et même Dieu.

[1] Matt., IX, 4. Marc., II, 8. Luc., VIII, 22.
[2] Luc., VIII, 21. Marc., II, 8. Matt., IX, 4.
[3] Luc., VIII, 25. Marc., II, 12. Matt., IX, 7.

III. — Quel fut l'effet produit par ce grand miracle? Effet divers, selon la disposition de chacun. Le paralytique guéri selon le corps, purifié selon l'âme, se montre digne du double bienfait reçu. *Il se lève glorifiant Dieu* [1]. Rentré dans sa famille il y devient un ardent prédicateur des grâces divines dont Jésus-Christ est la source. La foule nous apparaît ce qu'elle est d'ordinaire, loyale et bien disposée, mais lente à concevoir et courte de vues. Elle n'a pas saisi dans toute sa force la preuve de divinité que le Sauveur vient de donner. Elle voit en lui un homme dépositaire de la puissance divine, mais ne s'élève pas plus haut : *Ils glorifièrent Dieu qui a fait part aux hommes de tels pouvoirs* [2]. Confession bien imparfaite, mais qui eût pu, s'ils avaient correspondu à la grâce, les mener peu à peu à la pleine connaissance du Fils de Dieu, visible dans la chair de l'homme. C'était déjà beaucoup de voir en lui un envoyé de Dieu ; s'ils l'eussent voulu, de nouvelles lumières les eussent éclairés sur les dernières sublimités du mystère.

Quant aux Scribes et aux Pharisiens, l'éclat du miracle les avait confondus, mais leurs dispositions funestes continuèrent à les aveugler. Ils se turent et se retirèrent. Jésus, « doux et humble de cœur », les laissa sans les accabler sous de trop justes reproches, nous donnant ainsi l'exemple de la modération et du calme que nous devons opposer aux contradictions et aux insultes les plus iniques de nos ennemis.

[1] Luc., VIII, 25.
[2] Matt., IX, 8.

VOCATION DE SAINT MATTHIEU

I. — Après le miracle qui venait de confondre ses ennemis et d'exciter l'enthousiasme du peuple, Jésus s'efface. Un double sentiment l'anime : l'humilité qui lui fait fuir les acclamations et les triomphes ; la douceur qui lui fait ménager des adversaires irrités.

Mais il se retire aussi pour opérer une œuvre plus grande et plus importante même qu'un miracle : pour appeler à lui un nouvel apôtre. *Jésus sortit et s'en alla sur le bord du Lac, enseignant le peuple qui venait d'accourir à Lui. Au retour il vit, assis à son bureau de péage, un publicain nommé Matthieu ou Levi, fils d'Alphée. Il lui dit : « Suis-moi »* [1]. Quand nous considérons ce que devait être l'Eglise, comment elle allait conquérir le monde, traverser les siècles, renverser une Société pour en reconstruire une autre, dominer les intelligences, subjuguer les cœurs, confondre dans ses rangs toutes les illustrations, tous les génies, toutes les puissances : nous demeurons confondus en voyant quels chefs Jésus-Christ donne à cet empire, quelles colonnes il place pour soutenir un si immense édifice. Déjà notre étonnement était grand quand nous le vîmes aller prendre dans leur pauvre barque et au milieu de leurs filets rompus quelques obscurs pêcheurs ; que dire ici, quand ce n'est plus la pauvreté extrême mais honnête, le travail rude et obscur mais honorable, qui fait l'objet du choix divin, mais la plus deshonorée des professions le plus décrié des milieux. On s'imaginerait difficilement combien basse et odieuse était, dans le monde

[1] Matt., IX, 9. Marc., II, 13. Luc., V, 27.

romain tout entier, mais bien plus encore chez les Juifs, la condition des publicains. Employés subalternes des Compagnies fermières pour la collection des impôts, les publicains, par suite même de leur déshonorante situation, avaient fini par être recrutés dans les derniers rangs de la Société. Leur rapacité et leurs exactions avaient achevé de les déconsidérer, et publicain était synonyme de voleur. Chez les Juifs, humiliés et irrités de payer l'impôt aux Romains leurs vainqueurs, le publicain suscitait autant de haine que de mépris, et quand, dans la Parabole du Pharisien et du publicain, le premier accable le second de son superbe dédain, il ne fait que traduire les sentiments communs à la Nation entière. Voilà où Jésus alla choisir son nouvel Apôtre !

Puis n'admirons-nous pas la simplicité et la droiture qui guident en tout ceci la plume des Évangélistes ? Jamais une honte qui les regarde, une ignominie qui s'attache à leur divin Maître, une faute qu'ils commettent, une absence d'intelligence, une gaucherie dont ils se rendent coupables, ne sont dans leur récit ou omises ou voilées. Ce qui est, comme cela est, ils le disent sans fausse honte, sans souci de leur prestige. Pourquoi dès lors cesserions-nous de les croire quant ce sont des faits glorieux et admirables qu'ils ont vus et qu'ils racontent ? Pourquoi, véridiques quand ce qu'ils disent doit tourner à leur honte, seraient-ils menteurs quand leur témoignage porte sur les merveilleuses œuvres du Maître auquel ils se sont attachés ? Quand Matthieu se confesse publicain, pourquoi mentirait-il, quand il redit la glorieuse carrière de l'Homme-Dieu, la dignité et les pouvoirs de ses Apôtres ?

S'il dit vrai en rappelant les hontes de sa vie passée,

il dit vrai quand il raconte sa conversion et son appel. Et cette conversion fut admirable. *Jésus lui dit : « Suis-moi » ; Matthieu, abandonnant tout, se leva et le suivit* [1]. Deux vertus nous frappent tout d'abord : l'obéissance et le désintéressement. Obéir, c'était suivre Jésus, et suivre Jésus c'était mener une vie pauvre, errante, déjà persécutée : c'était abandonner une position, peu considérée sans doute, mais opulente, pour se jeter dans un inconnu redoutable. Le publicain ne se fit aucune de ces objections ; le Maître parlait, ordonnait, l'appelait, il ne songea qu'à obéir. Et il ajouta aux autres mérites de l'obéissance celui de sa promptitude. Il n'objecta aucune des raisons qui pouvaient naître si naturellement d'un changement si instantané de situation. Jésus dit : « Suis-moi », Matthieu se leva et suivit. Telle est l'obéissance que Dieu demande et la seule qui lui plaise et soit digne de Lui. Telle avait été l'obéissance des pêcheurs Galiléens, qui avaient, sur l'appel de Jésus, quitté leurs filets et leurs barques comme le publicain quitta son comptoir.

Il ne peut nous suffire d'admirer une telle soumission ; admirons surtout la puissance de la grâce divine, et comment en un instant Jésus-Christ transfigurait une âme, de cupide et sordide la rendait purifiée dans l'amour et héroïque dans le détachement. Telles sont les œuvres divines, parfaites dès le premier moment, quand elles ne sont entravées par aucune de ne nos déloyales résistances.

Cependant gardons-nous de croire que la promptitude d'une conversion exclut sa lente et soigneuse préparation. Sans doute Saint Matthieu reçut de la parole du

[1] Matt., IX, 10. Luc., V, 27-28. Marc., II, 13-14-15.

Sauveur : « Suis-moi » le coup subit et définitif qui renverse et relève, qui tue l'homme de péché et le ressuscite en homme de justice ? mais ce dernier coup est lui-même longuement préparé. Bien avant son appel, le publicain avait contemplé les merveilleuses œuvres de l'Homme-Dieu ; l'écho de ses prédications avait frappé son oreille et sollicité son cœur; et en même temps qu'agissaient ces moyens extérieurs, une grâce intime pénétrait cette âme pour la rendre capable d'entendre et de suivre l'ordre divin. Jésus-Christ ne vint à Matthieu que quand il le vit mûr pour la conversion.

Et alors cette conversion apparut admirable, ainsi qu'un mot de l'Évangile nous le fait assez comprendre. « *Jésus vit un publicain assis à son bureau de péage*[1] ». C'est au milieu même de ses hontes que Jésus va le prendre et au moment même où il se livre à ses odieuses exactions. Quand Pierre et André, Jacques et Jean, furent appelés à l'apostolat, au moins était-ce en plein travail permis et honorable. Pour Saint Matthieu, comme il en sera pour Saint Paul, c'est du sein même du crime que Jésus l'appelle à Lui. Et en cela brille d'abord la puissance divine à laquelle rien ne résiste et qui sait, quand elle le veut, changer en vertus et en sainteté nos plus perverses dispositions. Jésus avait remis ses péchés au Paralytique avant de changer en fervent Apôtre le publicain misérable : sa bonté n'apparaît pas ici dans un moindre éclat. Elle est si suave, si persuasive, que le malade ne se sent pris d'aucun trouble, ni arrêté par aucune fausse humilité. Il est gagné par cette délicieuse confiance qui fera couler les larmes de la Madeleine et l'amènera sans terreur aux pieds du Sauveur.

[1] Luc., V, 27.

D'ailleurs la bonté du divin Maître reconnaissons-la toute entière dans cette particularité étrange de l'Évangile, qui, passant sous silence les circonstances de l'appel des autres Apôtres, ne s'étend que sur celles qui regardent, ou les plus humbles ou le plus décrié d'entre eux. Nous savons par le menu comment ont été choisis les pauvres pêcheurs Galiléens, nous assistons à l'appel d'un publicain : quant au reste, composé d'hommes plus instruits ou plus nobles, l'Ecriture Sacrée ne nous révèle rien. Ainsi une humilité profonde, reflet de celle de Jésus-Christ, s'attacha aux douze fondateurs de l'Eglise. Ainsi se montra l'extrême véracité des Évangélistes, qui ne reculèrent devant aucune révélation de leur bassesse ou de leurs péchés.

II. — Mais voici qu'un étonnement nouveau nous attend. Peu après qu'il a fait d'un publicain son Apôtre, nous trouvons le Dieu de toute sainteté assis à table au milieu de publicains et de pécheurs. *Matthieu donna au Seigneur et à ses disciples un grand repas dans sa maison. Il arriva donc que Jésus se trouva entouré de publicains et de pécheurs* [1].

Quel monde ! Sur l'invitation du publicain leur ami, tous les publicains de Capharnaüm et des environs se trouvent réunis, et réunis à d'autres personnages connus et flétris comme pécheurs ! Ils apportent là leurs hontes communes et pour beaucoup d'entre eux leurs péchés et leurs vices ni reniés encore, ni expiés. Et c'est dans ce déshonorant milieu que nous trouvons Jésus !

Que notre âme ne se trouble pas ; que notre foi ne s'ébranle pas : jamais jusqu'ici notre Sauveur ne nous

[1] Luc., V. 29. Matt., IX, 10. Marc., II, 15.

est apparu plus sauveur ; jamais œuvre plus digne, jamais prédication plus éloquente, jamais plus abondante effusion de grâces. Depuis le commencement de sa vie publique il se révèle à nous de trois manières : par la prédication de sa doctrine, par les continuels miracles qu'il opère et les bienfaits qu'il répand à flots, par la sagesse toute divine avec laquelle il réfute les calomnies de ses adversaires et renverse leurs erreurs. Mais voici qui dépeint plus parfaitement encore le Sauveur que Dieu nous a envoyé. Il vient à nos misères, il est député à nos dégradantes flétrissures ; c'est la caution de nos crimes, c'est « l'Agneau qui porte nos iniquités ». Où devons-nous le trouver sinon au milieu des pécheurs ? Quelle est la place du médecin sinon au chevet des malades ? Les pécheurs, il ira les chercher partout où il les pourra découvrir, fût-ce à leurs fêtes, fût-ce à leurs banquets. Le Pharisien se livre à des pénitences orgueilleuses, à des jeûnes dont il nourrit sa superbe : le Dieu Sauveur s'assiéra à la table des pécheurs, dès qu'il y trouve le moyen de les convertir. Nous le verrons à la table de Zachée, dont il béatifie la demeure. Pour gagner à lui les pécheurs il se laissera odieusement traiter par ses ennemis, et il préférera leurs pharisaïques scandales à l'abandon des âmes perdues. Quand Saint Paul nous défend « de nous asseoir à la table de chrétiens, nos frères, devenus pécheurs publics », il ne contredit pas son Maître, il ne nous écarte pas du chemin où nous rencontrerons des étrangers, des infidèles, des incrédules, à convertir. Punissons des frères en nous éloignant ; convertissons les pécheurs en nous rapprochant. Faisons, comme nous voyons que fait le Sauveur.

La nouvelle du repas offert par le publicain Matthieu

à Jésus et à ses disciples ne tarda pas à se répandre dans Capharnaüm, et les Pharisiens de la ville l'eurent à peine apprise qu'ils accoururent, ravis d'une occasion si propice à leurs injurieuses accusations [1]. Rusés autant que méchants, tantôt ils accusent les Apôtres auprès de Jésus, tantôt Jésus auprès des Apôtres, obliques comme la ruse, fuyants et dissimulés comme la peur. Ici, n'osant se heurter à la sagesse du Maître, ce sont les Apôtres qu'ils interpellent : *D'où vient que vous et votre Maître vous mangez et buvez avec les publicains et les pécheurs* [2]. Les Apôtres demeuraient interdits et muets. Jésus prit la parole, et, avec cette sagesse devant laquelle aucune ruse ne prévaut, il fit de l'accusation même le plus victorieux moyen de défense. « Vous me reprochez ma présence au milieu des pécheurs ? Mais c'est là précisément qu'est pour moi l'honneur, la justice, le devoir ; et ce qui vous semble digne de répréhension est tout au contraire ce qui mérite admiration et éloges. *Sont-ce les bien portants ou les malades qui ont besoin du médecin* [3] ? Image admirable de justesse et d'à-propos ! Quelle est la mission d'un sauveur sinon de sauver ? Et d'un médecin sinon de guérir ? Et qui sauve-t-on sinon ceux qui se perdent ? Qui guérit-on sinon les malades ? Après cette victoire du bon sens, Jésus en cherche une plus profonde et plus décisive encore dans ces Écritures Sacrées que ses calomniateurs ont le devoir de connaître et d'appliquer. *Allez et apprenez, ajouta-t-il, ce que signifie cette parole : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice* [4] ». Tout

[1] Matt., IX, 10. Marc., II, 15.
[2] Luc., V, 30. Marc., II, 15-16-17. Matt., IX, 11.
[3] Matt., IX, 12. Marc., II, 16. Luc., V, 31-32.
[4] Matt., IX, 14.

porte coup dans cette réplique du Sauveur. *Allez*. C'est le Maître qui se redresse de toute la hauteur de sa Majesté, et qui éloigne de lui des indignes. *Allez et apprenez*. Apprenez ces Écritures dont si volontiers vous vous targuez ; apprenez surtout ce qui révèle le Dieu que vous adorez ; apprenez ses pensées et ses vouloirs ; écoutez ce qu'il vous dit par son Prophète : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice*. Et que fais-je autre chose, Moi le Fils de ce Dieu que vous servez, que fais-je sinon réaliser la divine parole que vous ignorez et l'esprit de cette parole que vous ignorez plus encore ? Jésus-Christ fait ici deux allusions manifestes : la première aux pratiques tout extérieures, tout matérielles de la religion pharisaïque ; la seconde à l'abrogation prochaine de la Loi figurative, de son culte, de ses Sacrifices que remplacera la Loi Nouvelle toute d'amour et de charité. Jésus ajouta : *Ce ne sont pas les justes, mais les pécheurs que je suis venu appeler à la pénitence*[1]. Dans ces premiers mots : *ce ne sont pas les justes que je suis venu appeler* ne faut-il pas voir une de ces ironies empreintes de tristesse que nous surprenons parfois sur les lèvres du Sauveur ? Dieu l'a plusieurs fois employée, par exemple quand, après avoir jugé et châtié Adam coupable : « Voilà, s'écria-t-il, Adam devenu comme l'un de nous ». Ou encore : « si j'ai faim, te le dirai-je », et ai-je besoin de toi? « Des Justes » ! Semble dire Jésus-Christ, et où sont-ils donc sur la terre ? Et si c'est des Justes qu'il me faut m'entourer, où les trouverais-je ? Il vous fait bon de parler des justes quand vous mêmes êtes coupables comme ceux dont vous me reprochez le contact ! David avait chanté : « Il

[1] Matt., IX, 13.

n'y a pas un seul juste sur la terre ; non pas un seul » ! Et Saint Paul : « tous sont pécheurs et ont besoin de la glorieuse intervention de Dieu ».

Jésus venait de trop exalter les pécheurs pour ne pas craindre chez eux quelque dangereuse présomption ; aussi a-t-il soin de leur faire apparaître l'austère mais indispensable pénitence : *Je suis venu appeler les pécheurs à la pénitence* [1]. A eux ma sollicitude, mon cœur, mon sang. Mais tout cela leur deviendra inutile s'ils ne se convertissent et ne font pénitence.

Les Pharisiens réduits au silence trouvèrent dans les disciples de Jean-Baptiste des auxiliaires prêts à reprendre leurs insidieuses objections. Nous avons vu ces disciples pris contre Jésus-Christ et ses apôtres d'une jalousie bien voisine de la haine, et, infidèles à la voix de leur maître, ils regardaient le Sauveur comme un adversaire, un supplantateur, un ennemi. Ils s'en viennent donc et, plus audacieux que les Pharisiens qui n'avaient pris à partie que les Disciples, eux, c'est Jésus même qu'ils interpellent. *A leur tour ils s'approchèrent des disciples de Jean : « pourquoi, dirent-ils, quand nous et les Pharisiens jeûnons souvent et souvent sommes en prières, vos disciples ne jeûnent-ils point mais mangent et boivent* [2] ». La réponse du divin Maître diffère pour le ton et la manière de celle qu'il opposa aux Pharisiens ; très douce, ici, et empreinte d'une compatissante mansuétude. Il rappelle ces disciples de Jean à ce que leur a si souvent enseigné leur maître. Jean ne leur parlait-il pas de l'Époux céleste dont il se déclarait avec bonheur le précurseur et l'ami?

[1] Marc., II, 17.
[2] Matt., IX, 14. Marc., II, 18. Luc., V, 33.

Et n'est-ce pas cet Époux qui, venu d'En Haut, s'unit à la nature humaine dans la pleine joie du ciel et de la terre ? Quel événement plus heureux, quelle allégresse plus enivrante, sera jamais accordé au monde ? Quoi ! C'est au sein de telles joies, quand se célèbre un tel mariage, que l'on suppose le jeûne, les tristesses, les larmes possibles ! *Les amis de l'Époux peuvent-ils jeûner au banquet nuptial ? Pleurer pendant les jours que l'Époux est avec eux ? Non, sans doute, c'est impossible tant qu'ils ont avec eux l'Époux* [1]. Puis la parole de Jésus se voile des mélancolies d'un prochain avenir ; il annonce, confusément encore, car le temps d'une claire prophétie n'est pas venu, qu'il doit être ravi au monde, à ses amis, à ses apôtres par la violente issue du calvaire. Oh ! alors ce sera le temps des larmes ; alors ses disciples jeûneront et se consumeront dans les tristesses du cœur et les macérations de la chair. *Viendront des jours où l'Époux leur sera enlevé ; ce sera pour eux alors le temps du jeûne* [2].

Ainsi la même prophétie qui annonce sa passion, fait foi de même des futures souffrances des Apôtres et de l'Eglise et de leur constant héroïsme à les supporter. Mais le leur demander tout d'abord, les charger imprudemment de fardeaux que leurs épaules se refusent à porter, ce serait tout perdre. C'est là une seconde raison que le Sauveur fait valoir. Les Apôtres sont tout novices encore dans la vie sainte ; leur intelligence est fermée, leur volonté est faible, l'Esprit-Saint, avec l'impétuosité de son souffle et l'ardeur de ses flammes, ne les a point transfigurés : il convient de les ménager.

[1] Marc., V, 19-20. Matt. IX, 15. Luc., V, 34.
[2] Luc., V, 35. Marc., II, 20. Matt., IX, 15.

Jésus le fait quant à la doctrine qu'il leur prêche : « j'aurais, dit-il, beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'en pouvez encore porter le poids ». De même il vous faudra « beaucoup souffrir pour la gloire de mon nom », mais pour l'instant votre fragilité réclame l'atténuation et la mesure. *Jésus recourut encore à cette comparaison. Personne ne met une pièce de drap neuf à un vieux vêtement ; autrement le neuf emporte le vieux et la déchirure en est pire. On ne met pas non plus le vin nouveau dans de vieilles outres, sinon le vin les fait éclater ; il se répand et les outres sont perdues. Mais on met le vin nouveau dans des outres neuves, et les deux se conservent* [1].

Un sens très profond se cachait dans ces dernières figures. Jésus est l' « Homme-Nouveau, » l' « Homme-Céleste, » il apporte du ciel une doctrine, des dogmes, des devoirs, une perfection, dont l'Ancienne Loi n'était que l'ombre. C'est désormais « en esprit et en vérité que les vrais adorateurs adoreront le Père. » Le chrétien « mourra à lui-même ; » « il portera sur sa chair la mortification du Christ ; » son intelligence, sa volonté, son cœur, son âme entière, se rempliront des sublimités de la vie même du Fils de Dieu ; en un mot, la religion Mosaïque, rudimentaire et imparfaite, va prendre fin, et une religion plus parfaite la remplacera. C'est là le « drap neuf, » le « vin nouveau, » présentés dans la Parabole du Sauveur. Mais ce Christ céleste, cette Église, ce Christianisme, cet ensemble de dogmes sublimes et de vertus héroïques, ne pouvaient s'adapter à l'âme antique, faite au culte matériel et aux vertus rudimentaires de l'Ancienne Loi. Opérer brusquement

[1] Matt., IX, 16-17. Marc., II, 21, 22. Luc., V, 36-37-38.

la substitution d'un état à l'autre c'était tout perdre. La prudence et la douceur de Jésus-Christ s'y opposaient, et il lui fallait attendre l'œuvre de l'Esprit-Saint, la transfiguration du jour de la Pentecôte, pour faire peser son joug sur des épaules humaines.

L'assistance entrevit-elle, au moins vaguement, cette abrogation de Loi Mosaïque et l'introduction, aux jours du Messie, d'une Loi Nouvelle plus parfaite ? Une ombre de tristesse ou même de mécontentement passa-t-elle sur les fronts ? Quelques murmures s'élevèrent-ils ? On pourrait le croire en entendant Jésus-Christ annoncer combien lente et difficile serait la substitution d'une Loi à une autre, quels regrets laisserait d'abord, même chez les apôtres, l'abandon de l'ancien culte, tant l'habitude a de force, tant les siècles avaient profondément enraciné dans les âmes juives le respect et l'attachement à la religion du passé. Saint Luc nous a conservé les derniers mots prononcés par le Sauveur : *Celui qui est habitué à boire d'un vin vieux n'apprécie pas d'abord le nouveau, et trouve le vieux meilleur* [1].

L'Église, formée par Jésus-Christ, a conservé, entre toutes, la leçon de modération et de prudence que vient de lui donner son divin Fondateur. Elle, non plus que lui, ne brusque les progrès de ses néophytes et de ses convertis, et ne prétend pas d'un bond, d'un élan, les précipiter dans la perfection. Elle n'a pas pour tous la même mesure ; elle s'adapte aux temps, aux sociétés, à la force comme à la faiblesse, à l'état de virilité des peuples comme à leur état d'enfance. Elle temporise sagement ; elle cède parfois sur un point, afin de conserver l'ensemble, et, pas plus que le Dieu qui l'instruit

[1] Luc., V, 39.

et l'anime, « elle ne brise le roseau déjà froissé, ni n'éteint la mèche qui fume encore. »

Que tous ceux qui ont la charge des âmes et le maniement de l'autorité s'inspirent des mêmes principes et suivent la même règle. Arrière ces directeurs impitoyables, qui détruisent au lieu de faire croître, qui découragent au lieu de soutenir, qui épuisent au lieu de fortifier lentement et sûrement.

JAÏRE, L'HÉMORROÏSSE. AUTRES MIRACLES

I. — Le repas chez le publicain Matthieu s'achevait, quand on vit entrer plein de larmes et de sanglots, un père dont la fille se mourait. C'était un Chef de la Synagogue de Capharnaüm nommé Jaïre. Quand il quitta l'enfant pour courir au Sauveur elle était à son dernier souffle, aussi peut-il, dire à la fois, dans l'égarement de sa douleur : « ma fille se meurt... [1] ma fille est morte. » [2] *Jésus parlait encore quand un chef de la Synagogue nommé Jaïre vint se jeter à ses pieds en disant : ma fille se meurt... elle est morte... venez, imposez lui les mains et elle vivra* [3].

Jésus se leva et le suivit accompagné de ses disciples, et une foule immense se pressait sur ses pas, le serrant de tous côtés [4].

Un grand miracle venait à point pour fermer la bouche aux insolentes récriminations des Pharisiens et des disciples de Jean. Par le miracle, Jésus-Christ établis-

[1] Marc., V, 23.
[2] Matt., IX, 18.
[3] Matt., IX, 18, Marc., V, 22-23. Luc., VIII, 41-42.
[4] Matt., IX, 19. Marc, V, 24.

sait victorieusement qu'il était le Dieu dont relevait la Loi Ancienne, dont émanerait la Loi Nouvelle, qu'il était, ainsi qu'il venait de le dire dans une gracieuse image, le Rédempteur du monde, l'Epoux divin de la nature humaine, Homme et Dieu tout ensemble, venu sur la terre pour ouvrir aux âmes l'accès aux fêtes nuptiales de l'éternité. La résurrection de la fille de Jaïre doit avoir un retentissement d'autant plus grand que la situation du père est plus élevée, son autorité plus reconnue, la foule qui l'accompagne plus considérable, le miracle en lui-même plus extraordinaire et plus nouveau, la douleur du solliciteur plus poignante.

Si Jésus veut comme témoins les Pharisiens ses ennemis, il n'a garde pour un motif tout autre d'oublier ses apôtres. Il ne les admet pas tous; il laisse même Matthieu, novice encore et non assez méritant, et il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean. La foule n'entrera pas car Jésus fuit l'ostentation et recherche pour ses plus grandes œuvres l'ombre et le silence. D'ailleurs, tout à l'heure elle pourra voir et constater la réalité du miracle [1].

Jaïre réalisait, sans doute, mais trop peu encore, la condition posée par Jésus-Christ : la foi. Il croyait puisqu'il sollicitait. Il attribuait même à Jésus le pouvoir le plus étendu, celui de rappeler un mort à la vie. « Ma fille est morte, mais venez ! » Mais, Jésus était-il à ses yeux plus qu'un Prophète ? Un Élie ? Un Élisée ? On peut en douter; car, il lui demande de faire ce que firent d'ordinaire les Thaumaturges de la Loi Ancienne : étendre la main, supplier Jéhovah, toucher le cadavre. Il y avait loin de cette foi imparfaite à celle que nous

[1] Matt., IX, 18. Marc., V, 23. Luc., VIII, 41-42.

trouverons dans le Centurion qui confesse en Jésus le Maître absolu de toutes choses, opérant tout de lui-même, trouvant en lui-même la puissance du miracle, sans avoir à la réclamer du dehors.

Néanmoins, la douleur du malheureux père était si poignante que Jésus le prit en pitié, et quant à sa foi, il va, durant le chemin, la fortifier par la vue d'un nouveau miracle, celui de l'hémorroïsse.

II. — Pauvre femme, timide par nature, honteuse de la maladie qui l'épuise et la rend souillée aux yeux de la Loi, elle s'est bien gardée de pénétrer dans la salle du festin et de se produire en public; elle n'est qu'une femme, comment serait-elle reçue par le grand Prophète ? Comment même la laisserait-on s'approcher de Lui ? Elle se cache dans les rangs pressés de la foule [1] ; elle espère que personne ne prendra garde à elle ; mais elle se sent poussée vers Jésus par une telle confiance, qu'elle s'efforcera, sans qu'il puisse s'en apercevoir, de toucher la frange de son vêtement. Sans qu'il puisse s'en apercevoir ? Il manque donc à sa foi un rayon bien décisif et bien essentiel ? Quoi ! Elle se figure pouvoir se cacher de lui ! A cette imperfection près, sa foi est grande, puisqu'elle compte être guérie au seul contact du vêtement. *Dans la foule se trouvait une femme affligée depuis douze années d'un flux de sang. Elle s'en vint par derrière et toucha la frange du vêtement de Jésus. Car elle se disait elle-même : « Si seulement je touche son vêtement je serai guérie* [2] ».

Jésus la guérira, mais point de suite, ni sans la pro-

[1] Luc., VIII, 40, 45.
[2] Lué., VIII, 43-44. Marc., V, 26-27-28. Matt., IX, 20-21.

duire d'autant plus manifestement qu'elle se cachait davantage. Il le faut à plusieurs titres. D'abord, pour vaincre sa timidité, chasser sa honte, et redonner à cette feuille tremblante la stabilité d'une confiance entière. Sa foi du même coup doit être augmentée et fortifiée, car si elle pensait échapper aux rayons de sa toute science, elle ignorait donc le Dieu dont elle implorait le pouvoir? Mais comme sous un autre rapport sa foi était admirable, il fallait la montrer à la foule, et surtout à Jaïre comme un modèle à imiter. Jaïre, plus que les autres avait besoin d'un immédiat secours, car, au moment même où Jésus disait à la malade : *Ma fille, aie confiance, ta foi t'a sauvée* [1], les serviteurs de ce père éploré venaient ébranler sa foi si faible encore : *votre fille est morte, pourquoi importuner le Maître* [2]. Il eût peut-être pu la guérir, mais pourquoi lui demander l'impossible, et croire qu'il la ressuscitera? Jésus vit l'effet désastreux, qu'allait produire cette intervention de gens incrédules auprès de Jaïre faiblement croyant, aussitôt il se tourna vers lui pour lui dire : *Ne crains pas; crois seulement et ta fille est sauvée* [3]. »

Plus encore que ces paroles un miracle allait fortifier la foi de Jaïre. L'hémorroïsse eut à peine touché le vêtement de Jésus qu'elle fut guérie. Toute saisie de ce qui venait de se produire en elle, elle vint se jeter aux pieds du Maître et déclara devant tout le peuple pourquoi elle l'avait touché et comment tout subitement elle s'était trouvée guérie. Jésus voulait pour Jaïre cette confession publique de la malade guérie ; aussitôt se tournant vers elle ; *Aie confiance, ma fille, ta foi t'a sauvée*. Quelle

[1] Luc., IX, 48. Marc., V, 34. Matt., IX, 22.
[2] Luc., VIII, 49-50. Marc., V, 35-36.
[3] Luc., VIII, 50. Marc., V, 36.

tendresse dans ces mots ! Quel aliment à la confiance et en même temps quelle base à la foi !

Saint Luc ajoute un saisissant détail omis par saint Matthieu. Quand l'hémorroïsse dissimulée dans la foule eut, sans que nul eût pu s'en apercevoir, touché la frange du vêtement, Jésus se retourna vers la foule : *Qui a, dit-il, touché mes vêtements? Tous s'en défendaient. Pierre et les autres lui dirent alors : Maître, la foule vous presse et vous accable, et vous dites : « qui m'a touché?* » La tradition n'a pas manqué de faire ici cette remarque : la foule a beau entourer Jésus de son empressement [1], elle ne le touche pas, elle ne fait pas jaillir de lui ses puissances de sainteté et de vie. Seules les âmes ferventes, pieuses, humbles, sauront toucher son cœur et trouveront à son divin contact la guérison de leurs maux et la plénitude de leur santé spirituelle. Mais un autre mystère plus sublime se détache de cette scène. Si simple dans sa démarche, si humble sous les dehors de son humanité, que les foules l'approchent et sans ménagement le pressent et l'accablent, Jésus n'en est pas moins le Fils de Dieu, Dieu souverain comme son Père. « La Divinité habite en Lui corporellement. » Sous la frêle cloison d'une chair passible et mortelle, la divinité se fait jour ; sous le léger nuage de son humanité le Soleil de Justice darde ses rayons. *J'ai senti, dit Jésus, qu'une vertu est sortie de moi* [2]. Ainsi s'explique le magnifique mot de saint Paul qui appelle Jésus-Christ « un Sacrement » ; Sacrement véritable, type en même temps que source et auteur de tous les Sacrements. Le Signe sensible, en Jésus-Christ, c'est son

[1] Luc., VIII, 45-46. Marc, V, 30-31-32.
[2] Luc., VIII, 46. Marc., V, 30.

Humanité ; la grâce c'est sa divinité qui nous est communiquée par le signe. Nous touchons Jésus à son vêtement, à sa chair; aussitôt la divinité jaillit sur nous, nous pénètre, nous déifie, nous rend aptes aux gloires et aux délices de la vie éternelle.

III. — Quand un motif de charité l'y obligeait, le Sauveur donnait à ses œuvres un plus grand éclat, comme nous venons de le voir dans la guérison de l'hémorroïsse. Il fallait tout ensemble affermir la foi de Jaïre et mettre en lumière les vertus de l'admirable femme. Le plus souvent, au contraire, pour nous inculquer le mépris de l'ostentation et du faste, il écartait la foule et n'admettait que les témoins nécessaires à l'authenticité de ses miracles. Ainsi fit-il pour la résurrection de la fille de Jaïre ; il ne voulut avec lui que trois de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean, et le père et la mère de la jeune fille.

La maison où il entra était pleine d'un inconvenant tumulte [1]. Il y avait là une troupe bruyante et confuse de joueurs d'instruments, de gens qui poussaient des lamentations et des cris : coutume presque universelle dans la société païenne et qui, des pays idolâtres, avait fait irruption chez le peuple Juif. Là où aucune foi ne règne et où la mort n'est pas le commencement de notre véritable vie, ces scènes d'une tumultueuse douleur sont déjà inexcusables, tant le redoutable mystère du trépas réclame la majesté du silence, mais combien plus sont-elles blâmables là où s'impose la croyance à une existence d'au-delà le tombeau ? Aussi le premier acte de Jésus, dès son entrée chez Jaïre, est de chasser

[1] Matt., IX, 23. Marc., V, 38-39.

ces pleureuses et ces joueurs d'instruments. *Retirez-vous!* Un mot qu'il ajoute provoque leurs inconvenantes plaisanteries : *Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort. Et ils se riaient de lui sachant bien qu'elle était morte* [1]. Jésus, en les chassant, ne les reprend pas de leurs rires injurieux. Pourquoi ? Parce que ces rires moqueurs étaient pour tous le plus irrécusable témoignage de la mort de la jeune fille, et par suite de l'authenticité du miracle de sa résurrection. Ils se moquaient, dit l'Évangéliste, *parce qu'ils savaient bien, eux, qu'elle était morte* [2]. Ce soin d'établir, contre des négations imprudentes ou des explications frauduleuses, la vérité de ses miracles, nous le retrouvons sans cesse dans la conduite du Sauveur. Ainsi agira-t-il quand il ressuscitera Lazare, disposant tout pour que les assistants témoignent par leur langage ou leurs actes que Lazare est bien réellement mort, que la pierre du sépulcre le recouvre et que la puanteur de son cadavre en putréfaction leur est devenue impossible à soutenir. Ici l'assistance connaît si bien la mort de la jeune fille que le mot du Sauveur : *Elle n'est pas morte mais elle dort*, provoque ses sarcasmes : *ils se riaient de lui* [3].

Nul d'entre eux n'avait compris ni l'intention du Sauveur en prononçant ce mot, ni surtout le sens profond de ce mot lui-même. Jésus n'arrive au corps que par l'âme ; avant de guérir celui-là, il traite celle-ci ; avant d'apaiser la tempête, il éclaire et justifie l'âme terrifiée des Apôtres ; avant la guérison de ses membres il remet les péchés au paralytique. Il ne ressuscitera Lazare qu'après avoir rappelé ses sœurs désolées aux espérances

[1] Luc., VIII, 53. Marc., V, 40.
[2] Luc., VIII, 53.
[3] Luc., VIII, 53.

divines ; ici de même, il commence par ramener dans l'âme de Jaïre la confiance et la sérénité. Elle n'est pas morte, elle ne fait que dormir. Parole délicieuse à entendre! La mort cesse d'être la mort, elle n'est plus le sombre chemin qui mène à une destruction sans espoir ; elle est devenue un sommeil léger et d'un moment ; si léger qu'un mot, un geste de l'Homme-Dieu, et le réveil s'opère. *Jésus entra dans la chambre où la jeune fille était gisante. La prenant par la main il dit d'une voix puissante : « Jeune fille, je te l'ordonne, lève-toi*[1] *! »* Soudain la vie revint en elle, elle se leva et marcha. Jamais un miracle de Jésus ne reste inachevé ; avec la vie rendue, la jeune morte recouvre l'usage entier de ses membres et la plénitude de la santé. Elle marche et ressent aussitôt le besoin de sa quotidienne nourriture, et *Jésus ordonne qu'on lui serve à manger*[2]. Magnifique en lui-même, ce miracle l'est plus encore quand nous y voyons un symbole, une annonce de l'avenir. Le même Homme-Dieu qui vient de ressusciter cette jeune morte ressuscitera un jour le genre humain tout entier. Sur lui, tout gisant qu'il soit dans l'immobilité de la tombe, Jésus prononce la parole de consolation et d'espérance : « Il n'est pas mort, il n'est qu'endormi », et viendra l'heure où, s'avançant vers cette nature humaine gisant dans la mort, il la prendra par la main, la soulèvera du tombeau et lui rendra pour l'éternité la plénitude de la vie. « Vient l'heure où les morts qui sont dans le sépulcre entendront la voix du Fils de Dieu ».

Ce sera l'heure d'une immense et universelle allé-

[1] Marc., IV, 41. Luc., VIII, 54. Matt., IX, 25
[2] Marc., V, 43.

gresse qui transportera le ciel et la terre, l'homme et l'ange, la créature et Dieu. Au ciel se produira, dans des proportions infinies, la scène dont fut témoin la demeure de Jaïre. *Le père et la mère de la jeune ressuscitée étaient ivres de joie* [1].

IV. — Le miracle de la fille de Jaïre est trop éclatant, les enseignements qui en jaillissent trop profonds et trop pratiques pour que nous n'insistions pas un instant encore. Une première leçon nous est donnée dès l'entrée de Jésus dans la demeure mortuaire. Nous y avons entendu retentir de tumultueuses clameurs, des cris, des chants lugubres, les hurlements des pleureuses, et Jésus en entrant chasse cette tourbe désordonnée. Il ramène par là nos deuils à la mesure et à la décence que réclame la mort des enfants de Dieu. Donnons à nos cérémonies mortuaires l'aspect grave et doux que leur doit donner notre éternelle espérance ; écartons-en toute manifestation criarde, toute pompe païenne, toute mise en scène plus digne du théâtre que de l'Eglise ; nos chants y seront des chants sacrés, l'assistance y demeurera silencieuse et attentive.

Un autre point est d'une égale importance. « Ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ». « Ne jetons pas sur l'œuvre du Christ la défaveur et le mépris. Le Christ a vaincu la mort, quelles sont ces vaines lamentations? Que signifie cette douleur sans convenance comme sans objet? La mort n'est plus qu'un sommeil. Pourquoi pleurer sans mesure, sans fin, sans consolation ? Ces cris, poussés par l'incrédule, nous sembleraient déplacés : que sera-ce s'ils sortent d'une bouche

[1] Luc., VIII, 55-56.

chrétienne et d'un cœur croyant ? Car nous avons, nous autres, de bien autres sujets de consolation que les gens du monde sans croyance. On ne nous dit pas, à nous, des banalités comme celle-ci : « Pourquoi pleurer, quand les larmes ne peuvent remédier à rien, ni rendre la vie à ceux qui ne sont plus... » On nous dit : « *Cette jeune fille n'est pas morte, elle dort* ». On nous dit : « Tous, nous ressusciterons » ; la vie ne se détruit pas, elle se ranime ; nous ne périssons pas, nous parvenons à une vie supérieure ; vie éternelle, vie sublime, vie angélique, vie pleine d'immortelles délices. Dieu même a béatifié cette vie, et nous pleurons [1] ! »

Pleurer ainsi n'est-ce pas déshonorer la mort que Dieu a faite si radieuse et si belle ? N'est-ce pas jeter à l'œuvre divine un injurieux mépris ? Pourquoi, si nous n'avons pas, à travers les ombres passagères de la mort, la claire vision de l'éternité, ouvrir à notre dépouille le seuil de la Maison de Dieu, réunir les prêtres, demander leurs prières et embaumer notre cercueil de l'encens du Sacrifice ? Tout cela est compréhensible si nous croyons à nos destinées éternelles. Et si nous y croyons, d'où viennent nos larmes désespérées ?

V. — Jésus, en même temps qu'il avait voulu mettre son miracle dans un incontestable éclat d'authenticité, avait écarté, avec un soin égal, les enthousiasmes et les acclamations de la foule ; il alla jusqu'à prescrire aux parents le secret sur les merveilles dont ils étaient les heureux bénéficiaires : *Il leur défendit expressément de raconter à personne ce qui venait de se passer* [2].

[1] Sanct. Chrysost. in Matt.
[2] Marc., V, 43. Luc., VIII, 56.

Mais comment comprimer l'élan d'une pareille joie et d'une pareille reconnaissance? *Le bruit du miracle se répandit dans toute la contrée* [1].

D'ailleurs les miracles surgissaient à chaque moment. *Comme il sortait, deux aveugles s'attachèrent à ses pas, en criant: « Ayez pitié de nous, Fils de David! »* Ils sont admirables ces deux infirmes! admirables dans leur ardeur, dans la supplication qu'ils ne cessent de faire retentir, dans la course haletante qu'ils poursuivent malgré l'obstacle de leur cécité, dans la confiance dont ils accompagnent leur cri; plus admirables encore dans leur foi. Aveugles, ils n'ont pu, comme la foule, contempler les miracles qu'opérait le Sauveur; le grand mobile qui devait entraîner les autres leur faisait défaut, et combien ils nous apparaissent, dans leur cécité, plus clairvoyants que les Juifs! Ceux-ci spectateurs assidus de merveilles sans nombre, restent incrédules; ces deux pauvres aveugles voient des yeux de l'âme ce que les sens ne leur découvrent pas. Admirons encore leur persévérance, car Jésus continue sa route, sans prendre d'abord garde à eux, et ce n'est que quand il est parvenu dans sa demeure qu'il se les fait amener: *Jésus poursuivit son chemin jusqu'à sa demeure* [2]. Le cri des aveugles témoignait sans doute de leur foi; mais cette foi était rudimentaire encore. Ils saluaient Jésus du titre dont on acclamait volontiers les hauts personnages et les rois. Etre « fils de David » était assurément un magnifique honneur en Israël, mais qu'il y avait loin encore au titre, qui seul convenait à Jésus, de « Fils de Dieu »! La confession de foi est pleine et par-

[1] Matt., IX, 26.
[2] Matt., IX, 27-28.

faite, quand, avec saint Pierre, on s'écrie : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » ! Les aveugles qui n'en étaient pas là, mais dont la foi naissante touchait Jésus, furent amenés à confesser au moins implicitement sa divinité. Les aveugles s'étant approchés Jésus leur demanda : « *Croyez-vous que je puisse ?* » — « *Oui, Seigneur, s'écrièrent-ils* »[1]. C'était faire l'acte de foi demandé, et par là mériter le miracle. Il ne se fit pas attendre. *Jésus toucha leurs yeux en disant : « qu'il vous soit fait selon que vous avez cru ». Et leurs yeux s'ouvrirent*[2].

Le miracle vient de la puissance divine, mais Dieu, pour honorer sa créature, l'invite à coopérer à son action. Et la coopération réclamée, c'est la foi. « Croyez-vous », demandait Jésus aux aveugles. Nous l'avons vu inculquer à Jaïre la confiance et la foi. C'est à la foi de l'hémorroïsse qu'il accorda sa guérison. Le Centurion, avant d'être exaucé, donna le gage d'une admirable foi. Au sein de la tempête qui les secouait sur le lac de Génésareth, il prenait soin avant tout de susciter dans l'âme de ses Apôtres les sentiments d'une foi intrépide. Et quand Jésus manifeste cette divine exigence; c'est plus encore pour le profit de l'homme que pour la gloire de Dieu. Avant même d'être guéris les malades se rendaient illustres par la généreuse expression de leur foi, et Jésus, souvent, les montrait comme exemple à la foule, ainsi qu'il advint pour le Centurion et la Cananéenne. Nous avons ailleurs fait remarquer quel soin prenait Jésus de guérir les âmes avant de subvenir aux détresses des corps. Et comme l'une de nos plus terri-

[1] Matt., IX, 28.
[2] Matt., IX, 30.

bles maladies spirituelles est l'orgueil, la poursuite fiévreuse de la gloire humaine, le désir de la renommée, la soif des honneurs, Jésus, après beaucoup de ses miracles, se dérobait à l'admiration et aux hommages de la foule. Dans ce but il venait de guérir les aveugles dans le secret de sa demeure, ajoutant un ordre exprès de tenir le miracle caché. *Prenez bien garde que personne ne le sache, leur dit-il avec menace*[1]. Le devoir des heureux miraculés était-il d'obéir? En tout cas l'ivresse de leur bonheur leur rendit toute obéissance impossible, *et, dès qu'ils furent hors de la maison, ils publièrent partout ce qui venait de leur être fait*[2].

VI. — Un miracle d'un autre genre suivit de près. *Les aveugles s'étaient à peine éloignés qu'on présenta à Jésus un possédé que le démon avait rendu muet*[3]. Le Sauveur ne pouvait réclamer ni la foi ni la parole de ce malheureux que la malfaisante action du démon rendait incapable de tout acte de volonté : aussi le délivra-t-il sur le champ. *Il chassa le démon et le muet parla*[4].

Nous retrouvons la foule, telle que nous l'avons constamment observée durant cette première année de la vie publique de Jésus. Laissée encore à elle-même, à ses bons instincts, à sa droiture naturelle, elle se laisse aller à son enthousiasme et confesse sans réticence la grandeur des œuvres dont elle est témoin. Sa confession, ici, est remarquablement belle. *Le peuple s'écriait enthousiasmé : « Jamais rien de semblable ne*

[1] Matt., IX, 30.
[2] Matt., IX, 31.
[3] Matt., IX, 32.
[4] Matt., IX, 33.

s'est vu en Israël[1] *!* » Il ne perçait pas sans doute le sublime mystère d'un Dieu fait Homme ; néanmoins il plaçait d'un coup Jésus-Christ au-dessus de tout ce que Dieu avait produit de Saints, de Chefs, de Thaumaturges, dans le présent et dans le passé. Jésus, pour lui, était un être à part, plus grand, plus puissant, plus bienfaiteur, que tout ce que son histoire lui avait révélé, et, ni Abraham, ni Moïse, ni les Prophètes, ni ses Scribes et ses Pharisiens, ne pouvaient lui être comparés. Jésus en effet n'accomplissait pas ses miracles comme les avaient accomplis un Moïse ou un Élie : ceux-ci comme serviteurs et ne faisant agir qu'un pouvoir délégué : Jésus comme possédant ce pouvoir en lui-même et agissant de sa propre autorité. « Le peuple s'écriait donc : « *Non! rien de pareil ne s'est vu en Israël* ».

Tel est jusqu'ici ce bon peuple de Galilée. Mais hélas ! comme tout va changer ! Un ferment d'impiété déjà le travaille. Des Pharisiens se mêlent à ses rangs et lui insinuent des pensées d'erreur et des sentiments de défiance. Et pour qui connaît la foule, sa mobilité, ses entraînements soudains, sa déplorable facilité à écouter et à suivre des meneurs perfides, on peut tout craindre pour elle des agissements des mortels ennemis de Jésus. Les absurdités les plus révoltantes pourront toujours faire impression sur elle et modifier ses idées et ses sentiments. Rarement, néanmoins, absurdité plus énorme fut mise en cours. Les Pharisiens disaient : *C'est à l'aide du prince des démons qu'il chasse les démons*[2]. A quels délires peut donc tomber la passion de

[1] Matt., IX, 33-34.
[2] Matt., IX, 34.

l'envie, car c'est l'envie, une envie furieuse et atroce, qui ne cessera plus d'armer les Pharisiens contre Celui que les foules acclamaient, disant : « Rien de tel ne s'est vu en Israël ». N'est-ce pas en effet le délire qui rejette sur le démon la guerre faite au démon ? Comme si le démon allait se détruire lui-même et ruiner son empire de ses propres mains ! Absurdité plus révoltante encore, quand les faits montraient entre Jésus et l'enfer une opposition si éclatante. Les miracles du Sauveur étaient tous des actes de bienfaisance ; les prestiges diaboliques des actes de malfaisance et de cruauté. La puissance de Jésus était universelle, et la nature entière, animée comme inanimée, raisonnable comme dénuée de raison, obéissait au moindre de ses ordres ; la puissance du démon se montrait fragile et circonscrite. Enfin le démon n'a qu'un but : détourner les hommes de Dieu ; Jésus n'est venu dans le monde que pour ramener le monde au culte et à l'amour de Dieu. Dire par conséquent que c'était avec l'aide du démon que Jésus chassait le démon était sans doute un blasphème et le plus horrible des blasphèmes, mais c'était en même temps un propos d'une insigne folie. Nous le surprendrons plus d'une fois sur les lèvres impies des Scribes et des Pharisiens.

Et comme toujours « l'iniquité se mentait à elle-même », et le trait qu'elle lançait au Sauveur se retournait pour la blesser mortellement. Car enfin d'où venait cette explication des miracles de Jésus-Christ, sinon de l'impossibilité où étaient les Juifs de les nier ? Les nier leur eût été bien autrement facile et efficace, s'ils l'avaient pu. Mais comment nier ce que tout un peuple contemple, non une fois, mais cent fois, mais mille fois ? Ne pouvant nier, ils appelaient, pour les expliquer, tout

à leur aide, jusqu'aux plus révoltantes absurdités, ne voyant pas qu'ainsi ils achevaient de démontrer leur invincible authenticité.

LE PARALYTIQUE DE BETHESDA

JÉSUS-CHRIST AFFIRME SOLENNELLEMENT SA DIVINITÉ

I. — Une des fêtes Juives de l'été, Pâques ou la Pentecôte, fit momentanément quitter à Jésus la Galilée et l'amena à Jérusalem. *La fête des Juifs était proche. Jésus monta à Jérusalem*[1].

L'Évangéliste attire notre attention sur un point de la Cité Sainte, la Piscine Probatique, appelée aussi de Bethesda, et la description minutieuse qu'il nous en fait laisse percer une arrière-pensée de haute valeur. C'est qu'en effet Dieu, comme il le faisait dans tant d'autres particularités de l'Histoire d'Israël, esquissait la première et la plus divine des manifestations de sa grâce dans la Nouvelle Alliance. La piscine de Bethesda, c'est le Baptistère Chrétien ; les merveilles qui s'y opéraient étaient la représentation vive des merveilles de notre baptême. Rien n'y manque ; tout y est représenté en figure : l'eau, l'ange, les malades, le miracle de la rénovation. Dès les siècles reculés Dieu annonçait par des esquisses, des figures, ce qu'il allait opérer dans la plénitude des temps ; et plus approchait la venue du Messie, plus les figures devenaient précises. Depuis longtemps Dieu donnait à l'eau la double mission de laver les souillures et de guérir les maladies ; mais à la piscine de Bethesda cette vertu de l'eau rendue miraculeuse

[1] Joan., V, 1.

s'accusait par de plus saisissants effets. L'eau n'y agissait plus par elle-même, elle recevait d'un ange sa puissance de guérison. *Il se trouvait à Jérusalem une Piscine Probatique, et, en Hébreux, appelée Bethesda. Cinq portiques l'entouraient sous lesquels gisait une foule pressée d'infirmes, d'aveugles, de boîteux, de paralytiques, qui tous attendaient le mouvement de l'eau. A des temps marqués l'Ange du Seigneur descendait dans la Piscine, l'eau s'agitait, et le malade qui le premier y entrait après le mouvement de l'eau était guéri de son infirmité, quelle qu'elle pût être* [1]. N'est-ce pas bien là notre baptistère chrétien, mais avec cette différence que la réalité l'emporte infiniment sur la figure ? A Bethesda les seules infirmités corporelles sont guéries : à notre baptême les maladies de l'âme, toutes, les plus graves, les plus désespérées, la mort elle-même, sont vaincues dans l'eau régénératrice. A Bethesda c'est un Ange : au baptême c'est le Dieu des Anges qui opère, c'est l'Esprit-Saint qui communique à l'eau sa divine vertu. A Bethesda la puissance curative est limitée à un seul malade : la puissance baptismale est sans limite ; quelle que soit la multitude qu'elle atteigne, elle ne saurait ni s'épuiser ni même s'amoindrir. Le monde entier viendrait au baptistère qu'il y recevrait la régénération ; et de même que le soleil peut éclairer toutes les parties du monde sans appauvrir ses rayons, de même sans diminution de sa puissance, l'eau baptismale peut guérir toute infirmité et ressusciter toute mort. N'est-ce pas encore une vive image de l'humanité déchue que cette multitude de malades et de moribonds qui entoure la Piscine de

[1] Joan.. V, 2-3-4.

Jérusalem, et ne nous serait-il pas facile de retrouver dans les maladies qui travaillent les corps l'image vive des maux qui travaillent nos âmes ?

II. — *Or il y avait là un homme infirme depuis trente-huit ans* [1]. C'est vers ce malheureux, couché misérablement sur les bords de la Piscine, que Jésus se dirige, c'est lui qu'il va, tout à l'heure, guérir par un insigne miracle. Si nous nous demandons pourquoi, du milieu de cette multitude de malades, ce paralytique est le seul distingué et guéri, peut-être en trouverons-nous la raison dans les excellentes dispositions et même aussi les vertus éminentes qu'il présente au Sauveur et offre à notre imitation : sa persévérance à venir chaque année, depuis trente-huit ans, demander à l'eau miraculeuse sa guérison, sa douceur que rien ne trouble, son humble attitude, son calme et patient langage, tout à l'heure la foi admirable qu'il montrera et le courage plus admirable encore qu'il mettra au service de cette foi : cet ensemble de qualités et de vertus semble le recommander à la pitié du Sauveur. Si tous les autres nous donnent l'exemple d'une vigilance sans cesse en éveil, pour profiter du passage de la grâce, de la descente de l'Ange et du trouble vivificateur de l'eau, le paralytique nous apparaît plus admirable encore. Et quand nous rapprochons sa persévérance et sa vigilance de notre tiédeur et de notre inertie, nous trouvons ample sujet à rougir. Trente-huit ans durant, cet infirme renouvelle ses efforts, et, toujours déçu, se reprend toujours à espérer et à tenter. Il est seul, sans secours, sans un bras qui consente à le soutenir, et il ne se laisse

[1] Joan., V, 5.

tomber dans aucun désespoir. Chaque année, il voit les autres infirmes secourus et guéris, et il n'en conçoit ni amertume ni dépit. Rapprochons de cet héroïsme notre lâcheté ; de cette douceur sereine nos violences et nos acrimonieuses récriminations. Non seulement Dieu doit nous obéir, mais nous ne lui concédons même pas le droit de nous faire attendre ! Alors que nous montrerons dans nos ambitions et la recherche de nos plaisirs une inlassable patience, dès qu'il s'agit de notre âme et de Dieu l'on ne trouve plus en nous qu'irritation et dépit.

Mais mettons en scène ce paralytique, nous le jugerons mieux encore. Les premiers mots que Jésus lui adresse sont bien de nature à mettre sa douceur à l'épreuve. *Veux-tu être guéri* [1] ? Quelle question pour cette âme ulcérée ! Encore s'il connaissait Celui qui la lui adresse, mais Jésus pour lui n'est qu'un vulgaire inconnu. Néanmoins, sans colère, sans amertume, il lui fait le récit de sa longue et désespérante misère. *Seigneur, lui répondit le malade, quand l'eau s'agite personne n'est là pour me jeter dans la Piscine; tandis que je m'y traîne, toujours un autre y descend avant moi* [2].

Il achevait à peine son récit que le miracle éclatait. *Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit et marche* [3]. Nous pouvons mesurer la grandeur du miracle à celle de l'infirmité. Quand l'engourdissement étrange que nous nommons la paralysie s'est emparé d'un corps et l'a totalement enserré et que les années ont aggravé le mal jusqu'à le rendre absolument incurable, quelle autre puissance qu'une puissance divine peut rendre à

[1] Joan., V, 6.
[2] Joan., V, 7.
[3] Joan., V, 8.

l'infirme l'usage de ses membres, le lui rendre instantanément et d'un mot, le lui rendre avec un complet retour des forces, jusque là qu'il s'empare de son lit et le porte sans difficulté? *Prends ton lit et marche. A l'instant l'homme fut guéri, prit son lit et marcha* [1]. Sa foi commence, ici, à se faire jour. Il n'hésite pas; il ne se défie pas, il obéit, il marche, et cette promptitude à se rendre à l'injonction du Seigneur, à saisir, contre toute vraisemblance, sa lourde couchette et à se remettre à marcher, ne peut venir que du docile acquiescement de la foi. Quant au Sauveur qui le forçait à cette publique manifestation, c'était son ordinaire conduite de mettre en une toute victorieuse lumière l'authenticité des prodiges qu'il accomplissait. Comme le miracle était la preuve suprême de sa divinité, il était essentiel que cette base fût, pour tous les siècles, hors de tout doute et de toute négation. Multiplie-t-il les pains? Il en laisse de nombreux fragments dans les corbeilles. Guérit-il les lépreux? Il les fait se montrer aux Prêtres. Change-t-il l'eau en vin? C'est le chef du festin qui, avec les époux, se rendra compte de la réalité du miracle. Ressuscite-t-il la fille de Jaïre? Il ordonne qu'on lui serve à manger. Souvent encore il fait servir la perverse malice de ses ennemis à compléter l'argument d'authenticité. Ce qu'il fait ici.

C'était un jour de Sabbat, Les Juifs dirent à l'infirme : « C'est le Sabbat, il t'est défendu d'emporter ton lit [2] ». A ceux qui s'étonneraient d'une aussi ridicule prohibition rappelons ce qu'était devenue entre les mains des Pharisiens et des Docteurs la Loi divine du

[1] Joan., V, 9.
[2] Joan., V, 9-10.

repos sabbatique. Ce n'était plus la large et bienfaisante loi qui assurait à l'homme le salut de l'âme et du corps, c'était la surcharge de prohibitions ridicules et tracassières, la tyrannie pharisaïque qui rendait la vie ordinaire impossible. Défense de porter le plus léger fardeau ; défense de tuer l'insecte qui incommode ; défense au voyageur de faire un pas de plus, quand sonnait l'heure du sabbat, etc. Nous voyons à l'œuvre ces odieux travestisseurs de la Loi divine : *C'est le Sabbat ; il t'est défendu d'emporter ton lit* [1]. Cent fois durant le cours de sa vie publique, Jésus les confondra ; cent fois ils reviendront à la charge, s'efforçant de faire passer Jésus-Christ comme violateur de la Loi, et eux comme les sauveurs de l'orthodoxie. Mais si nous perçons jusqu'au fond de ces âmes perverses, nous y trouvons bien moins le zèle de la loi que la haineuse envie devant le prestige de l'Homme-Dieu.

Ce sentiment s'étale cyniquement dans le dialogue qu'ils engagent avec le Paralytique. Celui-ci, armé de son bon sens et de sa droiture, répond à leur défense : *Celui qui m'a guéri m'a dit : « Emporte ton lit et marche* [2] » ! Il ne connaissait point le Sauveur, il n'avait pas suivi sa carrière de prédications et de miracles; il ne savait pas que c'était le Messie, Fils de Dieu même qui venait de le guérir ; mais sa droiture le guidait. Celui qui faisait un miracle ne pouvait être violateur d'une loi divine, et lui obéir ne pouvait être qu'obéir à Dieu.

La haineuse mauvaise foi des Pharisiens perce dans leur réponse ; ils se gardent bien de faire allusion au miracle qui les confondait, ils ne disent pas : « Quel est

[1] Joan., V, 10.
[2] Joan., V, 11.

celui qui t'a guéri » ; mais bien : *Quel est celui qui a pu te dire : « emporte ton lit et marche* [1] » ? Le paralytique ne put les satisfaire, car Jésus venait de se retirer et de se perdre dans la foule. Il se dérobait pour laisser s'instruire en dehors de lui la cause du miracle et se démontrer par ses ennemis même son authenticité; mais il évitait aussi, en se montrant aux pharisiens, d'exciter leur colère et d'enflammer leur passion.

Quelques instants après il était dans le temple, où le paralytique guéri venait lui-même rendre grâce à Dieu. *Jésus le rencontra dans le Temple et lui dit : « voilà que tu es guéri, désormais ne péche plus de peur qu'il ne t'arrive quelque pire affliction* [2]. C'est donc souvent par des peines corporelles que Dieu nous châtie de nos fautes. Comme nous sommes insensibles aux maux de l'âme et aux désastres qu'y cause le péché, Dieu nous ramène au repentir et à la pénitence par l'atteinte de la douleur. Ainsi fut châtié l'incestueux de Corinthe; ainsi le serons-nous souvent quand les autres moyens de conversion seront restés inefficaces. Sachons de plus voir dans les expiations de ce monde les peines réservées à l'autre, cessons cet absurde discours : « Pourquoi une interminable expiation pour un plaisir qui ne dure qu'un moment ». Comme si l'outrage fait à un Dieu se mesurait à la longueur du temps ! Pour une faute rapide le paralytique expiait depuis trente-huit ans, et Jésus-Christ lui laissait entrevoir qu'une rechute dans le péché entraînerait des peines bien plus graves encore.

Nous pouvons croire que la menace du Sauveur ne

[1] Joan., V, 12.
[2] Joan., V, 41.

se vérifia pas pour notre heureux miraculé. Sa foi, son courage, son zèle, nous apparaissaient admirables. A peine eut-il connu Jésus qu'il courut le faire connaître aux Pharisiens, non pas certes connaître comme un traître qui livre un nom à la vindicte de ses juges, mais comme un ardent apôtre qui proclame la gloire du divin thaumaturge et la charité de son divin Bienfaiteur : *Cet homme sortit du temple et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri* [1].

II. — Ils ne s'en doutaient que trop et déjà ils se consultaient entre eux sur les moyens à prendre pour perdre celui qu'ils haïssaient : *Les Juifs entreprirent de persécuter Jésus pour ce qu'il venait de faire un jour de sabbat* [2].

Mais que peuvent les machinations de l'impiété contre Dieu et son Christ? Que peuvent-elles sinon tourner en éclatant témoignage de la vérité? Ainsi en est-il ici; ainsi en sera-t-il au Calvaire; ainsi jusqu'au dernier jour du monde. Les Juifs accusent Jésus-Christ de violer le sabbat; tout à l'heure, ils l'accuseront de se dire fils de Dieu : les deux accusations servent au Sauveur de point de départ pour affirmer sa divinité : sa parole l'affirme : ses œuvres la prouvent.

Il est Dieu, Fils unique de Dieu, égal à son Père selon sa nature divine; par conséquent, souverain Législateur comme lui, et, comme lui, maître de modifier, d'abroger les lois qu'il a d'abord établies. Législateur souverain, il est le maître du sabbat comme des autres parties de la Loi Mosaïque.

[1] Joan., V, 15.
[2] Joan., V, 16.

D'ailleurs, Fils de Dieu, il fait ce que fait son Père. Or, que fait Dieu son Père ? Si, après les six jours de la création, il est dit que Dieu « entra dans son repos, » ce repos est loin d'être la cessation de toute œuvre. Cette création qu'il a fait jaillir du néant, Dieu ne cesse de la régir, de l'animer, de la « soutenir sur la parole de sa puissance. » Dieu veille sans cesse sur ses créatures ; sans cesse il les nourrit et les protège. C'est son bras qui soutient les astres dans leur course ; c'est lui qui fait lever le soleil, tomber la pluie, mûrir les moissons ; c'est Dieu qui donne la pâture à tous les êtres qui, sans son incessante action, retomberaient dans leur néant originel. Dieu donc, aux jours du sabbat comme les autres, ne cesse pas d'agir. Et son Fils, son Égal, son Consubstantiel, ne pourra faire de même ? Son Père donne la vie au monde, et lui ne pourra pas rendre la santé à un infirme ! *Mon Père ne cesse d'agir, et moi de même*[1]. Les Juifs ne se méprirent pas sur la portée de cette parole. *Là-dessus ils cherchèrent à faire mourir Jésus, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais surtout parce qu'il affirmait que Dieu était son Père, se faisant aussi l'égal de Dieu*[2].

Que deviennent, ici, les sophismes des incrédules qui veulent que Jésus-Christ ni n'ait eu conscience, ni n'ait affirmé, au début, qu'il était Dieu ? Voyons. Les Juifs le persécutent-ils pour autre chose, sinon qu'il affirme être Dieu ? Lui-même viole le sabbat : pourquoi sinon comme preuve que, étant Dieu, il est maître de la Loi sabbatique comme des autres ? Que dit-il de son Père, sinon qu'il en est l'égal, c'est-à-dire Dieu comme

[1] Joan., V, 17.
[2] Joan., V, 18.

Lui ? Que fait-il, sinon ce que fait son Père : *Mon Père ne cesse d'agir et moi de même* [1]. Et quand les Juifs ont parfaitement entendu et compris son affirmation et qu'ils le persécutent à cause d'elle, les détrompe-t-il ? Tout au contraire il appuie davantage encore. Et l'Évangéliste, qui en maint autre endroit fait remarquer la fausse interprétation que soit les Juifs, soit les apôtres, font des paroles du Maître, et rectifie cette interprétation, le fait-il ici ? Nullement. Quand, ailleurs, Jésus eut dit : « en trois jours je le réédifierai » et que les Juifs eurent compris qu'il s'agissait du Temple de Jérusalem, l'Évangéliste a soin de rectifier et de dire que Jésus entendait « le temple de son Corps. » Ici, nulle rectification.

D'ailleurs, cette affirmation si claire, si formelle, de sa divinité, Jésus l'accentue plus encore dans la suite de son discours. Il est si lié à son Père, si consubstantiel, si un, que les pensées, les vouloirs, les actes sont communs entre le Père et le Fils, et s'il est faux et blasphématoire de nier la distinction des Personnes en Dieu, il le serait aussi de nier l'unité de nature. *En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils de lui-même ne peut rien faire qu'il ne l'ait vu faire par le Père* [2]. Il ne peut rien faire de contraire, d'opposé à ce que fait son Père, tant les pensées sont communes, tant le Père communique tout au Fils qu'il aime d'un amour infini : *Tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement, car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait* [3]. Si, le Père est principe, tout n'en est que plus commun entre le Père et le Fils. Dire que ces paroles impliquent une

[1] Joan., V, 17.
[2] Joan., V, 19.
[3] Joan., V, 20.

infériorité pour le Fils serait une absurdité et un blasphème, puisqu'elles n'expriment rien autre chose qu'une parfaite consubstantialité. Ce sublime mystère d'un Dieu, Fils unique du Père, venu en ce monde pour sauver et régir ce monde, de grandes œuvres, d'éclatants miracles, en sont déjà l'inébranlable argument, et d'autres miracles plus grands encore viendront en achever la démonstration. *Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait. Il lui montrera des œuvres encore plus grandes en sorte que vous serez dans l'admiration* [1].

Quelles sont « ces plus grandes œuvres » qui vont suivre et qui achèveront de montrer en Jésus-Christ le vrai Fils de Dieu?

Les plus grandes, les plus manifestement réservées à Dieu sont celles qu'il sera à jamais impossible d'attribuer à un homme qui ne serait qu'homme, sans être Dieu en même temps : la résurrection des morts, le pouvoir de juger, la vie de l'âme donnée, répandue à flots intarissables dans le monde; à l'heure marquée la résurrection générale, le jugement, la punition des méchants, le triomphe et la récompense des bons. Telles sont les grandes œuvres dont Dieu seul peut être l'auteur ; or, toutes ont été attribuées à Jésus-Christ, toutes ressortent de sa dignité de Fils de Dieu. *De même que le Père ressuscite et donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut* [2]. Il la donne parce qu'il en est la source, étant lui-même « la résurrection et la vie. » Il la donne « à qui il veut, » il n'est pas serviteur, il est maître; il n'a pas un pouvoir subalterne et délégué ; il a,

[1] Joan., V, 20.
[2] Joan., V, 2.

comme Fils égal à son Père, le même pouvoir qu'a le Père. L'incrédule dira-t-il que ce ne sont là que des paroles ? Mais ces paroles Jésus-Christ les appuyait de faits. Il venait de ressusciter la fille de Jaïre; il allait rendre à sa mère le jeune mort de Naïm ; il allait faire sortir du sépulcre Lazare, tombant déjà en pourriture. Remarquons ces mots : le Fils donne la vie *à qui il veut*. Même pouvoir que son Père, même liberté dans son choix.

Une autre prérogative divine est celle du jugement. Tout homme qui sort de ce monde comparaît devant le tribunal de Dieu, et ce jugement particulier sera suivi, à la fin des temps, d'un jugement général, assises solennelles, où le genre humain tout entier comparaîtra pour recevoir la définitive sentence ou de la vie ou de la mort éternelle. Or, c'est Jésus-Christ qui a reçu entre les mains la puissance judiciaire ; c'est lui qui est constitué « Juge des vivants et des morts ; » c'est devant lui que comparaît chaque âme à sa sortie de ce monde; c'est lui qui, à la fin des temps, reviendra sur la terre, non plus pour y mourir, mais pour y triompher; non plus condamné mais Juge, « en grande puissance et en grande majesté, porté sur les nuées du ciel, » rejetant dans la perdition éternelle ceux qui l'auront rejeté, introduisant dans l'éternelle béatitude ceux qui l'auront reconnu, aimé et servi. *Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils* [1]. Pourquoi? Comme apanage de sa divine filiation, comme récompense des humiliations et des souffrances endurées par lui pour le salut universel. Égal en puissance et en œuvres à son Père, le Fils doit l'être en honneur. *Le*

[1] Joan., V, 22.

Père a remis tout jugement au Fils afin que tous honorent le Fils[1]. Malheur donc aux contempteurs de Jésus-Christ ; toute insulte au Fils rejaillit sur le Père, et insulter Dieu c'est se perdre à jamais. *Celui qui n'honore point le Fils n'honore point le Père qui l'a envoyé*[2].

Communiquer la vie divine, faire qu'une frêle créature humaine, un insecte, un atôme, soit tellement pénétré de Dieu qu'il en devienne un être radieusement divin, qu'il soit par là capable de voir et de posséder Dieu, en un mot qu'il ait en lui la vie éternelle : voilà certes une œuvre qu'un Dieu seul peut produire. Or, Jésus-Christ la produit. C'est là même le grand et merveilleux fruit de son incarnation. Par lui, nous nous rattachons à Dieu d'une ineffable manière jusqu'à devenir « de la famille, » « de la parenté de Dieu, » « posséder en nous un commencement d'être divin. » Jésus-Christ en s'unissant à nous, nous unit à Dieu. *En vérité, en vérité, je vous le dis, qui écoute ma parole et croit en Celui qui m'a envoyé, possède la vie éternelle*[3]. La foi en Jésus-Christ et en son Père qui nous l'envoie est en nous la semence d'une vie supérieure, elle fait de nous des êtres déifiés, tels que Dieu les veut et en lesquels, ainsi que dans son propre Fils, « il met toutes ses complaisances ». Pour ces heureux élus aucun jugement à craindre ; *il n'y a point de jugement*[4]. Il n'y en aurait que si le mépris de la rédemption et le refus d'y croire nous laissaient dans la mort du péché et de

[1] Joan., V, 23.
[2] Joan., V, 23.
[3] Joan., V, 24.
[4] Joan., V, 24.

la réprobation ; mais dès lors que nous croyons, *nous passons de la mort à la vie* [1].

Si l'on objecte que cette vie est pour nous invisible, que notre transfiguration divine demeure invisible comme elle ; si devant le mystère notre foi hésite, notre raison chancelle, Jésus-Christ prend soin de prouver l'invisible par le visible ; il opère sous nos yeux ces grands actes de puissance par lesquels les morts reviennent à la vie. Tout à l'heure, il nous annonçait la future résurrection du genre humain au dernier jour ; c'est pour nous en donner la preuve et l'image que sur l'heure même il fait sortir pleins de vie les morts du tombeau. *En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, elle est venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu et ceux qui l'auront entendue, vivront* [2]. Et d'où vient à Jésus-Christ cette puissance de résurrection ? De ce qu'il a en lui-même la puissance de Dieu, de ce qu'il est un avec son Père, de ce qu'il est Dieu comme son Père, distinct de son Père comme Personne, un avec son Père comme Nature. Étant Fils, il reçoit de son Père, mais recevoir n'implique pour le Fils aucune infériorité. *Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même* [3].

Qui parlait ainsi ? Qui s'attribuait, non seulement la puissance, mais la nature de Dieu ? Celui qui n'avait, aux yeux, que l'apparence de l'homme, « la forme de l'esclave. » Il fallait donc connaître l'ineffable mystère de l'union hypostatique, qui des deux natures, divine et humaine, fait une seule et même Personne divine ; il

[1] Joan., V, 24.
[2] Joan., V, 24-25.
[3] Joan., V, 28.

fallait croire en un Homme-Dieu pour comprendre les paroles et les œuvres de Jésus-Christ. Pour qui ignorerait ou refuserait de croire, tout, dans le Christ, demeurerait énigme insoluble. C'est ce que le Sauveur fait entendre aux Juifs [1]. Ne vous étonnez pas de ne voir en moi que l'apparence d'un homme ; *Nolite mirari hoc quia Filius Hominis est.* Car sous cette apparence se cache un Dieu. Et ce Dieu est le maître souverain de la vie et de la mort, et ce Dieu est le Juge universel, l'arbitre des destinées du monde, Celui qui, au dernier jour, rendra la sentence qui fixera à chacun son sort éternel. *Ne vous étonnez donc pas ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu. Et ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie ; ceux, au contraire, qui auront fait le mal ressusciteront pour la damnation* [2].

Autant Jésus-Christ prend à tâche d'établir sa divinité, autant il met d'insistance à montrer son union parfaite avec Dieu son Père. Le Fils n'est pas sans son Père; il est tout par le Père dont il est engendré. *De moi-même je ne puis rien faire. Selon que j'entends, je juge, et mon jugement est juste parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé* [3]. Ce qui revient à dire : nous avons, mon Père et Moi, une volonté unique, une unique lumière, une seule et même autorité, un seul et même jugement, jugement infiniment vrai, juste et bon.

Combien étranges seraient les paroles suivantes si

[1] Joan,, V, 28-29.
[2] Joan., V, 29
[3] Joan., V, 30.

nous n'en pénétrions pas la vraie portée! *Si j'étais seul à rendre témoignage de moi, mon témoignage ne serait pas valable* [1]. Qu'est-ce à dire, puisque l'affirmation venant d'une telle bouche est infiniment recevable, étant infiniment vraie? Mais, Jésus fait, ici, ce que depuis son Incarnation il ne cesse de faire : il condescend, il prend rang parmi nous, il se met au niveau de notre langage. Nous disons : se rendre à soi-même témoignage est sans valeur. Jésus dit de même et il répond ainsi aux secrètes pensées des Juifs qui l'écoutent. Au contraire, en beaucoup d'autres circonstances, quand il importe d'établir son autorité divine, il tient un tout autre langage. A la Samaritaine il dit : « Le Messie, c'est moi qui te parle. » Aux Juifs, il donne souvent son témoignage comme l'irrécusable témoignage d'un Dieu. Ici, il condescend et s'abaisse. *S'il n'y avait que moi à me rendre témoignage, ce témoignage serait sans valeur. Mais il y a un autre qui rend témoignage de moi* [2].

Trois témoignages différents vont passer sous les yeux des Juifs, et tous trois établiront, sans qu'ils les puissent récuser, la divinité de Jésus-Christ.

Le premier est le témoignage de Jean-Baptiste. Comment le récuseraient-ils? D'eux-mêmes ils sont allés au Saint Précurseur; eux-mêmes l'ont interrogé comme ayant autant d'admiration pour sa sainteté que de foi en sa parole. Et telle était la confiance qu'ils mettaient en lui que c'est sur lui-même, sur ce qu'il était, sur ce qu'il n'était pas, qu'ils l'interrogeaient. Et afin que leur ambassade fut plus solennellement décisive,

[1] Joan., V, 31.
[2] Joan., V, 31-32.

c'est à la plus haute aristocratie de la nation, aux Princes des Prêtres, qu'ils l'avaient confiée. Or que disait Jean ? Qu'affirmait-il sans cesse, sans fin ? Que le Messie était venu ; qu'il vivait au milieu du peuple ; que sa grandeur était une grandeur surhumaine, qu'il était le Fils même de Dieu. *Vous avez envoyé vers Jean et il a rendu témoignage à la vérité* [1], vérité suprême, fondamentale, centre de toutes les autres : à savoir que Jésus-Christ est Dieu. Qu'ils se souviennent donc de leur enthousiasme devant la parole et les vertus de Jean qui leur apparaissait comme *un flambeau de lumière et de feu* [2], car alors, un moment, *ils voulurent tressaillir à sa clarté* [3]. Si Jésus-Christ en appelle au témoignage de Jean-Baptiste ce n'est certes pas qu'il ait besoin du témoignage humain. *Pour moi je n'ai que faire du témoignage d'un homme* [4], mais, Sauveur charitable, il veut tenter tous les moyens de vaincre l'opiniâtre résistance de ses ennemis, les amener à lui par les arguments les plus propres à les toucher. *Si je vous ai parlé de Jean c'est afin de vous sauver* [5].

N'y a-t-il pas un témoignage plus éclatant encore que celui de Jean ? Oui, certes ! Et c'est de Jésus-Christ même qu'il jaillit. En même temps qu'il dit qu'il est Dieu, Jésus-Christ le prouve, en opérant les œuvres que Dieu seul peut opérer. Sa vie est une suite non interrompue de miracles : tout lui obéit, rien ne lui résiste, ni les forces naturelles, ni les lois immuables de l'uni-

[1] Joan., V.
[2] Joan., V, 35.
[3] Joan., V, 35.
[4] Joan., V, 34.
[5] Joan., V, 34.

vers, ni la vie, ni la mort, ni la volonté humaine. Il guérit d'un mot, d'un geste, toute infirmité ; à sa voix la mort rend ses victimes, l'océan apaise ses fureurs, les démons épouvantés sortent des corps qu'ils possèdent. *Moi j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean : ce sont les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir. Ces œuvres que je fais témoignent que le Père m'a envoyé* [1]. Voilà la grande et immuable preuve de la divinité de Jésus-Christ. Elle traverse les siècles, elle défie toute objection, elle emporte toute conviction, elle amène toute certitude. Les miracles opérés par Jésus-Christ lui-même suffiraient amplement pour donner à la preuve toute sa force ; mais que dire de la multitude des autres œuvres que, depuis dix-huit siècles, Jésus-Christ opère par ses Saints, dans son Eglise ? Cette Eglise même qu'est-elle, dans sa prodigieuse vie, qu'un permanent miracle ? Pas un point du monde, pas une parcelle du temps qui n'ait eu le rayonnement du miracle, et par conséquent la preuve tangible de la divinité de Celui par la puissance duquel le miracle s'opère.

Jésus-Christ produit en ces termes un troisième témoignage, le plus auguste de tous : *Le Père lui-même qui m'a envoyé rend témoignage de moi* [2]. La voix du Père proclamant Jésus-Christ « son Fils unique dans lequel étaient toutes ses complaisances » avait retenti au Jourdain. Si les Juifs n'avaient pas ouï cette voix, Jean l'avait affirmée, et les Juifs ne pouvaient ni suspecter sa bonne foi, ni nier son affirmation. Cette même voix du Père s'est fait entendre à plusieurs

[1] Joan., V, 36.
[2] Joan., V, 37-38.

reprises durant la vie publique du Sauveur, une dernière fois dans le temps qui avoisinait la Passion. Mais, outre ces manifestations particulières, tous les siècles, depuis les jours de l'Eden, n'ont-ils pas retenti de cette voix ? N'est-ce pas elle que se transmettaient les Patriarches, quand ils saluaient de loin le Rédempteur à venir ? Moïse a-t-il fait autre chose que révéler au monde, de la part de Dieu, la venue sur la terre de son Verbe Incarné ? Ce Verbe Incarné, tous les Prophètes en ont par avance écrit l'histoire, de la Crèche au Golgotha, et quand Isaïe le dépeint et finit par le nommer « le Fils de Dieu », que fait-il que reproduire la voix même du Père ? La Loi Ancienne que Dieu donna au monde n'eût pas d'autre but que d'annoncer, préfigurer, préparer l'Avènement de Jésus-Christ, « fils unique », fils bien-aimé du Père ». C'est là ce que fait entendre Jésus-Christ quand il dit aux Juifs : *Scrutez les Écritures, où vous pensez trouver la vie éternelle. Elles aussi rendent témoignage de moi*[1].

La preuve est invincible ; la lumière est complète. Mais Jésus-Christ n'est pas seulement lumière, il est aussi et surtout amour. Il vient d'éclairer les malheureux Juifs, et, en leurs personnes, les incrédules et les négateurs de tous les siècles ; maintenant son cœur s'émeut, sa douleur éclate, les larmes brûlantes que nous lui verrons verser sur Jérusalem déïcide et impénitente montent déjà à ses paupières, et les cris de sa miséricorde, les appels passionnés de sa tendresse, se font entendre : *Vous ne voulez donc pas venir à moi pour y trouver la vie*[2] ! Déjà vous vous êtes éloignés de ce Dieu que vous prétendez servir, dont vous vous dites

[1] Joan., V, 39.
[2] Joan., V, 40.

orgueilleusement le peuple privilégié, vous « l'honorez des lèvres », « mais votre cœur est loin de lui ». *Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni contemplé sa gloire. Sa parole ne demeure pas en vous, puisque vous ne croyez pas en Celui qu'il a envoyé*[1]. Et quand je revendique la gloire qui m'est propre, la gloire du Fils unique du Père, est-ce pour moi? En ai-je quelque besoin ? La gloire qui vient des hommes est-elle nécessaire à Celui qui est par soi la gloire infinie ? Le soleil s'accroît-il de la chétive lumière d'un flambeau ? *Ce n'est pas des hommes que je reçois ma gloire*[2]. Si je la réclame des hommes, pour quel motif est-ce, sinon que par là ils obtiennent le salut?

Quelle tristesse dans les paroles qui suivent ! Venir en ce monde, le cœur débordant d'amour, venir pour répandre les bienfaits dont le Père l'a fait le dépositaire et le dispensateur, et se voir rejeter du monde ! *Je suis venu au nom de mon Père et vous me rejetez*[3] *!*

La blessure est plus profonde encore, l'affront plus sanglant, car ces mêmes hommes qui repoussent un Fils de Dieu, accepteront comme guide et comme sauveur le premier qui, sans autorité ni mission, se présentera à eux. C'est là le crime de l'incrédule. Il rejette les vérités divines et le Dieu Sauveur qui les annonce, et il se livre aux sophistes qui ne lui offrent qu'incohérence de doctrines, doutes, erreurs, souvent extravagances. *Qu'un autre vienne en son propre nom, vous le recevrez*[4]. Ainsi fera le monde dans le cours des siècles, ainsi surtout fera-t-il aux jours de l'Antéchrist.

[1] Joan., V, 37-38.
[2] Joan., V, 41.
[3] Joan., V, 43.
[4] Joan., V, 43.

Et quelle est la cause d'une si prodigieuse aberration? Toujours la même : l'orgueil de l'intelligence et la perversion du cœur. S'éloigner de Dieu, renier Dieu, cesser d'espérer en Dieu et de rechercher la gloire qui vient de Dieu, se donner tout entier aux ambitions de ce monde : voilà qui arme peuples et individus contre le Christ envoyé de Dieu. *Comment pourriez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres et ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul* [1]*?*

Sans cesse les Juifs se rejetaient sur Moïse, et, pour repousser Jésus-Christ, se targuaient de lui demeurer fidèles. Jésus-Christ leur enlève en terminant, cette fausse excuse et cette trompeuse sécurité. Nul plus que Moïse n'a parlé du Messie, nul n'a plus clairement annoncé sa venue, ni proclamé avec plus de force son autorité souveraine. Au dernier jour, quand le Christ viendra juger tous les hommes, le premier et le plus implacable accusateur du peuple Juif sera ce même Moïse, dans lequel ils placent une ruineuse espérance. *Votre accusateur sera Moïse lui-même, en qui vous espérez. Si vous croyiez à Moïse, peut-être croiriez-vous en Moi, car il a écrit de Moi* [2].

RETOUR EN GALILÉE
NOUVELLES ATTAQUES DES PHARISIENS

I. — Jésus, en quittant Jérusalem, laissait les Pharisiens plus endurcis et plus haineux que jamais. Ni ses tendres avances, ni ses exhortations, ni l'éclat de ses

[1] Joan., V, 44
[2] Joan., V, 46-47.

miracles et la preuve si invincible de sa divinité, n'avaient pu ni vaincre leur aveuglement volontaire ni amollir leur cœur. C'est désormais chez eux une haine consommée, une volonté ardente de perdre Jésus dans l'opinion populaire, afin de le livrer plus aisément à la mort. Des espions détachés de leurs rangs vont le suivre partout, partout épier ses paroles et ses actes, et souvent lui tendre des pièges. Nous les retrouvons dans toutes les villes et bourgades où Jésus s'arrêtera pour prêcher et faire des miracles. Et tel sera leur acharnement à lui nuire, que nous les verrons le suivre jusque dans les campagnes les plus solitaires.

Un jour de sabbat, le second jour de la semaine, en comptant comme premier la fête qui venait de se célébrer, Jésus traversait avec ses disciples des champs, où la moisson achevait de mûrir[1]. Jamais détresse n'avait été plus extrême pour l'Homme-Dieu et ses disciples. Plusieurs fois nous avons eu à nous édifier du désintéressement que ces derniers montraient à l'égard des premières nécessités de la vie. Rarement ils s'inquiètent de leur nourriture, et, quand elle leur manque, ni ils n'en murmurent, ni ils n'ont la tentation de quitter une vie si pauvre, ni ils ne songent à s'éloigner du Maître « qui n'a pas où reposer sa tête ». Ici la fatigue du chemin s'unissant à la torture d'un long jeûne, ils en sont réduits, pour ne pas mourir d'inanition, à détacher quelques épis, à les froisser dans leurs mains et à s'en nourrir.

Moïse avait prévu le cas du voyageur affamé qui prélève une part légère sur la moisson d'autrui. Aussi n'est-ce pas de ce chef que partent les Pharisiens pour

[1] Matt., XII, 1. Marc., II, 23. Luc., VI, 1.

incriminer, mais bien du repos sabbatique, qui, d'après leur abusif rigorisme et leurs absurdes traditions, venait d'être violé. *Pourquoi, dirent-ils aux disciples, faites-vous ce qu'il est défendu de faire les jours du sabbat*[1] ? Puis, s'enhardissant ils interpellent Jésus lui-même : *Voilà que vos disciples violent le sabbat*[2].

Jésus prend aussitôt la défense des siens : reconnaissons Celui dont Saint Paul dira plus tard : « Il vit pour interpeller pour nous ». « Il est à la droite de Dieu, où il interpelle sans cesse pour ses élus ». Nous pourrions nous étonner de l'ampleur et de l'importance que Jésus donne ici à sa réponse aux Pharisiens; mais n'oublions pas que la principale mission que lui avait donnée son Père était, avec le rachat du genre humain, la fondation de la Nouvelle Alliance, du culte nouveau, tout spirituel et parfait, et la substitution de ce culte au culte Mosaïque. La volonté dernière de Jésus était d'abolir le sabbat. Il l'enfreint souvent et dans des circonstances diverses, et s'il y met comme en tout le reste patience, ménagements et douceur, il n'en poursuit pas moins l'abrogation avec une pleine autorité. Voilà pourquoi dans la circonstance présente il semble admettre que ses disciples ont vraiment violé le repos sabbatique, mais il les en absout pleinement, et bien que ses adversaires n'aient pas mis à leur reproche le ton de violence et de rage qu'ils gardent le plus souvent, il ne laisse pas de les confondre.

Si la haine n'avait pas éteint dans ces âmes tout sentiment d'humanité, il lui eût suffi sans doute de montrer ses disciples exténués et mourant de faim ;

[1] Luc., VI, 2. Matt., XII, 2. Marc., II, 24.
[2] *Id.*

mais qu'importait à ces hommes sans cœur la détresse d'autrui ? Aussi prendra-t-il une autre voie pour les réduire au silence : la voie d'autorité.

La première de ces autorités qu'ils ne seront pas tentés de répudier, c'est celle de David, leur grand Prophète, l'Ancêtre dont ils se targuent si continuellement. Ignorent-ils donc l'un des traits les plus saillants de son histoire? *N'avez-vous jamais lu ce que fit David alors qu'il était pressé par le besoin et exténué par la faim, lui et ceux qui l'accompagnaient? Comment il entra dans la maison de Dieu, sous le grand Prêtre Abiatar* (nommé aussi Achimelech), *prit les Pains de Proposition que les prêtres seuls ont le droit de manger, en mangea et en donna à ceux de sa suite*[1] ? Voilà certes une violation bien autrement flagrante d'une défense bien autrement grave. David transgresse la Loi dans la maison même de Dieu. Il la fait transgresser aux prêtres qui lui livrent les pains sacrés. Non seulement il mange de ces pains réservés aux seuls prêtres, mais il en fait manger à ceux qui l'accompagnent. On enfreint le sabbat pour bien des causes : jamais la défense relative aux Pains de Proposition ne fut violée. Or David fut-il accusé? Passe-t-il pour un violateur de la Loi ? Nullement. Mais alors pourquoi condamner les disciples?

Après David, voici les prêtres qui sans cesse violent le repos sabbatique et n'encourent aucune condamnation. Pourtant les disciples, pressés par une nécessité extrême, ont bien plus sujet qu'eux de le violer. *N'avez-vous pas lu encore dans la loi que les prêtres, les jours de sabbat, enfreignant le repos sacré*

[1] Matt., XII, 3-4. Marc., II, 25-26. Luc., VI, 3-4.

dans le temple, le font sans se rendre coupables de péché [1] ?

Sans doute les Pharisiens vont ici arrêter le Sauveur en lui objectant que ses disciples ne sont pas les prêtres et que le lieu où ils se trouvent n'est pas le Temple. Mais une réponse sublime entre toutes détruit leur objection. Quel est le vrai sanctuaire où Dieu est glorifié ? Quel est le Temple véritable et le véritable Saint des Saints ? Il n'en est qu'un, dont les autres ne sont que la figure, et c'est l'Homme-Dieu. Les disciples, vivant avec Jésus, vivent dans ce divin Temple et sont bien au-dessus des prêtres de l'Ancienne Alliance. *Je vous le déclare, il y a ici quelqu'un de plus grand que le Temple* [2].

Mais ce Temple même, cette Loi, ce Culte mosaïque, en comprennent-ils seulement la signification ? Savent-ils seulement ce qui, dans l'idée de Dieu, doit faire le fond de la Loi et que ce fond n'est autre que la plus condescendante bonté ? *Si vous compreniez seulement ces paroles : « Je veux la miséricorde et non le sacrifice* [3], vous sauriez dans quel esprit et pour quel but a été institué le sabbat ; vous ne verriez pas dans l'acte de mes disciples sa violation ; *vous n'auriez jamais condamné ceux qui sont innocents* [4]. Si, au commencement, la loi du sabbat fut rigoureuse dans ses prescriptions et les châtiments qu'entraînait sa violation, il le fallut pour vaincre les résistances et établir solennellement cette grande institution. Mais ce n'est pas Dieu, le Dieu clément et bon, qui a

[1] Matt., XII, 5.
[2] Matt., XII, 6.
[3] Matt., XII, 7.
[4] Matt., XII, 7.

fait ensuite de cette institution une insupportable tyrannie, jusqu'à enserrer l'homme dans un inextricable réseau de défenses et proscrire les actes les plus indifférents et les plus légitimes. *Le sabbat a été fait pour l'homme* [1], pour son bien, son repos, l'élévation de son âme, une sainte liberté de quitter un instant la terre pour le ciel, les créatures pour Dieu, le labeur déprimant pour le noble et bienfaisant loisir. Si le sabbat a été fait pour l'homme, il ne serait pas juste de dire que l'*homme a été fait pour le sabbat* [2]. L'enfance de l'humanité, oui ; son âge de virilité, non. Le sabbat comme l'Ancienne Loi toute entière convenait à un état d'imperfection, mais quand l'humanité fut parvenue « à l'âge du Christ », il fallut d'autres institutions plus sublimes. Qu'avons-nous à faire du sabbat, nous dont la vie entière est une Pâque, un jour de fête ? Que nous est devenu le Temple, l'autel d'or, à nous qui possédons Dieu en nous mêmes et qui sommes son temple ?

Jésus-Christ finit par la plus grande et la plus péremptoire parole. Il a bien voulu raisonner, réfuter; mais un seul mot termine tout et rend le reste inutile. Il est Dieu, il est Fils tout puissant de Dieu, il est donc le suprême Législateur ; les lois émanent de Lui, sont ou promulguées ou abolies selon sa volonté souveraine. *Le Fils de l'Homme est le maître même du sabbat* [3].

Les Pharisiens se turent mais continuèrent à le suivre pour l'épier et nous les retrouvons dans une synagogue avec Jésus, un autre jour de sabbat, reprenant leurs accu-

[1] Marc., 11-27.
[2] Marc., II, 27.
[3] Marc., II, 28. Matt., XII, 28. Luc., VI, 5

sations et y mettant, cette fois, la violence et la rage satanique dont ils venaient de s'abstenir.

II. — C'est durant le même voyage de Jérusalem en Galilée que se passe la scène que racontent les Synoptiques se complétant l'un l'autre. Jésus s'était arrêté un jour de sabbat et enseignait dans une synagogue. Survint un pauvre ouvrier dont la main, peut-être après un accident, était demeurée inerte et desséchée. Il n'en fallait pas tant pour exciter la pitié du Sauveur, et il devint visible pour toute l'assistance qu'un miracle allait être opéré. Les Pharisiens que les miracles exaspéraient redoutèrent celui-ci, et pour le prévenir murmurèrent assez haut pour être entendus : *Est-il permis de guérir un jour de sabbat* [1] ? Pour toute réponse Jésus exposa le malheureux blessé aux yeux de tous : *Jésus pénétrant leurs pensées* (*car ils ne cherchaient qu'un prétexte pour l'accuser*), *Jésus dit à l'infirme : « Lève-toi et tiens-toi là debout* [2] ». Il espérait que la vue pitoyable de cet infortuné attendrirait ces cœurs de pierre et refoulerait leurs sentiments pervers. Mais eux préféraient bien voir souffrir l'infirme que Jésus triompher. Ils se turent et attendirent ; Jésus alors répondit à leur interrogation précédente par une autre qui tout différemment posée devait avoir pour effet de les éclairer et de les attendrir, ou, s'ils restaient opiniâtres, de les confondre. Ils avaient dit : *Est-il permis de guérir un jour de sabbat* [3] ? — *Et moi, répliqua Jésus, je vous demande s'il est permis, un jour de sabbat, de faire*

[1] Luc., VI, 6-7-8. Marc., III, 1-2. Matt., XII, 9-10.
[2] Marc., 3. Luc., VI, 8.
[3] Matt., XII, 10.

le bien ou le mal ? De sauver ou de perdre [1]. Quel cœur ne s'amollirait à d'aussi douces paroles ? Faire du bien, secourir, rendre la santé et la vie quand on le peut, sortir de la misère un malheureux qui s'y noie ; qui n'aimerait de sanctifier un sabbat par d'aussi excellentes œuvres? Qui surtout aurait assez mauvais cœur pour refuser à son semblable le service de délivrance et de salut qu'il accorderait à un animal ? Comment rejeter par pitié ce que par intérêt on concède avec empressement ? *Qui d'entre vous, ayant une brebis tombée dans une fosse n'ira pas, un jour de sabbat, la prendre et la retirer ? Combien pourtant un homme est plus précieux qu'une brebis* [2] !

Quelle bonté dans le Sauveur de tant raisonner, de tant essayer de convaincre et de tant multiplier ses efforts pour attirer à lui cette race Juive si intraitable dans sa haine perverse ! Ici encore sa tendresse est vaincue par leur obstination. *Comme ils se taisaient, Jésus promena sur eux un long regard* [3]. Jusqu'au dernier moment il attendit de ces misérables l'indice d'un bon mouvement et il ne vit se former sur leurs fronts que les plis d'une sourde colère. Son cœur alors déborda, la douleur et l'indignation le saisirent : *Il avait l'âme navrée d'un tel aveuglement de cœur* [4].

Sans plus s'occuper d'eux *il dit à l'infirme : étends la main ! Il étendit sa main qui redevint aussi saine que l'autre* [5].

[1] Marc., III, 4. Luc., VI, 9.
[2] Matt., XII, 11.
[3] Luc., VI, 10.
[4] Marc., III, 5.
[5] Marc., III, 5. Luc., VI, 10. Matt., XII, 13.

III. — Pendant que Jésus se retirait, les Pharisiens se laissèrent aller à leur dépit furieux et à leurs projets homicides. *Outrés de colère ils se demandaient les uns aux autres comment ils en finiraient avec Jésus. Et sortant de la Synagogue ils allèrent se concerter avec les Hérodiens sur les moyens de le perdre* [1]. Pharisiens et Hérodiens se haïssaient et se méprisaient, mais quand il s'agit de perdre Jésus-Christ la passion se tait et l'union se conclut. Ainsi en est-il depuis les siècles. Comme au temps de sa vie mortelle Jésus-Christ est poursuivi, dans son Évangile, dans son Église, dans son Sacerdoce, dans ses fidèles, dans son culte, dans son Décalogue, par tous ceux qui, se haïssant entre eux, se réunissent pour combattre l'ennemi commun.

Jésus fit alors ce que continue de faire son Église, il opposa la douceur à la rage, l'éloignement aux tentatives homicides de ses ennemis. *Connaissant leurs desseins il s'éloigna de cette contrée et se retira sur les bords du lac avec ses disciples* [2]. Sa charité inépuisable l'y accompagnait, et, repoussé d'un pays après d'innombrables bienfaits, il les allait continuer dans un autre. Aussi les foules que le venin pharisiaïque n'avait pas encore corrompues s'attachèrent à ses pas traînant avec elles leurs infirmes et leurs malades qu'elles offraient à sa pitié. *Il était suivi d'une multitude venue de Galilée et de Judée, de Jérusalem et de l'Idumée, des contrées d'au-delà le Jourdain, il en venait même des pays de Tyr et de Sidon, au bruit des merveilles qu'il opérait* [3].

[1] Matt., XII, 14. Marc., III, 6. Luc., VI, 11.
[2] Matt., XII, 15. Marc., III, 7.
[3] Marc., III, 7, 8. Math. XII, 15.

Il guérissait tous les malades ; les infirmes se précipitaient sur lui pour le toucher. A sa vue les esprits immondes tombaient à ses pieds, jetant de grands cris et disant : « Vous êtes le Fils de Dieu [1] *! »*

Mais Jésus était « le doux et l'humble de cœur », il repoussait toute gloire, *et, avec menaces, il imposait silence aux malades qu'il venait de guérir et leur défendait de le dévoiler* [2]. Témoin oculaire d'une telle mansuétude enveloppant une telle puissance, saint Matthieu rappelle la prophétie d'Isaïe, dans laquelle Dieu même fait la peinture de ce que sera sur la terre, au milieu du monde, son Verbe Incarné. Aucun trait n'y manque, aucune circonstance de la vie du Messie n'y est omise. Sa divine origine : il est le Fils bienaimé de Dieu : *Voici mon Enfant; Celui que j'ai choisi, en qui je me suis complu;* la sagesse qui le remplit, la vérité qu'il annonce au monde, ses courses apostoliques, ses incessantes prédications : *Je poserai sur lui mon esprit et il annoncera la justice aux nations.* « Aux nations », et non plus aux seuls enfants d'Israël, car son Evangile doit remplir le monde et sa voix parvenir à tous les peuples. Mais c'est au milieu des Juifs qu'il passera les jours de sa vie mortelle, aux Juifs qu'il est envoyé, à ces Juifs qui l'entoureront de haines, qui le contrediront, le persécuteront, le poursuivront de leurs cris injurieux et de leurs colères cruelles : *Et lui ne disputera point, ne criera point, on n'entendra point sa voix sur les places publiques.* Aux violences de ses ennemis il n'opposera que sa douceur; il évitera de les surrexciter, il cédera devant leur exaspération, *il ne*

[1] Marc., III, 10, 11, 12.
[2] Math., XII, 16.

rompra pas le roseau demi-brisé ; il n'éteindra pas la mèche qui fume encore.

Mais cette douceur est-elle faiblesse? Les humiliations seront-elles éternelles? Le Christ sera-t-il un éternel vaincu? Les Juifs seront-ils toujours ses insolents vainqueurs? A Dieu ne plaise! Il sera patient jusqu'au dernier terme de la patience ; il donnera au peuple déïcide de longues années pour se repentir; mais viendra le jour terrible où *il fera triompher la justice*. Alors Jérusalem sera investie par les armées romaines, le temple détruit, le peuple ou massacré ou traîné captif, la « définitive désolation » commencera. De la Judée en ruines l'Evangile s'élancera pour couvrir le monde, Jésus-Christ règnera sur la terre entière *et les peuples espèreront en son Nom* [1].

LES APOTRES DE JÉSUS-CHRIST

I. Jésus-Christ continuait le cours de ses prédications dans la Galilée et plus les Pharisiens tentaient d'égarer et de pervertir le peuple, plus il déployait de zèle à l'évangéliser . Ainsi donnait-il à son Église et à son sacerdoce l'exemple et la leçon du zèle que les persécutions n'étouffent pas, que les difficultés ne déconcertent pas,

[1] Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam, dicentem :

Ecce puer meus quem elegi, dilectus meus in quo benè complacuit animæ meæ. Ponam spiritum meum super eum, et judicium gentibus nuntiabit.

Non contendet neque clamabit, neque audiet aliquis in plateis vocem ejus.

Arundinem quassatam non confringet, et linum fumigans non extinguet, donec ejiciat ad victoriam judicium.

Et in nomine ejus gentes sperabunt.

qui triomphe du mal par le bien, et trouve dans la perversité des hommes un plus pressant motif de se déployer. Ce zèle ne connaît ni les susceptibilités de l'orgueil, ni les satisfactions de l'amour-propre; il ne sait pas distinguer entre l'élégance des villes et la rusticité des campagnes, il ne cherche pas les applaudissements des auditoires mais seulement le salut des âmes et la gloire de Dieu. *Jésus parcourait les villes et les villages, il enseignait dans les synagogues; il prêchait le royaume de Dieu* [1]. C'était là le premier objet de ses divins labeurs. Mais comment arriver à l'âme ? En montrant une compassion vraie et efficace pour les maux du corps. Le soulagement des douleurs prépare merveilleusement le peuple à accepter la prédication du salut. Aussi Jésus allait *guérissant toute maladie et toute infirmité* [2].

Le foyer où s'allume et s'entretient le zèle des âmes, c'est l'amour. Il faut aimer les âmes pour persévérer à leur faire du bien. Qui saura dire comment Jésus aimait ? Qui sondera l'abîme de compassion et de tendresse ouvert dans son cœur? Qui comptera les soupirs de sa douleur et ses larmes brûlantes à la vue des maux dont sont partout travaillées les foules? *En voyant ces multitudes, il était ému parce qu'elles souffraient et gisaient comme des brebis sans pasteur* [3]. Nous connaissons trop déjà les Pharisiens, les Scribes, les Princes des Prêtres, pour ne comprendre qu'au lieu de conduire et de sauver le troupeau ils n'en étaient guère que les destructeurs; laissant les âmes à leurs vices et à leurs misères, ne songeant qu'à les écraser sous le fardeau de

[1] Matt., IV, 23, 24, 25.
[2] Matt., IX, 35.
[3] Matt., IX, 36. Marc., VI, 34.

vaines observances, n'allant à elles que pour en retirer gloire et bénéfices temporels, mais ne s'inquiétant en aucune manière de leur sanctification. Or que devient un peuple qui au lieu de Pasteurs n'a plus au milieu de lui que d'avides mercenaires? Les âmes tombent, les vertus se corrompent, la foi meurt, tout est inerte, tout « gît » dans le froid du tombeau. Et quand Jésus passe sur ces terres désolées c'est pour en pleurer les ruines.

II. — Mais les larmes de Jésus ne sont jamais stériles, ni sa compassion inactive. Voyant la détresse du peuple il ne songea qu'à y subvenir plus puissamment. Nous lui avons vu retirer de la foule des élus de son choix ; outre, ces quelques hommes qu'il s'était attachés d'une façon plus étroite et qui partageaient déjà sa vie apostolique, des disciples nombreux suivaient ses prédications, contemplaient ses miracles, et se disposaient pour l'avenir à l'honneur de son sacerdoce.

C'est au milieu de ces divers disciples que Jésus médite de retirer douze apôtres. Il leur laisse entrevoir d'abord assez vaguement son dessein, en leur montrant le glorieux labeur de l'apostolat. *La mission est grande, dit-il, à ses disciples, mais combien peu nombreux sont les ouvriers!* [1] *Priez donc le Maître de la moisson d'y envoyer des travailleurs!* Qui doute que Jésus à lui seul eut pu moissonner la terre entière ? Cette Galilée et cette Judée que son Père lui avait assignées comme champ d'action, de quel autre Ouvrier avaient-elles besoin? Mais l'humble Sauveur voulait, en s'effaçant, produire ses disciples et les désigner au respect et aux hommages des foules. Puis, il importait aussi de les

[1] Matt., IX, 37, 38.

aguerrir dans des expéditions restreintes avant de les lancer à la conquête du monde, et la Palestine leur devenait un premier champ d'exercice et de combat. Assurément, le labeur sera rude et le combat meurtrier. Néanmoins, il leur fait aussi entrevoir des facilités et des consolations : *La moisson est grande*, leur dit-il. « La moisson. » Il n'y a donc plus qu'à moissonner; les semailles sont faites, le grain a levé et mûri, les âmes déjà travaillées par lui n'attendent plus que le coup de la faulx pour tomber aux pieds du Maître et devenir sa richesse. L'ouvrier évangélique se souviendra toujours que son apostolat est devancé par la grâce divine, et ce souvenir éteindra en lui toute flamme d'orgueil et soutiendra toute défaillance. Il ne fait que recueillir ce que Dieu même a semé.

Ces premières paroles n'étaient que l'annonce de l'œuvre grande et solennelle que Jésus allait accomplir : la formation du Collège Apostolique. L'heure est venue de la réaliser. Jésus se retire, il gravit une montagne solitaire et il y reste passant, dit saint Luc, des nuits en prière [1]. L'Église est son œuvre par excellence, elle doit vivre et règner jusqu'à la fin du monde; elle doit faire la conquête des nations et enserrer dans son enceinte la terre entière ; d'elle jaillira la lumière « qui illumine tout homme venant en ce monde ; en elle seront conservés les trésors de la grâce; avec son Chef divin elle est médiatrice entre le ciel et la terre, et, sans elle, sans appartenir au moins à son âme, nul ne sera sauvé. Elle bravera les assauts de l'enfer, elle se verra assaillie fréquemment par les puissances de ce monde ; nul empire n'aura plus de puissance dissimulée dans plus de fai-

[1] Luc., VI, 12. Marc., III, 13.

blesse; elle se montrera dans son extraordinaire histoire le miracle permanent de la force de Dieu, Or, cet édifice immense reposera sur douze colonnes ; cet empire sera fondé par douze hommes qui auront, tout à l'heure, à tenir tête au monde entier. Il leur faut une sagesse, une force, une sainteté d'une telle éminence que le Sacerdoce catholique tirera d'eux à travers les siècles les lumières et les vertus qui font sa puissance et sa vie. Voilà le grand objet de la prière de Jésus-Christ.

Quand elle fut terminée, il composa le Collège apostolique.

Sept, nous l'avons vu, étaient déjà choisis. C'était Simon, fils de Jonas, auquel Jésus donna le nom de *Pierre*, inébranlable fondement, granit séculaire, contre lequel viendront se briser les puissances de l'enfer et du monde, chef visible de toute l'Eglise, auquel tout est soumis et duquel tout relève. Il est ardent, présomptueux, toujours le premier en tout, ne doutant pas de lui-même, tombant par cet excès de confiance en soi, mais généreux, désintéressé, immuable dans l'amour de son Maître. Quand la Pentecôte aura redressé ses défauts et fixé pour jamais ses vertus, il sera la vraie Pierre visible, la pierre angulaire, qui soutiendra l'édifice entier de l'Église. Son frère *André* nous semble avoir eu pour vertu principale l'oubli de soi et l'effacement; mais, sa mort jeta dans l'Église entière un extraordinaire éclat. Deux autres pêcheurs du Lac de Galilée sont *Jacques* et *Jean*, fils de Zébédé ; nous les voyons dans la plus intime familiarité du Sauveur. Jacques, le premier des apôtres, mourut martyr sous le glaive d'Hérode Agrippa; Jean, au contraire, survécut à tous les autres. C'est le « disciple bien-aimé, » c'est l'Aigle qui dans son Évangile plane à de divines hau-

teurs, dans ses Épîtres est le prédicateur de la charité, et, dans son Apocalyse, le prophète des mystères de l'avenir. *Barthélemy* est assez probablement « cet Israélite au cœur droit, » que Jésus appela à lui dès les premiers moments de sa vie publique, et que nous connaissons sous le premier nom de Nathanaël. Il était fils de Tolmaï, « Bar-Tolmaï. » Philippe, son ami, qui l'amena à Jésus, avait été appelé un moment avant lui. Le dernier de ce premier groupe d'élus est le Publicain *Mathieu* que le Maître enleva à son comptoir d'iniquité. A ces sept premiers apôtres, Jésus adjoignit cinq autres. Les deux premiers étaient ses proches, que les Évangiles, suivant l'usage oriental, appellent « ses frères » : *Jacques-le-Mineur* et *Jude*. Les trois autres sont *Thomas*, *Simon le Zélote*, *Judas*, l'homme de Kérioth. A ce dernier, les Évangélistes, historiens brefs, véridiques, toujours impassibles, devant même les forfaits monstrueux ou les drames émouvants, se contentent d'ajouter cette mention : « Judas, qui fut le traître. » [1]

[1] Luc., VI, 12. Factum est autem, in illis diebus, exiit in montem orare, et erat pernoctans in oratione Dei. Et cum dies factus esset, vocavit discipulos suos, et elegit duodecim ex ipsis (quos et Apostolos nominavit) : Simonem quem cognominavit *Petrum*, et Andream fratrem ejus, Jacobum et Joannem, Philippum et Bertholomæum, Matthæum et Thomam, Jacobum Alphæi, et Simonem qui vocatur Zelotes. Et Judam Jacobi, et Judam Iscariothem, qui fuit proditor.

Matt., X, 1. Et convocatis duodecim discipulis suis, dedit illis potestatem spirituum immundorum ut ejicerent eos, et curarent omnem languorem et omnem infirmitatem. Duodecim autem Apostolorum nomina sunt hæc. Primus, Simon qui dicitur Petrus, et Andreas frater ejus ; Jacobus Zebedæi et Joannes frater ejus, Philippus et Bartholomæus, Thomas et Matthæus publicanus, Jacobus Alphæei et Thaddæus. Simon Cananæus, et Judas Iscariothes qui et tradidit eum. Hos duodecim misit Jesus. Matt., X.

Marc., III. 13. Et imposuit Simoni nomen *Petrus* ; Et Jacobum Zebedæi et Joannem fratrem Jacobi, et imposuit eis nomina

Pourquoi ce nombre de douze? Est-il fortuit? A-t-il quelque signification cachée? Les nombres ont certainement leur signification mystérieuse, et nous pouvons croire qu'en limitant à ce chiffre le Collège apostolique, Jésus-Christ accomplit un mystère qui nous sera plus tard révélé. Quant à l'ordre suivant lequel la liste est dressée, il varie dans les différents Évangiles, sauf pour Pierre qui, chef de tous les autres, est toujours nommé le premier, et Judas qu'une certaine horreur de sa trahison fait toujours rejeter à la fin.

III. — Choisis et groupés autour de Jésus, les apôtres reçoivent de lui les instructions dont a besoin leur nouvelle existence. Ils vont préluder à l'apostolat dont le monde entier sera bientôt le théâtre par des missions sur la terre d'Israël.

Il commence par circonscrire leur champ d'action. Selon qu'il en a reçu lui-même l'ordre de son Père, il envoie ses apôtres aux seuls Israélites. Ni l'obstination de ces malheureux à repousser la lumière, ni leurs tentatives et leurs complots, ni les injures et les blasphèmes qu'ils profèrent contre le Sauveur ne lassent sa patience. Comme Lui, ses apôtres pousseront jusqu'à ses dernières limites leur charité. *Ne vous dirigez pas vers les terres des Gentils, et n'entrez dans aucune des cités Samaritaines; mais plutôt allez aux brebis perdues de la maison d'Israël* [1]. Sans doute, Jésus-Christ n'avait garde d'interdire aux apôtres d'accueillir

Boanerges, quod est « Filii tonitrui ; » Et Andream, et Philippum et Bartholomæum, et Matthæum, et Thomam, et Jacobum Alphæi, et Thaddæum, et Simonen. Et Judam Iscariothem, qui et tradidit illum.

[1] Marc., III, 13-14-15. Matt., X, 5, 6.

les païens et les Samaritains qui viendraient leur demander le salut; lui-même n'accueillit-il pas la Cananéenne? Mais l'heure de la diffusion, pour toute la terre, de la Bonne Nouvelle n'étant pas sonnée encore, ils se devaient aux seuls enfants d'Israël. Ainsi toute excuse sera enlevée aux Juifs s'ils repoussent l'Évangile, et le labeur des apôtres étant plus rude, leur vertu sera mieux trempée et leur récompense plus riche.

Une arme puissante est remise entre leurs mains : *Jésus leur donna le pouvoir de délivrer les démoniaques et de guérir toute maladie et toute infirmité* [1]. L'humanité est ainsi faite, que les biens temporels la touchent plus que les richesses de la grâce, et c'est se frayer un chemin sûr vers l'âme que de pourvoir aux détresses du corps.

Mais, le vrai but de leur apostolat n'en est pas moins l'annonce du royaume des Cieux. C'est la grande nouvelle, c'est l'incessante prédication. Un ordre tout nouveau s'inaugure; l'humanité, sortie des langes de son enfance, est appelée aux œuvres de sa virilité. Dieu jusqu'ici attirait son peuple par les promesses des biens temporels, et le détournait du mal par la crainte des calamités physiques; désormais, c'est le ciel, ce sont les biens de l'avenir, et, pour le présent, l'attrait des suavités célestes, que les prédicateurs de l'Évangile offriront aux hommes. *Allez, prêchez, dites : le royaume des cieux est proche* [2]. Une autre différence très sensible entre les Apôtres et les Prophètes est l'obéissance prompte, intrépide, généreuse des premiers, et les hésitations, les ter-

[1] Matt., X, 1.
[2] Matt., X, 7.

reurs, parfois les refus que les seconds opposaient à l'appel de Dieu. Et bien dure cependant, bien sanglante, devait être la carrière des prédicateurs de l'Évangile! Quelles luttes, quelles attaques, quelles prisons, quels échafauds les attendaient! Autre différence encore. La puissance du miracle n'était qu'intermittente chez les Prophètes et les thaumaturges de l'Ancienne Alliance : dans les Apôtres elle est permanente, le miracle s'échappe d'eux comme l'eau de sa source et le rayon de son foyer.

Mais, si Dieu leur donne beaucoup, beaucoup aussi leur est demandé. L'humilité tout d'abord. *C'est tout gratuitement que vous avez reçu* [1]. Le grand Apôtre dira plus tard : « Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu, et si vous l'avez reçu, comment pourriez-vous vous en orgueillir ? » Les dons sont sans doute magnifiques, les pouvoirs éminents, mais non seulement ils viennent de Dieu, mais c'est « gratuitement, » sans aucun mérite de l'homme, que Dieu les distribue.

La seconde des vertus de l'Apôtre est le désintéressement. *C'est gratuitement que vous avez reçu, c'est gratuitement que vous devez donner* [2]. Si le sordide intérêt, l'amour du gain, l'avarice, s'emparaient du Sacerdoce, ce serait la mort de son œuvre entière ; il serait ce qu'étaient les prêtres Juifs, « dévorant, sous couleur de piété, les substances de la veuve et de l'orphelin ; » ce que sont presque fatalement les hérétiques qui font commerce de religion, et fondent au loin bien plutôt des comptoirs que des chrétientés. Tout, au contraire, le désintéressement sera la force et l'honneur de l'apostolat. De là sortira pour le salut du

[1] Matt., X, 8.
[2] Matt., X, 8.

peuple la plus efficace édification. L'apôtre lui-même, dégagé de toute préoccupation de luxe, agira avec une noble indépendance. La Providence divine apparaîtra d'autant plus dans la vie des Prêtres qu'eux-mêmes auront moins souci des besoins de cette vie. Et quand il aura condamné ses apôtres à un complet dénument, Jésus-Christ leur dira : « Quand je vous ai envoyés nus et sans même de chaussures, de quoi avez-vous manqué? »

Le désintéressement n'excluera pas pour le clergé la juste sollicitude des besoins temporels; Jésus-Christ tempèrera dans la suite la rigueur de ces premières prescriptions; mais, comme il importait, tout d'abord, de frapper les peuples par le spectacle d'un désintéressement allant jusqu'à la pauvreté, d'autre part d'aguerrir les apôtres dès leurs premières missions, le règlement de la première heure est d'une sévérité excessive. *Ne portez rien en chemin, ni or, ni argent, pas de monnaie dans vos ceinturons, ni de sacs de provisions, ni double vêtement, ni chaussures, ni bâton de défense*[1].

Une objection se dresse : comment donc les Apôtres vivront-ils? Le Maître y a pourvu et sa grâce leur ouvrira des demeures et leur dressera des tables hospitalières. D'ailleurs, dénués de toute ressource, ils n'en sont pas moins possesseurs d'infinis trésors ; ils ont ce que le monde entier ne saurait départir ; ils ont des bénédictions qui tombent en rosée bienfaisante sur les familles qui les accueillent ; ils déploient, là où ils entrent, leur miraculeuse puissance de guérison; ils donnent bien plus qu'ils ne reçoivent : *Guérissez les malades, purifiez les lépreux, chassez les démons?*[2]

[1] Matt., X, 9-10.
[2] Matt., X, 8.

Si ces miracles n'ont pas d'objet, restera toujours leur bénédiction qui, pour ceux qui le méritent, enfantera des biens de toute sorte. *A votre entrée dans une maison, dites : Que la paix soit sur cette maison ! Si la maison le mérite votre paix ira se reposer sur elle ; si non elle vous reviendra* [1].

Bien loin que l'apôtre se trouve sans pain et sans asile, trop de demeures s'ouvriront pour le recevoir, et il devra mettre dans le choix qu'il fera de la plus digne, la plus intelligente circonspection. Il devra se contenter de peu, afin de ne devenir jamais à charge, mais il peut accepter tout ce qu'on lui offrira. Qu'il se garde d'aller d'une maison à l'autre, d'une table à une autre table; ce serait offenser ses premiers hôtes et se faire soupçonner de gourmandise ou de légèreté. *En quelque ville ou village que vous entriez, informez-vous du plus digne et demeurez chez lui jusqu'au départ. A l'ouvrier est due la nourriture* [2]. Par ces dernières paroles, Jésus-Christ établissait l'imprescriptible droit qu'a le prêtre de vivre de son ministère.

Il prévoit aussi l'égoïsme ou l'impiété qui fermeront tout asile à ses apôtres. Malheur à ces villes ou à ces maisons! D'abord, elles se privent des bénédictions que leur apportait l'homme de Dieu, de la paix si précieuse et si féconde qu'il appelait sur elles ; puis elles se préparent de rigoureuses représailles. Quand l'apôtre aura, en signe d'une longue marche subie pour leur salut, ou d'une complète répudiation de leurs biens, secoué sur elles jusqu'à la poussière de ses pieds, Dieu les traitera comme il traite ses pires ennemis. *Quand on refusera*

[1] Matt., X, 12-13.
[2] Matt., X, 11.

de vous recevoir et de vous écouter, éloignez-vous, et une fois sortis de cette maison ou de cette ville, secouez jusqu'à la poussière de vos pieds en témoignage contre elles. En vérité, je vous le dis, au jour du jugement, Sodome et Gomore seront traitées avec moins de rigueur que ces cités [1]. Terrible perspective pour tous ceux qui, rebelles à la parole sainte, insensibles au zèle de leurs prêtres, fermés même aux sentiments de l'humanité, éloignent et dérobent ceux qu'ils devraient accueillir comme sauveurs!

IV. — Ces rebuts et ces tristesses ne regardaient pas l'heure présente. Tout, au contraire, les apôtres ne rapportèrent de leurs premières missions que la joie et l'enthousiasme dont ils confiaient à leur Maître la naïve expression. Mais Jésus étendait plus loin son regard, jusqu'à ces années sombres où le monde entier se tournerait contre eux et où ils auraient à en affronter les haines et les persécutions sanglantes; c'est pour eux, et, en eux, pour le Sacerdoce tout entier qu'il fit des révélations terribles.

Pourquoi les fit-il ? Pourquoi dévoila-t-il par avance les luttes et les douleurs dont la vie des siens serait pleine ? Il est aisé de le comprendre. Il importait grandement de révéler sa divinité que d'apparentes faiblesses allaient voiler. En annonçant l'avenir, Jésus-Christ se montre Dieu, et sa puissance se révèle autant que sa prescience divine. C'est à l'heure qu'il aura désignée et voulue que l'orage se déchaînera sur lui et sur ses Apôtres, et, en prédisant cet orage, il fait voir que ses rafales sanglantes seront soumises à sa toute puissante

[1] Matt., X, 14-15.

volonté. Il permet la tempête pour l'apaiser selon son bon plaisir. En annonçant à ses Apôtres les luttes par lesquelles ils devaient passer, il en amortit le choc trop violent, le mal prévu est plus facilement supporté, et quand la guerre a pu être préparée, elle est moins à craindre. Nous verrons plus tard le Sauveur aller jusqu'au terme le plus redoutable de ses révélations, et dérouler aux yeux de ses Apôtres les scènes de sa Passion et le récit de sa mort sur la croix. Jusqu'ici, ils sont trop peu capables de porter de pareils secrets, aussi Jésus ne leur fait que très vaguement apparaître sa croix. C'était assez pour eux d'apprendre quelle guerre ils auraient plus tard à affronter.

Guerre étrange, guerre nouvelle, où l'ordre ordinaire des choses est entièrement bouleversé. C'est la guerre à la manière de Dieu, totalement opposée à la manière des hommes. Contre des ennemis puissamment armés, Dieu envoie ses troupes sans aucune arme ; contre des audacieux il envoie des timides, des « agneaux », des « colombes », pour renverser les forts, Dieu choisit ce qu'il trouve de plus inoffensif et de plus faible. Et chose merveilleuse ! C'est la faiblesse qui aura raison de la force ; et la faiblesse ne sera triomphante qu'autant qu'elle restera la faiblesse. Si elle cherche à user des mêmes violences et à manier les mêmes armes que ses adversaires, aussitôt de victorieuse qu'elle était d'abord elle devient honteusement vaincue. *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes* [1]. Considérons de près ces « agneaux » et ces « colombes », ces douze pauvres gens que Jésus

[1] Matt., X, 16.

vient de se choisir pour les jeter en plein cœur d'un monde rugissant et armé, leur enjoignant d'en affronter les fureurs et d'en opérer la conquête. Non seulement ce sont des illettrés, mais ils sont surtout pusillanimes et timides à l'excès, et quand ils auront été, durant trois années entières, formés par Jésus-Christ aux héroïsmes de leur futur apostolat, l'heure des dangers venue, tous fuiront et leur chef reniera son Maître à la voix d'une servante ! Voilà les hommes que Jésus-Christ charge de combattre et de vaincre le monde entier ! Et remarquons ce mot : je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ce serait peu encore que de se heurter par intervalles avec les forces coalisées du monde, comme font les bataillons ennemis qui, après les engagements, regagnent chacun leurs camps et y respirent en sûreté. L'armée du Christ ne campe pas à part, elle vit et opère au milieu même de ses ennemis.

Voilà la guerre telle que Dieu l'a conçue et qu'il la veut. Et son but est trop évident pour qu'il nous faille y insister. Dieu veut apparaître seul et dans la pleiue manifestation de sa puissance. Si les forts triomphaient des forts : où serait la merveille ? Mais que les agneaux, au lieu d'être dévorés par les loups, en triomphent : voilà où apparaît la puissance de Dieu.

Songeons à nous-mêmes, en voyant comment Dieu à voulu que triomphassent ses Apôtres. Avons-nous des ennemis ? Ces ennemis puissants nous circonviennent-ils de leurs déloyautés et de leurs ruses, ou bien nous attaquent-ils ouvertement et nous assaillent-ils furieusement ? Restons « agneaux », opposons la simplicité à leur fourberie, le calme et la douceur à leur violence. La grâce divine agira pour nous ; notre attitude nous conciliera d'universelles sympathies, nous triom-

pherons. Violence contre violence nous eût perdus sans retour.

Au premier caractère des luttes des Apôtres et de l'Eglise contre le monde s'en ajoute un second ; car la guerre à soutenir ne sera pas seulement étrange, elle sera, de plus, cruelle et dénaturée à l'excès. Sans que l'Eglise fasse autre chose que le bien, elle rencontre presque toujours et partout ingratitude et méchanceté. Tous s'arment contre elle, les petits et les grands, les ignorants et les sages, les pouvoirs publics comme les particulier, tous l'assaillent, tous conspirent à sa destruction. *Tenez-vous en garde contre les hommes : ils vous traduiront devant leurs tribunaux et vous flagelleront dans leurs synagogues. A cause de moi ils vous feront comparaître devant les gouverneurs et les rois* [1]. Et Dieu le permet ainsi pour que la divinité de son œuvre apparaisse, pour que ses Apôtres et son Eglise, triomphants sans cesse au milieu d'incessantes persécutions, montrent au monde la force cachée que Dieu dépose en eux. *C'est pour rendre témoignage devant les nations* [2] qu'ils sont ainsi traînés à la barre des Pouvoirs publics et qu'ils subissent des tortures.

Et Dieu est tellement l'auteur de leur victoire et l'inspirateur de leurs paroles, que Jésus-Christ leur enjoint, quand ils comparaîtront devant leurs juges, de ne pas songer d'avance au langage qu'il leur faudra tenir. *Quand ils vous livreront, ne vous inquiétez ni du fond ni de la forme de ce que vous aurez à dire : tout vous sera donné à l'heure précise, car ce n'est*

[1] Matt., X, 17.
[2] Matt., X, 18.

pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous [1].

Mais quoi ? Les Apôtres et tous leurs successeurs seront-ils à ce point sous l'influence divine qu'ils perdent, avec leur personnalité, le mérite de leurs confessions et de leur glorieuse résistance ? Non sans doute. Si Dieu agit dans l'Apôtre, c'est en exigeant sa coopération et en lui en tenant compte. S'il l'inspire, il lui demande cependant le raisonnement, la réflexion, une certaine habileté, une attentive circonspection. *Soyez prudents comme le serpent* [2] qui ne sacrifie rien de ce qui est essentiel à sa sûreté et à sa vie ; *tenez-vous en garde contre les hommes* [3]. Comme le serpent livre tout, sauf sa tête ; abandonnez tout sauf la foi. Mais comment « abandonner tout » sans le désintéressement ? Comment se livrer au supplice, braver les échafauds, subir l'horreur des prisons, sans un mâle courage ? Ainsi se fait la part des deux, de Dieu et de l'Apôtre. Parler avec une sagesse céleste est de Dieu, mais affronter les tribunaux est de l'homme. Opérer des miracles est de Dieu, se dépouiller de tout est de l'homme. Que toutes les demeures s'ouvrent à l'Apôtre est de Dieu, que l'Apôtre y soit retenu et mortifié est au compte de sa vertu. Punir les contempteurs et les persécuteurs de ses Apôtres est de Dieu, mais souffrir les rebuts est de l'homme, tient à la douceur que, par la grâce divine, l'homme oppose aux mauvais traitements. Ainsi dans les persécutions que subira l'Eglise, Dieu pour une part agira seul ; pour une autre part associera l'homme à son action.

[1] Matt., X, 19-20.
[2] Matt., X, 16.
[3] Matt., X, 17.

Jésus-Christ n'avait pas tout dit encore à ses Apôtres et la plus terrible de ses révélations lui restait à faire. Lutter contre l'ennemi du dehors, alors surtout que lutter c'était souffrir et mourir, offrait aux Apôtres de formidables perspectives : mais que dire de ce qui suit ? *Le frère livrera son frère à la mort; le père son fils; les enfants s'élèveront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez en haine au monde entier* [1] ! Quelle prophétie ! Quelles terreurs ! Comment, sans un secours qui lui-même tient du miracle, les Apôtres pouvaient-ils contempler un pareil avenir ? Comment ne pas abandonner Jésus-Christ et retourner à leurs paisibles gagne-pain ? Comment le suivre ? Comment engager cette épouvantable lutte ? Mais autre merveille : comment y avoir triomphé ? Comment, dénués de toute ressource, avoir renversé le Colosse Romain, vaincu et transfiguré le monde ? Comment, sans lettres, avoir étouffé la voix des savants et des sages, intronisé dans un monde nouveau une sagesse nouvelle, imposé aux intelligences des dogmes sublimes et aux volontés un joug écrasant ? Or cela s'est fait et la merveille est sous nos yeux.

Mais gardons-nous d'une admiration stérile. Nous avons entendu à quel prix les Apôtres devraient acheter leur victoire : à quel prix pensons-nous acheter la nôtre ? Sans lutte ? Sans effort ? Sans souffrance ? Sans nous dépouiller de nos vices ? Sans engager contre nos passions une lutte généreuse ? Ou bien, commençant vigoureusement cette lutte, la trahir lâchement ensuite ? Oh ! détrompons-nous ! Ce qui a été dit aux Apôtres nous est dit à nous-mêmes : « soyez forts dans

[1] Matt., X, 21-22.

le combat » ; et *Celui-là seul sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin* [1].

V. — Tout reste-t-il sombre dans le tableau que Jésus-Christ trace à ses Apôtres de leurs labeurs et de leurs combats ? Non, car à côté des souffrances il place les consolations et elles sont nombreuses.

L'Apôtre molesté et repoussé peut s'éloigner des ingrats auxquels son ministère devient inutile. Sans doute, cette fuite ne sera jamais précipitée, mais une fois motivée elle devient licite. *Si dans une ville on vous persécute, fuyez dans une autre* [2]. Restez dans la Palestine jusqu'à mon retour, jusqu'au jour où, après ma résurrection, vous me retrouverez au milieu de vous. Et dans cette Palestine, *je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas évangélisé toutes les villes d'Israël, avant que vienne le Fils de l'homme* [3]. Pour l'Eglise et la suite des âges les prescriptions sont les mêmes, la fuite également permise, et quand viendra le second Avènement la terre entière aura à peine été parcourue.

Une consolation plus profonde vient à l'Apôtre de son union avec Jésus-Christ. Quand il comparaît devant les tribunaux *c'est à cause de Jésus-Christ et pour lui rendre témoignage*. Quand il est poursuivi par une haine universelle c'est à cause de son Nom. Si on l'emprisonne, son Maître l'a été avant lui. Si on le torture son Maître a été torturé. Si on le condamne à mort, le Calvaire où son Maître a expiré devient le sien. Si vers ce Calvaire montent les malédictions et les injures, elles montaient vers leur Maître agonisant. Il n'y a pas seule-

[1] Matt., X, 22.
[2] Matt., X, 23.
[3] Matt., X, 23.

ment consolation, il y a gloire pour le serviteur de partager la fortune de son Maître : *Il suffit au disciple d'être traité comme son Maître, et au serviteur comme son Seigneur* [1].

D'ordinaire le chef d'une armée en campagne soutient et anime l'ardeur de ses troupes par la perspective de la prochaine victoire, qui couvrira d'éclat ceux que voilent les sombres peripéties des batailles. Ainsi fait Jésus-Christ. La période des luttes sera rude pour les Apôtres, en Judée d'abord, dans le monde entier ensuite. Le déshonneur et les supplices les attendent, la haine s'attachera à eux, la calomnie les noircira, on les fera passer pour des imposteurs, des révolutionnaires, des ennemis publics, et, comme le leur annonçait leur Maître, celui qui les mettra ou en prison ou à mort croira servir la cause de Dieu. Voilà le présent qui est sombre, mais combien l'avenir est étincelant ! Un petit nombre d'années se seront à peine écoulées que les débuts si humbles du Christianisme se changeront en un glorieux triomphe : le monde qui les accablait de ses mépris les accablera de ses hommages ; leur voix retentira dans tout l'univers, partout reçue et acclamée ; les peuples tomberont à leurs pieds en même temps que leurs persécuteurs devront s'avouer vaincus et disparaîtront. *Ne les craignez pas ! Rien de caché qui ne doive être plus tard révélé ; rien de secret qui ne doive apparaître au grand jour* [2]. Ils suivront en tout la fortune de leur Maître. La naissance, la vie cachée, Bethléem et Nazareth, puis les humbles dehors, la pauvreté, les humiliations, les contradictions qui marquent sa vie

[1] Matt., X, 24-25.
[2] Matt., X, 26-27.

publique, l'exiguité du lieu où il parle, la faible portée de sa voix, le voile obscur qui recouvre son apostolat entier, cette sorte de nuit sombre où se sont enveloppés de sublimes mystères : tout cela ne mesurera qu'un temps très court. Quand le grand jour de la gloire chrétienne commencera à se lever sur le monde, leur prédication sera autant retentissante qu'elle est maintenant obscure et bornée : *Ce que je vous enseigne dans les ténèbres, répétez-le en pleine lumière ; ce que je vous dis à l'oreille publiez-le sur les toits* [1].

Jésus-Christ avait multiplié l'annonce des souffrances corporelles, des sévices, d'une mort violente et cruelle. L'homme repousse naturellement tout cela ; l'homme en a peur, et les Apôtres, timides et pusillanimes, échappaient moins que d'autres à cette loi de nature. C'est contre cette crainte des supplices et de la mort que le Sauveur arme puissamment les siens.

L'homme court deux dangers, est exposé à deux genres de supplices, peut devenir la proie de deux morts. Mais autant l'une de ces peines est rapide et légère, autant l'autre est affreuse et interminable. Autant la mort d'ici bas est peu redoutable, autant la mort éternelle est terrible. Or en subissant vaillamment la première, nous échappons à tout jamais aux horreurs de la seconde. En souffrant en ce monde, nous nous préparons les joies éternelles de l'autre. Ainsi, ce qui nous était un objet d'épouvante, nous devient une noble ambition et une magnanime espérance. Nous avions peur de prêcher et de confesser notre foi, à cause de la mort temporelle où ce courage nous entraînerait : c'est précisement cette perpective de la mort, glorieusement subie, qui doit allumer en nous

[1] Matt., X, 27.

le zèle de l'apostolat. *Je vous le dis, ô vous qui êtes mes amis, ne vous effrayez pas de ceux qui tuent le corps, et ne peuvent ensuite tuer l'âme. Mais bien plutôt craignez Celui qui peut jeter en enfer et l'âme et le corps. Oh ! oui, Celui-là redoutez-le*[1] ! Quelle joie d'échapper ainsi aux persécuteurs et aux méchants ; de reprendre son âme, de s'en aller en pleine famille du ciel, en pleine patrie, en pleine gloire, laissant ici bas, impuissants et vaincus, les ennemis qui pensaient nous nuire ! — Mais aussi, d'autre part, combien insensés sommes-nous, si, craignant les hommes qui ne peuvent rien, nous ne craignons pas Dieu qui peut tout !

A cette consolation de pouvoir échanger de rapides souffrances contre des délices sans fin, s'en rattache une autre non moins efficace. Quelle est-elle ? Celle de nous savoir entre les mains de Dieu. Que celui-là se désespère aux jours de la souffrance, en face de la mort, qui n'a foi ni en Dieu ni en la Providence. Il est seul, il est abandonné; nul n'a souci de ses larmes, ne recueille ses sanglots et ne dispose son avenir. Mais nous ! Dieu nous voit, nous aime, nous suit dans toutes les péripéties de notre existence, compte nos efforts, suppute nos mérites, prépare notre avenir et tresse nos couronnes. Et pour que notre assurance en la protection divine soit plus absolue, Jésus-Christ nous rappelle que, Créateur de tous les êtres jusqu'aux plus petits et aux moins nobles, Dieu les a tous dans sa pensée et leur dispense à tous sa surveillance et sa protection. Il ne fait pas le mal qui les atteint et dont ils souffrent ; mais le permet et le fait servir à une fin excellente. *Deux passereaux*

[1] Matt., X 28.

ne se vendent-ils pas une obole ? Or pas un ne tombe sur la terre sans la permission de votre Père. Les cheveux de votre tête sont comptés ! N'ayez donc aucune crainte, vous valez à vous seuls plus que de nombreux passereaux [1].

Si Dieu connaît la chute du passereau et pourquoi il meurt, combien suivra-t-il d'un œil plus attentif les souffrances et la mort d'un confesseur de la foi ? Ces souffrances, cette mort, cette foi, se rattachent à une scène d'une incomparable grandeur. Au dernier jour du monde Jésus-Christ doit revenir et se montrer, non plus sous les humbles dehors d'une vie passible et expiatrice, mais dans les triomphales splendeurs d'un Maître et d'un Conquérant. Il vient recueillir ses Élus, former le cortège d'honneur qui doit le suivre dans l'éternité, décerner les récompenses aux vaillants, les châtiments aux lâches. Ce sera l'heure solennelle où le courage du chrétien recevra sa couronne, et la pusillanimité du trembleur sa honte et ses supplices. Malheur alors à qui aura rougi de se montrer chrétien ! Malheur aux lâches que le respect humain aura asservis et qui auront abandonné Jésus-Christ par la crainte des persécutions et des moqueries ! La revanche sera terrible ! Devant le ciel et la terre Jésus-Christ les couvrira de son mépris et son Père les écrasera sous les éclats de sa colère. *Quiconque m'aura confessé devant les hommes je le reconnaîtrai comme mien devant mon Père. Et quiconque m'aura renié devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les Cieux* [2].

Cette consolation aux luttes et aux souffrances de la

[1] Matt., X, 28-29-30.
[2] Matt., X, 32-33.

vie Chrétienne regarde plutôt l'avenir. En voici une qui s'attache au présent. Quand les questions religieuses, qui sont de toutes les plus ardentes, nous auront attiré, dans notre propre famille, des haines imméritées ; quand, pour rester fidèles à Dieu, nous nous voyons en but aux pires traitements ; ou bien que le foyer domestique nous est devenu un imminent danger pour notre piété et notre foi : aucune séparation, aucun éloignement ne nous sera-t-il permis ? Devrons-nous vivre au sein de la contagion, ou en but à de perpétuels sévices ? N'y a-t-il pas des unions désastreuses comme de salutaires désunions ? Et quand l'Evangile aura, dans les pays, dans les familles, amené ces désunions, rompu ces unions dangereuses, les Apôtres auront-ils à se reprocher ces guerres intestines ? A ces questions Jésus-Christ apporte de très nettes solutions. La guerre sera allumée dans le monde, à la suite de la prédication évangélique : elle ne le sera pas par Dieu, à Dieu ne plaise ! elle le sera par le fait de la perversité de l'homme. Mais cette guerre est fatale ; nul ne la peut empêcher, et tous doivent la subir. Elle est même le point de départ du couronnement des uns, de la réprobation des autres. *Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. C'est le glaive et non la paix que je suis venu apporter. Je suis venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère, et l'homme aura pour ennemi ceux de sa maison* [1].

A quel prix fera-t-on que ces désunions profondes et ces divorces nécessaires se tournent pour les fidèles en consolations véritables ? Sous quelle influence même et par quelle force les séparations deviendront-elles possi-

[1] Matt., X, 34-35-36.

bles ? Par la force qui rend tout possible : l'amour. Aimons Jésus-Christ, aimons-le plus que toute chose au monde, et pour le suivre nous saurons tout abandonner et tout perdre ; tout, fut-ce un père, une mère, une épouse. L'amour est ainsi, sous peine de n'être point l'amour. N'est-il pas écrit : « l'amour est plus fort que le trépas ; l'amour est dur et impitoyable comme l'enfer ? Quand l'homme a livré à l'amour tous ses biens, il croit n'avoir rien donné ? » Et si tel est l'amour sur la terre, que sera-t-il quand il unit la créature à son Dieu ? Si pour une créature qu'il aime l'homme se donnera tout entier, que pourra-t-il préférer à la Beauté Suprême, à la Perfection infinie ? Et comment Dieu pourrait-il consentir au déshonneur de se voir préférer une créature ? Elle est donc absolue la parole de Jésus-Christ : *Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi* [1]. Comme on sent que c'est un Dieu qui parle ! un Dieu qui, renfermant en lui toutes les perfections, dont les êtres créés ne possèdent que de pâles reflets, mérite aussi et se doit à lui même d'exiger la première place dans nos cœurs. Que si sa beauté infinie nous touchait peu, songeons à son amour pour nous, aux œuvres, à l'héroïsme de cet amour, aux « folies » d'amour que son cœur lui a fait faire. Jésus-Christ, précisant en quel sens nous devons le préférer aux êtres les plus chéris, ajoute : *Quiconque pour venir à moi ne sait pas rompre avec son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses frères, ou ses sœurs... ne peut être mon disciple* [2]. Ce n'est donc pas une in-

[1] Matt., X, 37.
[2] Matt., X, 37.

terdiction de nous aimer les uns les autres que proclame ici le divin Maître, mais la nécessité de rompre avec quiconque nous empêche d'aller à lui.

Mais quoi ! pour aller à lui nous devons être prêts à sacrifier notre propre vie. C'est même le seul moyen pour nous de sauver cette vie d'une éternelle mort. Ainsi l'ont compris les martyrs et leur mort violente est devenue pour eux le gage d'une félicité et d'une gloire sans fin. *Qui ne sait pas sacrifier sa propre vie ne peut pas être mon disciple* [1].

Si tous ne sont pas appelés à donner à Jésus-Christ cette suprême marque d'amour, il en est une autre qu'aucun de nous ne peut refuser : c'est de suivre Jésus-Christ, la croix sur l'épaule, en marche par la voie douloureuse. « La voie large », où toutes les satisfactions sont accordées à la concupiscence, toutes les pâtures aux passions, est la voie qui mène à l'expiation éternelle, et réclamer son être pour d'égoïstes jouissances, c'est le dévouer à de futures douleurs : *Qui veut conserver sa vie, la perdra ; et qui pour moi sacrifiera sa vie la retrouvera. Et qui ne prend pas sa croix et ne se met pas à ma suite, celui là n'est pas digne de moi* [2]. A ceux qui ne goûteraient pas ce genre de consolations, resterait à faire remarquer que le Calvaire avec Jésus sera toujours plus doux que, sans lui, les creuses délices du monde, et qu'un moment de souffrances, qui produit une éternité de délices, vaut plus à lui seul que de longues années de stériles prospérités.

D'ailleurs tout se résume pour l'homme, ici-bas, dans son union avec Jésus-Christ. Là est sa seule joie vraie ;

[1] Matt., X, 38-39.
[2] Matt., X, 39.

là est son unique gloire. Dans l'Apôtre cette union est plus parfaite qu'en tout autre homme et elle est son dernier titre à être reçu des peuples. *Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise ; et qui me méprise méprise Celui qui m'a envoyé. Qui vous reçoit me reçoit, et qui me reçoit reçoit Celui qui m'a envoyé* [1]. Que de titres a le Prêtre à l'accueil et aux soins empressés des fidèles! Jésus-Christ les a tous, tour à tour, énumérés. *D'abord tout ouvrier a droit à son salaire* [2]. Puis le Sacerdoce, consacré tout entier au ministère des âmes, est privé des gagne-pain qui sustentent les autres. C'est ensuite une vie de luttes, de souffrances, de rebuts, de persécution qu'est sa vie, et il les accepte et les subit pour le salut de tous. Ses œuvres sont merveilleuses, ses pouvoirs tout divins. De ces pouvoirs jaillissent sur les fidèles d'innombrables bienfaits. Enfin il est tellement uni à Jésus-Christ, comme Jésus-Christ l'est à Dieu, que recevoir les prêtres c'est recevoir Dieu lui-même. *Celui qui reçoit un Prophète en sa qualité de Prophète aura la récompense du Prophète* [3]. Quel attrait! quelle perspective! Partager avec l'Apôtre de Jésus-Christ ses mérites et ses récompenses, et voir se changer en richesse éternelle le moindre don, le plus insignifiant service, fut-ce un verre d'eau accordé à sa soif. *Et Celui qui donnera un verre d'eau fraîche au plus petit de mes disciples, je vous le dis en vérité, ne perdra pas sa récompense* [4].

[1] Matt., X, 40.
[2] Luc., X, 7.
[3] Matt., X, 4
[4] Matt., X, 42.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

Quel contraste entre l'acte qui s'accomplit et la mise en scène qui l'encadre ! Celui qui va parler c'est le Fils du Très-Haut, Dieu égal à son Père, le Verbe divin, la Vérité éternelle. Il est venu du ciel sur la terre pour parler à la terre. Il est « Celui qui parle », qui révèle tous les secrets cachés en Dieu », qui « éclaire toute intelligence », qui instruit les hommes « de toute vérité ». Lui seul possède la vérité dans sa plénitude, car lui seul « est la Vérité ».

Sa mission est plus profonde encore. Depuis sa chute au Paradis terrestre, l'humanité fait fausse route, elle a corrompu les vérités primitives, elle s'est saturée d'erreurs, elle a dénaturé les dogmes, elle a surtout souillé la morale. Jésus-Christ vient renverser cet édifice d'iniquité et y substituer la vérité pure, la révélation immaculée.

Si nous voulons nous rendre compte de l'importance de ce que nous allons entendre, songeons que de cette morale dépendent nos destinées éternelles. Ce n'est pas en philosophe que Jésus-Christ parle ; c'est en maître souverain, c'est en Législateur qu'il promulgue des préceptes dont l'observation nous vaut le ciel, dont la violation nous vaut l'enfer. Et sa parole est la parole dernière, définitive ; « le Ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera pas ». Depuis de longs siècles, Dieu parle au monde par ses Prophètes et ses Saints ; maintenant c'est par son Fils ; c'est donc la Révélation suprême. Elle ne détruit pas la Loi Mosaïque donnée à l'humanité dans ses années d'enfance, elle la complète, elle l'élève à sa perfection. Après Jésus-Christ plus aucune voix ne peut plus se faire entendre qui n'en soit la reproduction et l'écho.

Que tout cela est solennel ! Que tout cela est grand ! Mais en même temps que tout cela est simple ! Comme notre faste théâtral, nos mises en scène à effet, notre recherche d'une publicité tapageuse, sont méprisés et écartés. Jésus-Christ a gravi une colline, laissant derrière lui le peuple, ne se faisant accompagner que de ses Apôtres et d'un nombre restreint de disciples, et c'est là, assis sur un tertre, dans cette solitude, loin des cités, des foules, des tumultes du monde, qu'il va prononcer ces paroles qui traverseront les siècles, transformeront la terre, deviendront le Code immuable des enfants de Dieu.

Le temps choisi pour la promulgation de la doctrine et de la morale chrétiennes l'est avec une sagesse divine. Plus tôt, Jésus-Christ, n'ayant pas encore établi sa divinité sur des preuves assez nombreuses et assez éclatantes, n'eut pu donner à sa parole sa plénitude d'autorité. Plus tard, les âmes bien disposées lui eussent fait défaut pour la recueillir. Nous avons, à plusieurs reprises, été témoins du satanique travail entrepris par les Pharisiens pour corrompre les foules, autant en Galilée qu'en Judée. Ils ne réussiront que trop vite et trop bien. Dès la fin de la seconde année de sa Vie Publique, Jésus-Christ entend le sourd murmure de la révolte ; durant la troisième, ce murmure deviendra une clameur insolente. Plusieurs fois le Jésus « doux et humble de cœur », cédera à ses ennemis et se retirera dans les contrées païennes d'alentour, et quant à sa prédication elle prendra une forme nouvelle et ne donnera plus la vérité, désormais suspecte et odieuse aux auditoires prévenus, que sous le voile de la Parabole. L'heure ne sera plus où devant des disciples dociles et aimants il pourra découvrir sans atténuation ni image les mystères de Dieu.

Jésus s'assit, ayant autour de lui ses disciples, et les yeux sur eux, il ouvrit la bouche pour les instruire et parla ainsi[1].

Est-ce dans l'Évangile un simple pléonasme d'idiome que ces mots : *Il ouvrit la bouche et parla ?* Beaucoup ne l'ont pas cru et rien ne nous empêche de voir sous cette expression un enseignement qui ne manque ni de vérité ni de profondeur. Jamais Jésus-Christ ne cesse d'instruire. Il le fait par son silence comme par sa parole ; la crèche parle ; l'atelier de Nazareth est la plus éloquente des leçons ; les miracles élèvent la plus puissante des voix ; en Jésus-Christ les faits sont un puissant langage. Ici, sur la colline des Béatitudes, c'est de sa bouche divine elle-même que va sortir notre instruction.

Jésus ouvrit la bouche pour les instruire. Qui ? Ce petit troupeau, cette humble réunion de pauvres gens, ces quelques illettrés qui offrent à de sublimes choses un si humble entendement. Mais, derrière, voyons le monde entier, tous les siècles, l'innombrable multitude des âmes qui jusqu'à la fin des âges feront du Sermon sur la Montagne l'illumination de leur intelligence, l'aliment de leur cœur, le soutien de leur volonté, le frein de leurs passions et la règle de leur vie. Comme c'est à des gens simples que Jésus-Christ s'adresse, ne nous étonnons pas de la familiarité de son langage, ni des atténuations qu'il met à ses plus sublimes préceptes. Dans ce même discours, les parfaits trouveront des guides pour les mener aux plus hautes cîmes de la sainteté : les faibles suivront des voies plus douces et plus humbles : tous arriveront au Royaume des Cieux

[1] Matt., V, 1. Luc., VI, 20.

que sans cesse, sous toutes ses paroles, Jésus-Christ leur fait entrevoir.

Les Béatitudes

Si, le Sermon sur la Montagne est le résumé de la morale chrétienne toute entière, les Béatitudes sont le résumé du Sermon sur la Montagne. Elles en sont la base, l'indispensable condition. Sans la connaissance et la pratique des Béatitudes, plus aucun des préceptes divins ne nous paraîtra abordable. Les Béatitudes sont à l'ensemble de la morale chrétienne ce que sont à toute science ses prodromes, ses vérités premières, ses fondamentales connaissances.

Nous remarquerons aussi que Jésus-Christ rectifie nos fausses données sur le bonheur. Tous nous le cherchons et sans Jésus-Christ nos recherches anxieuses aboutissent à d'amères désillusions, parce que nous prenons pour le bonheur de décevants mirages et de trompeurs dehors. Le bonheur, même en cette vie, est là où Jésus-Christ le place et nulle part ailleurs. Ailleurs, c'est la ruine de tout vrai bonheur ; et il faut que nous soyons victimes d'une bien lourde méprise pour que les affirmations de Jésus-Christ nous stupéfient comme de prodigieux paradoxes.

Cependant, le bonheur, même actuel, que Jésus-Christ nous affirme jaillir de ses Béatitudes, est le premier effet que nous obtiendrons en nous rendant dociles à l'enseignement divin. Et, toutefois, ce bonheur n'est que secondaire, il n'est que « le surcroît ». Chaque Béatitude nous assure, sous des noms divers, le même immuable, éternel, et infini bonheur qui est la possession du « Royaume des Cieux. »

Bienheureux les pauvres en esprit. Qu'est-ce donc qu'être pauvre dans le sens de la Béatitude? C'est être dans nos rapports avec Dieu et avec nous mêmes et aussi avec autrui, comme un pauvre, un bon et honnête pauvre, est avec nous. Voyez ce pauvre. L'orgueil lui est inconnu, l'arrogance est loin de lui, il est humble, il est timide, s'il vous aborde c'est avec respect, ses prétentions sont modestes, sa prière, pour ardente qu'elle soit, n'est jamais une injonction impérieuse : s'il essuie un refus, sa tristesse ne devient ni de la colère, ni de l'injure. D'ailleurs, le pauvre ne montre aucune prétention à la gloire et aux honneurs, il se dissimule plutôt, il cache sa misère; les fêtes mondaines ne sauraient l'attirer, son modeste abri lui suffit et le luxe ne peut plus même le tenter. Voilà le pauvre.

Quelque richesse que nous possédions, quelque rang élevé que nous occupions, Jésus-Christ veut de nous que nous ayons « en esprit, » en sentiment, en volonté, en conduite, ces caractères de la pauvreté effective. Soyons des pauvres en face de Dieu [1]. Ayons pour Dieu la crainte révérentielle du pauvre. Soyons timides, de cette timidité qui s'éloigne de toute arrogance. Soyons humbles; connaissons le dénûment de notre âme. Chaque jour quand nous frappons au seuil de Dieu, pour demander notre morceau de pain, que notre attitude s'harmonise avec notre demande. Dépendons de Dieu, comme le pauvre, avec de patients désirs, dépend de nous. Si Dieu nous refuse, gardons-nous de toute irritation et de toute plainte injurieuse contre sa Providence.

Insistons sur le principal caractère de cette « pau-

[1] Matt., V, 3. Luc., VI, 20.

vreté en esprit, » qui est d'être humble. Et tant qu'elle combat l'orgueil, cause première de toute prévarication et de toute ruine, l'humilité Évangélique est la plus essentielle condition du salut. Comment s'est perdu l'ange? Par l'orgueil. Comment Adam, l'hôte heureux d'un Paradis terrestre, prévenu des grâces naturelles et surnaturelles de Dieu, est-il tombé dans un abîme de misère? Par l'orgueil, l'orgueil insensé autant que sacrilège, de vouloir se faire l'égal de Dieu, forçant Dieu à vêtir de peaux de bêtes sa nudité devenue honteuse et à l'accabler sous sa sanglante ironie : » Voilà Adam devenu l'un de Nous ! » Le châtiment de l'ancêtre ne guérit pas sa race du terrible mal de l'orgueil. L'orgueil coule à pleins bords dans l'humanité déchue, et l'ambition folle de devenir comme Dieu notre seul maître, d'aspirer à une indépendance et à des pouvoirs absolus nous est restée comme notre plus incurable maladie. Or, tant que l'orgueil domine en nous, plus aucune vertu, ni aucun mérite, ni aucune bonne œuvre, ne peut subsister. Ce pharisien, qui observait scrupuleusement sa Loi et menait au dehors la vie d'un juste, se voit frappé d'une condamnation rigoureuse, parce que de sa justice même il se fait un objet d'orgueilleuse complaisance. Mais, si l'orgueil nous ruine et nous perd, le contraire est vrai et l'humilité nous enrichit de tous les biens à la fois, parce qu'elle nous concilie les faveurs de Dieu et désarme sa justice. « Sur qui, dit Dieu, tournerai-je mon regard, sinon sur l'homme doux et tranquille, l'homme qui tremble devant moi? » Et, ailleurs : « Le sacrifice à offrir à Dieu, c'est une âme brisée ; le cœur contrit et humilié, jamais Dieu ne le repoussera. »

Nous voici ramenés à la Béatitude du Sermon sur la Montagne : « Bienheureux les pauvres en esprit. » Celui

qui tremble, qui est humilié, qui demande, qui supplie, c'est le pauvre, et Dieu veut nous voir ainsi à ses pieds. L'orgueilleuse richesse ne saurait se passer de cet enseignement; mais quelle raison avait Jésus-Christ de le donner aux Apôtres, si petits, si humbles, si pauvres, si dénués de toute idée d'élévation et de gloire? Sans doute, au moment où Jésus parlait, les Apôtres étaient tout cela; mais, les temps devaient étrangement changer. De pauvres et d'inconnus qu'ils étaient alors, ils devaient être les conquérants d'un monde, couverts de gloire, acclamés par les nations, dominateurs superbes des intelligences et des cœurs, et, dans leur apparente pauvreté, possédant tous les biens à la fois, *omnia possidentes*. Le sacerdoce catholique devait hériter de leur gloire, et il importait de fonder chez les uns et les autres l'essentielle vertu de l'humilité, qui du sacerdoce descendrait dans la foule des simples fidèles. Là est le salut commun ; là, aussi est la condition du bonheur sur la terre, en attendant l'éternel bonheur dans les cieux. Celui là seul peut aspirer à une vie tranquille, sainte et heureuse, qui se met, par l'humilité, dans les vrais rapports avec Dieu, soi même et ses semblables.

Bienheureux ceux qui pleurent car ils seront consolés[1]. Quelles contradictions n'essuiera pas dans le monde cette Béatitude! Quelles négations! Quelles oppositions opiniâtres! Où sont, pour le monde, les heureux, sinon ceux que les ris et les plaisirs enchantent, auxquels la prospérité sourit, et qui ne connaissent de larmes que celles qu'ils voient verser aux autres? Et cependant qui parle? Qui affirme le bonheur des larmes? Un Dieu, une Vérité infinie. Celui qui a la perception exacte de

[1] Matt., V, 5. Luc., VI, 21.

nos vrais besoins, de nos vraies joies, comme de nos justes sujets de tristesse. Avant tout raisonnement, disons que le monde se trompe et que Jésus-Christ a raison. D'ailleurs, est-il si difficile de démontrer le bonheur des larmes? Elles seules conviennent à notre situation ici-bas; elles seules nous rapprochent de Dieu et nous concilient sa miséricorde; elles seules sont les puissantes auxiliatrices des vertus qui souillent et détruisent les folles joies du monde. Que sommes-nous sur la terre? Des coupables qui expions; des exilés gémissant loin de leur patrie, des fils en rupture d'amitié filiale envers leur Père, des condamnés qui attendent leur sentence, et qui, avant cette sentence, habitent une froide et obscure prison, en proie à tous les maux de la plus dure captivité. Quoi qu'il fasse, quoi qu'il tente pour échapper à cette austère situation, l'homme, depuis tant de siècles qu'il y travaille, n'a pu réussir à en modifier l'aspérité. Dès lors que lui faut-il, sinon la tristesse au cœur et les larmes aux paupières? Non pas, assurément, les larmes versées sur les insuccès de ses passions, ni sur les ruines de ses voluptés perdues ou de ses ambitions écroulées, mais la tristesse de son péché, les larmes sur les maux que son péché accumule sur son âme. *Bienheureux ceux qui pleurent.* L'âme juste ira plus loin, elle pleurera sur les péchés des autres; les prévarications du monde entier la rempliront de saintes tristesses, et celles qu'elle aperçoit dans son propre intérieur feront couler ses larmes les plus abondantes et les plus amères. Ah! qu'elle pleure, cette mère dont le fils est devenu un Prodigue perdu dans la lointaine région de l'incrédulité ou du vice! Qu'elle pleure, cette épouse dont l'époux vit sans Dieu, sans espérance, sans avenir! Qu'ils pleurent, tous ceux dont les amis et les proches

qu'ils aiment sont les insulteurs et les ennemis de Dieu ! *Bienheureux ceux qui pleurent* de semblables larmes !

Ces larmes, versées sur le péché et les maux que le péché enfante, ont une singulière influence sur la vie chrétienne toute entière, ayant la double puissance de paralyser les passions et d'aviver les vertus. Prenons pour exemple la simple tristesse naturelle. Quand la mort d'un être tendrement aimé nous a plongé et comme enseveli dans la douleur, plus rien ne semble vivre en nous et autour de nous ; tout nous trouve insensibles ; nos rêves d'ambition se sont évanouis ; nos voluptés s'émoussent ; nos colères s'éteignent ; aucune autre passion ne conserve son empire, et nous sommes ainsi, tout le temps que nos larmes coulent brûlantes, délivrés de la tyrannie du mal. Ainsi et mieux encore nous arriverait-il si la douleur surnaturelle nous envahissait, et si des larmes bienheureuses nous voilaient les objets terrestres. Sur les ruines de nos passions, les vertus établiraient un solide empire, et avec la vertu une joie divine ferait son entrée dans nos âmes. Cette joie est formellement promise par le Sauveur : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés*. Consolés par qui ? Par Dieu même. Si dans la joie des larmes nous persistions à voir un paradoxe, considérons Celui qui nous promet la consolation et Celui qui nous la donne. C'est un Dieu qui affirme ; qui osera contredire ? C'est un Dieu qui verse dans l'âme le baume mystérieux de la consolation ; comment en pourrions-nous nier la force et la douceur ? Si Dieu nous la donnait à titre de redevance et de justice, en retour de larmes bénies de lui, déjà nous devrions en concevoir l'ineffable prix. Mais c'est bien plus avec son cœur que Dieu console les tristesses

saintes. Dieu s'émeut des larmes que son Fils répandait à torrents sur l'humanité coupable et condamnée. Il semble que, ne pouvant supporter la vue de notre douleur, Dieu n'a de cesse qu'il ne les ait doucement fait tarir ; *ils seront consolés, ceux qui pleurent !* Consolés sur la terre, combien le seront-ils plus au ciel ?

Bienheureux ceux qui sont doux, car ils possèderont la terre [1]. Quelle est cette « terre » ? Quelle est cette conquête ? Sans doute, ici comme plus haut, comme pour toutes les Béatitudes, la grande récompense est la possession du ciel. Là est la vraie « terre des vivants, » la vraie patrie des enfants de Dieu. Tous ceux qui, à l'imitation du Verbe Incarné, auront été « doux et humbles de cœur », possèderont comme lui la gloire éternelle.

Mais en attendant cette terre divine, la douceur nous fait accomplir sur celle-ci des merveilles de jouissance et de domination. Rien n'est fort comme la douceur ; rien comme elle n'abat les résistances, ne conquiert les cœurs, n'assure un immuable empire. Tous les autres moyens de régner sont caducs, incertains, sujets à des revirements subits et de formidables revanches ; seule la douceur « possède la terre », à titre incontesté et pour une durée sans terme. La douceur écarte de nous tous les maux ; puis elle nous apporte tous les biens. Autant la colère, la violence, nos excès d'irritation, nos paroles inconsidérées, nos actes sans mesure ni prudence, nous valent d'ennuis, souvent même nous causent de désastres, autant la douceur nous mène par des routes paisibles et sûres. Nos colères ameutent contre nous des inimitiés et des haines ; de dangereux procès s'en sui-

[1] Matt., V, 4.

vent, nous sommes précipités dans d'inextricables embarras ; nous devenons les victimes volontaires d'angoisses et de souffrances, auxquelles un peu de modération et de douceur nous eût fait échapper. Cette même douceur nous conserve nos biens ; les biens temporels qu'elle n'expose jamais aux brusques mouvements d'une irritation aveugle ; nos biens spirituels, nos vertus, qui toutes trouvent en elle une gardienne fidèle et un puissant appui. Ainsi *possèderont la terre, ceux qui sont doux.* Et que d'autres trésors deviennent le patrimoine assuré de la douceur ? Avec quelle merveilleuse habileté la douceur réconcilie les ennemis les plus violemment poussés l'un contre l'autre ! Avec quelle autorité elle ramène la paix dans les familles les plus désunies ? Comme elle trouve l'entrée des âmes les plus obstinément fermées, des cœurs les plus aigus et les plus hostiles ? Comme elle désarme les colères les plus implacables ? Et si, montant plus haut, nous scrutons l'empire qu'elle a conquis jusque dans le ciel même, nous la verrions avec stupeur triompher des courroux célestes et faire tomber la foudre des mains de Dieu !

Par cet aperçu des biens actuels attachés à la douceur, nous pouvons voir comment Dieu attache à nos actes de vertu les plus précieuses récompenses temporelles, sans préjudice de l'éternelle récompense des Cieux. Ainsi fait-il pour le culte filial des parents qui assure aux enfants respectueux et dociles les longues années d'une heureuse existence. Ainsi, les austères sublimités de la virginité volontaire sont-elles payées, dès cette vie, par les charmes d'une liberté et d'une indépendance sans limite. « Ainsi la recherche du royaume des Cieux », est-elle par la munificence divine favorisée d'un riche « surcroît » en ce monde. Ainsi le pauvre volontaire,

l'homme qui pour Dieu abandonne sa famille et ses biens, devient le pensionné de sa cassette royale, et peut s'écrier avec saint Paul que, « n'ayant rien, il possède tout ».

Ces bénédictions temporelles attachées à l'héroïsme de nos vertus nous donnent le vrai, sinon l'unique sens de la Béatitude du Sauveur : « Bienheureux ceux qui sont doux car ils possèderont la terre. »

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés [1]. Encore une Béatitude qui, en nous assurant notre bonheur éternel, nous garantit celui de la vie présente. Quelle est la ruine de toute paix et de toute joie de notre âme ? La cupidité. Qu'elle se porte sur les lucres honteux, sur la basse frénésie de l'or, ou qu'elle ait pour ardente convoitise la possession des honneurs, des hautes charges, des dignités, la cupidité sera toujours le plus insupportable de nos tyrans. C'est elle qui nous remplit de troubles, de cuisantes douleurs dans nos insuccès, d'inquiètes jouissances dans nos victoires ; elle qui nous ravit à jamais la douce paix de nos jours ; elle surtout qui vide nos âmes de toute pensée haute, de toute aspiration noble vers nos éternelles destinées. L'avare ou l'ambitieux seront à jamais incapables ou de songer aux Cieux, ou même d'assurer le bonheur de la vie présente.

Où est la délivrance ? Où est le salut ? Dans la parole de Jésus-Christ : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice. » Qu'est-ce que cette « Justice » ? La sainteté qui mène au Ciel, la vertu qui nous assure notre future félicité, l'ensemble des biens surnaturels, divins et immuables, opposés aux fausses et trompeuses richesses

[1] Matt., V, 6.

du monde. Ce n'est pas seulement la recherche de ces biens que Jésus-Christ nous propose; c'est « d'en avoir faim et soif », c'est d'y aspirer avec autant d'ardeur que le famélique à la nourriture et la boisson.

Et quelle récompense nous est promise ? *Ceux-là*, dit le Sauveur, *seront rassasiés*. « Ceux-là », et nul autre. Les avides chercheurs d'or, ou de dignités, ou de voluptés, ou de dissipations et de joies folles, seront toujours torturés par la faim, et plus ils auront à jouir, plus la faim se creusera dans leur âme. Seuls, les heureux conquérants de la sainteté chrétienne trouveront dans leur conquête une délicieuse et perpétuelle satiété.

Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde [1]. On peut assurément comprendre dans cette Béatitude les hommes compatissants généreux qui, par leurs aumônes, subviennent aux détresses matérielles des pauvres ; le sens en est néanmoins beaucoup plus étendu, d'autant qu'il y a plus de manières de secourir notre semblable. Toute compassion que nous montrons à ses douleurs, tout remède que nous cherchons à y apporter, la douce parole au cœur ulcéré, les larmes mêlées aux larmes, le séjour dans la maison du deuil, la visite au chevet de la maladie et de la mort, le conseil dans l'angoisse, la lumière dans la nuit du doute, l'instruction salutaire à l'ignorance, la prière à Dieu pour les déshérités et les délaissés, cent autres interventions de notre charité nous font participer à la Béatitude du Sauveur.

Et combien est riche la récompense ! Combien disproportionnée avec l'œuvre de miséricorde que nous avons accomplie ! *Bienheureux les miséricordieux*,

[1] Matt., V, 7.

car ils obtiendront miséricorde [1]. Quelle différence dans les donateurs, et quelle différence dans les dons ! Ici, c'est l'homme, l'homme fragile, borné, impuissant. D'autre part, Celui qui rend miséricorde pour miséricorde n'est autre que le Dieu infiniment riche et puissant. Si nous « qui sommes méchants savons néanmoins donner de bonnes choses », que ne fera pas le Dieu dont la Bonté est l'Essence, dont la munificence n'a pas plus de limites que l'Infini ?

Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu [2]. Qu'entendre par ces « cœurs purs » ? Sans doute, ceux que des voluptés coupables ni ne souillent ni n'aveuglent. Car rien autant qu'un sensualisme grossier n'enlève à l'âme la vue de Dieu dès cette vie, et ne compromet la vision béatifique dans l'autre. L'impudique, tout entier à ses bestiales jouissances et à ses amours adultères, n'a plus ni une pensée, ni une aspiration, ni une vue quelconque, vers Dieu. Il est devenu « l'homme animal incapable de rien comprendre aux choses spirituelles ». Mais le « cœur pur » qu'entend ici la Béatitude est plus que purifié des souillures de la volupté ; toute autre souillure, tout autre vice a cessé d'intercepter pour lui la vue de Dieu. Les vertus y sont lucides, et, à l'éclat qu'elles répandent, Dieu se montre dans ses mystérieux attraits. L'âme vertueuse aperçoit Dieu, en elle-même et dans les créatures, et cette vue ne va jamais sans le dévouement et l'amour.

Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu [3]. Qu'est-ce que être : « Pacifique ? »

[1] Matt., V, 7.
[2] Matt., V, 8.
[3] Matt., V, 9.

C'est être ami de la concorde et de la paix. C'est s'efforcer de garder en soi-même la paix, en étouffant, dès qu'ils se produisent, les mouvements désordonnés de la colère, de l'irritation, de la rancune ; c'est éviter toutes causes d'animosité et de désunion ; c'est rester calmes et doux devant l'injure ; c'est « ne pas briser le roseau déjà froissé, ni éteindre la mèche qui fume encore ». Mais il faut plus pour devenir le vrai « pacifique », il faut, autant qu'on peut éteindre chez les autres les discordes, faire cesser les désunions, ramener la paix dans les familles en proie aux inimitiés et aux haines. En un mot, comme l'était Jésus-Christ, nous montrer partout et toujours les messagers de la paix.

Cette similitude avec Jésus-Christ nous vaut la glorieuse récompense d'être *appelés enfants de Dieu*. Le Fils de Dieu est nommé sans cesse, dans l'Ecriture, le Dieu de la paix. « Lui-même est notre paix. » Il a fait tomber toutes les discordes, rapproché tous les éloignements, opéré toutes les réconciliations, détruit toutes les inimitiés. Des éléments si divers, si séparés, si chaotiques qu'il trouvait dans le monde, il a fait un seul tout divinement unifié. Travailler à la même œuvre c'est participer à la même filiation, c'est devenir « enfants de Dieu », c'est être par adoption ce qu'il est par nature.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des Cieux est à eux [1]. Avant d'exposer cette Béatitude, arrêtons-nous à contempler un grand miracle. Quelle force avait donc la parole de Jésus-Christ ? Quel ascendant prenait-il sur les âmes ? Quelle puissance surhumaine les enchaînait, pour que

[1] Matt., V, 10.

cette foule pusillanime, ces disciples craintifs, ces Apôtres même, que l'Evangile ne cesse de nous montrer tremblants devant le danger, aient soutenu sans fuir une pareille annonce, affronté de semblables perspectives? La persécution! Voilà donc ce qu'ils allaient gagner en s'attachant au Fils de Marie? La haine universelle, d'universelles attaques, des souffrances sans fin suivies d'un douloureux martyre? Or, ils entendirent cela; et après eux le clergé catholique de tous les siècles, et les martyrs n'ont jamais cessé dans l'Eglise, et toujours la persécution a sévi et avec elle l'héroïsme des disciples du Christ a brillé. Et ce miracle se perpétue; Jésus-Christ garde toujours la même attraction, en dépit des prédictions terribles; la persécution loin de glacer la sève Chrétienne la rend plus puissante et plus l'ennemi frappe, plus ses coups consolident l'édifice qu'une main divine a bâti.

Ce que nous disons de ces miraculeux triomphes ne doit pas nous faire prendre le change sur ce que la persécution a par elle-même de douloureux et de terrifiant. N'est pas qui veut l'athlète de Jésus-Christ. Il faut, pour affronter puissamment la persécution, une âme longuement exercée aux autres héroïsmes de la vertu. Aussi n'est-ce qu'en dernière ligne que le Sauveur propose cette Béatitude et après avoir fait passer ses disciples par les exercices qui précèdent, ces exercices s'offrant à nous comme une chaîne d'or, dont les anneaux se tiennent étroitement liés. Etre humble prépare à pleurer ses péchés. Mais comment pleurer sur soi-même et sur ses fautes en conservant en soi d'arrogantes colères? Et aussi comment nourrir en soi la douce et clémente bonté, sans que la compassion ne s'éveille, et, avec elle, la volonté de secourir les nécessiteux? Mais ces

vertus si belles, en captivant l'âme et en la remplissant, chasseront avec empire les basses convoitises des sens et les honteuses sollicitations du vice ; l'homme vertueux a toute chance d'être l'homme chaste. Enfin, si l'apaisement des passions s'est fait en lui et que la vertu règne en paix dans un empire soumis et tranquille, il sera presque infailliblement « le pacifique » que béatifie le Sauveur. C'est à ce moment que les grandes luttes s'annoncent et que les affronter est devenu possible à la parfaite vertu.

Car, il est bien compris que ce n'est pas toute persécution qui est appelée « bienheureuse », mais celle-là seule qui est subie « pour la justice ». Qu'un criminel soit traîné devant ses juges, et de ses juges passe aux mains du bourreau, la Béatitude chrétienne n'a rien à y voir. Il faut être innocent, il faut confesser Jésus-Christ, et, en son nom, assumer les haines de l'enfer et du monde, pour prétendre « au royaume des Cieux ».

Tout Chrétien doit confesser Jésus-Christ et par suite est exposé aux contradictions et aux oppositions que le Sauveur a lui-même subies durant sa vie mortelle; tous auront part à la Béatitude, si tous en sont dignes. Néanmoins les Apôtres, le Sacerdoce, les Prêtres, devaient supporter, dans cette guerre séculaire, les assauts les plus furieux de l'ennemi et sa plus inextinguible haine. Aussi dans les paroles qui suivent, Jésus-Christ s'adresse surtout à ses disciples. *Vous serez heureux quand les hommes vous maudiront et vous persécuteront ; quand ils vous chasseront du milieu d'eux ; quand ils vous chargeront de calomnies de toute sorte, de mensonges de toute espèce, et qu'ils feront cela à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez d'allé-*

gresse, car votre récompense sera grande dans les Cieux [1].

Comme plus haut, Jésus-Christ met ici deux conditions à sa Béatitude : que les injures soient supportées à cause de lui, et qu'elles soient de mensongères injures.

Remarquons avec quelle insistance Jésus-Christ fait mention de la diffamation, de l'injure atroce, de la calomnie revêtant toutes les formes et se portant à tous les excès. C'est qu'en effet là est la douleur la plus poignante au milieu de tant d'autres douleurs. Nous supportons avec une facilité relative la spoliation, l'exil, la prison, même le supplice. Mais le déshonneur ! Mais la calomnie qui nous dépouille de notre réputation et nous jette dans l'infamie ! Voilà ce que les plus grandes âmes affronteront avec le plus de peine. Job, le magnanime athlète de la douleur, reste impassible devant l'irruption des désastres qui fondent tous ensemble sur lui. Mais quand ses proches l'insultent, quand ses amis se changent en acrimonieux calomniateurs, il se trouble, il éclate, il fait entendre le hurlement d'une effrayante douleur. David semble compter pour rien les ruines de son trône, et sa fuite précipitée devant Absalon victorieux ; mais les injures et les malédictions de Semeï il les dédie à Dieu comme son précieux titre à la clémence et au pardon. Quand saint Paul écrit aux persécutés de l'Eglise de Jérusalem, il croit devoir les consoler plus encore des insultes dont on les couvre que des spoliations et des mauvais traitements qu'ils ont à subir. C'est de même que Jésus-Christ compte l'injure et la calomnie comme la plus haute expression de la haine du

[1] Matt., V, 11. Luc., VI, 22-23.

monde contre les siens, et attache à ce genre de supplice « la grande récompense dans les Cieux ».

Mais en attendant cette consolation suprême, d'autres attendent le persécuté, dès la vie présente. La première est, pour ainsi parler, un honneur de famille. Depuis les siècles, il en est ainsi dans la famille des enfants de Dieu. Ce monde, jaloux de leurs vertus, irrité des tacites reproches que lui font leur sainteté, les a poursuivis de sa haine, et, autant qu'il l'a pu, les a persécutés. *C'est ainsi qu'ils ont persécuté les Prophètes qui furent avant vous* [1]. Mais le grand persécuté n'est-il pas Jésus-Christ lui-même ? Qui plus que lui a été haï, flétri, calomnié, conspué ? qui a été traîné sur un douloureux Calvaire et est mort d'une plus épouvantable mort ? *Le disciple n'est pas au-dessus du Maître* [2].

Et telle est la gloire que Dieu de son côté retire des persécutions des siens qu'il n'a garde d'en arrêter les glorieuses et bienfaisantes fureurs. Il ne lui coûterait guère de briser ses ennemis avant qu'ils aient pu nuire à ses fidèles ; mais cette victoire prématurée ne mettrait en lumière ni sa puissance, ni la sainte intrépidité des combattants. En permettant les persécutions, en y soutenant ses enfants, en y consommant l'éternelle défaite de ses ennemis, il se montre excellemment le « Dieu fort ».

Et telle est la beauté de cette victoire, qu'il écarte à jamais de ses apôtres le malheur et la honte de mériter les faveurs du monde. *Malheur à vous si tous les hommes, quels qu'ils soient, vous couvrent de leurs louanges* [3] *!*

[1] Matt., V, 12.
[2] Matt., X, 24. Luc., VI, 40.
[3] Luc., VI, 26.

Soyez loués par la partie saine du monde, je le veux : mais que « tous » vous louent, ce serait le signe de lâches concessions et de coupables complicités ; et alors « malheur à vous » !

Apostolat et Sacerdoce.

II. — Plus l'édifice doit être élevé, plus les fondations en doivent être solides. Le ministère Apostolique et la mission séculaire du Sacerdoce de Jésus-Christ devaient embrasser le monde, traverser les temps, résister à tous les assauts, se garder de toute décadence : à un semblable effet il fallait de grandes causes : à une pareille guerre il fallait une puissance proportionnée : cette force divine, Jésus-Christ l'a insinuée aux siens par les précédentes béatitudes. Chacune d'elles apporte à l'âme de l'apôtre et du prêtre une énergie particulière et le dégage des mortelles étreintes de la nature, du monde et du péché. Devant quelle fatigue reculera celui que la pauvreté volontaire aura endurci ? Quel adversaire fera trembler celui qui est prêt à entendre toute injure et à souffrir pour Dieu tout mauvais traitement ? L'homme doux et pacifique deviendra aisément le prêtre plein de patience et de mansuétude, sachant condescendre aux faiblesses du prochain et supporter ses défauts. Et s'il a « le cœur pur » et que, en toute chose, il voie Dieu, les fascinations du monde et les attraits des sens n'auront plus pour lui leur mortelle puissance.

Jésus-Christ ouvre à ses Apôtres ainsi préparés le monde entier comme champ d'action. Car tel sera désormais le ministère apostolique. Les prophètes n'étaient envoyés qu'au seul Israël ; le Sacerdoce Mosaïque n'étendait pas son action au-delà des frontières de la

Judée. Désormais, c'est le monde entier auquel sont envoyés les Apôtres. *Vous êtes le sel de la terre ; vous êtes la lumière du monde*[1].

« Le sel de la terre », non plus d'une cité, d'une région, d'un peuple, mais de tous les peuples, de tous les pays, de tous les siècles. Et quelle « terre » trouveront-ils ? Dans quel état seront ces peuples auxquels ils sont envoyés? « Toute chair a corrompu sa voie » ; les erreurs sont partout, partout la corruption, partout l'impiété et la débauche. C'est à une terre perdue de vices que le « sel » apostolique est donné. Mais le sel a-t-il la propriété de rendre saine une viande corrompue ? Non ; aussi n'est-ce pas cette puissance ni cette mission que Jésus-Christ attribue à ses Apôtres. La puissance de résurrection est la sienne ; lui seul put régénérer le monde, redonner la santé et la vie à une humanité tombée en pourriture. C'est l'effet de sa Rédemption ; c'est le grand miracle de sa puissance divine ; il fallait être un Dieu pour régénérer le monde, comme il fallait être un Dieu pour le créer. Mais le miracle accompli, le monde refait, c'était aux Apôtres à le maintenir dans sa sainteté divinement recouvrée, comme c'est au sel à conserver les viandes et à empêcher le retour de la corruption.

Et, pour secondaire que soit cette œuvre, elle n'en a pas moins une grande sublimité. Si la mission des Prophètes fut sublime, combien l'est plus la mission des Apôtres ? Ceux-là parlaient à un peuple, ceux-ci au monde entier. Et le monde devait les recevoir, les acclamer, redouter leur puissance, accepter leurs préceptes, et tous les adversaires armés pour les combattre devaient

[1] Matt., V, 13.

éprouver, en succombant, la terrible vindicte de leurs pouvoirs divins. Aussi la condition posée à un tel ministère, c'est qu'il soit fort, énergique, sans les atténuations de la faiblesse, sans les ménagements d'une désastreuse insouciance. A quoi est bon le sel qui perd son mordant ? *Si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur*[1]? Que le simple fidèle perde la vivacité de sa foi et l'intégrité de ses vertus : le « sel » apostolique est là pour lui rendre la saveur perdue. Mais si c'est le prêtre même dont l'âme est anémiée, qui lui rendra sa vigueur? *Si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors, où les pieds des passants le fouleront* [2]. La vertu essentielle de l'apôtre sera donc l'énergie. Il ne doit rien redouter ni les persécutions, ni les rebuts, ni les injures de ceux dont il s'efforce de corriger les vices. Si par pusillanimité ou amour de sa tranquillité et de son bien être, il cesse de s'attaquer aux vices et de corriger les coupables, il abdique, il trahit, il se voue au mépris de la terre et du ciel ; c'est « le sel affadi que les passants trouvent répandu sur le chemin et foulent aux pieds ».

Vous êtes la lumière du monde [3]. Encore l'universalité de la mission Apostolique. De même que le soleil éclaire à la fois toutes les parties de la terre, ainsi le Sacerdoce de Jésus-Christ doit projeter partout sa victorieuse lumière. De même que le sel par sa vertu âcre et mordante combat la corruption, la lumière par son irrésistible éclat chasse toutes les ténèbres et produit aux yeux les hontes du vice comme les beautés de la vertu.

[1] Matt., V, 13.
[2] Matt., V, 13.
[3] Matt., V, 14-15.

Nous voici en face d'un grand miracle, ne passons pas outre. *La ville bâtie sur le sommet d'une montagne ne peut être cachée. On n'allume point la lampe pour la mettre sous le boisseau, on la place sur le chandelier pour qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison*[1]. La maison, c'est le monde; la ville placée sur la montagne et que de tous les points on aperçoit, c'est le Christianisme, c'est la prédication Évangélique, c'est l'Église. Jésus-Christ parle en maître, parle en Dieu. Quelques pauvres qu'il a réunis autour de lui, illettrés, sans prestige, sans puissance, inconnus même dans leur propre pays, s'en iront, sur son ordre, prêcher son Évangile et rempliront la terre entière de leur prédication. Tel sera l'éclat dont ils rayonneront, les torrents de lumière qu'ils projetteront de toutes parts que tout l'univers sera par eux illuminé. Ils seront la Cité si éminente, si en vue, que de tous les points du globe on l'apercevra. Ils seront la lumière dont la « maison », c'est-à-dire le globe, sera éclairé. Et cela, quand mille obstacles entraveront l'Évangile, quand mille adversaires réuniront leurs efforts pour l'étouffer. Et cela, malgré la puissance du temps qui renverse tout, malgré la vétusté qui détruit tout. Mais Jésus-Christ est Dieu et rien ne résiste à sa puissance, comme rien ne prévaut contre sa parole : « Dixit et facta sunt. »

Mais ici, comme dans toutes ses autres œuvres, Dieu exige la coopération de l'homme. Sans doute, la merveilleuse fortune de l'Évangile à travers le monde a pour cause première et essentielle l'action divine. Néanmoins la sainteté des Apôtres doit y concourir. Leurs miracles même seront souvent moins efficaces pour éclairer et

[1] Matt., V, 15.

entraîner les âmes que le spectacle de leurs vertus. Ils sont les Apôtres du Christ en qui se résume toute sainteté : ils doivent le reproduire aux yeux du monde : Il a allumé le flambeaux, à eux d'en entretenir la lumière. *Que votre lumière luise si bien aux yeux des hommes, que, voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qui est dans les Cieux* [1]. Parfois Jésus-Christ propose son Père ; parfois il se propose lui-même, comme le Dieu auquel tout doit être rapporté. Dans le premier cas, il montre sa parfaite union avec son Père ; dans le second sa parfaite égalité.

Quand nous sommes invités à montrer à tous les yeux nos vertus et nos bonnes œuvres, il n'y a pas là quelque piège tendu à notre humilité, à Dieu ne plaise ! Mais nous devons, tout en nous montrant ce que nous sommes, désirer dans le fond du cœur l'obscurité, et ne jamais redouter l'ingratitude et l'injure. Quand nos bonnes œuvres nous attirent de la gloire, cette gloire remonte à Dieu ; quand elle nous valent la calomnie, la calomnie se transforme pour nous en mérite et en récompense. Dans les deux cas, Dieu triomphe en nous et nous en Lui.

Que les fidèles ne laissent pas aux seuls Apôtres et au Sacerdoce l'application des paroles du Sauveur : « Que votre lumière luise devant les hommes. » Tous ont l'obligation d'édifier leurs semblables, et aucune édification ne vaut celle des œuvres saintes. Il sort d'elles une voix si puissante qu'elle remplit la terre et pénètre jusqu'au ciel. C'est une lumière dont l'éclat est irrésistible. On repousse d'éloquentes paroles ; il est impossible d'échapper à l'influence du bon exemple. Soyons doux,

[1] Matt., V, 16.

cléments, charitables, humbles ; faisons du bien, pardonnons une injure, donnons aux nécessiteux ; remplissons hardiment, sans respect humain, sans faiblesse, nos obligations religieuses : les bons nous applaudiront et seront dans la joie ; les tièdes se réveilleront de leur dangereuse langueur ; les faibles rappelleront leur courage ; les incroyants verront en nous la preuve vivante de la vérité de ce que nous enseignons. Aurons-nous des insulteurs ? C'est possible. La lumière fait pleurer les yeux malades ; le vice s'irrite de la vertu, la tourne en ridicule ou la maudit violemment. Mais, là encore, nous remportons un double triomphe ; car d'abord nous participons aux gloires futures qui ont couronné les Apôtres et les martyrs ; puis, nous obtenons les secrets suffrages de ceux mêmes qui nous combattent et nous injurient. Par-dessus tout, nous faisons triompher la religion. Autant la mauvaise conduite du chrétien ébranle la foi des foules, autant sa sainteté et ses bonnes œuvres l'affermissent. Si le monde a été d'abord converti par le miracle, la sainteté des premiers chrétiens a puissamment aidé à l'œuvre de cette conversion.

La Loi Nouvelle : Ses Caractères Généraux.

La Loi Nouvelle ne détruit pas plus la Loi Mosaïque que celle-ci n'abolissait la Loi primitive, que Dieu avait donnée à l'homme dès la naissance du monde. Jésus-Christ élève la Loi ancienne à sa perfection. Cette Loi suffisait à l'âge d'enfance de l'humanité ; elle ne suffisait plus après qu'un Dieu descendu sur la terre y fut venu apporter la grâce qui déifie, les vertus et les héroïsmes qui transfigurent l'homme jusqu'à lui faire porter la ressemblance même de Dieu. Quand l'homme eut entendu

la grande parole : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » il lui fallait une législation en rapport avec une destinée si haute, plus pure, plus surnaturelle, plus difficile aussi, et c'est cette législation que nous promulgue le Fils de Dieu. *Ne croyez pas que je suis venu abolir la loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir mais compléter.* Dieu a accompli dans l'ordre spirituel ce qui ne cesse de se faire dans l'ordre de la nature. A l'enfant donne-t-on la nourriture, le vêtement, les fonctions, qui seront le partage de l'homme fait ? Quel absurde législateur forcerait l'enfance aux devoirs et aux labeurs qu'assume la virilité ? On parle à l'enfant la langue rudimentaire du premier âge, laissant aux années de son adolescence le langage de la science et la recherche des belles-lettres. Partout nous retrouvons l'initiation première, avant le perfectionnement dernier. Ni les arts, ni les sciences, ni l'industrie, ni la magistrature, ni la milice, n'échappent à cette nécessité d'une initiation précédente et d'une progressive formation. Dans un autre ordre d'idées nous voyons qu'une chose peut, à raison de circonstances diverses, devenir bonne et légitime, de mauvaise et de prescrite qu'elle était; de même que, permise en un temps, elle peut et doit être abolie en un autre temps. Ainsi comprenons-nous que plusieurs des prescriptions Mosaïque sont abolies par Dieu ; d'autres, qui n'obligeaient pas les Juifs, nous obligent nous autres Chrétiens. Jésus-Christ est venu épurer, élever, compléter. Elevés que nous sommes à une plus haute dignité, il est juste que nous soyons liés à de plus éminents devoirs ; appelés, non plus à des récompenses matérielles, mais à des

[1] Matt., V, 17.

richesses divines et éternelles, notre culte et nos lois se dégagent des faiblesses de la chair pour revêtir une surnaturelle perfection.

Cette précaution que prend Jésus-Christ de dire *qu'il n'est point venu abolir, mais compléter la Loi*, nous révèle à la fois l'état d'esprit du Juif et la miséricordieuse condescendance du Sauveur. Le Juif est loin d'être l'observateur fidèle de sa Loi. Sans se contenter d'en violer les préceptes les plus fondamentaux, il l'a dénaturée et corrompue, en y intercalant des traditions purement humaines et des inventions souvent puériles, parfois immorales, qui n'ont plus rien de l'esprit Mosaïque. Et toutefois, violateur de la Loi, il en est le gardien jaloux, le défendeur fanatique. Sembler même y toucher est pour lui le crime irrémissible, l'abolir serait la suprême malédiction. Il ne se demande pas si le Dieu, qui la lui a promulguée, la pourrait abolir, il se le demande d'autant moins qu'il semble s'attacher bien moins à ce qui vient de Dieu dans cette Loi qu'aux adjonctions qui viennent de lui. Voilà le « roseau déjà froissé » que Jésus évite de briser davantage ; aussi sa première parole sera-t-elle : *Ne pensez pas que je suis venu abolir la Loi* [1]. Et cette parole est appuyée sur les faits de sa vie entière. Depuis sa naissance Jésus-Christ obéit aux prescriptions de la Loi, et quand il s'y soustrait, il a grand soin de montrer, ou sa parfaite unité de sentiments et d'action avec Dieu son Père, ou son incontestable autorité divine. S'il opère le jour du Sabbat, ou il rappelle que Dieu opère de même, ou il prouve sa divinité par quelque miracle. Et toujours nous trouvons dans ce Sauveur « humble et doux » la double

[1] Matt., V, 17.

sollicitude de ménager les âmes faibles et de voiler sa grandeur divine sous les nuages de son humanité. Comme Dieu, il abroge la Loi Ancienne de sa pleine autorité ; comme homme, il en accomplit d'abord les préceptes, et nous donne ainsi l'exemple d'une humble soumission. N'oublions pas une autre raison qui a motivé l'obéissance de Jésus-Christ à la Loi Ancienne. Des hérésies devaient naître qui allaient, par un partage sacrilège, attribuer à Dieu la Loi nouvelle et au démon l'Ancienne Loi. La plus invincible réfutation de ce blasphème était assurément la soumission de Jésus-Christ aux prescriptions Mosaïques.

Mais s'il gardait ces précautions d'une prudente charité, Jésus-Christ n'en agissait pas moins à l'égard de la Loi Ancienne avec la pleine indépendance et la souveraine autorité d'un Dieu. Il parle en Dieu. Dieu avait promulgué la Loi Ancienne ; Celui qui promulgue la Loi nouvelle n'est autre que Dieu. Lisons l'Évangile : *Vous avez appris, dit Jésus-Christ, qu'il a été dit... Et MOI je vous dis* [1]. Quel autre qu'un Dieu peut retoucher et parfaire l'œuvre d'un Dieu ? L'incrédule se trouve ici réduit aux plus graves accusations ou à la confession de la divinité du Christ. Si, en effet, Jésus-Christ n'est pas Dieu, qu'est-il qu'un audacieux adversaire de Dieu, entreprenant sur les droits divins et prétendant l'emporter en perfection et en pouvoir sur Dieu même ? Mais il est Dieu ; il l'affirme, il le prouve, et son acte divin par excellence est ici de donner au monde une Loi Nouvelle qu'il substitue à l'Ancienne.

A ses deux premiers caractères de Nouveauté et de Divinité la Législation de Jésus-Christ joint l'immuta-

[1] Matt., V, 21-22.

bilité. Aucune force humaine ne l'abrogera, aucune ne la mutilera, les siècles la trouveront la même, les révolutions, les bouleversements, les persécutions ne réussiront qu'à montrer sa vitalité invincible. Bien plus ! *Je vous le déclare en vérité, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, toute la loi sera accomplie, sans en omettre un seul iota ou un seul point* [1]. Tout en nous déclarant l'immutabilité de sa législation, Jésus-Christ nous révèle tout ensemble un grand miracle et une grande prophétie. Quelle œuvre ! quelle tentative que de soumettre la terre entière, pour la durée des siècles, en dépit d'oppositions furieuses, à des lois qui écrasent l'intelligence sous le mystère, le cœur sous le sacrifice, les sens sous le joug le plus impérieux. Pour tout autre qu'un Dieu, faire une pareille annonce serait folie. Mais que sera-ce de réussir ! Sous ces mots : *jusqu'à ce que le ciel et la terre passent...* [2] est renfermée la solennelle prophétie du dernier jour. Notre terre et nos cieux ne sont que transitoires ; un jour viendra où l'histoire humaine sera close, la création anéantie ou transfigurée et l'universalité des hommes, après la tenue d'un jugement général, fixée dans l'éternel séjour de la récompense ou du châtiment.

Quatrième caractère de la Loi Nouvelle : son absolue autorité. Elle tient en elle nos destinées ; elle décide seule de notre sort éternel. La mépriser et la violer c'est se perdre ; l'observer fidèlement, c'est aller à d'éternelles joies. Et, encore que Jésus-Christ, par cette humble modération dont il nous donne de si continuels exemples, qualifie de petits [3] les articles de sa Loi, comme il s'agit

[1] Matt., V, 18.
[2] Matt., V, 18.
[3] Matt., V, 19.

toujours ou de glorifier Dieu dans leur observance ou de l'outrager dans leur violation, observer ou mépriser cette loi conduit infailliblement l'homme, soit à la récompense, soit au châtiment. *Celui qui violera l'un de ces moindres commandements et enseignera aux autres à le violer sera le dernier dans le royaume des Cieux* [1]. Nous ne saurions comprendre ces mots : « sera le dernier.... » si nous ne savions pas ce qu'il faut entendre par cet autre : « le Royaume des Cieux ». Cette expression a, dans l'Écriture, des significations diverses. Parfois c'est le ciel ; souvent c'est l'Eglise militante ; ici c'est la grande scène du jugement général. Jésus-Christ apparaît dans sa gloire, le genre humain est rassemblé devant Lui, la sentence se prononce et la séparation se fait. Les *derniers* [2] sont les réprouvés qui, pour leur violation de la Loi, sont exclus du Royaume et précipités en enfer. N'y a-t-il que les fautes personnelles qui fassent de nous ces malheureux *derniers?* Non ; notre réprobation peut venir encore du scandale que nous aurons donné, si, en violant la Loi nous-mêmes, nous avons entraîné les autres à la violer comme nous : *Celui qui enseignera aux hommes à faire comme lui* [3]..... Si Dieu frappe les violateurs et les scandaleux, combien plus récompensera-t-il les observateurs fidèles de sa Loi, et ceux qui à la pratique joignent la prédication et l'exemple ? Dieu frappe à regret, et c'est avec tout son cœur qu'il récompense. *Celui, au contraire, qui accomplira la Loi et enseignera à l'accomplir sera grand dans le Royaume des Cieux* [4].

[1] Matt., V, 18.
[2] Matt., V, 19.
[3] Matt., V, 19.
[4] Matt., V, 19.

Un cinquième caractère de la Loi est sa perfection. Nous disions plus haut que Dieu a fait pour l'humanité entière ce que nous faisons nous-mêmes pour l'enfant, proportionnant sa révélation et ses préceptes aux forces et à l'âge de cette humanité, la traitant d'abord avec les ménagements que réclamait son état d'enfance; puis, après que Jésus-Christ l'eut élevé à sa pleine virilité, lui donnant une foi, un culte, une législation en rapport avec sa perfection nouvelle. Les vertus d'un Juif bon et fidèle ne peuvent faire un chrétien, pas plus que le bégaiement et les jeux de l'enfance ne sont de mise chez l'homme fait. Avant le Christianisme, le Juif et le Gentil, prévenus de la grâce anticipée du Messie, parvenaient au salut par la simple observance, l'un de la Loi Mosaïque, l'autre de la Loi naturelle ; mais depuis Jésus-Christ, le ciel ne s'ouvre qu'aux seuls observateurs de la Loi Nouvelle. *Je vous le dis en vérité, si votre justice n'est plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux* [1].

La Charité

IV. — Ce n'est pas l'amour de Dieu ni le culte qui lui est dû dont il est ici question ; mais bien la charité fraternelle. Et si nous nous étonnons de voir Jésus-Christ passer sous silence les premiers commandements, pour s'arrêter de suite à ceux qui nous regardent, réfléchissons à la conduite que nous lui voyons tenir, dès le début de sa vie publique. Il donne de sa Divinité les plus éclatantes preuves; il l'insinue souvent dans ses dis-

[1] Matt., V, 20.

cours, mais évite devant les foules, peu préparées encore, de prononcer un mot formidablement clair : « Adorez-moi, je suis Dieu ! » tant cet ineffable mystère d'un Dieu vivant au milieu de nous stupéfie nos âmes ; tant il nous a fallu pour y adhérer la double jouissance du temps et des œuvres ; tant Jésus-Christ a dû agir, commander, triompher en Dieu, pour que toute négation nous soit rendue impossible !

Avant d'entrer dans l'exposition du précepte de la Charité fraternelle, débarrassons-nous d'une difficulté. *Vous avez appris*, dit le Sauveur, *qu'il a été dit : œil pour œil, dent pour dent* [1]. Telle était donc la Loi Ancienne ; les représailles y étaient permises, et l'on rendait le mal pour le mal. Mais que devient, dès lors, la bonté de Dieu ? Comment un Dieu bon permet-il de repousser la violence par la violence ? Le temps n'est pas encore à la perfection évangélique. Le Christ n'est pas mort pour répandre sur le monde, avec l'amnistie universelle, l'effusion de la grâce, les divines jouissances des Sacrements, la clarté de la Foi, la perfection de la vie. Le monde antique, privé de ses secours, est le malade et l'impuissant auquel on ne peut demander l'héroïsme. Si la force n'est pas repoussée par la force, le crime n'aura plus de frein, la violence de retenue, et le meurtre suivra toute colère et toute injure. C'est par une bonté condescendante et pour protéger la vie humaine que Dieu arrête le meurtrier par la crainte de la représaille.

Mais que fera Jésus-Christ ? L'humanité reste vicieuse, la colère garde ses effervescences, le meurtre demeure la tentation irrésistible de tout homme que l'injure exas-

[1] Matt., V, 38.

père et que la vengeance attire irrésistiblement. Jésus-Christ, en même temps qu'il interdit toute représaille, sauvegarde la vie humaine et rend le meurtre impossible en retranchant ses trois causes les plus ordinaires. Quelles sont ces causes? La colère, l'injure, l'inimitié.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point; celui qui tuera sera condamné par le jugement. — Et Moi je vous dis : quiconque s'irrite contre son frère sera condamné par le Jugement [1]. Comme on sent à ce ton d'autorité souveraine que c'est un Dieu qui parle ! Et, si Jésus-Christ défend la colère, c'est qu'elle mène au meurtre. Elle est aveugle, elle est impuissante à retenir les instincts sanguinaires qu'elle a déchaînés, elle a des coups subits qui préviennent le frein de la raison et de la conscience. Si donc la colère est éteinte, le meurtre qui en sort, comme l'effet de sa cause, sera supprimé. Mais peut-on éteindre la colère? Non, si nous entendons ce premier mouvement qui s'élève en nous sans nous. Oui, si, dès que ce mouvement commence à nous agiter, nous nous efforçons de l'étouffer. Et ce premier mouvement lui-même, quel est-il? D'où vient-il? quelle est sa raison d'être et sa mission? Dieu nous l'a donné comme une arme nécessaire, comme un auxiliaire précieux, sans lequel nos plus importantes initiatives s'émousseraient en nous. Combien de cas où ces généreuses colères nous rendent terribles au mal et sauveurs de la vertu ! La colère de saint Paul sauve les Corinthiens, et fait rentrer dans la foi l'Eglise de Galatie. Qu'elle est belle et noble la colère d'un père contre les corrupteurs de son enfant ! Qu'elle est féconde la colère qui arme le pasteur contre les

[1] Matt., V, 21.

scandales du monde! Colères bénies de Dieu, quand elles sont suscitées, non par un intérêt égoïste ou une déraisonnable cause, mais par le double amour de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Aussi devons-nous traduire ainsi l'Evangile : « Quiconque s'irrite *sans légitime raison* contre son frère... »

L'injure. De même qu'il y a gradation dans la gravité de l'injure, il y a gradation dans son châtiment. Nous pouvons insulter notre semblable légèrement, en employant envers lui des expressions plutôt inconvenantes ou d'une familiarité blessante : *Quiconque traitera son frère de Raca* [1]... C'est peu grave. Raca correspond ou à un tutoiement impoli, ou à une épithète déplaisante, et néanmoins Jésus-Christ le défère au Conseil, veut qu'un blâme lui soit attribué. Il le veut pour deux raisons différentes : d'abord pour faire régner entre nous l'urbanité et les égards réciproques. Puis, surtout, pour éteindre même l'étincelle d'où pourrait naître peu à peu un véritable incendie. Gardons-nous donc de toute formule désobligeante, de toute moquerie, de tout persiflage, si propres à éveiller des irritations et des rancunes. Mais voici l'injure dans ce qu'elle a de grave et souvent de désastreux : *Celui qui appellera son frère fou méritera la Géhenne du feu* [2]. Peut-être allons-nous nous récrier : l'enfer pour un mot? Peut-être pousserons-nous la témérité jusqu'à prétendre que Jésus-Christ exagère, et que ses paroles ne doivent pas être prises à la lettre ? Erreur et faute, dans l'un et l'autre cas. Oui une seule parole peut nous mériter l'enfer. Oui traiter un frère de fou peut nous conduire à un pareil châtiment.

[1] Matt., V, 22.
[2] Matt., V, 22.

Ignorons-nous l'effroyable puissance d'un mot ? Faut-il plus d'un mot pour blasphémer Dieu et par là mériter son éternelle colère ? Beaucoup de nos plus graves prévarications commencent-elles autrement que par des paroles ? N'est-ce pas souvent un mot, un seul, qui décide de bouleversements gigantesques et de guerres où sombreront les empires ? Quand saint Paul range l'injure parmi les causes qui nous font perdre le ciel n'est-ce pas parce que d'une seule injure peuvent jaillir des désastres sans fin ? Et n'expérimentons-nous pas nous-mêmes que rien ne nous est plus douloureux et plus intolérable que l'injure ? Cessons donc de nous étonner de l'extrême gravité de son châtiment. Surtout, si nous réfléchissons qu'elle dévaste les plans de Dieu, détruit son œuvre la plus chère, et rend vaine et inutile la Rédemption de Jésus-Christ. Dieu nous a constitués en famille dont il se déclare le Père très aimant. Pour nous rattacher à lui par des liens plus étroits et plus doux, il nous a donné, « livré », son Fils unique, dont l'œuvre entière a été une œuvre d'union. Aussi quand la colère ou l'injure viennent mettre le trouble et semer les haines fratricides parmi ses enfants, son cœur est blessé, autant que sa Justice se fait implacable. Et si nous sommes insensibles aussi bien aux châtiments qu'aux promesses de Béatitude éternelle, la « Géhenne » nous attend. Car c'est à la fois par l'attrait de la récompense et la salutaire terreur du châtiment que Jésus-Christ nous attire à sa Loi. S'agit-il des vertus, c'est la récompense qu'il nous propose. S'agit-il des fautes à éviter, c'est le châtiment. Et le châtiment est proportionné à la gravité de la faute. C'est tour à tour le « Conseil », le « Jugement », la « Géhenne », qui nous fait entrevoir ses rigueurs. Si Jésus-Christ emploie ces trois termes, c'est qu'il parle

aux Juifs et évoque pour exprimer la sentence divine les divers tribunaux de la nation.

L'inimitié. Elle suit d'ordinaire la colère et l'injure et n'est qu'un fruit amer de leur excès. Pour la guérir en nous et en nos frères, Jésus-Christ nous propose deux différents motifs : le premier tiré de Dieu, le second de nous-mêmes. Qu'il est touchant, qu'il est irrésistible le motif tiré de Dieu ! *Si vous présentez votre offrande à l'autel, et que là vous vous souveniez que votre frère vous en veut, laissez votre offrande devant l'autel et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère. Venez ensuite présenter votre offrande* [1]. Pouvions-nous nous attendre à une semblable volonté de Dieu ? Car enfin qu'y a-t-il de plus sacré que le Culte, de plus inviolable que le sacrifice, de plus impossible à interrompre que l'oblation déjà commencée, déjà placée sur l'autel ? Qui peut nous permettre de quitter brusquement Dieu et son culte pour une digression, quelle qu'elle puisse être ? Or ici Dieu le veut, et, en le voulant, il nous éclaire, sans illusion ni doute possible, sur l'absolue nécessité de la réconciliation. Il la met au-dessus de l'hommage que nous allions lui rendre. Il déclare refuser cet hommage de quiconque nourrit en soi une coupable inimitié ; il met l'union fraternelle au-dessus de tout autre devoir, quelque sacré qu'il puisse être. Rien au monde ne doit se faire avant la réconciliation. Et voyez combien elle doit être prompte. Dieu ne nous laisse pour l'opérer que l'intervalle d'un acte religieux interrompu et qu'il importe d'achever au plus vite. Dans le même sens, saint Paul nous défendra de laisser se coucher le soleil sur notre inimitié, redoutant pour nous les émotions vio-

[1] Matt., V, 23-24.

lentes, les véritables tempêtes que la nuit nous suscitera fatalement dans notre âme. Oh ! réfléchissons à tout cela, nous qui nous approchons de la Table Sainte ! Gardons-nous d'y apporter une inimitié vivante et envenimée. Que venons nous faire à ce banquet réconciliateur, alors que nous nourrissons en nous des désunions et des haines : *allez tout d'abord vous réconcilier.* Poussons jusqu'au bout l'héroïsme. Ne considérons pas si nous sommes l'offensé, mais prenons les devants et travaillons, s'il le faut, les premiers, à notre réconciliation avec l'offenseur. Quel doux retour Dieu nous promet ! *Revenez alors présenter votre offrande.*

Un second motif, pour humain qu'il soit, n'en est pas moins solide et pressant : *Ne tardez pas à vous accorder avec votre frère, tandis que vous êtes sur le chemin avec lui. Car, il pourrait vous livrer au juge, le juge à l'exécuteur. Vous seriez jeté en prison, d'où vous ne sortiriez qu'après paiement de la dernière obole* [1]. Plusieurs interprètent ces paroles dans un sens spirituel. Le chemin c'est la vie, le terme c'est le tribunal divin, la prison c'est le purgatoire ou l'enfer. Mais, il semble que ce passage s'explique mieux et fait mieux suite à ce qui précède, quand on y voit un motif nouveau et pris de l'ordre temporel de se réconcilier. Dans combien d'inextricables embarras, souvent même de dangers, parfois de désastres nous entraîne l'entêtement dans l'inimitié. Nous refusons tout accommodement, toute réconciliation, nous nous jetons dans le redoutable inconnu du procès ; nous perdons, nous sommes condamnés, de dures sentences nous étreignent, une longue chaîne d'anxiétés, de déboires, de fatigues, des émo-

[1] Matt., V, 23-26.

tions violentes, de sourdes irritations, nous ont longuement torturés, avant même l'issue funeste que les tribunaux nous réservaient. Un généreux effort pour nous réconcilier nous eût épargné tous ces maux cuisants.

Mais, dira le grand nombre, comment pardonner? Comment céder? Comment subir la perte qu'une odieuse agression nous inflige? Jésus-Christ, mieux que nous, savait la difficulté d'un tel acte; aussi n'est-ce qu'après une vaillante préparation qu'il livre ses fidèles à ce rude combat. Les Béatitudes, nous l'avons montré plus haut, sont la base nécessaire de la Législation chrétienne; quiconque ni ne les comprend, ni ne les pratique, restera toujours au-dessous des héroïsmes demandés de lui. Il faut être « pauvre en esprit », humble, détaché, tremblant devant la justice divine; par là « doux », « pacifique », miséricordieux, pour affronter l'esprit et la lettre des préceptes du Sauveur. Rester dans les instincts de la nature déchue, orgueilleuse et égoïste, c'est se mettre dans l'impossibilité de parcourir toutes les étapes de la charité. Après les Béatitudes, viennent l'exemple de Jésus-Christ et ses riches promesses. Qu'a-t-il fait que de réconcilier le monde avec Dieu, les hommes entre eux, les hommes avec eux-mêmes? Quel est le sens et le but de ses souffrances et de sa mort, sinon le pardon qu'il nous mérite et nous offre des atroces injures dont nous sommes coupables envers lui? Puis encore, est-ce sans récompense qu'il nous propose les actes ardus et coûteux de la charité? En retour de la perte de biens incertains et périssables, c'est un « Royaume », une suite infinie de jouissances qu'il nous assure dans les Cieux. Quand un agresseur nous dépouille, notre créance passe aux mains de Dieu, dont nous devenons

les créanciers. Et celui qui aurait un roi pour débiteur se croirait-il jamais pauvre ?

Armés de ces vérités puissantes, aguerris par la pratique des Béatitudes, nous devenons capables d'entendre et de goûter de nouvelles instructions du Sauveur. Et encore que nous ne les prenions pas toujours à la lettre, au moins en garderons-nous l'esprit. *Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent. Mais moi je vous dis : Ne résistez pas au méchant; mais si quelqu'un vous frappe à la joue droite, présentez-lui encore la gauche. Si quelqu'un vous traîne en justice pour vous ravir votre tunique, abandonnez-lui encore votre manteau. Si quelqu'un veut vous contraindre à faire avec lui mille pas, faites en deux mille* [1].

Nous pouvons ne voir ici qu'un conseil que suivront les plus héroïques, alors que le commun se contentera du strict nécessaire. Mais rien ne nous empêche non plus de prendre les paroles du Sauveur à la lettre, et, à la lettre, de les appliquer. Tout d'abord, cette obéissance à de semblables injonctions nous semble exorbitante ; si nous l'étudions de près, notre étonnement cesse et notre admiration commence. Nous demeurons stupéfaits, non pas tant de l'héroïsme de l'acte accompli, que des merveilleux résultats qui le suivent. Un agresseur nous inflige la dernière des injures, qui est de nous souffleter. A l'injure, il joint le vol, il nous dépouille. A l'injure et au vol, il ajoute un cruel abus de la force, il nous soumet à des fatigues qui nous épuisent. Et nous, au lieu de recourir à la vengeance, nous cédons, nous accordons plus même que son iniquité ne réclame

[1] Matt., V, 38-39-40-41.

de nous. Que s'en suit-il ? D'admirables effets sur nous mêmes, sur notre ennemi, sur Jésus-Christ, sur Dieu. En nous-mêmes se consomme la perfection évangélique, se montre un prodige de force, s'accomplit le plus ardu et le plus beau des triomphes, le triomphe sur la plus fougueuse des passions. Quant à notre agresseur, c'est le vaincu. Notre attitude le déconcerte. Au lieu que la violence eût amené la violence, et que l'huile eût décuplé l'incendie, notre calme impassible, notre héroïsme à présenter l'autre joue, à nous dépouiller même du manteau quand il nous vole la tunique, à nous exténuer par une marche plus longue que celle qu'il nous impose, rendent vaines ses colères et ses agressions. La rougeur monte à son front, le repentir se fait jour dans son âme. D'ailleurs, les témoins de sa méchanceté et de notre douceur nous acclament et le conspuent, et tout se réunit à faire de nous des victorieux, de lui un vaincu. Et que sera-ce si, quittant la terre, nous nous tournons vers le ciel ? Que sera-ce si nous voyons Jésus-Christ nous accueillir plus tendrement et plus magnifiquement qu'un père ne reçoit son enfant au retour de quelque expédition glorieuse, Dieu nous déclarer « son fils », « son fils bien aimé », mettre en nous « ses complaisances », comme il les met dans le Christ qui a tout souffert et a tout pardonné ?

Cessons donc de voir dans les paroles de Jésus-Christ d'irréalisables héroïsmes, alors que tout le gain et la gloire, sur terre comme au ciel, sont acquis à ceux qui les accomplissent. Tout est-il perdu parce qu'une iniquité victorieuse nous a dépouillés de nos biens ? Tout, au contraire, n'est-il pas gagné ? Ne devenez-vous pas pensionnaires de la Providence ? Ne voyez-vous pas les plus illustres serviteurs de Dieu vivre pauvres et dépouillés ?

Jésus-Christ auquel appartenaient le ciel et la terre a-t-il reçu autrement que dans la plus extrême détresse, sans avoir même de gîte à lui ni de quoi reposer sa tête? Chassez la crainte du lendemain, et si vous « souffrez persécution pour la justice », Dieu même vous vêtira et vous nourrira.

La carrière de hautes vertus que nous venons de parcourir nous mène à un dernier acte, le plus élevé et le plus divin de tous, le sommet, le couronnement de la charité chrétienne : l'amour des ennemis. *Vous savez qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et Moi je vous dis : aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent; bénissez ceux qui vous chargent de malédictions, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient* [1].

Est-ce possible ? Oui, sans doute, puisque Dieu nous l'ordonne. Est-ce facile ? Non certes, et Jésus-Christ nous donne ce précepte comme le dernier, le sommet, la perfection de tous les autres, et il ne nous y mène qu'après nous y avoir longuement préparés. C'est la suprême bataille ; c'est la décisive victoire ; elle remportée, nous sommes élevés à la plus haute gloire qui soit, celle de reproduire sur la terre ce que le Dieu Très-Haut est et fait dans le ciel [2]. Tout ce qui précède n'était que la préparation à l'héroïsme qui nous fait aimer, bénir, secourir nos ennemis. Tout d'abord, nous apprenons à ne léser ni injurier personne ; puis à étouffer en nous la colère qu'une injure reçue y allume. Puis, à nous montrer clément envers qui nous injurie. Après nous être pénétré

[1] Matt., V, 43-44.
[2] Matt., V, 45, 48.

de la Béatitude « des pauvres en esprit, » nous parvenons à souffrir magnanimement une spoliation inique ; nous allons même jusqu'à concéder plus à notre adversaire que ce qu'il réclame injustement de nous. D'ailleurs, nous nous montrons généreux envers quiconque nous implore, et nous contractons l'habitude de la clémence que nous accordons en fermant les yeux. Donnez à quiconque vous demande, avait dit l'Écriture, et ne vous détournez pas d'un emprunteur. Ce qu'on vous ravit, ne le réclamez pas [1]. Quelle œuvre sera impossible au héros de la charité qui, sur tant de champs de bataille, aura remporté de si illustres victoires ? Il est apte à tout, et c'est alors que Jésus-Christ lui propose le dernier combat, le plus magnanime de tous. *Aimez vos ennemis ?* C'est la victoire spéciale des vrais fils de Dieu, ce qui les sépare de la foule et les marque pour des triomphes auxquels les autres ne pourront prétendre. *Si vous aimez ceux qui vous aiment, où est votre mérite, et quelle récompense attendez-vous? Les Publicains et les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment* [3]. Mais aimer des ennemis, rendre le bien pour le mal, bénir ceux qui nous maudissent, secourir ceux qui nous ont persécutés, prier pour qui nous veut et nous fait du mal : voilà le transcendant mérite du chrétien et par où il conquiert ses plus hautes récompenses.

Ces récompenses, quelles sont-elles ? Aucune autre n'est comparable à celle-ci. Tout à l'heure, Jésus-Christ nous en distribuait de précieuses ; à la « pauvreté en esprit » il donnait le bonheur ; aux larmes les joies consolatrices ; à la douceur le règne sur les cœurs ; aux paci-

[1] Luc., VI, 30.
[2] Matt., V, 44. Luc., VI, 27, 30.
[3] Luc., VI, 32. Matt., V, 46.

fiques le titre d'enfants de Dieu ; aux persécutés les mâles voluptés du martyre. Mais à ceux qui parviennent à aimer leurs ennemis, c'est la gloire des gloires qui les couronne : *Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis; priez pour vos calomniateurs et vos persécuteurs, bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous ont pris en haine* [1].

Et vous serez semblables à votre Père qui est dans les Cieux [2].

Être comme Dieu ! Penser, sentir, parler, agir comme le Dieu du Ciel. Être plus Lui, pour ainsi dire, que si de nos lèvres sortaient les paroles créatrices qui évoquèrent le néant et en firent jaillir les mondes ! Voyez Dieu au ciel, Dieu sur la terre, Dieu Créateur, Rédempteur, Sanctificateur ; suivez toute son œuvre : partout vous la copiez, vous la réalisez. Du haut du ciel, Dieu dispense ses bienfaits. A qui ? A ses seuls adorateurs fidèles ? Non, à ses plus mortels ennemis, à ses plus audacieux blasphémateurs. *Notre récompense sera grande ; vous serez les fils du Très-Haut, qui est bon même pour les ingrats et les mauvais, qui fait lever son soleil et tomber sa pluie sur tous, sur les bons et les méchants, sur les justes et les injustes. Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* [3].

Mais, Dieu n'est pas seulement le Dieu du ciel, il est le Dieu de la terre, il y est descendu, « le Verbe s'est fait chair et il habite parmi nous ». Or, cette existence de l'Homme-Dieu ici-bas n'a été qu'un acte ininterrompu d'amour et de pardon. A ses avances la terre a répondu

[1] Matt., 44. Luc., VI, 28.
[2] Matt,, V, 45.
[3] Matt., V, 45.

par une glaciale indifférence, à ses bienfaits par l'ingratitude, à sa parole par l'incrédulité, à ses promesses par le dédain. « Ayant aimé les siens », « il les aima jusqu'aux plus extrêmes entraînements de l'amour. » Pour eux, qui étaient ses ennemis, il souffrit et mourut, et quand, après d'épouvantables tortures, il fut élevé en croix, sa première parole fut une parole de pardon : « Mon Père, pardonnez-leur. » Après sa mort se vengea-t-il de ce peuple déïcide qui l'avait poursuivi jusqu'au sépulcre de son inextinguible haine ? Non, longtemps encore, il attendit leur repentir ; il leur députa ses Apôtres et ses Saints, les conjurant de revenir à lui et leur offrant la plus entière amnistie, s'ils voulaient se jeter dans ses bras et répondre à ses amoureuses supplications. Voilà le Dieu dont nous serons les fils. A quel prix ? Au prix de la similitude de sentiments, de langage, d'action. *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent..... votre récompense sera grande; vous serez les fils du Très-Haut* [1].

La Chasteté

V. — Comme il l'a fait pour la passion de l'orgueil, Jésus-Christ le fait pour une autre passion, plus universelle, plus tenace, aussi violente, celle de la volupté. La Loi Ancienne, vide de la grâce, s'arrêtait aux excès, sans toucher aux racines du mal. La Loi Nouvelle poursuivra l'excès dans sa conception première. *Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens : Vous ne commettrez pas d'adultère. Et Moi je vous dis : Quicon-*

[1] Matt., V, 44-45.

que regarde une femme avec concupiscence a déjà commis l'adultère dans son cœur [1]. *Si* Dieu nous défend de souiller nos corps, il ne peut nous permettre de souiller nos âmes, créatures plus délicates, plus nobles, plus rapprochées de Lui que nos corps. Nos âmes sont les premiers sanctuaires de l'Esprit-Saint, c'est en elles, avant tout, que repose la grâce ; c'est elles, par conséquent, que Jésus-Christ purifie les premières, elles que les concupiscences mauvaises souillent et dégradent avant de parvenir jusqu'aux corps.

Mais un regard peut-il devenir si coupable qu'il mérite l'exclusion du ciel ? Oui, pour qui réfléchit aux suites d'un impudique regard. Il allume en nous d'ardentes convoitises, il devient une occasion toute prochaine de péché, par les désirs impurs qu'il provoque, par les imaginations lascives qu'il suscite, par les souvenirs obsédants qui demeurent après lui. Quelle mère laisserait aux mains de l'enfant une arme meurtrière ? Ne la lui enlève-t-elle pas, avant même toute blessure ? Ainsi fait Dieu, en nous interdisant même le voluptueux et coupable regard, avant même que la convoitise n'ait consommé le péché dans nos sens. Mais, si Dieu défend dans l'homme le regard mauvais, tolèrera-t-il dans la femme les provocations qui l'attirent et le fixent ? Non certes ! Et elles sont devant Dieu chargées de péchés, ces femmes dont les attitudes, la mise, l'aspect, la volonté secrète et les efforts étudiés appellent l'attention et captivent les yeux. Et si la mondaine est coupable, que dirons-nous des femmes de théâtre ? Comment flétrirons-nous assez leur impudence provocatrice, et dépeindrons-nous assez vivement les désastres que cause leur

[1] Matt., V, 27-28.

seule apparition ? Préparer le poison n'est-ce pas déjà commettre le meurtre ?

Nous avons dû, d'après les paroles du Sauveur, faire la distinction entre le regard qu'il déclare faute grave et celui qui est innocent et permis. « Quiconque regarde une femme *avec concupiscence*,» dit-il. D'autres regards sont donc légitimes et permis, Dieu qui est à la fois le créateur de la beauté et de l'œil qui la contemple, n'a fait que pour sa gloire et notre bien cette double création. Si les beautés dont l'univers rayonne s'étalent partout à nos yeux, c'est afin que leur vue nous élève jusqu'à la Beauté incréée. Si le visage humain se revêt d'une beauté et d'un charme plus captivant encore, ce n'est pas assurément pour que le regard que nous y portons devienne le poison et la mort de notre âme, mais, au contraire, pour que notre sympathique admiration se porte sur le Créateur de toutes choses. Que l'époux jette sur son épouse, la mère sur son enfant, des yeux remplis de douce complaisance : ce n'est plus le regard coupable mais bien légitime et permis.

Distinguons encore entre le regard furtif et de surprise et le regard pleinement volontaire, qui s'attache, qui puise la volupté à pleins bords, que rien ne nécessite et rien n'innocente, regard insolent et hardi où suintent de honteuses convoitises.

Mais si un regard peut, en allumant en nous de coupables concupiscences, nous vouer à d'éternels châtiments, que dirons-nous des cohabitations funestes à notre vertu ? Si le regard, alors même que nous le jetons en passant, peut causer en nous de tels désastres, que sera-ce si l'objet dangereux ne cesse plus d'être sous

[1] Matt., V, 28,

nos yeux ? Comment échapper au feu quand c'est au milieu des flammes que nous voulons vivre ? Comment résister à la plus violente des passions, alors que nous excitons perpétuellement ses fureurs? Comment n'être pas dévorés par le monstre quand nous nous jetons de nous-mêmes dans sa gueule ? Où est le salut ? Dans la fuite, dans la séparation implacable. Si nous hésitons, si nous calculons, si l'intérêt nous retient, si nous ne renonçons aux charmes de l'habitude, aux commodités que la cohabitation nous vaut, n'espérons rien ni de notre vertu, ni de notre piété, ni de nos résolutions en apparence si sincères et si généreuses. Sachons-le, nous périrons ! *Si donc votre œil droit vous est une occasion de chute, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Il vaut mieux pour nous perdre l'un de nos membres, qu'être jeté tout entier dans la Géhenne. Et si votre main droite vous est une occasion de péché, coupez-la et jetez-la loin de vous; il vaut mieux pour vous qu'un de vos membres périsse que d'être précipité tout entier dans la Géhenne* [1].

Nous récrierons-nous ? Accuserons-nous la loi du Christ d'une intolérance inadmissible et d'une impossible application ! De quel droit, quand pour le salut de nos corps nous n'hésitons jamais devant ces extrémités douloureuses ? Si un membre gangrené menace les autres de sa corruption, reculons-nous devant l'opération ? Si le navire coule, tardons-nous à jeter à la mer la cargaison ? Elle est donc toute de miséricorde cette Loi que nous taxons d'intolérable rigueur. Par où elle semble nous meurtrir, elle nous sauve.

[1] Matt., V., 29-30,

Mariage et Divorce

VI. — *Il a été dit : quiconque renvoie sa femme, qu'il lui donne un écrit de répudiation* [1]. Telle est la Loi Ancienne, ou plutôt telle est la tolérance qui fut accordée aux Juifs, en vue d'empêcher de plus grands maux. Le Juif peut renvoyer sa femme qui lui est devenue odieuse. Seulement il ne la pourra reprendre. Qu'elle soit l'épouse d'un autre : soit. Mais le premier mari, de quelque repentir qu'il soit pris, quelque désir qu'il ait de la posséder de nouveau, ne le pourra pas. Ainsi, tout en se pliant aux exigences d'une nation déchue, la loi rendait impossible d'inextricables désordres. Quand les Juifs opposèrent un jour cette tolérance au Sauveur, il répondit : « c'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse en agit ainsi. » C'est afin d'éviter d'abominables excès d'une force brutale et d'une cruauté sanguinaire. Le Juif n'est pas seulement voluptueux, il est aisément homicide : verser le sang ne lui coûte pas, et combien souvent, dans le cours de son histoire, il revint aux abominables sacrifices de Moloch, où ses propres enfants étaient massacrés ou brûlés vifs en l'honneur du dieu ? Obligé par la Loi de garder une épouse abhorrée, il l'eût infailliblement fait périr. C'est pour sauvegarder au moins la vie de la femme que Moïse fit fléchir la Loi primitive du mariage indissoluble.

Cette indissolubilité primitive, Jésus-Christ, Fils de Dieu, Créateur, Maître, Législateur suprême, la rétablit de sa propre et absolue autorité : *Et moi je vous dis : Quiconque se sépare de sa femme, hors le cas d'infi-*

[1] Matt., V. 31.

délité, la rend adultère, et quiconque épouse la femme commet un adultère [1].

Ainsi Jésus-Christ fixe deux points distincts de sa Législation sur le mariage. Il permet la séparation. Elle est accordée en des cas très graves, comme l'infidélité.

Mais permet-il la dissolution du lien conjugal ? Permet-il le divorce ? Nullement. Tout au contraire, il l'abolit. Si la femme renvoyée prend un autre mari, *elle devient adultère* [2]. De son côté, si l'homme qui a renvoyé sa femme en prend une autre, *il devient adultère* [3].

Si donc, pour un motif grave, il se sépare de sa femme (ce qui lui est permis), ni lui ne peut prendre une autre femme ; ni sa femme un autre mari. Le mariage d'un divorcé ou d'une divorcée n'est donc, dans la loi Chrétienne, qu'un véritable adultère.

Quoique permise, on voit combien la séparation est loin de concorder avec la perfection demandée aux enfants de Dieu. Qui doute que l'état du mariage n'entraîne avec lui de lourdes charges, de cuisantes peines, et n'exige les plus solides vertus? Ici encore c'est après avoir longuement préparé le Chrétien aux héroïsmes ; c'est quand les Béatitudes l'ont façonné aux plus généreux exercices du support, qu'il rétablit pour lui la sainteté, l'indissolubilité du mariage; tel que Dieu l'avait institué au premier âge du monde. Qu'il soit *doux* ; qu'il soit *pacifique;* qu'il sache supporter une *injure* ; que de son côté l'épouse s'orne de toutes les vertus que la Loi Chrétienne lui propose : les unions seront heu-

[1] Matt., V, 32.
[2] Matt., V, 32.
[3] Matt., V, 32.

reuses et les fardeaux mutuels qui resteront à porter trouveront des volontés assouplies, des cœurs énergiques, des patiences à l'épreuve, et surtout un surnaturel amour, que les aspérités humaines n'arriveront pas à briser.

Le Jurement.

VII. — *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens: Tu ne te parjureras point, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments* [1]. Telle était, ici encore, l'inperfection de la Loi Ancienne. Le Juif jurait à tout propos. Menteur et fourbe par nature, il sentait le besoin d'appuyer sa parole sur une autorité dont il était de lui-même dépourvu. Il jurait par tous les objets saints, par lui-même, par Dieu, à tout propos ; souvent même pour sanctionner ses déloyautés, ses vols et ses mensonges. La Loi, sans exiger de lui qu'il ne jurât point, le forçait au moins à remplir les obligations que ses jurements avaient sanctionnées. Gardons-nous, de ce que la Loi Mosaïque était imparfaite, de conclure qu'elle était mauvaise. Elle était bonne pour le temps auquel elle fut attribuée. Les âmes n'en pouvaient encore supporter une autre ; et faire peser sur les Juifs le joug que les Chrétiens devaient vaillamment porter, c'était tout perdre. Autre est l'éducation de l'enfant, autre ce que peut comprendre et appliquer l'homme parvenu à sa virilité. A cette tolérance de la Loi Ancienne Jésus-Christ substitue la perfection de la Nouvelle. Le Chrétien est véridique, sa loyauté est si éclatante, sa parole emprunte à sa droiture une force si incontestée, que l'appui du

[1] Matt., V, 33.

serment n'est plus nécessaire, ni à ses affirmations ni à ses promesses. Il nie ou affirme, il promet, il s'engage : sa parole se suffit à elle-même. Sans doute la Loi Chrétienne ne défend pas le jurement dans les circonstances solennelles, où la justice humaine ou bien des intérêts graves le rendent nécessaire ; mais elle interdit l'inutile continuité et la légèreté d'un acte qui relève si directement de Dieu.

Moi je vous dis : ne jurez point, ni par le ciel, car c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, car elle est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, car c'est la Ville du Grand Roi. Vous ne jurerez pas non plus par votre tête, car vous ne pouvez rendre un cheveu blanc ou noir [1]. Dieu est tellement le support du serment, le serment est à ce point un acte religieux, que Jésus-Christ nous défend de prendre à témoin tout autre que Dieu lui-même. Il défend à l'idolâtre de jurer sur les créatures, de peur que de ces créatures, ciel ou terre, il fasse un Dieu. Il le défend au Chrétien, de peur de *laïciser* le serment, de le séparer de Dieu, d'en faire un acte purement humain, méconnaissant ainsi le souverain domaine du Créateur. Ni le ciel, ni la terre ne sont rien, ni l'homme lui-même, qui n'a pas même le pouvoir de changer la couleur de ses cheveux !

Dites simplement ; cela est, cela est : ou non, cela n'est pas [2]. Si le disciple du Christ s'est imprégné de sa doctrine et revêtu de la perfection évangélique, son crédit et son prestige sont tels parmi les hommes, que sa seule affirmation et sa seule négation suffisent à terminer toute affaire. Le jurement n'a plus de raison sur

[1] Matt., V, 34.
[2] Matt., V, 37.

ses lèvres. Bien plus : *tout ce que l'on ajoute vient du Mauvais* [1]. Jésus-Christ ni n'attribue au démon le serment prêté pour des motifs dignes et dans de graves circonstances ; à Dieu ne plaise ! ni ne fait entendre que la Loi Ancienne fût mauvaise quand elle tolérait le jurement. Mais il nous met en garde contre la fougue qui nous entraîne inconsidérément à des formules juratoires, contre la légèreté qui pour des riens prodigue ces formules, contre la déloyauté surtout qui, après les avoir prodiguées, les viole. C'est tout cela « qui vient du Mauvais ».

Aussi le plus sûr et le plus conforme à la pensée et à la parole de Jésus-Christ est de nous dépouiller de la coupable habitude du jurement. Est-ce difficile? Non, si nous avons une foi éclairée et une vigilance courageuse. La foi nous montrera ce que le jurement coupable a d'injurieux à Dieu et de pernicieux à notre âme. La vigilance arrêtera sur nos lèvres les paroles inconsidérées qui allaient en sortir. Sans doute, nul n'ignore la tyrannie de l'habitude. Mais pourquoi une habitude ne serait-elle pas chassée par une habitude contraire ? Pourquoi des efforts constants ne triompheraient-ils pas du jurement, quand nous voyons dans le monde les défauts naturels réformés par un traitement approprié ? Les défauts de langage se corrigent, les difformités du corps se rectifient, tout cède à des efforts répétés : pourquoi notre âme seule serait-elle l'éternelle esclave de ses vices ? D'ailleurs, nous trouvons dans la famille même de puissants secours. Faisons à ceux qui nous entourent l'obligation de nous avertir chaque fois que l'habitude trahira notre bonne volonté ; ainsi soutenus

[1] Matt., V, 37.

nous deviendrons forts contre nous-mêmes et pour la gloire de Dieu.

L'Humilité

VIII. — Ce serait peu de nous avoir inculqué les vertus et les perfections de la Loi Nouvelle, si ce trésor tombait aux mains de l'ennemi et était par lui dévasté et détruit. Jésus-Christ nous forme maintenant à la garde vigilante et énergique de nos vertus. Or quel en est le dévastateur et l'adversaire acharné ? L'orgueil. Quelle en est par suite la préservation toute puissante ? L'humilité. C'est d'elle que nous entretient le Sauveur, nous montrant comment nous devons, par elle, sauvegarder les trois plus excellentes parties de notre patrimoine religieux : les bonnes œuvres, la prière, la pénitence.

Pas d'aumône méritoire, pas d'œuvres de zèle et de charité qui profitent à notre âme sans l'humilité. Le ver rongeur de ces plantes divines est l'orgueil ; l'orgueil qui a fait tomber l'Ange, qui a perdu nos premiers parents, qui corrompit tout le mérite du Pharisien. Car, alors que ce malheureux faisait l'orgueilleux inventaire de ses bonnes œuvres, la malédiction divine tombait sur lui. *Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes, afin d'en être vus. Autrement vous n'aurez aucune récompense de votre Père qui est dans les Cieux* [1]. Voilà l'aumône mauvaise ; la voilà dans son défaut et dans sa condamnation. *Devant les hommes.* Qu'ont-ils à faire ici ? L'aumône est toute de Dieu ; c'est avec Dieu, devant Dieu, que nous la fai-

[1] Matt., VI, 1.

sons ; Dieu seul en fait le surnaturel mérite, comme aussi Dieu seul en est le juste appréciateur et le rémunérateur magnifique. C'est donc sous ses yeux seuls que nous devons faire nos bonnes œuvres. Mais ces œuvres pourront-elles demeurer cachées? Même le devront-elles ? Jésus-Christ nous répond d'un mot que c'est dans l'intime de notre volonté et pas ailleurs que l'humilité réside. Nous voulons n'être ni vus, ni admirés, ni loués : le reste n'importe pas. Quand le monde entier nous acclamerait, dès lors que, sans nous inquiéter de lui, nous allons droit à Dieu, nous réalisons la volonté du Sauveur : *Ne faites pas vos bonnes œuvres... pour être vus*. Et, si cédant à l'orgueil, nous voulons « être vus », qu'adviendra-t-il ? Deux déplorables effets. D'abord nous perdons toute récompense dans le ciel : n'ayant rien fait pour Dieu, nous n'avons rien à prétendre de Lui. *Vous ne recevrez pas de récompense de votre Père qui est dans les Cieux* [1]. Puis ensuite, découronnés de nos gloires chrétiennes, nous nous rangeons misérablement parmi les mondains, qui font de leurs œuvres des occasions soit de plaisir, soit d'ostentation et de vaine gloire. Ou il faut rire et danser pendant que le pauvre agonise, ou il faut donner à l'œuvre que l'on organise le faste et la célébrité qui attirent les applaudissements de la foule. Quant à la mansarde obscure et froide où est torturée la victime, aux chevets où le pauvre mourant achève sa vie de souffrance, qui, des mondains, consent à y faire la plus fugitive apparition ? C'est là l'aumône orgueilleuse et stérile que nous dépeint Jésus-Christ : *Prenez garde de faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus...*

[1] Matt.

Lors donc que vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous comme font les hypocrites dans les Synagogues et dans les rues, afin d'être glorifiés des hommes. En vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense [1]. Ils ont travaillé pour la gloire humaine, ils l'obtiennent ; Dieu, auquel ils n'ont nullement songé, ne leur doit rien [2].

Telle est l'aumône sans humilité. Mais quelle est l'autre, celle qui, fuyant la gloire de ce monde, ne cherche que Dieu ? *Pour vous, quand vous faites l'aumône, que votre main gauche ne s'aperçoive pas de ce que fait votre droite* [3]. L'hyperbole nous montre jusqu'où doit aller notre humilité et la volonté de fuir les louanges. S'il était possible, nous-mêmes ignorerions ce que nous venons de faire. Au moins tenons-le comme non-avenu ; oublions-le de suite, et n'en tirons aucune satisfaction d'amour-propre. Voilà l'aumône riche en bénédictions et en récompenses : *que votre aumône reste cachée, et votre Père qui voit ce qui est caché Vous le rendra* [4]. Un grand dogme ressort de ces dernières paroles. Dieu est partout, Dieu voit tout, le regard de Dieu nous suit dans toutes nos actions, même les plus secrètes, et son incorruptible justice décerne à chacune d'elles la récompense ou le châtiment. A l'aumône bien faite, c'est-à-dire faite sans ostentation, dans la seule vue de lui plaire, les plus magnifiques récompenses sont assurées, et plus nous y fuyons la gloire, plus Dieu nous la dispense ; gloire incomparablement supérieure à celle que notre orgueil pourrait attendre des applau-

[1] Matt., VI, 2.
[2] Acceperunt mercedem suam, vani vanam, Sanct Aug.
[3] Matt. VI, 3.
[4] Matt., VI, 4.

dissements du vulgaire : c'est Dieu même, d'abord, qui applaudit à notre charité. C'est ensuite la Cour céleste toute entière à laquelle Dieu nous signale et qui nous couvre de ses louanges. Ambitionnons-nous les louanges des hommes ? Viendra l'heure où, devant le genre humain rassemblé, nos œuvres seront mises en lumière et glorifiées magnifiquement.

Humilité dans l'aumône : humilité dans la prière, dans la profession de la piété. Là aussi l'orgueil est mortel ; là aussi, par ostentation, nous pourrions recueillir, au lieu des bénédictions de Dieu, son mépris et sa colère. Voyez là, cette piété toute mondaine, toute extérieure. La voici à l'église ; elle s'est mise en prière ; vous la croyez plongée en Dieu ? Elle en est loin ! Dieu n'a pas eu d'elle la moindre pensée, le plus léger sentiment ; ce sont les créatures, les objets du dehors, qui l'absorbent. Elle a vu tout ce qui entre et sort, ceux et celles qui l'avoisinent, le mouvement qui se fait autour d'elle ; ses yeux errent de toutes parts, son âme est plus vague encore que ses yeux. Les toilettes, la sienne et celle des autres, deviennent sa plus obsédante préoccupation. Bref, elle s'occupe de tout, sauf de Dieu. Et que peut produire une telle piété ? Comment Dieu s'inclinerait-il vers elle, puisqu'elle-même ne se prend pas au sérieux ? Comment Dieu écouterait-il une prière qui ne s'est pas elle-même écoutée ? Il en est d'elle ce que Jésus-Christ disait de l'aumône orgueilleuse : elle cherchait le regard des créatures, elle l'obtient, elle est payée. Elle voulait se faire voir et être admirée : elle l'a été : telle est la seule récompense à laquelle elle pouvait prétendre, sa vanité satisfaite n'a plus rien à réclamer. *Quand vous prierez, ne ressemblez pas à ces hypocrites qui aiment à prier, debout, dans les synago-*

gues et dans les angles des places publiques, afin d'être remarqués de tout le monde. En vérité je vous le déclare, ils ont reçu leur récompense[1].

Quelle sera la piété véritable ? Celle qui fuit toute ostentation, qui se dérobe au regard des créatures. Non point sans doute que le Sauveur nous interdise la prière dans le temple, au milieu de l'assemblée des fidèles. Mais là même, en pleine nombreuse assemblée, nous pouvons et nous devons nous faire une solitude. Notre âme doit s'enfermer avec Dieu ; nos yeux se fermeront aux objets du dehors pour ne s'ouvrir qu'aux visions du monde d'en-haut. Et quel monde ! C'est le ciel, c'est la résidence du grand Roi, c'est son palais, c'est son trône, où nous introduit notre silencieuse prière ; notre âme fait partie de la cour céleste, elle est mêlée aux Anges, elle est admise à l'audience du Dieu Tout-puissant. *Pour vous, quand vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, fermez-en la porte, et dans le secret priez votre Père, et votre Père qui voit dans le secret vous le rendra*[2]. Que ce dernier mot est remarquable !... *Vous le rendra*. Dieu se regarde comme votre débiteur, c'est un paiement de justice qu'il s'engage à vous faire. Vous pouviez sans doute, en pleine sécurité, vous abandonner à sa miséricorde ; mais voici qu'il fait intervenir son équité. Il vous « doit » ce que vous lui demandez !

Tout n'est pas dit encore de la vraie et solide piété. Après son attitude, voyons sa manière de prier. Elle évite l'essentiel défaut des prières intéressées et sans foi des gens du monde. Insensibles aux détresses de leur

[1] Matt., VI, 5.
[2] Matt., VI, 6.

âme, ils ne sont remués que par les convoitises temporelles et les angoisses où les jettent quelque catastrophe redoutée. Alors, on les voit assiéger les Saints Autels, multiplier les supplications, devenir interminables dans leur prière ; il leur semble que jamais Dieu ne les entendra ni ne les comprendra assez, et eux, dont les lèvres sont muettes en tout autre temps, se montrent alors d'une loquacité insatiable. *En priant ne multipliez pas les paroles comme font les païens qui s'imaginent que c'est à beaucoup parler qu'ils seront exaucés. Ne faites pas ainsi ; car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le demandiez* [1].

Peu de paroles, mais beaucoup de cœur ; le silence de la voix, mais le grand cri de l'âme. Ainsi priait Moïse qui, après une prière silencieuse, s'entendait interpeller par Dieu : « Moïse, pourquoi pousser vers moi ces grands cris » ? Ainsi priait Anne, l'épouse de Phanuel ; sa prière ne se manifestait qu'au mouvement de ses lèvres ; et Dieu entendait la vibrante clameur qui s'échappait de son âme. Ainsi priait David : « Seigneur, c'est du fond de l'abîme que j'ai crié vers vous » ! Nous pouvons donner une autre explication de ces mots : *Ne dites pas beaucoup de paroles*. Il est des âmes que les longues prières fatiguent et rebutent, mais elles aiment à élever très souvent, durant le jour et pendant les veilles de la nuit, de courtes mais chaudes invocations vers Dieu. Qu'elles suivent en toute sécurité leur inclination : cette manière de prier est excellente.

Le même orgueil qui souille et rend stériles l'aumône et la piété, fait perdre aussi aux œuvres de pénitence leur dignité et leur mérite. Il en est qui pratiquent des austé-

[1] Matt., VI, 7.

rités pour recueillir une réputation de sainteté. Il en est d'autres, plus coupables encore, qui n'étant rien moins que mortifiés, s'efforcent de donner le change et par d'habiles hypocrisies passent pour des gens de haute vertu. Cette comédie est une insulte à Dieu et ne peut aboutir qu'à de rigoureux châtiments.

Que fait le Chrétien véritable ? De même qu'il cache autant qu'il le peut, ses bonnes œuvres et voile modestement sa piété, de même encore il dissimule, sous les dehors gracieux et aimables, ses secrètes austérités. En apparence, il mène la vie commune ,et si les habitudes locales étaient de se couvrir de parfums, il le ferait comme les autres plutôt que de trahir le secret de ses macérations. Se parfumer et se donner un air de réjouissance et de fête n'est pas un précepte que Jésus-Christ promulgue, mais une manière de nous faire entendre avec quel soin nous devons cacher nos pratiques de mortification. *Quand vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites, qui exténuent leurs visages pour que l'on voie qu'ils jeûnent. En vérité je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Vous autres, quand vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez-vous le visage, afin que nul ne se doute que vous jeûnez. Votre Père, qui voit ce qui est caché, le saura et vous le rendra* [1].

L'Oraison Dominicale

XI. — *Voici quelle sera votre prière : Notre Père qui êtes dans les Cieux* [2]. A quelle sublimité nous

[1] Matt., VI, 16-17.
[2] Matt., VI, 9.

élève cette première parole ! Quelles œuvres elle nous remet en mémoire ! Que s'est-il donc passé pour que l'homme, l'atôme, le néant, l'être coupable et souillé, puisse interpeller Dieu de la sorte ? Qui lui donne le droit d'appeler Dieu son Père ? Qui lui en fournit la confiance ? Sa création, quelque pure et noble qu'elle ait pu être, ne faisait pas de lui un enfant de Dieu : comment le put-il être après sa chute ? Si, dans ses jours d'innocence, il ne pouvait pas dire à Dieu: « mon Père » ? Comment coupable et condamné le pourra-t-il dire ? Ce qui s'est passé, nous le savons. Un ineffable mystère d'amour s'est déroulé devant nous. Le Verbe, Fils de Dieu, est descendu vers nous, s'est fait homme comme nous, est devenu notre frère, nous a purifiés dans son sang, déïfiés dans sa grâce. Par lui, « nous qui étions éloignés de Dieu nous en sommes devenus tout proche », à ce point « d'être de sa parenté », d'être appelés « ses fils » et de l'être réellement par le mystère d'une ineffable adoption. « Ce n'est plus une âme d'esclave, un esprit de crainte, que nous avons reçus, mais bien un cœur et une âme d'enfants, un esprit d'amour tout filial, dans lequel nous nous écrions : « Mon Père » !

Mais ce n'est pas « *mon* » Père, mais bien : « *notre* » Père que Jésus-Christ nous fait dire. Nous ne vivons pas dans un isolement égoïste, nous formons à nous tous la famille des enfants de Dieu. Sans doute les différences sociales subsisteront, mais la charité, comme un ciment divin, fera de nous tous, riches et pauvres, petits et grands, nobles et roturiers, ignorants et savants, civilisés et barbares, un même corps, un seul tout. La prière agréée de Dieu est celle qui lui vient de la famille entière, et qui nous maintient dans une égale union et

une même charité. Arrière donc l'orgueil des castes, l'arrogant particularisme que crée le nom ou la richesse, les rivalités et les jalousies, les désunions et les froideurs. Si l'harmonie sociale exige des différences de conditions et de vies, Dieu ne nous a pas moins soumis tous aux mêmes lois, et nous a tous comblés des mêmes biens célestes. Sortis de la même origine, nous allons au même terme. Jésus-Christ nous le rappelle en ajoutant ces mots : « Qui êtes dans les Cieux ».

Notre Père qui êtes dans les Cieux [1]. « Dans les Cieux. » Là est notre Père ; là est donc notre demeure, notre patrie. Qu'est-ce alors que la terre ? Un lieu de passage ; tout y est provisoire, tout y est caduc, incertain, périssable. Un exil : tout y est triste, tout nous meurtrit, rien ne comble les vastes apirations que Dieu a mises en nous et que le ciel seul, avec ses puissances infinies, peut remplir. Dans la prospérité, cette parole : « qui êtes aux Cieux », réfrènera nos ivresses. Dans l'adversité, elle relèvera notre courage en ranimant nos espérances.

Que votre nom soit sanctifié [2]. C'est la suite naturelle de ce qui précède. Que désire un fils aimant et dévoué sinon l'honneur de sa famille, la glorification d'un père tendrement chéri ? Nous voulons donc que le ciel et la terre, tous les êtres, rendent à Dieu leurs hommages. Par contre, notre douleur et notre indignation seront grandes, quand nous verrons Dieu outragé et blasphémé. A-t-il le droit d'appeler Dieu « son Père », celui qui voit d'un œil sec et d'un cœur insensible le nom de Dieu outragé, ses lois foulées aux pieds, sa reli-

[1] Matt., V, 9. Luc., XI, 2.
[2] Luc., XI, 2. Matt., VI, 9.

gion trahie et persécutée ? Sans doute la gloire de Dieu est intangible ; les nuées sombres et les tempêtes n'éteignent pas les feux du soleil ; Dieu n'a nul besoin de nos hommages et il trouve en Soi une gloire infinie. Il faut néanmoins que nous désirions le rayonnement extérieur de cette gloire, et que, le désirant, nous y travaillons. Y travailler, comment ? Par l'éclat d'une vie pure et sainte, par l'apostolat de l'exemple, la puissance de la parole, le zèle des œuvres.

Que votre règne nous arrive [1]. C'est à la fois un souhait tendre et noble. Un vrai fils désire que son père soit honoré dans ses dignités et puissant dans ses œuvres. Mais nous sommes les fils du Grand Roi : en nous, doivent se retrouver les sentiments magnanimes de notre Père. Et plus ce Père est grand dans son vaste empire, plus les princes, ses fils, doivent aspirer au règne de leur père.

De tels fils n'ont d'aspirations que pour le Royaume paternel ; ils se considèrent ici bas comme des exilés et des voyageurs ; rien ne les y attache, et « le monde n'est pas digne d'eux ». Ainsi se trouve résolue l'exigence la plus indéchiffrable de notre nature pour quiconque n'a pas la foi et l'espérance Chrétiennes. Pourquoi ces insatiables désirs ? Pourquoi ces désillusions perpétuelles ? Pourquoi, seuls de tous les êtres, soupirons-nous vers l'infini, sans nous contenter jamais de ce que la terre nous donne? Pourquoi cette nature que rien ne satisfait, ce cœur que rien ne peut remplir ? Une seule explication nous est donnée : nous sommes créés par Dieu, pour le royaume de Dieu, « pour l'adoption d'enfants de Dieu », et « nous gémissons chargés de nos

[1] Luc., XI, 2. Matt., VI, 10.

misères, attendant le jour de la délivrance, où nous échangerons le provisoire actuel contre « l'immobile éternité. »

Aucun cri de notre cœur ne sera jamais plus puissant. Dans l'adversité, il nous relève ; dans la prospérité, il nous prémunit contre une vaine sécurité ; dans la persécution, il est notre cri triomphal. Que peuvent nos adversaires ? Que peuvent nos oppresseurs ? Toute leur puissance réunie est nulle contre le Royaume que nous tenons de notre Père. S'ils nous chassent de ce monde, notre aspiration la plus véhémente est accomplie : le règne éternel est venu, nos vœux sont réalisés. Nous disions : « Que votre règne nous arrive », que notre royaume nous soit donné : nous le tenons pour toujours.

Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel [1]. « Comme au ciel » : Oh! la belle parole ! Nous sommes des exilés; nous habitons « la vallée des larmes », nous vivons au milieu des pécheurs, pauvres pécheurs nous-mêmes, et voici qu'il nous est donné d'être, par avance, les hôtes du ciel. Comme on vit au ciel, il nous est proposé de vivre sur la terre. Même Dieu, même amour, mêmes lois, même obéissance, même possession de la Divinité. Vivons donc comme on vit au ciel, comme y vivent les anges, comme y vivent les Élus. Obéissons comme eux; comme eux soyons purs, délivrés de la tyrannie des sens ; assidus au trône de Dieu, pleins de zèle pour accomplir ses ordres, de miséricordieuse condescendance envers ceux qui réclament notre secours. Ces paroles : « en la terre, » élargissent notre pensée et nous font embrasser dans notre

[1] Matt., VI, 10.

souhait l'universalité des hommes. Aspirons à cette plénitude d'obéissance, souhaitons que partout Dieu soit fidèlement servi et travaillons à lui amener de toutes parts de dévoués serviteurs.

Donnez-nous, aujourd'hui, notre pain de chaque jour [1]. Comprenons les leçons diverses que Jésus-Christ renferme dans cet demande du *Pater*. Une leçon de sobriété. Ce n'est pas la table luxueuse, ni les raffinements de la bonne chère, que le vrai chrétien désire et demande : C'est le pain, c'est la vie, c'est la simple et nécessaire nourriture, sans laquelle la vie s'éteindrait. D'où vient que saint Matthieu nous fait demander le pain « supersubstantiel [2] », saint Luc nous le fait demander « pour la journée, » pas plus, pas pour de longs jours. Dieu nous tient ainsi dans une humble et confiante dépendance. L'orgueil humain crie sans cesse : « Quis noster dominus est ? » « Qui avons-nous pour maître, » au-dessus de nous ? Jésus-Christ nous le montre, ce Maître, sans lequel nous n'aurions ni l'existence, ni de quoi l'entretenir. Et c'est afin de triompher de notre folie d'indépendance qu'il nousforce à réitérer notre supplication « chaque jour ». Une nouvelle leçon encore. Nous sommes de hâtifs voyageurs : que ferait le lourd et encombrant bagage des biens de ce monde, sinon entraver notre marche ? « Ayant, dit l'Apôtre, la nourriture et le vêtement, soyons contents ; » le surplus nous chargerait inutilement. Puis, enfin, ce que Dieu veut trouver avant tout en nous, c'est la filiale confiance en sa paternelle prévoyance. Pourquoi nous inquiéter du lendemain ? Demain, Dieu ne sera-t-il plus notre Père ?

[1] Luc., XI, 3. Matt., VI.
[2] Matt., VI, 11. Luc., XI, 3.

S'il l'est, comment un tel Père se refuserait-il à nourrir ses enfants ?

Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés [1]. Nous avons donc péché? Nous sommes donc devant Dieu comme des coupables qui implorent leur pardon ? Oui, et c'est le dogme fondamental, la vérité qui, méconnue, place l'homme devant une série d'inexplicables énigmes. Si aucun péché ne pèse sur le monde d'où vient le mal ? D'où viennent les mutilations et les ruines dont notre être entier est rempli ? Pourquoi une Rédemption? Pour qui, dans toute l'étendue du monde, chez tous les peuples, des rites expiatoires ? Sans la foi au péché presque plus aucune autre foi n'est possible. Confessons donc que nous avons péché, mais que cette confession soit, en même temps qu'un acte de vérité et de foi, un acte d'espérance. Cette demande dans notre *Pater* est la réfutation victorieuse des désolantes hérésies qui damnent sans pitié le pécheur qui trahit son baptême. Si, Dieu nous fait demander notre pardon, c'est qu'il a dessein de nous l'accorder.

Après le dogme vient la pratique. Confesser que l'on est pécheur, c'est entrer dans le double sentiment de l'humilité et de la défiance en nous-mêmes, de la confiance en la bonté divine. Comment l'orgueil diminuerait-il en celui qui se reconnaît coupable et condamné ? Et comment aussi rester follement présomptueux, quand nous gardons le vivant souvenir de nos désastres spirituels? Mais, enfin, pourquoi redouter une perte éternelle, alors que Dieu même nous appelle à l'aveu, et, par l'aveu, au pardon ?

[1] Luc., XI, 4. Matt., V, 12.

Ce pardon nous est-il offert sans conditions ? Non certes ! Une formidable alternative est devant nous : ou pardonner aux autres et être pardonné de Dieu : ou refuser le pardon à autrui et nous le voir par Dieu refuser à nous-mêmes. Le *Pater* nous donnait déjà de pressants motifs d'indulgence envers les offenses de nos frères. Car, envisager que nous sommes tous les enfants de Dieu, appeler de nos vœux son règne, nous engager à lui obéir sur la terre comme on lui obéit au ciel, lui demander la charité d'un pain quotidien, qu'est-ce autre chose que nous initier à la miséricorde et à la paix avec nos frères. Ici, le précepte du pardon des offenses est formel et sa sanction est des plus graves. Nous adjurons Dieu de nous traiter comme nous aurons traité les autres. Nous venger de nos frères, c'est forcer Dieu à se venger de nous.

Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal [1]. Seigneur, voulons-nous dire, nous sommes si faibles, si peu courageux devant le danger, si portés au mal, si meurtris dans nos luttes précédentes, que nous en redoutons de nouvelles. Seigneur, épargnez-nous la lutte, il n'est pas sage de prévenir le combat, ni de provoquer la persécution. Attendons l'ennemi dans une silencieuse crainte. Quand Dieu voudra de nous la confession de la foi ou le corps à corps avec les adversaires du salut, nous marcherons sous sa garde. En attendant, prions et redoutons humblement. *Délivrez-nous du mal* [2]. Du « Mauvais » avant tout, du démon qui est le mal essentiel. Puis, du péché qui vient de lui, nous souille, nous perd, comme il s'est perdu.

[1] Matt., VI, 13. Luc., XI, 4.
[2] Matt., VI, 13.

Puis, des occasions du péché, puisque presque toujours c'est l'occasion qui nous fait choir. Demandons aussi, mais avec soumission aux décrets de la Providence d'être délivrés des souffrances de la vie.

Donnons ici une terminaison du *Pater* que plusieurs Saints Docteurs ont lue et commentée. *A vous le règne, et la puissance et la gloire : Ainsi soit-il* [1]. Si les derniers mots du *Pater* nous ont assombris, ceux-ci nous relèvent. Que nous importent les persécutions de ce monde? Que peuvent-elles? A quoi aboutiront-elles, sinon à la défaite des ennemis de Dieu qui sont les nôtres. « A Dieu le règne. » Tout lui est donc soumis, et aucune puissance ne prévaudra jamais contre sa puissance. Nous demandions à Dieu, dans la terreur de nos âmes, qu'il nous délivre du « Mauvais ». « A lui la force » et c'est contre cette force divine que les efforts de l'enfer viendront éternellement se briser. Souvenons-nous de l'effroi du démon, de sa fuite éperdue, de ses clameurs suppliantes, à la seule approche de Jésus, et comment, sans la permission du Maître Souverain, il demeure dans une complète impuissance. » Délivrés du mal », nous aspirons aux splendeurs d'une éternelle Patrie. Après avoir nommé Dieu « notre Père », nous lui attribuons la gloire : « A lui la gloire, » disons-nous. Or, cette gloire nous est promise, elle s'écoulera sur nous par un sublime prolongement, et la gloire du Père deviendra celle de ses fils.

C'est encore une suite, une conclusion du *Pater*, que ces paroles dont Jésus-Christ le fit suivre : *Si vous remettez au prochain ses offenses, votre Père céleste à son tour vous remettra les vôtres. Mais si vous ne*

1 ???

pardonnez pas aux autres, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos péchés [1]. A le bien prendre, tout l'Oraison Dominicale nous incite au pardon en nous rappelant partout que nous sommes une famille de frères, et, en faisant notre prière, nous formulons, non une supplique personnelle, mais la demande commune de tous. Puis, Jésus-Christ ne se lasse pas de nous proposer son Père comme exemple et de nous rappeler l'obligation absolue où nous sommes de l'imiter. La grâce ne suffirait pas à nous faire enfants de Dieu, si les manières d'agir de Dieu ne devenaient les nôtres. Or, qu'est Dieu, sinon la Charité infinie? Que fait Dieu, sinon pardonner et aimer? Plus tendre que la plus tendre des mères, Dieu nous prévient et pour ainsi dire nous assiège, nous accable de ses témoignages d'amour, prompt à pardonner, lent à punir, et alors seulement que nos outrages envers lui dépassent toute mesure, et combien même nos châtiments restent disproportionnés avec nos offenses!

D'ailleurs, nous trouvons dans ces châtiments mêmes et les offenses qui nous les valent, un nouveau motif de pardonner. Si sans cesse nous outrageons Dieu et avons besoin de ses pardons, par quelle audacieuse inconséquence refusons-nous nous-mêmes de pardonner?

Si encore pardonner à un offenseur était un acte laborieux, une œuvre ardue ou nuisible; s'il nous fallait, comme pour l'acquisition d'une fortune ou la sauvegarde de graves intérêts, passer les mers, entreprendre de longs voyages, dépenser de fortes sommes d'argent, nous condamner à de vives souffrances: mais non, un bon mouvement suffit, une réflexion du bon sens, un acte de

[1] Matt., VI, 14. Luc., 35, 38.

foi, un peu d'énergie, de la volonté, et tout est fait ; la loi de Dieu est obéie, le devoir est consommé, la couronne est conquise, Jésus-Christ, surtout, Jésus-Christ est excellemment imité.

Mépris des richesses : abandon à la Providence

Jésus-Christ nous a déjà, en nous inculquant l'humilité, préparés au mépris des biens terrestres. Le lien qui unit l'orgueil à l'amour des richesses est si étroit et si fort, qu'il est impossible de céder à l'un sans céder à l'autre. Qui retient l'âme dans l'amour de la fortune, sinon l'amour du luxe, des grandeurs, du fastueux appareil dont s'entoure l'orgueil humain ; sinon le désir de captiver l'admiration et les hommages de la foule ? Soyons humbles et, du même coup, nous serons simples et modérés dans notre train de vie, contempteurs d'un superflu inutile

A l'humilité ajoutons la réflexion et le jugement sain porté sur la richesse. Qu'est-elle et quels en sont les caractères ? La richesse est à la fois passagère, incertaine, nuisible. Elle est passagère, puisque c'est dans l'exil, sur un sol étranger, durant un rapide voyage, que nous la possédons ou plutôt que nous la croyons posséder. Un instant, et tout nous quitte, et nous quittons tout. Elle est incertaine. *Ne vous amassez pas des trésors sur la terre où la rouille et les vers vous mangent, où les voleurs fouillent et dérobent* [1]. L'écroulement des fortunes est un événement presque vulgaire, et mille causes différentes viennent amoindrir et

[1] Matt., VI, 21.

souvent perdre entièrement les opulences que l'on croyait les plus solidement constituées. Mais, en tout cas, il est un « voleur » contre les entreprises duquel nulle vigilance ne peut prévaloir, c'est la mort. Il est des « vers » qui rongent, sans qu'aucun préservatif ne nous fasse quitte, ce sont les vers du sépulcre. Notre méprise est donc grande, quand nous confions à la terre une richesse que le ciel seul peut éterniser.

Si encore cette richesse n'était que passagère et incertaine ! Mais combien surtout elle est nuisible? C'est pour nous une tyrannie, c'est un abaissement de l'âme, c'est une cécité lamentable, et, plus que tout le reste, c'est un éloignement de Dieu. La tyrannie de l'or est la plus dure de toutes. Êtes-vous absorbé par l'amour, la poursuite, ou la possession de la richesse ? D'homme libre vous n'êtes plus qu'un esclave, tyrannisé que vous êtes dans vos pensées, vos sollicitudes, vos désirs, vos regrets, vos angoisses, plus commandé qu'aucun domestique ne peut l'être, tombé que vous êtes des hauteurs de la grâce dans le dégradant état du péché. Quand Dieu est votre bien suprême, tout en vous s'élève et se grandit; quand c'est l'or, tout se déprime et se souille, *car là où est votre trésor, là est votre cœur* [1]. Avec la grandeur d'âme, vous perdez le regard de l'intelligence, vous n'êtes plus qu'un aveugle. Vous ne voyez plus ni le terme à atteindre, ni la route à suivre, ni le vrai emploi de votre or. Il nous fait d'incurables blessures que vous n'apercevez pas. Il vous livre à des passions sans freins, à des fautes sans mesures ! Ces désastres vous restent cachés; le ciel, les joies futures, les espérances éternelles, Dieu, votre âme, votre destinée, tout demeure

[1] Matt., VI, 21.

pour vous dans d'impénétrables ténèbres [1] ; « la lumière n'est plus en vous. » Aux ténèbres de la nuit va succéder l'illumination du jour ; mais un espoir reste-t-il au malheureux qui est privé de ses yeux ? *Si la lumière qui est en vous est ténèbres, combien profondes seront les ténèbres elles-mêmes* [2] *!* Découvrons encore un pire effet de la richesse : elle a pour malédiction propre de nous tenir éloignés de Dieu, de nous mettre en opposition avec ses idées, ses sentiments, ses volontés ; de nous détourner de son service pour nous mettre à celui du monde, de ses sensualités, de son luxe, de son orgueil, de son égoïsme. *Nul ne peut servir deux maîtres : où il haïra l'un et aimera l'autre ; ou, docile au premier, il méprisera les ordres du second. Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu et Mammon* [3]. Comment servir à la fois ces deux maîtres, puisque les ordres que chacun d'eux intime sont diamétralement opposés, et que la haine et le mépris qu'ils ont l'un pour l'autre se communiquent nécessairement à leurs serviteurs ? C'est à dessein que Jésus-Christ se sert de l'image des serviteurs, car il veut nous montrer la possibilité de la conversion. Le serviteur peut, quand il le veut, changer de maître ; le riche peut, à son gré et fidèle à la grâce, se dégager de la tyrannie des richesses et faire même de son or un auxiliaire précieux de son salut. Ce n'est pas être riche qui damne, c'est être riche au détriment de son âme et de la gloire de Dieu. Job était riche, Abraham l'était, mais ils donnaient leurs richesses au lieu d'en être asservis.

Le mépris des richesses n'est possible que si nous y

[1] Matt., VI, 22.
[2] Matt., VI, 23.
[3] Matt., VI, 24.

ajoutons l'abandon à la divine Providence. Aussi Jésus-Christ de l'un nous mène directement à l'autre : *Je vous le dis, ne vous inquiétez point pour votre vie, si vous aurez de quoi manger, ni pour votre corps comment vous le vêtirez* [1].

Nourriture et vêtement : c'est le double objet de nos inquiétudes, c'est aussi le double sujet de nous reposer sur Dieu. C'est d'abord la nourriture que nous obtiendrons de la divine Providence : Jésus nous indique les deux assurances qui nous en sont données. La première nous vient de la sagesse de Dieu. Comment supposer en Dieu incohérence et défaut de suite dans son œuvre ? Comment lui refuser ce que nous attribuons à la plus vulgaire prudence humaine ? En même temps que Dieu créait notre corps, il pourvoyait assurément à l'entretien de ce corps ; il ne condamnait pas à la destruction l'ouvrage qu'il venait d'édifier. Car d'où viennent nos corps sinon de lui ? Ils sont tellement de lui que nous n'y pouvons de nous-mêmes faire la moindre retouche. *Qui de vous pourrait, avec tout le travail de la réflexion, ajouter une coudée à sa taille* [2] ? Mais si Dieu crée le corps, qui se charge de l'entretenir, sinon lui ? Ayant fait le plus, comment refuserait-il le moins ? *La vie n'est-elle pas plus que la nourriture ?... Si donc, les moindres choses sont au-dessus de votre pouvoir, pourquoi vos inquiétudes sur le reste* [3] ? Invincible est ce raisonnement, mais s'il ne nous convainquait pas assez, regardons Dieu à l'œuvre. *Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers, et votre Père céleste les*

[1] Matt,, VI, 25.
[2] Matt., VI, 27.
[3] Matt., VI, 25,

nourrit. Ne valez-vous pas plus qu'eux[1] ? Le Sauveur eût pu nous renvoyer aux Saints que Dieu nourrit autrefois miraculeusement, tels que Héli, Moïse, Jean le Précurseur et bien d'autres ; mais comme nous pourrions arguer de leur Sainteté et de nos démérites pour légitimer nos défiances, il aime mieux nous mener aux plus petits des êtres de la Création. Sa démonstration en reste plus victorieuse. Mais il est une équivoque que nous devons détruire. Ce n'est pas le labeur, mais bien l'inquiétude vaine, dont Jésus-Christ nous fait quitte. Assurément nous travaillerons, nous gagnerons notre pain, fût-ce à la sueur de nos fronts, nous lutterons avec persévérance et énergie pour la conquête de notre pain de chaque jour. Mais nous ferons tout cela sans jamais douter de la divine Providence.

N'en doutant pas pour la nourriture, pourquoi en douterions-nous pour le vêtement? *Quant au vêtement pourquoi vous en inquiéter? Voyez les lis des champs comme ils croissent. Ils ne travaillent ni ne filent, or, je vous le dis, Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Si donc une herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, est si magnifiquement vêtue par Dieu, combien plus vous*[2] ! Comme tout est admirablement choisi dans la comparaison du Sauveur! Quelle force dans le contraste ! Il pouvait prendre d'autres créatures plus nobles, auxquelles Dieu donne de splendides parures : il choisit la plus vile, la fleur des champs, dont nul ne se préoccupe, qui vit un instant, disparaît, est jetée au feu. Et c'est cette herbe que Dieu a pris soin de si

[1] Matt., VI, 26.
[2] Matt., VI, 28-29-30.

magnifiquement vêtir ! Quelle force encore dans ce mot : « vous ». *Combien plus vous !* Nous que Dieu a créés à son image, pour qui il a édifié le grandiose palais de l'univers, vers qui il a député ses prophètes, et, plus que ses prophètes, son Fils unique porteur d'innombrables biens, Vous que l'éternité attend dans ses incomparables splendeurs.

Ce passage de l'Evangile est d'une si grande beauté et renferme des enseignements d'une si haute importance, que nous devons nous y appesantir et en tirer toute la substance. Notre conduite à l'égard des biens terrestres et à l'égard des biens éternels nous y est admirablement tracée.

Eloignez toute inquiétude et ne dites jamais : Que mangerons-nous ? Qu'aurons-nous pour nous vêtir ? Les païens se préoccupent de tout cela : Pour vous, votre Père céleste connaît vos besoins [1]. « Votre Père *connaît.* » Nous voici ramené à un très doux et très noble acte de foi. Dieu est partout, Dieu voit tout, Dieu opère tout, habituons-nous à voir Dieu dans la nature. Telle est l'universalité de son action, que pas une créature n'échappe à son regard et à sa puissance. S'il meût et soutient les astres dans leur gigantesque essor, s'il « fait luire son soleil » et « connaît le nombre et le nom des étoiles », avec la même sollicitude il s'occupe des êtres les plus frêles et les plus petits ; il revêt le lis des champs, il donne aux oiseaux leur délicat plumage, « pas un passereau ne tombe sur la terre sans sa permission ». Quelle est la conclusion du bon sens ? Celle que nous suggère Jésus-Christ. Pourvoyeur si magnifique des êtres inférieurs, comment Dieu négligerait-il

[1] Matt., VI, 31.

ceux qui les dominent de toute la hauteur des Cieux ? « Votre Père céleste connaît *vos besoins.* » Nous disons : je suis torturé par l'angoisse, car c'est de mon nécessaire, du soutien même de la vie, de mes besoins les plus pressants, qu'il s'agit. Or cette raison de ne m'inquiéter est precisément celle de ne pas m'inquiéter. S'il s'agissait d'un superflu quelconque, encore pourrai-je l'espérer de la bonté inépuisable de Dieu. Mais dès qu'il s'agit du *besoin*, de ce sans quoi la vie même m'est impossible, comment douter que Celui qui nourrit un passereau et couvre une herbe des champs d'un vêtement plus magnifique que n'en eût jamais Salomon dans sa gloire, me laissera nu, affamé, mourant, sans son secours ?

Insistons sur les dernières paroles : « Votre Père céleste connaît vos besoins ». Soyons assurés que sa Providence ne nous fera pas défaut dans les choses indispensables à la vie, à condition que nous ne les attendions pas de lui alors que nous dédaignons les règles de la prudence, ou que notre paresse cesse de les mériter. Mais les superfluités, les exigences du luxe, du bien-être, de la vanité et de l'orgueil, cessons d'en faire l'objet d'une espérance et d'une prière. Apprenons plutôt à mépriser cet inutile superflu. Jugeons à sa juste valeur le plus splendide vêtement, la plus délicate et la plus gracieuse parure, alors qu'un Salomon dans sa gloire fut vaincu par un lis des champs ! Allons à ce qui seul est grand et solide : au royaume de Dieu.

Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous arrivera comme surcroît [1]. Nous sommes élevés à un tel degré de gloire, fils de Dieu, héritiers d'un royaume éternel, princes de la Cour

[1] Matt., VI, 33

céleste, frères des anges, et, plus que tout cela, unis à Jésus-Christ jusqu'à ne plus faire qu'un seul tout, un seul corps avec Lui, qu'il est devenu indigne de nous absorber dans les sollicitudes de la vie présente. Inutile même de faire des choses matérielles de la vie l'objet d'une prière ; puisque Dieu nous les ajoutera par surcroît. S'il nous fait demander notre pain, c'est pour nous rappeler à l'humilité et à la dépendance, car à qui « cherche d'abord le royaume de Dieu et sa justice », le pain ne saurait faire défaut. Cependant tenons grand compte de la condition posée, qui est de « chercher avant tout le Royaume de Dieu et sa justice », c'est-à-dire la fuite du péché et la pratique des vertus. Si le Royaume de Dieu est notre exclusive préoccupation, n'ayons plus d'inquiétude. *N'ayez pas souci du lendemain, le lendemain prendra soin de lui-même* [1]. De même que, plus haut, nous disions que la confiance en Dieu ne pouvait exclure la prudence et le travail, remarquons ici que les maternelles sollicitudes de la Providence ne pouvaient exclure les souffrances et chasser la croix. L'épreuve restera l'essentielle condition de la vie présente et, sous un Sauveur crucifié, ce serait insolence de vouloir vivre d'une vie de bien-être et de délices. Nous souffrirons donc quand il plaira à Dieu de préparer par la douleur nos joies futures ; mais nous souffrirons sans surcharger nos croix présentes des appréhensions de l'avenir. Aussi le Sauveur ajoute-t-il : *A chaque jour suffit son mal* [2].

[1] Matt., VI, 34.
[2] Matt., VI, 34.

Les Jugements

XI. — *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés* [1]. Pourtant, dans bien d'autres endroits de l'Ecriture et sur les lèvres même du Sauveur, le précepte contraire nous est donné. « Les pécheurs publics, reprenez les », dit saint Paul. Et Jésus-Christ : « Va, reprends-le, à part, entre lui et toi. S'il ne t'écoute pas, porte la cause devant un autre juge. S'il méprise cette nouvelle sentence, dénonce-le à l'Eglise. » Il est donc des cas où juger nos semblables nous est interdit ; d'autres cas où ce nous est un devoir. En d'autres termes, le jugement que nous portons sur nos frères doit revêtir des conditions qui seules le rendent légitimes, de téméraire et coupable qu'il serait sans ces conditions. Mais ces conditions quelles sont-elles ?

Une première nous est clairement énoncée par le Divin Maître quand il nous montre la téméraire impudence de Celui qui, plus coupable qu'eux, accable ses frères sous ses implacables jugements. *Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère et ne voyez-vous pas la poutre qui est dans votre œil* [2] ? C'était là avant tout l'impudence Juive. Ces malheureux, couverts d'iniquités, rebelles aux leçons divines, orgueilleux, incorrigibles, et qui dès lors songeaient au déïcide, ne cessaient de poursuivre Jésus-Christ et les Apôtres de leurs iniques accusations, dénaturant les intentions les plus droites, calomniant les œuvres les plus saintes, et tournant en crimes les choses les plus indifférentes. Mais

[1] Matt., VII, 1-2.
[2] Matt., VII, 3. Luc., VI, 41-42.

si le jugement téméraire et coupable fut le fait des Juifs, il n'est que trop souvent le nôtre, et c'est pour tous les temps que Jésus-Christ rappelle les siens autant à la pudeur qu'à l'équité. Et en les y rappelant il ajoute la salutaire terreur des divines représailles. *Comme vous avez jugé les autres, vous-mêmes vous serez jugés* [1]. Ce n'est pas juger, critiquer, condamner qu'il fallait, c'était se montrer compatissant et bon, chercher par la douceur à ramener le délinquant et vaincre le mal à force de patience et de charité. Mais il est des esprits si méchamment disposés que tout leur semble mal, tout pour eux est impardonnable crime. Fastueux eux-mêmes, ils reprennent sans pitié tout écart de luxe. Sensuels, ils ne pardonnent pas chez les autres le plus petit excès. Voleurs éhontés, ils accablent autrui pour le plus léger larcin : Une *poutre* est dans leur œil, et ils ne souffrent pas qu'une *paille* soit dans l'œil de leurs frères. Ont-ils le droit de juger? Assurément non, car la première des conditions leur fait défaut.

Il en est une seconde. Saint Paul écrivant aux Corinthiens défend aux fidèles de juger leurs supérieurs, même alors que les démérites sont manifestes. Combien plus quand ces démérites ne sont nullement certains ?

Une troisième condition est dans une intention droite. Si nous reprenons nos frères, ce ne peut être qu'en vue de la gloire de Dieu et de leur bien. Et quand nos jugements et nos critiques viennent d'un mauvais fond d'orgueil, de jalousie, de méchanceté ; quand, sous couleur de vertueux zèle ou de fausse sympathie, nous ne jugeons et reprenons nos frères que pour satisfaire nos instincts pervers, Jésus-Christ alors s'arme contre nous

[1] Matt., VII, 2.

d'une vengeresse rigueur, et l'épithète qu'il nous décerne nous donne à penser la gravité de notre faute et l'excès de son courroux : *Hypocrite ! enlève d'abord la poutre de ton œil, tu songeras ensuite à ôter la paille de l'œil de ton frère* [1].

A l'intention droite nous devons joindre les formes douces et bénignes d'une vraie charité. Le plus souvent, fermons les yeux sur les défauts et les fautes du prochain. Puis, quand au lieu d'un condescendant mutisme, nous sommes dans la nécessité de parler, de reprendre, de corriger, faisons-le, non pas en ennemi, mais en frère; non pas avec des propos amers et des reproches violents, mais avec les précautions délicates d'un bon cœur. Est-ce avec brusquerie et sans encouragements que le chirurgien touche les plaies vives ?

Mais une condescendante charité ne trouvera-t-elle quelque borne dans l'obstination du mal et l'incurable perversité du pécheur ? Que faire quand nous serons en présence de ces malheureux que nous n'avons plus aucun espoir de ramener ? Jésus-Christ n'a garde de nous laisser sans règle pour des circonstances, hélas ! si fréquentes. *Ne livrez pas aux chiens les choses saintes ; et ne jetez pas vos pierres précieuses sous les pieds des pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent, et que, se retournant contre vous, ils ne vous déchirent* [2]. Le « Chien », c'est l'impudence et le cynisme. Le « pourceau », c'est le sensualisme abject. Il se rencontre des hommes qui ont obstinément fermé les yeux à la lumière, qui à aucun prix ne voudraient être éclairés et convaincus, qui se retranchent dans leurs négations

[1] Luc., VI, 41-42. Matt., VII, 3-4-5.
[2] Matt., VII, 6.

ou leur dédain superbe, et sur lesquels désormais la vérité n'a plus aucune prise. A cette classe d'incrédules inconvertissables s'en ajoute une autre où l'obstination n'est pas moins invincible c'est celle des matérialistes jouisseurs. Tout est chair dans ces hommes ; rien n'y est plus esprit ni sentiment; l'abjecte émotion des sens a étouffé l'âme; il ne reste plus que ce que saint Paul ne craint pas d'appeler « l'animal », et « l'homme-animal n'est plus apte à comprendre les choses spirituelles ». Jésus-Christ leur réserve un mot plus dur. Comme en eux rien ne compte que le plaisir, que la volupté est leur préoccupation unique, et que « leur dieu c'est leur ventre », ce sont dit le Sauveur des « pourceaux ».

Aux uns comme aux autres les vérités saintes doivent être refusées. D'abord, ils n'en veulent pas ; puis elles leur seraient présentées vainement ; enfin mal comprises par eux, ou écoutées dans un but mauvais et avec des dispositions hostiles, elles deviendraient une arme contre la religion. Cette arme les blesserait eux-mêmes les premiers. Nul n'est plus haineux, plus persécuteurs que le renégat, et ce qu'il a retenu des notions religieuses ne lui sert qu'à haïr et à poursuivre davantage la vérité. Soyons donc, non pas seulement prudents et discrets devant de tels hommes, mais muets absolument. D'ordinaire, dans les salons et aux tables mondaines, ils sont obstinés à parler religion et à provoquer les discussions qu'ils espèrent de notre naïve confiance : « Ne jetons pas les choses saintes aux chiens ; ne donnons pas nos pierres précieuses à fouler aux pourceaux. »

Nécessité de la Prière.

XII. — L'âme mise en face de la doctrine Chrétienne, de ses sublimités, de sa perfection, de ses obstacles, se

prend à trembler comme on tremble en se penchant sur quelque profond abîme. Pourra-t-elle s'élever si haut? Aura-t-elle la force de vaincre en tant de points les oppositions d'une nature faible et portée au mal ? Chaque précepte nous arrache à nous-mêmes pour nous livrer à Dieu ; chaque article de cette Loi nous est une immolation douloureuse. Devant une seule observance, Pierre effrayé s'écrie : « Qui pourra se sauver ! » En face de la loi du mariage : « A ce compte mieux vaut y renoncer ! » Et ainsi chaque partie de ce divin ensemble laisse attérée et défaillante la pauvre nature humaine.

Demeure-t-elle sans secours? A Dieu ne plaise ! Si les difficultés sont grandes, plus grands encore sont les moyens que Dieu nous donne de triompher. Ces moyens, Jésus-Christ les résume tous en un seul : la prière. Impossible à celui qui prie comme il faut prier de ne point parvenir au salut. La parole est formelle, l'assurance absolue: *Demandez et vous recevrez ; Cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira* [1]. Deux révélations ressortent de ces paroles. La première est que Dieu nous fait un devoir de prier ; la seconde que tout nous sera accordé en retour d'une bonne prière.

Nous devons prier. Mais quelles qualités doivent revêtir nos prières pour qu'elles aient la toute puissance que leur assure Jésus-Christ ? Elles doivent être intenses. Les paroles mêmes du Sauveur nous l'indiquent. « *Cherchez* », dit-il. Qui ne sait avec quelle attention minutieuse nous cherchons un objet perdu ? Quelle ardeur plus grande encore déploient ceux qui se

[1] Matt., VIII, 7.

livrent à la recherche d'un trésor ? Quelles peines, quelles fatigues, quelle vigilance, appelle chez le savant la recherche d'obscurs problèmes, chez le commerçant l'acquisition d'une fortune ? Ayons pour notre âme et la prière qui la sanctifie et la sauve au moins autant d'ardeur que les gens du monde pour les biens terrestres qu'ils convoitent. *Frappez*, dit encore le Sauveur. C'est ici la persévérance, la continuité. Quand nous heurtons à un seuil, nous retirons-nous aussitôt et avant qu'on ait ouvert ? Et si l'intérêt est grave, l'affaire qui nous amène urgente, ne reviendrons-nous pas heurter de nouveau, si notre première démarche est restée infructueuse ? Et combien sont dissemblables l'homme et Dieu ! Une insistance trop prolongée peut fatiguer et irriter l'homme ; Dieu, jamais. Au contraire, c'est de ne le point fatiguer de notre prière qui l'irriterait et nous fermerait sa miséricorde. Plus nous frappons au seuil de sa paternelle bienfaisance, mieux nous y sommes reçus.

Mais l'intensité et la persévérance sont-elles les conditions uniques d'une féconde prière ? Non, Jésus-Christ y ajoute la qualité des choses que nous demandons. Quel père, dit-il, donne une *pierre* à son enfant qui lui demande un morceau de pain ? Voilà qui est entendu. C'est du « pain » que les enfants de Dieu doivent demander à leur Père. Du « pain », c'est-à-dire les vrais biens, la véritable nourriture, tout ce dont s'entretient l'âme et dont s'accomplissent la sanctification et le salut. Attendez-vous de votre Père qu'il vous donne « une pierre », de faux et nuisibles biens, des objets que votre salut éternel réprouve, des inutilités, des frivolités ; certaines choses que, dans votre sens borné, vous jugez bonnes et utiles, et dont Dieu voit au contraire la

nocuité ? Laissez votre père vous refuser une « pierre » et vous donner du « pain ».

Demander de bonnes choses ne saurait suffire encore. Pour prier avec efficacité, il faut prier avec les dispositions requises. Offenser par son attitude Celui que nous implorons serait perdre tout espoir d'obtenir. Et ce serait offenser Dieu que de venir l'implorer pour nous-mêmes alors que nous refusons à nos frères ce qu'ils ont droit d'attendre de nous. Aussi Jésus-Christ ajoute-t-il : *Si vous voulez que l'on accède à vos désirs, accédez aux désirs des autres*[1]. Ces « autres » sont, dans l'intention du Sauveur, substitués à Dieu ; ils tiennent la place de Dieu ; si bien qu'exaucer leur demande équivaut à exaucer les demandes que nous ferait Dieu lui-même, et exaucer Dieu quand il nous adresse une requête est la meilleure disposition pour être nous-mêmes exaucés.

Quand notre prière revêt les dispositions qui précèdent, sommes-nous sûrs d'être exaucés ? Assurément, et la raison que Jésus-Christ nous en donne est d'une singulière force : *Quel père, parmi vous, alors que son fils lui demande du pain lui-donnera une pierre ? Si donc vous autres, qui êtes mauvais, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste* [2] ? L'efficacité de nos prières repose donc sur deux choses également certaines. La première est que l'amour naturel, en dépit de nos déformations d'origine, ne se résigne pas chez un père à donner à son enfant ce qui lui est nuisible. La seconde, c'est que Dieu étant infiniment meilleur que nous, le fera infiniment moins encore. Argument invincible et propre à ramener

[1] Matt.. VII, 12.
[2] Matt., VII, 10-11.

la confiance dans les âmes les plus désespérées. Et ce que Jésus-Christ ne dit pas ici, l'Apôtre Saint-Paul l'ajoute : « Que pourra nous refuser Dieu après qu'il nous a donné son Fils unique ? » Nous ayant donné le tout, comment serions-nous frustrés du détail ?

Quelles que soient la hauteur du terme et les difficultés du chemin, rien ne nous demeure impossible, quand la prière intervient et, à sa suite, d'immenses et intarissables secours.

La Pratique de la Perfection.

XIII. — Elle est à la fois : aisée : entravée : essentielle.

A prendre les paroles du Sauveur à la légère, sans les creuser, la perfection Chrétienne nous semblerait plutôt impossible que facile. Ecoutons-le. *Entrez par la porte étroite, car la porte large avec la voie spacieuse est celle qui mène à la perdition, et nombreux sont ceux qui passent par là. Oh ! qu'elle est étroite la porte, resserrée la voie qui conduit à la vie ! Qu'ils sont rares ceux qui la trouvent* [1] *!*

Ces paroles ne sont-elles pas bien plutôt décourageantes? Non, si nous les savons comprendre et en discerner le but. Jésus-Christ désigne les sacrifices et les labeurs de la vertu sous la double image d'une « porte » et d'un « chemin ». Mais on ne fait que passer rapidement sous cette porte. Le voyageur franchit d'un pas joyeux et léger les étapes du chemin. Cette porte et ce chemin ne sont rien pour qui marche à un but, pour qui

[1] Matt., VII, 13-14.

a en vue une demeure, une famille, une patrie, dont l'attente remplit son âme et allège ses pas. Si la porte est malaisée à franchir, si la route est pierreuse et fatigante, si la vie actuelle nous est fâcheuse et pesante, songeons que tout y est éphémère, peine comme joie, épreuve comme prospérité : nous nous hâtons vers des gloires et des délices éternelles, nous sommes d'heureux invités à l'inénarrable fête que Dieu donne à ses Elus dans le ciel. Qu'importe au marin les agitations des flots, au soldat les péripéties de la bataille, à l'agriculteur les inclémences du ciel, au commerçant les labeurs et les veilles : tous n'ont devant les yeux qu'un objet, le succès et le profit qui suivront leurs passagères souffrances. Et nous, qu'attendent dans un instant des jouissances immortelles, nous nous plaindrions du court moment destiné à les acquérir !

Mais, s'il en est ainsi, pourquoi Jésus-Christ peint-il notre situation de chrétien sous des couleurs assombries ! Pourquoi cette « porte étroite », ce « chemin enserré » et difficile, ce « petit nombre » qui s'y engage ? Jésus-Christ a en vue notre incurable présomption qui se forge un salut sans efforts, une récompense sans travail. Et, s'il nous montre la foule choisissant le large et facile chemin de la perdition, c'est pour nous avertir des dangers que nous font courir les séductions du monde.

Il y insiste en nous montrant que l'œuvre de notre salut est une œuvre entravée. Plus haut, il nous parlait des « chiens » et des « pourceaux », auxquels il ne fallait à aucun prix livrer nos choses saintes. Mais un bien autre danger va nous circonvenir : *Gardez-vous des faux prophètes ! Ils viennent à vous sous le vêtement de la brebis, et ce ne sont en réalité que des*

loups ravissants[1]. Nos adversaires qui nous persécutent, qui s'arment contre la vérité catholique, seront donc à la fois fourbes et cruels, menteurs et féroces, loups vêtus en brebis. Pour nous perdre mieux, ils feindront le désir de nous être serviables, ou tout au moins ils se défendront de vouloir nous nuire. Puis, quand à l'aide de leurs professions de foi mensongères ils auront conquis le pouvoir, nous ne verrons plus en eux que des « loups » ardents à nous dévorer. Le Sauveur a en vue une autre classe encore de « loups déguisés en brebis ». Ce sont les corrupteurs et les scandaleux. Quand ils veulent corrompre notre foi et faire succomber notre vertu, ils se gardent bien de montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils veulent ; ils iront même jusqu'à singer, s'il le faut, l'orthodoxie des idées et la faveur des pratiques ; ils s'insinueront astucieusement dans notre estime et ce n'est que goutte à goutte, peu à peu, qu'ils nous distilleront leurs poisons.

Avons-nous quelques moyens de les reconnaître ? Oui, et celui que Jésus-Christ nous donne est infaillible. Si les dehors sont trompeurs, si les paroles sont insidieuses, nous ne saurions nous méprendre sur les œuvres. Quelle conduite ont ces hommes ? Quelles œuvres opèrent-ils ? *Vous les connaîtrez à leurs œuvres, comme c'est à son fruit que l'on connaît l'arbre. Cueille-t-on du raisin sur des épines, ou des figues sur des ronces ? Le bon arbre porte de bons fruits ; le mauvais arbre de mauvais fruits*[2]. Les voilà ces hommes, insolents contempteurs de la foi et de la vertu, amers et violents accusateurs de l'Église, toujours prêts à incriminer la con-

[1] Matt., VII, 15.
[2] Matt., VII. 16.

duite des fidèles du Christ, les voilà tels que les dénonce et les flétrit Saint Paul : « faisant dans le secret des choses honteuses même à dire », tels que les désigne le Sauveur sous le symbole du « mauvais arbre produisant de mauvais fruits ». Est-ce à dire que ces misérables sont fatalement voués au mal ? A Dieu ne plaise! Ils peuvent se convertir et de mauvais qu'ils sont, devenir de bons arbres et produire de bons fruits. Jésus-Christ ne veut rien dire sinon que, tant qu'ils resteront mauvais, ils feront le mal.

Et la fin des paroles du Sauveur est terrible à ceux de ces persécuteurs et de ces scandaleux, qui, loin de se convertir, s'obstineront dans leurs voies perverses. *Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu* [1]. Remarquons sous deux expressions différentes deux différents supplices, dont le premier est plus terrible mille fois que le second. « Être coupé », retranché de l'arbre, séparé du tronc qui dispense la vie : c'est l'exclusion du ciel, la perte de Dieu, la privation de tout bien, l'affreux exil loin de l'éternelle patrie du bonheur. Voilà la suprême douleur du damné ; voilà ce que nous devons redouter plus que tous les feux de l'enfer. Et toutefois cette douleur quelqu'inénarrable qu'elle soit n'empêche pas le réprouvé de sentir la cuisante morsure des flammes infernales. Si nous tremblons, sachons comprendre, à cette issue d'une vie coupable, combien est essentielle la vie des vertus.

Essentielle : c'est le troisième caractère attribué par le Sauveur à la pratique de la perfection. Rien ne sert sans elle ; les plus excellentes choses, les plus divines, n'ont sans elle d'autre effet que d'aggraver notre con-

[1] Matt., VII, 19.

damnation. Voici la foi. Elle nous fait reconnaître et proclamer le vrai Dieu. Sans les œuvres nous sauvera-t-elle ? Ecoutons le Sauveur. *Tous n'entreront pas dans le royaume des Cieux de ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur... mais celui-là seul qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel ; c'est celui-là qui entrera dans le royaume des Cieux* [1]. La foi nous fait connaître et proclamer Jésus-Christ comme Dieu, Fils unique du Père, égal au Père, Dieu tout puissant et notre juge ; mais cette foi demeurée inactive et stérile ne pourra nous sauver, si nous n'accomplissons pas la volonté de Celui en qui nous croyons. Le croyant apparaît parfois aux regards émerveillés du monde revêtu de la plus haute puissance de Dieu, celle du miracle. Le miracle, sans la vertu, sauve-t-il celui qui en est le dépositaire ? Non. *Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur ! Seigneur ! N'avons-nous pas prophétisé en votre Nom, chassé les démons en votre Nom, fait beaucoup de prodiges en votre Nom ? Et je leur répondrai : Je ne vous ai jamais connu ; retirez-vous, ouvriers d'iniquité* [2] *!*

Que de choses dans ce texte ! C'est d'abord, avec la prophétie du Jugement Général au dernier jour, la solennelle affirmation par Jésus-Christ qu'il est Dieu et qu'il jugera tous les hommes, et que de ses lèvres divines tous nous recevrons la sentence qui fixera notre sort éternellement.

Puis cette étonnante et formidable vérité que des ministres indignes pourront se trouver mêlés aux autres. Bien plus ! Certains d'entre eux feront des prodiges, et

[1] Matt.. VII, 21.
[2] Matt.. VII. 22-23.

alors qu'ils seront abominables aux yeux de Dieu, ils détiendront l'estime et l'admiration des foules. Ainsi fut Judas. Ainsi furent, dans l'Ancienne Loi, des prêtres et des pontifes indignes. Caïphe prophétisait, alors même qu'il décidait en conseil la mort du Christ. En dehors même du Sacerdoce et de la Nation Sainte, Dieu se choisit quelquefois des prédicateurs et des thaumaturges. Balaam prophétisait ; Pharaon et l'orgueilleux Roi de Babylone, Nabuchodonosor, proclamaient dans tout l'Orient la puissance du vrai Dieu. Qu'est-ce à dire ? Que Dieu, souverainement libre et souverainement puissant, n'a que faire de nous et de nos vertus quand il lui plaît d'opérer les plus grands effets. Si l'instrument de sa droite est indigne, il le brise après qu'il s'en est servi.

Une autre vérité terrible est renfermée dans ce mot dont le Souverain Juge accable un ministre indigne : *Je ne vous ai jamais connu*[1] ! Ainsi, au moment même où ce malheureux proclamait le vrai Dieu, prêchait la foi, opérait même des miracles, il était réprouvé de Dieu. Avant le jugement, il était jugé ! Avant la sentence, il était chassé ! Qui ne tremblerait devant un si profond abîme de la Divine Justice ? Mais qui surtout songerait encore à se soustraire à l'essentielle et unique condition du salut, qui est de féconder la foi par les œuvres ?

Conclusion

XIV. — Quel sera le sort de l'homme qui demeurera fidèle observateur des lois que Jésus-Christ vient de promulguer ? Par contre, que deviendra l'homme qui les trahira ?

[1] Matt., VII, 23.

En deux images différentes, le Sauveur nous dépeint ce que sont et deviendront l'un et l'autre. *Tout homme qui écoute mes paroles et les met en pratique, je le compare à l'homme prudent qui asseoit solidement sa maison sur le roc* [1]. Qu'est-ce que ce roc? C'est l'immuable parole de Dieu, sa législation, ses promesses, ses grâces, le présent et l'avenir qu'il assure à ses serviteurs fidèles. Asseoir sa maison sur le roc, c'est d'abord s'assurer l'éternelle récompense du ciel, c'est conquérir « le Royaume de Dieu ». Nons avons entendu Jésus-Christ, durant tout le cours des Béatitudes, promettre à chacune d'elles le bonheur futur. Mais il ne se bornait pas à cette perspective d'avenir, il assurait de plus d'actuelles récompenses, et c'est aussi ce qu'il affirme ici quand il compare la fidélité à sa Loi à *la maison solidement assise sur le roc*. Telle sera la vie du vrai et sincère chrétien : vie sereine, vie puissante, vie libre. Sereine, car elle échappe aux tumultes, aux agitations, aux inquiétudes, aux mécomptes dont est remplie l'existence de tous ceux qui, vivant sans Dieu et sans espérance, restent à la merci des fluctuations des choses humaines. Puissante, car, « assise sur le roc » immuable, sur l'éternité et ses inadmissibles biens, elle n'a rien à redouter des catastrophes qui brisent si continuellement la fortune des autres. *La pluie tombe, les torrents débordent, la tempête se déchaîne contre cette maison : elle résiste, car ses fondations reposent sur le roc* [2]. Qu'est-ce que cette pluie, ces torrents, ces raffales ? Toutes les calamités qui assaillent nos existences. Les chagrins intimes, comme les maux du dehors, les

[1] Matt., VII, 24.
[2] Matt., VII, 27.

peines domestiques comme les dommages que nous valent la méchanceté et les trahisons du monde. Plus grand que le monde, plus fort que la douleur, le chrétien véritable demeure seule inébranlable au sein de toutes les calamités. Voyez Job en lutte avec l'enfer et demeurant son vainqueur. Voyez les Apôtres en face de la toute puissance Juive. Réduits au complet dénûment, traînés en justice, condamnés aux fers, meurtris sous la flagellation, nous les voyons plus forts que ceux qui les persécutent, plus triomphants dans leur souffrance que les autres dans leur fastueux pouvoir. Ainsi est la vie chrétienne; et autant elle est sereine et puissante, autant elle est libre. Partout le vrai chrétien est libre, parce que nulle entrave ne le peut enchaîner, nulle pression ne peut l'abattre. Quelle prise a-t-on sur un homme qui n'obéit qu'à Dieu et ne tient compte que de Dieu? On lui ravit sa fortune? D'avance, il y a renoncé. On le jette dans les fers? Il est depuis longtemps l'heureux prisonnier de la foi et le libéré de l'espérance éternelle. On l'accable de maux? C'est ainsi que l'on tresse son immortelle couronne. On le fait mourir? C'est lui ouvrir le seuil de la véritable vie. Ainsi *la maison assise sur le roc ne peut être ébranlée* [1].

Mais l'autre? Celle qu'une inconcevable folie a bâtie sur le sable? L'homme sans religion, sans espérance, sans Dieu? A lui maintenant de comprendre son sort. *Quiconque, écoutant mes paroles, ne les met pas en pratique, je le compare à un insensé qui bâtit sa maison sur le sable : la pluie tombe, les torrents débordent, les vents se déchaînent sur cette maison, elle s'écroule et n'est bientôt plus qu'un monceau de*

[1] Matt., VII, 25.

décombres [1]. Qu'est-ce que ce « sable » et cette « maison bâtie sur le sable » ? De même que le « roc », c'était Dieu, l'âme, l'éternité, la vertu et ses féconds avenirs, de même le « sable » et la maison que l'on y bâtit follement représentent ces existences vides de surnaturel et de divin. Tout y est terrestre, tout y est consacré au moment présent : affaires, travaux, plaisirs, ambitions, honneurs sont la préoccupation unique de ces êtres insensés qui n'ont plus de Dieu et de leur âme même un dernier souvenir. Saint Paul les dépeignait sous une autre image : « Ayant, dit-il, semé dans la chair, de la chair ils moissonnent la corruption. » Les plus honnêtes moissonnent le néant de la tombe ; les plus vicieux recueillent, avant l'effondrement suprême, une ample moisson de déceptions, de mécomptes, de douleurs. Ils cherchaient leur bonheur dans le vice, c'est le vice qui se charge de les torturer. Après quelques années de jouissances plus apparentes que réelles leur vie ressemble à la maison écroulée dont il ne reste plus qu'un informe amas de décombres. Ainsi tombent de même ces persécuteurs superbes de l'Église de Dieu. Au moment de leur force rien ne leur résiste et tout tombe sous leurs coups, qu'ils s'appellent la Synagogue, Hérode, Pilate, Rome païenne, potentats de tous les siècles et de toutes les régions. Mais eux aussi sont « la maison bâtie sur le sable ». Leur puissance s'écroule, leur gloire s'évanouit, ils n'offrent bientôt plus aux regards qu'effondrement et ruine.

Jésus avait cessé de parler que la foule, haletante d'admiration et d'amour, restaitsuspendue à ses lèvres. Quelle puissance s'échappait donc de lui ? Quel prestige ?

[1] Matt., VII, 27.

Quelle inconcevable force de crédibilité? La foule avait devant elle un homme dans la faiblesse d'une nature passible et mortelle, et en lui elle entrevoyait Dieu. La doctrine qu'elle venait d'entendre renversait les idées reçues, broyait les passions, pressurait la volonté, refoulait bien loin les préceptes mosaïques, donnait aux maximes du monde le plus audacieux défi, dominait la doctrine des Pharisiens et des Scribes de toute la hauteur des cieux; et la foule, loin de se rebuter et de fuir, demeurait attachée au Sauveur par d'invincibles attraits. Le charme mystérieux de sa parole, l'autorité divine de ses affirmations, et, plus que tout le reste, la beauté enivrante qui s'échappait de toute sa Personne, enchaînaient ces milliers d'auteurs en les ravissant. *Quand Jésus eut fini de parler, les foules demeurèrent émerveillées de sa Doctrine, car il n'enseignait pas à la manière des Scribes et des Pharisiens, mais en Maître revêtu d'une autorité souveraine* [1].

LE LÉPREUX. LE CENTURION. LA VEUVE DE NAÏM

I. — Après les paroles, les actes; après la doctrine, les miracles qui la confirment. Ainsi se montra Jésus-Christ durant tout le cours de sa Vie Publique : envoyé de Dieu pour annoncer au monde la vérité, Dieu lui-même dans les miracles qu'il multiplie pour prouver sa divine mission. *Quand Jésus descendit de la montagne, une immense multitude se mit à le suivre. Et voilà qu'un lépreux vint à lui et, l'adorant, lui dit*

[1] Matt., VII, 28-29.

« *Seigneur, si vous le voulez vous pouvez me guérir*[1]. »

Les vertus de cette infirme sont éminentes. S'il a montré sa discrétion et sa patience, en attendant pour aborder le Sauveur la fin de la longue prédication sur la Montagne des Béatitudes, sa confiance inébranlable se montre dans son audace à franchir la distance que lui imposait sa lèpre et à se mêler à la foule. Assuré de sa guérison, il agit déjà comme affranchi des durs règlements imposés aux lépreux. Dans un détail que relate saint Marc, « il se prosterne » devant Jésus, sa piété se fait jour. Mais la vertu la plus admirable est en lui la foi. Nous voici loin des hésitations, des demi-croyants de Jaïre et des autres. Pour le lépreux, Jésus-Christ est Dieu. Il vient de l'adorer, maintenant il lui parle comme à un Dieu, il se confie à lui comme on se confie en Dieu : *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir*. Il n'y a qu'à un Dieu et d'un Dieu que l'on peut parler ainsi, car Dieu seul possède en lui la volonté et la puissance du miracle. D'autres opèreront des prodiges, mais il les feront au nom et par la puissance de Dieu, comme des serviteurs et des délégués. Et quand la foule s'y méprendra, les Apôtres s'empresseront de l'éclairer sur le seul véritable auteur du miracle : « Que faites-vous donc ? Comme si c'était de nous-mêmes et par notre propre pouvoir que nous ayons fait marcher ce perclus ? » Quand donc le lépreux dit à Jésus-Christ : « Si vous le voulez, vous pouvez me guérir, » il confesse clairement sa divinité.

Que fait Jésus ? Il accepte et il prouve. L'incrédule viendra qui, faussant l'Évangile, prétendra que Jésus-

[1] Matt., VIII, 1.

Christ ne laissa que timidement et peu à peu s'accréditer la foi en sa divinité. Voyez, au contraire, sa conduite en face du lépreux. Celui-ci disait : « Si vous le voulez. » Jésus répond le même mot et prouve ce que ce mot renferme en opérant le miracle. *Je le veux, sois guéri! Et à l'instant le lépreux fut guéri.* « A l'instant. » Comme nous l'avons plusieurs fois fait remarquer, l'instantanéité d'une guérison n'est pas la moindre preuve de son caractère miraculeux.

En même temps qu'il déployait sa puissance divine, Jésus-Christ montrait sa suprême autorité sur la Loi mosaïque. Cette Loi interdisait tout contact avec un lépreux. Le toucher, le laisser même s'approcher était sévèrement défendu. Comment sans ces précautions eût-on pu se préserver du fléau ? Et quand le prophète Élisée obtient de Dieu la guérison du Lépreux Naaman, c'est sans l'approcher, surtout sans le toucher, mais en l'envoyant se baigner dans le Jourdain qu'il le purifie de sa lèpre. Toute autre est l'attitude de Jésus-Christ, *Etendant la main Jésus le toucha* [2]. Que pouvait craindre Celui en qui résident toute santé et toute vie ? Bien loin que le lépreux pût lui communiquer sa souillure, c'est lui qui communique au lépreux sa divine pureté. Tirons, nous autres, cette leçon que la sainteté de l'âme importe avant toute chose, et que, quand notre âme est sainte, elle fait jouir de sa sainteté même notre corps. La foule qui contemplait cette scène n'y trouva sujet qu'à admiration et louange, car elle était droite et simple, et la perfidie pharisaïque, toujours prête à incriminer les actes du Sauveur, ne l'avait pas encore pervertie.

[1] Matt., I. 40. Luc., V, 12.
[2] Marc., I, 41. Luc., V, 13.

Jésus réclamait souvent des malades guéris la discrétion et le silence. Il le fait ici : *Garde-toi d'en rien dire à personne* [1]. Il ménageait avec une tendre condescendance les susceptibilités jalouses de ses ennemis, qu'irritait avant tout le bruit de ses miracles. Mais il nous donnait surtout une leçon. Les grâces que Dieu nous accorde ne doivent pas servir à notre illustration, et plus nous faisons de bien, plus nous devons chercher l'ombre et le silence. Mais alors le lépreux fut bien coupable, car il mit autant d'empressement à publier le miracle que Jésus en avait mis à le lui faire tenir secret ? *A peine eut-il quitté le Sauveur qu'il se mit à proclamer le prodige. La renommée de Jésus grandit à ce point qu'il ne pouvait plus paraître dans la ville; on venait de tous côtés pour l'entendre et lui présenter les malades à guérir* [2]. Sans doute, Jésus-Christ, maître des volontés, eût pu enchaîner celle du lépreux et le forcer au silence. Il ne le jugea pas à propos, car nous avions besoin d'une autre leçon : celle de la gratitude envers Dieu pour les bienfaits dont il nous comble. S'il est bon de garder dans l'ombre ce qui pourrait, en le mettant en lumière, nous conduire à l'orgueil, il est nécessaire que Dieu soit glorifié dans ses œuvres, dans celles qui nous regardent comme dans les autres.

Pourquoi Jésus-Christ forçait-il les lépreux qu'il guérissait à se montrer aux Prêtres ? *Va, montre-toi au prêtre et présente ton offrande selon la prescription de Moïse. Ce lui sera un témoignage* [3]. Nous avons vu avec quelle autorité souveraine il dominait la

[1] Matt., VIII, 3.
[2] Matt., VIII, 4. Marc., I, 43-44. Luc., 14.
[3] Marc., I, 45. Luc., V, 15.

Loi de Moïse qu'il allait abroger. Mais cette Loi venait de Lui, elle avait fourni une sainte et glorieuse carrière, elle était à l'heure même pleine de force et de vie en Israël : il importait de la traiter avec honneur jusqu'au dernier moment. Aussi, Jésus-Christ l'avait-il observée durant sa vie entière et la faisait-il observer aux siens, se réservant seulement de l'enfreindre quand il le jugeait nécessaire pour habituer les Juifs à son abrogation. Nous verrons les Apôtres en agir de même après lui. Il importait de plus d'enlever à ses ennemis tout prétexte à le présenter aux foules comme violateur de la Loi, adversaire de Dieu et contempteur du Sacerdoce Mosaïque. Mais un autre but était encore atteint par la démarche du lépreux. *Ce leur sera, dit Jésus, un témoignage*[1]. Ils verront ma puissance, ils seront obligés de constater les miracles sur lesquels j'appuie l'affirmation de ma divinité ; j'aurai ainsi tout fait pour les convaincre, et, s'ils demeurent incrédules, ils ne pourront s'en prendre qu'à eux des désastres où cette incrédulité les entraînera. Dieu, de son côté, fait tout pour nous sauver, nous seuls demeurerons les artisans de notre perte.

Avant de quitter le lépreux que nous voyons si ardent à publier les bienfaits de Dieu, demandons-nous si nous le savons imiter. Quelle est notre reconnaissance ? Quel soin avons-nous de profiter des grâces dont Dieu nous comble ? Ou plutôt quel mépris n'en faisons-nous pas paraître dans l'inconscience et l'oubli avec lesquels nous les accueillons ? Notre vie entière devrait n'être qu'une continuelle action de grâces, au lieu qu'elle n'est qu'un long acte d'ingratitude. Lisez les écrits de Saint Paul, suivez les prières et les cérémonies de l'Église,

[1] Matt., VIII, 4.

vous verrez comment louer Dieu et lui rendre grâces sont leur constante préoccupation.

II. — Capharnaüm qui venait d'être témoin du miracle opéré sur le lépreux, en vit presque aussitôt après, un autre non moins éclatant. *Un Centurion avait un serviteur infirme, auquel il tenait beaucoup et qui était dans un imminent danger de mort* [1]. Voici l'une des plus nobles figures qui nous soient apparues dans l'Évangile. Toutes les vertus semblent s'être données rendez-vous dans l'âme de cet officier romain. Il est d'un cœur si tendre et si bon qu'un simple serviteur absorbe sa sollicitude et lui arrache de vives et touchantes supplications. Sa modestie ne peut concevoir que le Grand Prophète d'Israël lui fasse l'honneur d'une visite. Quant à sa foi, elle est si pleine, si éclairée, si énergique, qu'elle émerveillera tout à l'heure l'Homme-Dieu lui-même.

Dès qu'il apprit le retour de Jésus-Christ dans Capharnaüm, il lui envoya une députation composée de Juifs influents dont il s'était fait l'ami grâce à ses bons procédés et à ses largesses. Les Juifs d'ailleurs, orgueilleux comme toujours, et qui prenaient volontiers les devants, étaient bien aise de faire montre de leur influence et de leur crédit. Ils s'en vinrent donc à Jésus porteurs des paroles du Centurion : « *Seigneur, mon serviteur est frappé de paralysie, gisant dans ma maison et souffrant de violentes douleurs* [2]. » Plus remplis de confiance en eux-mêmes que dans la requête d'un païen, ils ajoutèrent leurs propres supplications et les motifs

[1] Luc., VII, 2. Matt., VIII, 5.
[2] Luc., VII, 3.

qu'ils avaient de se voir exaucés. *Cet homme*, dirent-ils, *est digne que vous lui accordiez ce qu'il vous demande, car il aime notre nation et nous a dotés d'une Synagogue. — J'irai et je guérirai le malade*, *répondit Jésus* [1].

Les paroles du Sauveur, dès qu'elles lui furent rapportées, étonnèrent le centurion jusqu'à effrayer son humilité. Le grand Prophète venir chez lui! Celui dans lequel sa foi démêlait des signes non équivoques de divinité s'abaisser jusqu'à franchir le seuil d'un idolâtre ! Non ! Et avant que Jésus se fût approché, il envoya à sa rencontre plusieurs de ses intimes chargés de lui dire : *Seigneur, épargnez-vous cette peine. Car je suis indigne que vous entriez sous mon toit ; Moi-même, je ne me suis pas cru digne de venir vers vous. Dites un mot seulement et mon serviteur sera guéri* [2].

Jésus marchait toujours et se trouvait près de la demeure du Centurion.

C'est alors que celui-ci fit personnellement la troisième démarche, la seule que relate Saint Matthieu, et répéta les mots qu'il avait mis dans la bouche des Juifs d'abord, puis de ses amis. *Seigneur*, *je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit*, *mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri* [3].

Cette manière de concevoir la puissance en Jésus-Christ équivalait déjà à une confession de sa divinité. Dieu seul agit par lui-même, sans devoir, sans pouvoir, implorer une intervention plus haute. Mais le Centurion acheva magnifiquement ce que ses premières paroles

[1] Luc., VII, 4-5. Matt., VIII, 7.
[2] Luc., VII, 6.
[3] Matt., VIII, 8.

laissaient entendre. Et c'est pour livrer aux yeux de tous l'étonnante foi de ce Légionnaire que Jésus-Christ tenait à entrer dans sa demeure. Ainsi fera-t-il pour la Cananéenne, suivant envers elle une conduite opposée, semblant la rebuter tandis qu'il se rend spontanément chez le Centurion, mais en réalité poursuivant le même but : mettre en lumière son admirable foi.

Admirable aussi est la foi du Centurion, qu'il exprime par une comparaison saisissante de justesse : *Moi, dit-il, bien que je ne sois qu'un homme, et encore un subalterne, j'ai des soldats sous mes ordres, et quand je dis à l'un : « Va ! » il va ; à un autre : « Viens » ! il vient ; à mon serviteur : « Fais cela », il le fait*[1]. Tel est le pouvoir de l'homme, limité à quelques ordres qui sont seuls obéis. Vous, Seigneur, vous commandez à tout et tout répond à votre volonté souveraine. Vous dites à la maladie : « Va ! retire-toi » ! elle se retire ; à la mort : « Va ! » elle fuit ; à la vie : « Viens », elle reparaît. Toutes les créatures vous servent, et quand vous leur dites : « Faites ainsi », elles le font. Ce que l'homme ne peut Dieu l'exécute, et si Jésus-Christ l'exécute, qu'est-il autre qu'un Dieu ?

Ces paroles remplirent Jésus d'admiration ; se tournant vers ceux qui le suivaient : *En vérité, s'écria-t-il, je n'ai pas rencontré tant de foi, même en Israël*[2]. Dans ces mots voyons plus que l'éloge de l'officier romain. Il a confessé la divinité de Jésus-Christ : Jésus-Christ le loue de sa confession. Il l'accepte donc. Et comme tout ceci se passe en public, devant une foule énorme, il propose le Centurion comme un modèle à

[1] Matt., VIII, 9. Luc., VII, 8.
[2] Luc., VII, 9.

suivre et sa foi comme la foi de tous. D'ailleurs jamais, Jésus-Christ ne se départ de cette volonté d'être reconnu comme Dieu. Si Marthe semble moins assurée et emploie des paroles moins explicites et moins précises, il la reprend. Si elle dit, en suppliant pour que son frère soit rendu à la vie : « Tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera », il n'accepte pas cette affirmation qui pourrait convenir à tout homme, mais il se montre Dieu ayant en lui-même la puissance de ressusciter qui il lui plaît : « Je suis Moi-même la résurrection et la vie. » Confesser sa divinité est donc la condition unique pour recevoir ses dons. Le Centurion l'expérimenta sur l'heure. *Jésus lui dit : « Qu'il te soit fait selon que tu as cru ! Et à l'heure même le serviteur fut guéri* [1], et d'autres grâces insignes furent accordées. Le Centurion se jugeait indigne de recevoir le Sauveur sous son toit : lui-même est introduit dans le royaume du ciel et prend place au milieu des croyants. Il demandait la guérison de son serviteur : avec elle, il reçoit le don d'une extraordinaire illumination de foi. Son humilité avait été grande : plus grande est la gloire dont il se voit couvert par Jésus-Christ ; gloire rendue plus brillante encore par l'effort du contraste.

Je vous le déclare : Je n'ai pas trouvé une foi semblable en Israël. Aussi je vous le dis : Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et prendront place avec Abraham, Isaac et Jacob au festin du Royaume des Cieux, tandis que les fils du Royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là seront des pleurs et des grincements de dents [2].

[1] Matt., VIII, 10.
[2] Matt., VIII, 10-11.

Double prophétie dont l'une est sombre et terrible, l'autre magnifique. Les Juifs vont être rejetés de Dieu, et la prédiction que le Sauveur fait de leur déchéance renferme pour eux des particularités poignantes. Ils mettent leur gloire à s'appeler les « fils du Royaume », la nation la seule bénie de Dieu sur la terre : cette nation déïcide sera chassée du cœur de Dieu. Leur espoir comme leur gloire c'est d'être les « enfants d'Abraham » et des Patriarches : ces ancêtres ne les regarderont plus qu'avec colère et mépris. Ils se croient destinés aux splendeurs éternelles : c'est dans le bagne de l'expiation qu'ils seront jetés. Et quelle sera la cause de leur réprobation ? Leur refus de croire en la divinité du Christ. Là est désormais toute condition du salut, et si recevoir Jésus-Christ c'est être sauvé, le rejeter c'est infailliblement se perdre.

Mais si les Juifs sont rejetés, une magnifique Eglise se forme. De toutes les extrémités de la terre, les croyants viennent, se réunissent, remplissent le monde, traversent les temps, et, le jour venu du dernier triomphe, forment les heureux convives du banquet éternel. Concevons-nous la force d'une telle prophétie ? Concevons-nous surtout la puissance d'une telle œuvre ? Qui la pouvait réaliser ? Quel autre qu'un Dieu la pouvait même concevoir ? Supposons (ce qui est déjà impossible) que l'incrédule ne se rende pas à la démonstration de la Divinité de Jésus-Christ par le miracle, comment niera-t-il l'ouvrage si manifestement divin qui est sous ses yeux ? Séparons-nous des malheureux qui, pour avoir nié, sont jetés « dans les ténèbres extérieures ». Croyons, adorons, adhérons, et par là marquons notre place à la fête éternelle que Dieu donne dans le ciel aux disciples fidèles de son Fils.

III. — Jésus-Christ quittait sans cesse Capharnaüm pour aller par la Galilée entière prêcher le Royaume de Dieu. Voici que nous le retrouvons sur la route qui mène à Naïm, à neuf lieues environ de sa ville d'adoption. Un miracle plus éclatant encore que les précédents allait justifier la profession de foi du Centurion et achever d'enthousiasmer la foule. Elle était nombreuse cette foule [1] qui ne cessait plus de suivre partout le Sauveur, et quand on approcha de Naïm elle fut renforcée d'une autre multitude qui sortait de la ville : c'était un cortège funèbre qui suivait, avec les pleurs et les lamentations d'usage, un jeune mort que l'on portait en terre. *On allait mettre au tombeau un fils unique et sa mère était veuve. Un grand nombre d'habitants l'accompagnait* [2]. Comment la douleur de cette mère n'eût-elle pas été navrante ? Elle restait seule, sans consolation, sans appui, sans espérance, privée à la fois d'un époux et d'un fils, et abîmant son âme dans son double deuil.

Certes ! Il en fallait moins pour faire jaillir du cœur de Jésus la compassion la plus tendre et provoquer sa puissance. *Ne pleurez plus !* dit-il à la pauvre mère. Sur des lèvres humaines cette parole n'eût été qu'une impertinence : Dieu seul peut calmer une douleur et tarir des larmes, car seul il possède le secret de la consolation véritable, ou plutôt Lui-même est la vivante Consolation. Et quand les larmes coulent sur un chevet de mort ou sur une tombe, Dieu seul, pouvant rendre la vie, a le droit de nous dire : « Ne pleurez plus » ! Cette vie il allait la redonner au fils de la veuve,

[1] Luc., VII, 11.
[2] Luc., VII, 12.

et lui qui, dans les précédents miracles, avait rendu partiellement des infirmes à l'intégrité de leurs membres et à la plénitude de leur santé, allait, par un plus éclatant prodige, arracher à la mort même sa jeune victime. *S'approchant, il toucha la litière ; les porteurs s'arrêtèrent, et alors élevant la voix Jésus dit : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi » ! Le mort se leva sur son séant et se mit à parler. Et Jésus le rendit à sa mère* [1]. La plénitude de la Divinité habitant corporellement en Jésus-Christ, sa chair est comme le véhicule de la divine puissance. Ce que touche Jésus est vivifié. A peine le cercueil eût-il senti le contact divin que ce ne fut plus que la couche d'où se leva celui qui y reposait endormi. La parole n'est pas moins d'un Dieu que le geste : « Je te le commande » ! Qui d'entre les hommes, fut-il le plus puissant des hommes, commanda jamais à la mort ?

Ne doutons pas qu'avant de rendre la vie au corps Jésus n'ait sanctifié l'âme, et que, quand « le jeune homme se mit à parler », il ne sortit de ses lèvres ravivées que les témoignages de sa foi et les accents de sa reconnaissance.

« Et il le rendit à sa mère. » Notre céleste mère à tous c'est l'Église. C'est pour elle, pour son éternelle gloire, qu'au jour de la Résurrection générale, Jésus-Christ nous fera tous sortir pleins de vie de nos tombeaux.

Nous ne voyons comme témoin de ce grand miracle qu'une foule au cœur droit et à l'âme enthousiaste ; peut-être ne conclut-elle pas clairement à la Divinité de Jésus, mais, au moins, elle le sait plus grand que l'homme

[1] Luc., VII, 14.

et nul des prophètes ne peut lui être comparé. Un respect mêlé de terreur la saisit comme en face d'une apparition divine. *Tous furent saisis de crainte et rendaient grâce à Dieu. « Un grand Prophète s'est levé parmi nous, s'écriaient-ils, et le Seigneur a visité son Peuple. Et le bruit de ce miracle se répandit dans la Judée entière et les pays d'alentour* [1].

LA PÉCHERESSE AU FESTIN DE SIMON

Jésus-Christ vient de se montrer à nous dans le déploiement de sa puissance divine, quand d'un mot il rappelle de la mort le fils de la veuve de Naïm. Une autre scène nous le fait apparaître comme notre miséricordieux Sauveur. Que de fois déjà nous l'avons vu entouré de publicains et de pécheurs et bravant pour leur rester attaché les murmures et les suspicions odieuses des Pharisiens ! Ici, à Naïm, à la table de Simon, ce n'est plus le pécheur ordinaire qu'il accueille et purifie, c'est la dernière des hontes, la suprême misère, sur laquelle il verse la grâce et le pardon. La femme tombée au plus profond de l'abîme, la femme que ses désordres ont rendue pour tous un objet de dégoût, que l'on fuit, dont on ne veut plus même supporter la vue, dont l'approche est déjà une souillure, qu'on flétrit d'un seul mot : la prostituée ! C'est elle que nous voyons aux pieds du Sauveur, se purifiant dans ses larmes, se relevant dans l'héroïsme, embaumant de ses parfums les lieux qu'elle a empoisonnés de ses vices, recevant du Dieu de toute sainteté la grâce du pardon et rachetant, dans un

[1] Luc., VII, 16-17.

moment d'amour divin, les longues années de ses amours adultères. Grande et délicieuse scène, où nous voyons le Rédempteur appeler à lui, dans la dernière des misères humaines, tout ce que la déchéance originelle à accumulé de désordres et de honteux. Quel pécheur désespérera quand il aura contemplé la pécheresse du festin de Simon ?

Un pharisien du nom de Simon pria Jésus d'accepter son repas. Jésus entra et se mit à table [1]. Remarquons pour la suite du récit la sécheresse de l'invitation et le sans-gêne de l'accueil. Tout invité de marque devait, selon les usages de l'Orient, être reçu par ses hôtes avec les plus délicates attentions. L'eau versée sur ses pieds le défatiguait de sa marche, des parfums embaumaient sa chevelure, et jamais on ne se dispensait du baiser de bienvenue. L'arrogante insouciance du Pharisien passa outre et Jésus entra comme entraient les pauvres et les petites gens. Sans se plaindre, il alla prendre sa place sur le lit, où, selon l'usage grec et romain adopté par les Juifs, chaque convive prenait part au festin. On mangeait ainsi couché et les pieds tournés vers le dehors. Un autre usage permettait au public d'entrer dans la salle du festin et d'entourer les convives. *Voilà qu'une femme, connue comme pécheresse dans la ville, ayant appris que Jésus était l'invité de Simon le Pharisien, entra dans la salle, tenant à la main un vase d'albâtre rempli de parfum. Prosternée derrière Jésus, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes, à les essuyer de ses cheveux, à les oindre de ses parfums* [2]. Assurément cette femme, de

[1] Luc., VII, 36.
[2] Luc., VII, 37-38.

pécheresse éhontée, est devenue la pénitente pleine de larmes abîmée dans son humble repentir, purifiée dans l'amour, puisant dans cet amour la force qui brave le respect humain, et la noble indépendance qui ne tient compte ni des mépris ni des sarcasmes de censeurs sans pitié. Elle achève de se convertir aux pieds du Sauveur, mais la grâce la travaille depuis le jour où, pour la première fois, elle fut subjuguée par les charmes divins et l'irrésistible puissance des paroles de Jésus. Quelle circonstance le lui fit rencontrer, alors que livrée toute entière à ses désordres, elle était à ce point le scandale de la ville de Magdala qu'on ne la connaissait plus que sous le nom de Marie la Magdaleine? L'Evangile est muet. Mais s'il s'est tû sur les premiers instants de la conversion de Marie-Madeleine, il n'a plus cessé de nous la montrer liée étroitement au ministère de Jésus, le suivant dans ses courses, mêlée aux autres saintes femmes de Galilée, et se distinguant d'elles par un plus ardent amour et un plus héroïque dévouement. Une autre fois encore elle oindra de parfums, non plus les pieds seulement, mais la tête de Jésus. Ayant retrouvé, avec la vertu, les joies de la famille, sœur aimante de Marthe et de Lazare, nous la retrouverons à Béthanie aux pieds du Sauveur, pour se nourrir de sa parole, à ses pieds encore pour y répandre la douleur et les larmes que lui arrachent la mort d'un frère. Elle suivra intrépidement Jésus dans toutes les étapes de sa Voie Douloureuse, elle recevra son dernier soupir, elle ne s'arrachera pas de son sépulcre, et elle sera la première à le revoir ressuscité.

C'est ainsi qu'en la pécheresse de Magdala Jésus relevait magnifiquement la femme que le paganisme avait souillée et opprimée, et que la Loi Mosaïque était im-

puissante à défendre. Oui vraiment et plus qu'impuissante ! Ecoutons plutôt le pharisien Simon. *Si cet homme était un prophète, il saurait ce qu'est cette femme qui le touche et qu'elle est une pécheresse* [1]. Voilà tout ce que trouve dans son cœur, ce juste orgueilleux. Et cependant, qui ne se sentirait ému devant cette femme en larmes, devant ce repentir s'exprimant de tant de manières et avec une douleur si poignante? Mais rien ne touchait plus ces hommes dont les plus justes étaient sans miséricorde, dont les autres joignaient au mépris pour les fautes d'autrui la plus complète indulgence pour les leurs. Simon est d'ailleurs ici la parfaite image du monde. Le monde fait tout pour flétrir et perdre la femme, et quand il l'a perdue, il la rejette avec une hypocrite pudeur. Son indulgence est sans mesure pour le vice doré et la courtisane en faveur, mais dès que son égoïsme trouve son compte à la flétrir, il la flétrit.

Coupable d'orgueilleuse sévérité pour la pécheresse repentante, Simon est plus coupable encore envers Jésus d'insolente suspicion. *Si cet homme savait !...* dit-il. Pour lui Jésus-Christ n'est qu'un homme, dont la naïve ignorance ou la coupable faiblesse blessent également les règles de la plus élémentaire dignité. Etonnante obstination des Juifs ! Ils sont tous les jours témoins des miracles qui couronnent le Sauveur d'un diadème divin ; Naïm est rempli encore des acclamations qui ont accompagné la résurrection du fils de la veuve ; tout proclame que Jésus est ce qu'il dit être : le Fils de Dieu venu dans le monde pour sauver le monde, et Simon se dit en lui-même : « Si cet homme savait... ».

[1] Luc., VII, 39.

A l'instant même, Jésus lui donne, en scrutant sa pensée secrète, une preuve nouvelle qu'il est un Prophète et plus qu'un Prophète. Jésus répondant à sa pensée lui dit : *Simon, j'ai quelque chose à te dire. — Maître, parlez. — Un créancier avait deux débiteurs dont l'un devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. N'ayant ni l'un ni l'autre de quoi s'acquitter, il leur remit leur dette à tous deux. Lequel l'aimera davantage*[1] *?* Le cœur humain est ainsi fait. Plus il se sent aimé, plus il aime ; sa reconnaissance croît avec le bienfait, et si quelque grand dévouement le tire d'un péril extrême, ou si quelque pardon éteint des haines sous le poids desquelles il fallait succomber, son amour sera sans borne comme sa gratitude. Ainsi s'offre à nous Marie-Madeleine. Elle a trouvé en Jésus tant de compatissante bonté, des pardons si généreux, une effusion de grâces si abondante, que son amour ne connaît plus ni attiédissement ni faiblesse. Elle aime ardemment et avidement, elle le montre, et si le Pharisien eût pu comprendre le délicieux mystère de l'amour pénitent, il n'eût ni méprisé la pécheresse ni soupçonné d'ignorance le Dieu qui la réhabilitait. Au moins sut-il répondre juste à la demande de Jésus. *Maître, dit-il, je crois que c'est celui auquel une plus large faveur aura été faite*[2]. En parlant ainsi, il ne se doutait pas de l'application que Jésus allait faire de ses paroles, et comment, mis en parallèle avec la pécheresse, il avait le dessous.

Tu as bien jugé, répondit Jésus. Puis, se tournant vers la femme : Tu vois cette femme ? Je suis entré

[1] Luc., VII, 40-41-42-43.
[2] Luc., VII, 43.

chez toi ; tu ne m'as pas donné d'eau pour mes pieds : elle au contraire a lavé mes pieds de ses larmes et les a essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné de baiser : elle au contraire ne cesse, depuis son entrée, de baiser mes pieds. Tu n'as pas oint d'huile ma tête : elle au contraire a baigné mes pieds de parfums [1].

Sortons de l'étroite enceinte de la maison du Juif, c'est par toute la terre, durant tous les siècles, que nous devons contempler les merveilles de Dieu. L'une des plus excellentes a été la réhabilitation de la femme, esclave des passions et de la cruauté de l'homme avant Jésus-Christ ; depuis Jésus-Christ, purifiée, ennoblie, exaltée dans l'amour, empourprée dans le martyre, associée aux plus grandes œuvres, instigatrice souvent, toujours auxiliaire, des plus vitales entreprises et des plus glorieuses conquêtes de la foi. A cette parole de Jésus : *Vois-tu cette femme,* élevons les yeux et contemplons les mérites et la gloire de nos chrétiennes à travers le monde et les siècles. Entendons cet autre mot : *Elle a beaucoup aimé* [2] ! C'est en elle que Dieu trouvera plus d'ardeur à l'aimer, plus de courage à se dévouer à Lui, plus d'énergie à le défendre, plus d'héroïsme à le suivre dans les prodiges de sa charité. Si c'est la femme que Jésus-Christ a relevée d'une déchéance plus profonde, c'est celle qui en retour lui a voué un cœur plus tendre et plus fort. *Je te le déclare, O Simon ! Beaucoup de péchés lui ont été remis : aussi a-t-elle beaucoup aimé. Celui auquel on pardonne moins, aime moins* [3].

[1] Luc., VII, 43-44-45.
[2] Luc., VII, 47.
[3] Luc., VII, 47.

Et il dit à la femme : Tes péchés te sont remis[1].

Ainsi, avant même cette sentence, Dieu lui avait pardonné : Jésus ne fait plus que constater et produire au jour l'innocence que son amour, ses larmes et ses œuvres, lui avaient rendue. Or ici, comme il en sera partout et toujours, c'est la foi qui commence et consomme notre réhabilitation et notre salut. Sans la foi nous n'allons pas à Jésus, nous ne baignons pas ses pieds des larmes du repentir, nos prières sont sans parfums, notre âme sans grâce et sans amnistie. *Jésus, dit à la femme : Ta foi t'a sauvée, va en paix*[2] ».

La foule n'entendait jamais sortir de la bouche du Sauveur la formule d'absolution, sans lever la tête et prêter l'oreille, tant la remise des péchés est l'œuvre exclusive de Dieu, tant Jésus en remettant les péchés faisait acte de divinité : *Or, les convives se disaient entre eux : Qui est donc celui-ci qui va jusqu'à remettre les péchés*[3] ?

[1] Luc., VII, 48.
[2] Luc., VII, 50.
[3] Luc., VII, 49.

Note A

(se rapportant à la page 96)

Dans les premiers temps, le nom de Galilée, c'est-à-dire cercle, district, ne se donnait qu'au territoire de la tribu de Nephthali, sur la limite septentrionale du pays de Chanaan. Au temps de Jésus-Christ, la Galilée comprenait toute la partie du nord de la Palestine en deçà du Jourdain, c'est-à-dire cette région où étaient autrefois fixés les tribus d'Aser, de Nephthali, de Zabulon et une partie d'Issachar, et elle était bornée au nord par le Liban et la Syrie, à l'est par le Jourdain, le lac de Mérom et le lac de Génésareth, au sud par le petit pays de Samarie, et à l'ouest par la mer Méditerranée, jusqu'à la ville de Ptolémaïs et au promontoire du Carmel exclusivement.

On distinguait la Galilée supérieure et la Galilée inférieure, ou la Galilée du Nord et la Galilée du Sud. La Galilée du Nord, contrée montagneuse, renfermait les montagnes de Nephthali (Dschébel-Safed jusqu'à Schaghour), et était en très grande partie peuplée de Phéniciens, de Syriens, d'Arabes et de Grecs, tous païens, ce qui la fit appeler simplement Galilée des Gentils. Au contraire, la Galilée du Sud, qui comprenait dans ses limites la chaîne des montagnes de Sephoris (Séfourié), le Thabor et le Petit-Hermon, ainsi que le mont Gelboé, avait une population en majeure partie composée de Juifs. Cette belle contrée, coupée par de fréquentes montagnes, avait au rapport de Josèphe, des fertiles vallées et de valeureux habitants. « Les gens de ce pays, dit-il, ne connaissent ni la timi-

dité ni la pauvreté. Un sol productif, des pâturages riches et abondants et des plantations d'arbres de toute espèce y attirent par leur rare fécondité même des gens qui d'ailleurs n'estiment pas beaucoup l'agriculture. Le pays, tout cultivé par ses habitants, n'offre aucune partie inculte ou déserte ; il y a en outre beaucoup de villes et une multitude de bourgs qui, à raison de la qualité du sol, sont très peuplés ; le plus petit à plus de 15.000 habitants. Même de nos jours, la Galilée est bien supérieure par ses beautés naturelles aux contrées de la Samarie et de la Judée : l'aspect des montages couvertes de bois et des collines tapissées de verdures a quelque chose de bien plus pittoresque et de plus animé. Les hauteurs de l'Hermon, qui verse dans la plaine des eaux abondantes, s'élèvent sur la limite comme la clef du pays, tandis que les lacs de Mérom et de Génésareth rehaussent les agréments de la contrée montagneuse.

Les Juifs galiléens étaient comunément pour le reste de leurs coreligionnaires un objet de mépris, parce qu'on les considérait, à cause du voisinage des gentils, comme moins orthodoxes. C'est ainsi que Nathanaël dit à Philippe : *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ?* En outre, les Galiléens se distinguaient aussi des autres Juifs par un accent plus dur dans leur prononciation. Ce fut à son langage que Pierre, qui avait suivi le Sauveur jusque dans la cour du grand prêtre Anne, fut reconnu des assistants, qui lui dirent : *Assurément, vous étiez aussi de ces gens-là, car votre langage vous fait assez connaître.* (Gratz, *Théâtre des Divines Ecritures*, Ed. Vives).

Note B

(se rapportant à la page 114)

Le lit du *Jourdain* est presque partout bordé d'arbres élevés et d'une verdure luxuriante ; les relations des voyageurs font mention du rhamnus, du laurier-rose et de différentes sortes de roseaux, mêlés ça et là aux tamarins et aux saules. C'est ainsi que le Sauveur avait dit (*Matth.*, XI. 7; *Luc.*, VII, 24) : *Qu'êtes-vous allés voir dans le désert* (sur les bords du *Jourdain*) *? un roseau agité par le vent.* Non loin de Jéricho, la largeur du *Jourdain* est de 60 à 90 pieds, et, à son embouchure dans la mer Morte, de 200 à 300 pieds. Sa profondeur, au milieu même du fleuve, s'élève à peine au-dessus de 10 pieds ; au midi du lac de Génésareth, on porte sa profondeur à 6 ou 7 pieds.

L'eau jaunâtre du *Jourdain*, plutôt tiède que froide, nourrit beaucoup de poissons : elle est potable et peut se conserver assez longtemps. Au temps de la moisson, en avril et au commencement de mai, le lit du fleuve débordait autrefois, car il est dit : *C'était au temps de la moisson, et le* Jourdain *regorgeait par-dessus ses rives*. La même chose arrive encore présentement par suite des pluies de décembre, de janvier et surtout d'avril, où la fonte des neiges sur le Liban augmente considérablement la masse des eaux du fleuve. Pendant les mois secs de l'été, il est guéable en beaucoup d'endroits ; mais en général son cours est toujours rapide.

Le *Jourdain* a plusieurs passages. Un de ces points de passage existait anciennement près de Jéricho et de Galgala, et un autre au nord près de Bethsan, la Scythopolis d'autrefois. A environ deux lieues au-dessous du lac Mérom, on rencontre le pont connu sous le nom de pont de

Jacob, construit par Beaudoin IV, en 1112. Ce pont, qui a trois arches, a été restauré dans ces derniers temps par Ibrahim-Pacha. Les Arabes l'appellent Dschisser-Beni-Jacoub (pont des enfants de Jacob), et encore Dcshisser-Benat-Jacoub (pont des filles de Jacob), parce que c'est en cet endroit que le patriarche Jacob, à son retour de la Mésopotamie, est censé avoir passé le *Jourdain,* ce qui toutefois ne peut se concilier avec le récit biblique (*Gen.*, XXXII, 22 ; XXXII, 17 et suiv.), puisque Jacob, sur le côté oriental du *Jourdain*, prit sa route par Galaad. Dans le lit même du *Jourdain*, qui sur ce point a 80 pieds de large, rarement 4 pieds de profond, et coule avec rapidité, on aperçoit en plusieurs endroits le roseau papyrus, pendant que sur ses rives de charmants nériums réjouissent les yeux. Sur le côté oriental du pont de Jacob s'élève un grand *khan* (une vaste auberge), où, avant la domination égyptienne, un droit de péage assez élevé était exigé de tout pèlerin chrétien. Les ruines qui sont à l'ouest du fleuve appartiennent vraisemblablement aux restes de la forteresse que Beaudouin IV bâtit en cet endroit. Un second point de passage se trouve actuellement sur le *Jourdain,* sur le côté sud du lac de Génésareth, vis-à-vis du village de Samak (Semak), où est un pont avec les ruines d'un autre plus ancien. A environ deux lieues plus bas, on rencontre, près de l'embouchure de Jarnouk dans le *Jourdain,* des restes d'un autre pont, qui en arabe, est appelé Dschisser-el-Medschamié (pont du confluent). Les décombres amoncelés sur le rivage occidental font croire qu'il y avait là autrefois un khan ; aujourd'hui on ne rencontre plus de khans sur la grande voie des caravanes qu'à el-Ledschoun, el-Toudschar, el-Minveh et Joub-Joussouf. (Gratz, *Théâtre des Divines Ecritures*. Ed. Vives).

(*se rapportant à la page 159*)

Le plus ancien nom de la ville sainte est celui de Salem, qui signifie *Paix*, *Sécurité*. Il en est fait mention dans la Genèse (XIV, 18, 19) à l'occasion de la bénédiction que Melchisédec, le roi de Salem, répandit sur Abraham, après la défaite des rois de la Pentapole. Lorsque cette ville tomba au pouvoir des Jébuséens ou Jébusites, un des principaux peuples de la terre de Chanaan, elle devint leur capitale et s'appela Jébus. Il est difficile d'assigner l'époque où elle prit le nom de Jérusalem, *héritage de la paix*, mentionné dans le livre de Josué (X, 1). Lorsque les Israélites s'emparèrent définitivement de la haute ville, David y établit sa résidence et l'appela ville de David. Après qu'elle eut été détruite et en partie reconstruite par les Romains, l'empereur Adrien, afin d'en faire perdre jusqu'au souvenir, lui donna son propre nom d'Ælius, en y joignant celui de Jupiter Capitolin, à cause du temple qu'il y avait fait bâtir, et la nomma *Ælia Capitolina*. Les Arabes la désignent sous le nom de El-Kods, *la Sainte*, et encore sous celui de Beit-el-Mougaddas, c'est-à-dire *Maison sanctifiée*. Il paraît qu'elle a déjà porté ce nom très anciennement, puisque Hérodote parle d'une grande ville de Syrie appelée Cadytis, qui ne peut être que Jérusalem, Cadytie vient sans aucun doute de Cadischa, *la Sainte*.

L'origine de Jérusalem remonte aux temps les plus reculés ; elle est due probablement aux Raphaïms ou Géants, un des peuples aborigènes de la terre de Chanaan, dont le nom a été conservé à une plaine située aux portes de la ville, vers Bethléem. Lorsque les Hébreux entrèrent en Palestine, le roi chananéen Adonibések régnait à Jérusalem ; s'étant ligué avec quatre autres rois contre Josué, il fut défait à Gabaon, et pendu

près de la caverne de Macéda, où il s'était caché. (Jos., X). La ville de Jérusalem fut donnée à la tribu de Benjamin par Josué; mais les Isrélites ne purent s'en emparer qu'après sa mort. (Jug., 1, 8). La ville haute demeura même en la possession des anciens habitants jusqu'à la huitième année du règne de David. (II Rois, V.).

La ville de Jérusalem est assise sur un terrain fort inégal, dont la principale inclinaison va du nord-ouest au sud-est ; elle est entourée de trois côtés par de profondes ravines, et forme comme une presqu'île qui ne tient à la terre que par le nord-ouest. Elle est bâtie sur trois collines : *Sion*, la plus élevée (c'était la haute ville) ; *Acra* (la basse ville), et *Moriah*, ou la colline du Temple.

Quoique bâtie sur un sol élevé, la ville de Jérusalem est dominée par plusieurs sommets qui l'enceignent comme dans une vallée. De là cette apostrophe de Jérémie : « Voici que je viens à toi, qui es située dans une vallée, sur un rocher, dans la plaine ». (XXI, 13).

Il est fort difficile de savoir quelle a été la population de l'ancienne Jérusalem. Nous voyons par une citation de Josèphe que déjà du temps d'Alexandre le Grand elle était de 150.000 habitants. Lorsque la ville fut prise par Antiochus, 175 ans avant Jésus-Christ, 80.000 hommes périrent dans trois jours, on fit 40.000 prisonniers, et 80.000 hommes furent vendus comme esclaves: ce qui fait un chiffre total de 200.000.

Ce chiffre a dû être plus considérable dans la suite ; cependant la ville a été détruite tant de fois, sa population, emmenée en captivité, décimée par tant de fléaux, qu'on ne s'étonne pas de trouver son enceinte étroite, si on la compare à celle de nos grandes villes : Jérusalem n'a jamais été la capitale d'un grand peuple. (Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*).

Note D

(se rapportant à la page 209)

A environ deux milles au sud du lac de Mérom, se trouve le lac de Génésareth. Sa proximité des deux villes de Cénéreth et de Tibériade, situées sur les rives, et du pays de Galilée, l'a fait appeler aussi mer de Génésareth, mer de Tibériade et mer de Galilée. Chez les Arabes d'aujourd'hui, il est désigné sous le nom de Bahr-el-Toubariyeh (lac de Toubarieh). Le Jourdain entre dans le lac près du village de Tanchoum, et il en sort près de Samak. Le lac de Génésareth, qui, suivant la remarque de Molineux, a été représenté jusqu'à ce jour trop petit sur les cartes, est long de neuf lieues, et large de plus de quatre à son milieu ; son eau est douce et limpide, et nourrit beaucoup de poissons appartenant aux espèces qu'on trouve dans le Nil et dans le lac Maréotis. On prend sur le lac beaucoup d'oiseaux aquatiques, et on y voit des pélicans. D'après les observations barométriques les plus récentes, le lac de Génésareth a son niveau à 535 pieds au-dessous du niveau de la mer Méditerranée ; les montagnes qui s'élèvent sur ses deux côtés offrent, par leurs profonds ravins et les pentes rapides, un aspect pittoresque. Profondément encaissé entre des contrées fort élevées, le lac est souvent exposé à des coups de vents et à des tempêtes parfois très dangereuses pour les canots engagés sur ses eaux, et qui poussent les flots jusqu'aux ruines de Tibériade et près des maisons de la localité actuelle de Toubariyeh.

La contrée autour du lac était autrefois très fertile. Le sol gras du charmant petit pays de Génésareth était planté de différentes sortes d'arbres, et sous son doux

climat, qui convient à diverses espèces de productions, aucune semence ne trompait le cultivateur. On y récoltait une énorme quantité de noix ; les dattes, les figues, les olives y étaient en très grande abondance, et la vigne très commune, si bien que la nature semblait avoir pris à tâche de réunir dans ce petit coin de terre tous ses produits, comme en un tableau enchanteur. Les voyageurs modernes s'accordent sur ce point avec ceux d'autrefois, et ils remarquent que les bords du lac de Génésareth pourraient être une vaste serre formée par la nature, si les habitants y travaillaient avec le soin nécessaire. Car, bien que la nature y soit laissée, par la paresse des hommes, dans un abandon complet, elle n'a point dégénéré ; l'immense bassin formé par les montagnes en terrasses, fournit un abri très favorable aux productions du sud, et encore aujourd'hui les palmiers, les dattiers, les citronniers, les orangers, les plantations d'indigo, les rizières et la canne à sucre y réussissent. L'éclat des tons de rose couronnant les buissons nombreux de lauriers-roses, qui s'épanouissent dans la profondeur de la vallée et sur la colline, répand sur la contrée un charme tout particulier ; encore aujourd'hui, surtout dans les premiers mois du printemps, c'est le pays le plus agréable et le plus beau de la Palestine. (Gratz, *Théâtre des Divines Ecritures*. Ed. Vives).

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Avant-Propos..... I

QUELQUES RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

L'Écriture Sainte en général. — Dans quelles circonstances Dieu nous la donna. — Lettre d'un Père à ses fils exilés. — Profondeurs des divines Écritures. — Leur Charme. — Leur vrai but : Notre sanctification. — Caractère de l'Ancien Testament. — Le Nouveau plus tendre, plus profond, plus révélateur. — Outrageux oubli où les fidèles laissent l'Écriture Sainte.

Les Evangiles en particulier. — Différences entre l'Ancien et le Nouveau Testament. — L'Évangile est l'histoire du passage d'un Dieu sur la terre. — Ses récits saisissants ; ses drames sublimes : ses inénarrables suavités. — Merveilleux en eux-mêmes, nos Évangiles le sont aussi dans leurs Auteurs. — Ce qu'étaient les pauvres mariniers de Génésareth. Ce qu'en firent la grâce et l'inspiration. — Leurs enseignements comparés à ceux des plus fameux philosophes. — Oubli injurieux où nous laissons nos divins Évangiles. — Charme et profit qu'il y aurait à les lire assidûment..... 1

LE VERBE DE DIEU

Le Verbe dans le sein du Père. — Sa génération éternelle. — Sa consubstantialité. — Son égalité parfaite avec le Père et le Saint-Esprit. — La distinction des Personnes

en Dieu. — Réfutation de plusieurs hérésies. — Le Verbe de Dieu était dans le monde, régissait et sanctifiait le monde, bien avant son Incarnation. — Le Salut, dès lors, venait de Lui. — Le Verbe et l'Eglise des Patriarches. — Le Verbe et la Loi écrite. — Réponse à plusieurs difficultés. — Le Verbe Incarné. — Ingratitude des hommes à la venue du Verbe Incarné. — Magnifiques prérogatives accordées à ceux qui le reçoivent. — Tout nous vient de Lui. — Le Vere incarné centre de toute la création. — Incomparable gloire du Verbe Incarné : dans sa naissance : dans sa vie : dans sa mort : dans sa survivance 18

LES PRÉLUDES DE LA DIVINE NAISSANCE

I. La scène du Temple : apparition et prophétie de l'archange Gabriel au prêtre Zacharie. — Sens profond de ses paroles. — Châtiment et miséricorde : pourquoi et comment Zacharie est puni de Dieu. — II. L'Annonciation. — Message de l'Archange Gabriel à Marie. — Magnificence et plénitude de sa Salutation. Comment Marie est « pleine de grâce ». — Comment cette salutation inaugure une immense révolution dans le monde. — Vertus de Marie. — Son acceptation humble et héroïque. — Le Verbe s'incarne incontinent en elle. — Admirables harmonies de l'Incarnation. — Comment, dans l'enfantement des stériles, Dieu avait fait pressentir l'enfantement miraculeux de la Vierge. — Théologie du mystère de l'Incarnation. — Comment Jésus-Christ est le refuge, le salut universels. — III. La Visitation. — Marie chez Zacharie et Elisabeth. — Prodiges qui éclatent à son apparition. — Sens profond du tressaillement de saint-Jean-Baptiste dans le sein maternel. — L'acte de foi et la prophétie d'Elisabeth. — IV. Retour de Marie à Nazareth. — Jours douloureux pour Joseph ignorant du mystère de la divine Incarnation. — Sa résolution de renvoyer Marie. — Message de l'Ange qui lui découvre le secret du miraculeux enfantement de Marie. — Sens profond des paroles de l'Ange : le salut du monde par l'Enfant-Dieu. — V. — La généalogie de Jésus. — Venu sur la terre

comme l'un de nous, le Verbe Incarné voulut avoir, comme nous, une lignée, une famille, des ancêtres. — Si sa double génération, éternelle et temporelle reste enveloppée des ombres du mystère, il prend rang néanmoins parmi nous. — Les ancêtres de Jésus. On y compte des pécheurs et des pécheresses. Pourquoi ? — Pourquoi David est-il nommé le premier ?..... 44

NOEL

I. Dieu qui mène les événements en vue du règne de son Fils dispose tout pour la venue de la Sainte Famille à Bethléem. — Le dénombrement de l'empereur Auguste force Joseph et Marie à ce voyage. — Jésus ne devait pas naître à Nazareth : toutes les prophéties annonçaient sa naissance à Bethléem. — II. Extraordinaire humiliation du Fils de Dieu à sa naissance. — On l'écarte de l'hôtellerie, il ne trouve d'asile que l'étable. Ainsi est-il expiateur. Ainsi est-il prédicateur et modèle. — Son vrai signe est sa misère. — Mais d'autre part la divinité de Jésus-Christ doit rayonner au travers des ombres de sa pauvreté et de sa souffrance. Les prodiges éclatent à la Crèche. L'étoile miraculeuse. Les Anges et le Cantique des Anges. Les Mages. Derrière eux le monde entier converti. — D'autres merveilles s'accomplissent au Temple. — La Circoncision et le nom de Jésus. — La Purification. — Prophéties de Siméon et d'Anne. Leur grand acte de foi. Leurs vertus..... 67

L'ADORATION DES MAGES

I. La divinité de Jésus apparaît dans l'adoration des Mages. — Tout est de Dieu dans ce grand et retentissant événement. — L'étoile est miraculeuse. — A son éclat extérieur Dieu joint de secrètes illuminations. Les Mages sont prévenus des plus puissantes grâces de foi. — A ces grâces se peut rattacher l'antique croyance de l'Orient sur la venue du Messie quand apparaîtra son étoile.

— II. Admirable travail de la grâce dans les Mages. Leur fidélité! Leur courage. Leur zèle. — III. En instruisant et en fortifiant les Mages, Dieu pourvoyait au salut des Juifs et à celui des Gentils. — IV. Arrivée des Mages à Jérusalem. Leur question. Inconcevable indifférence des Juifs. Terreur folle et sanguinaire fureur du roi Hérode. — Le Sanhédrin est convoqué, et les prophéties relatives au Messie sont mises au jour. Admirable accord des prophéties et des témoignages. Tout montrait le Christ-Dieu dans l'Enfant de Bethléem. — Hérode conçoit le dessein de le faire mourir. — Les Mages en route pour Bethléem. Réapparition de l'étoile. Son nouveau rôle pour fortifier la foi des Mages. — Triple acte de foi signifié dans leurs trois présents : l'encens, l'or, la myrrhe. — Leur retour en Orient..... 77

LA FUITE EN EGYPTE.
LE MASSACRE DES INNOCENTS

I. Comment Dieu mène tous les événements et les fait servir à la gloire de son Christ et au salut du monde : les Mages en Orient : la Sainte Famille en Egypte. — Pourquoi la fuite : L'humanité du Verbe fait chair doit apparaître aussi clairement que la divinité : elle apparaît dans la faiblesse, tandis que la puissance divine se montrera dans la conversion de l'Egypte. — Admirable obéissance de la Sainte Famille. — Grande leçon aux fidèles et aux prêtres. — Comment les angoisses et les souffrances par où passaient Marie et Joseph étaient tempérées par les consolations et les joies. — II. Fureur homicide d'Hérode. Il ordonne le massacre des enfants de Bethléem et des environs. — Miséricordieuse conduite de Dieu sur les Saints Innocents. Leur martyre leur devient une sécurité et une incomparable gloire. — III. Message de l'Ange. La Sainte Famille quitte l'Egypte et se fixe à Nazareth. Accomplissement des Prophéties. Jésus « Nazaréen » nous est un frappant enseignement. — Jésus au milieu des Docteurs..... 88

LE SAINT PRÉCURSEUR JEAN-BAPTISTE

Commencement de la vie publique de Jésus-Christ. — Devant le Roi qui s'avance un héraut est envoyé. — Mission toute spéciale de Jean-Baptiste : il prépare les foules à la réception de l'Evangile : il montre en Jésus le Messie, le Sauveur, le vrai Dieu. — II. Ce que n'était pas et ce qu'était le baptême de Jean. — III. Extraordinaire éclat et extraordinaire puissance qui se révélèrent en Jean-Baptiste d'une extrémité à l'autre de la Judée. — Causes diverses de cet éclat et de cette puissance. — Similitudes entre Jean-Baptiste et Elie. — La vie nouvelle inaugurée dans le Saint Précurseur. — IV. Les foules accourent à la voix de Jean. Elles se partagent en deux classes, qui motivent deux genres différents de prédication.—Indulgent aux humbles, Jean devient terrible aux orgueilleux Pharisiens. — V. Avant tout Jean désigne Jésus-Christ comme le Sauveur du monde et annonce le baptême chrétien. — En Jésus-Christ réside toute grâce. Jésus-Christ est le Dieu éternel. — En Jésus-Christ est la toute science 99

LES DÉBUTS DE LA VIE PUBLIQUE

I. Le baptême de Jésus. — Pourquoi Jésus consentit à le recevoir. — Miracles qui l'accompagnèrent. — La Trinite entière au Baptême de Jésus : la voix du Père : le « Fils Bien-aimé » : l'Esprit-Saint sous la forme de la Colombe. Portée immense des paroles du Père. — Significations multiples et profondes de l'apparition de la Colombe. — Le baptême chrétien magnifiquement préfiguré dans le baptême de Jésus-Christ. — II. Le jeûne et la tentation. — Pourquoi le jeûne. Pourquoi le désert. Pourquoi les « quarante jours ». Réflexions sur la « faim » de Jésus. — La tentation. Son motif : nécessité de la lutte pour le chrétien. Son temps, son lieu, ses circonstances. Premier assaut. Le démon cherche avant tout à découvrir si Jésus est Dieu. Il le tente de vaine gloire et de sensualité. Comment Jésus le repousse.

Deuxième assaut plus pressant Satan cherche à détacher Jésus de son Dieu. Similitudes avec la tentation du Paradis terrestre. Le grand mot de Satan : « Jette-toi en bas ». Craindre la présomption : suivre Jésus-Christ. Troisième assaut. Rage et folie du démon. Son impudent mensonge. Ravages que causent partout l'orgueil et l'amour des dignités. L'arme précise contre cette tentation. — Les fruits de la victoire : les anges servent Jésus..... 119

NOUVEAUX TÉMOIGNAGES DE JEAN-BAPTISTE

I. Etat d'âme des Pharisiens : Ils sont émus de l'éclat extraordinaire que jette le Saint Précurseur : ils sont plus émus encore de l'entendre désigner comme le Messie Jésus de Nazareth, dont ils méprisent la bassesse et dont cependant ils redoutent la grandeur. — A quoi se résoudre ? Proclamer Jean-Baptiste Messie pour se défaire de Jésus. — Leur message. — Leurs interrogations. — Noble et intrépide témoignage de Jean. — Sans plus aucune réticence il proclame Jésus Fils de Dieu et prouve qu'il l'est véritablement. — II. Dès ce moment, avec une insistance croissante, Jean signale aux foules Jésus comme le Messie promis au monde. Ses paroles. L' « Agneau ». La caution pour les péchés du monde. Le Fils de Dieu..... 129

LES PREMIERS APOTRES

I. De tous les disciples de Jean-Baptiste, deux seulement écoutent son appel et vont à Jésus. — II. Quelle parole les a touchés ? — III. Conduite de Jésus à leur égard. Durant toute une nuit il les instruit et les conquiert. — Tout le salut renfermé dans ces mots : « Venez et voyez. » — IV. A André et à Jean se joint bientôt Simon, fils de Jona, qu'André aborde et mène à Jésus. — Première annonce de la future royauté : « Tu seras Pierre. » — Dieu exerce sa domination sur ses créatures en leur imposant leurs noms. Etonnante dignité du nom de « Chrétiens ». — V. Choix et appel de l'Apôtre Philippe. — Profondeur de ce mot : « Suis-moi. » —

VI. — Nathanaël (ou Barthélemy) est amené à Jésus. — Son caractère dépeint par le Sauveur. — Prudence éclairée dont il fait preuve. — Argument suprême : « Viens et vois. » — Il confesse Jésus-Christ, mais encore imparfaitement. — Jésus se montre à lui Roi et dominateur du monde angélique, Dieu par conséquent. — Ministère des Anges auprès de Jésus-Christ..... 137

LE PREMIER MIRACLE

I. Jésus invité, Lui, sa mère et ses premiers Disciples, à des Noces dans une pauvre famille. — Jésus l'ami des petits et des pauvres. — Jésus auteur et consécrateur du mariage. — Jésus sanctificateur des réjouissances d'un mariage. — II. Marie aux noces de Cana. — Sa sollicitude pour nos détresses. — Sens étrange et plein d'une mystérieuse profondeur de la réponse de Jésus à sa mère. — Jésus-Christ tout entier à la sanctification du monde. — L' « heure » de Dieu. Quelles furent les « heures » de Jésus. — III. Le miracle. Pourquoi une simple transubstantiation. — But du miracle. — Évidence victorieuse du miracle. — Le premier miracle de Jésus. Réfutation des Apocriphes..... 151

LA PREMIÈRE PAQUE A JÉRUSALEM

Jésus abandonne Nazareth et se fixe à Capharnaüm. Ingratitude de ces deux cités. — I. Premier miracle de Jésus à Jérusalem : il chasse les vendeurs du Temple. Abus scandaleux. Déploiement en Jésus d'une surhumaine puissance. — Motifs de sa colère et de sa sévérité. — Sottise et outrecuidance des Pharisiens qui demandent un « signe ». — Les signes de la Divinité de Jésus seront innombrables ; un les dominera tous : la Résurrection. La Sainte Humanité temple de Dieu. — II. Jésus opère à Jérusalem, durant cette Pâque, les miracles à profusion. — Au milieu de quelles catégories d'auditeurs Jésus passera sa vie publique. — Les pusillanimes. Le Sanhédrite Nicodème. — Nuit qu'il passe en entretiens avec Jésus. Sublimes révélations. — Le Salut dans la

foi en la Divinité de Jésus. Comment cette foi divine exige une nouvelle naissance. — III. Naissance surnaturelle par le Baptême. — Naissance toute mystérieuse qui nécessite la foi. — Naissance divinement facile. — Naissance sublime dans sa nature et ses effets. — Parallèle entre notre naissance temporelle et spirituelle. Similitudes et dissemblances. — Images dans l'ordre visible. — Images et prophéties dans l'Ancienne Loi. — IV. Suite des révélations de Jésus à Nicodème. Jésus Fils consubstantiel du Père. — Jésus, Dieu descendu du ciel sur la terre. — Jésus Sauveur du monde par sa Croix. Jésus, Juge souverain. — Cause dernière de notre Rédemption : la bonté de Dieu. Merveille de cette bonté dans le don qu'elle nous fait de Jésus. — Mais malheur à qui le repousse ! — Causes ordinaires de l'incrédulité. 156

MISSION EN JUDÉE
DERNIER TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE

Quelle était la prédication de Jésus au début de ses missions. — Pourquoi Jean le Précurseur continuait à prêcher et à baptiser. — Dernier et solennel témoignage que Jean-Baptiste rend à Jésus-Christ comme Dieu et comme Homme. — Occasion de ce témoignage. — Mauvaises dispositions de ses Disciples envers Jésus. Comment il les convainc. Ce qu'est Jésus, l'Epoux de la nature humaine. Ce que Jean est lui-même : combien inférieur, combien petit. — Fin de son témoignage : sort terrible réservé aux incrédules qui repoussent Jésus-Christ. — Emprisonnement de Jean-Baptiste. — Jésus regagne la Galilée..... 180

LA SAMARITAINE

I. Conversion de la Samaritaine et des habitants de Sichar. — Réflexions sur l'attitude de Jésus assis au puits de Jacob. — Marche admirable d'une conversion. La grâce nous arrête au milieu de nos distractions terrestres. La grâce nous attire vers un idéal supérieur. — La grâce nons fait entrevoir des biens supérieurs. — La grâce,

ensuite, commence ses révélations sur Jésus-Christ. — Elle les achève en nous faisant tomber aux pieds de Dieu. — Son couronnement dans le zèle d'apostolat qu'elle fait naître en nous. — Jésus à Sichar. Conversion de tout le peuple. — Entretien de Jésus avec ses Apôtres et prophétie de la conversion de tous les peuples 187

JÉSUS EN GALILÉE

I. Son séjour y est un continuel triomphe. — Foules accourant de toutes parts. — Prédications incessantes. Lumière victorieuse de l'Evangile. L'Evangile salut des peuples. — II. Jésus à Cana. Guérison miraculeuse du fils d'un officier royal. Foi bien imparfaite de cet officier. Plainte et commisération de Jésus. Le miracle. Conversion de l'officier et de sa suite. — III. Vocation définitive des premiers Apôtres. — Appel de Pierre et d'André, de Jacques et de Jean. Leur obéissance, leur désintéressement, leur foi, leur courage, modèles des nôtres. — IV. Innombrables miracles opérés par Jésus durant ce séjour en Galilée. — V. Guérison de la belle-mère de Pierre. Comment le miracle éclate dans l'instantanéité et la plénitude de la guérison. — Pourquoi Jésus touche la malade. — Intercession des Saints. — VI. Pourquoi les foules accouraient à Jésus de toutes parts. Sa puissance divine les émerveillait. Sa tendre compassion touchait leur cœur. Sa mystérieuse beauté les ravissait. — VII. Deux disciples s'offrent à Jésus. L'un s'éloigne devant la perspective d'un apostolat laborieux. L'autre reste à la condition d'un absolu désintéressement. — Explication de ces mots : *Laisse les morts ensevelir leurs morts*..... 204

LA TEMPÊTE APAISÉE. LES POSSÉDÉS DE GÉRARE

I. Pourquoi Jésus livre ses Apôtres aux fureurs de la mer. Il faut susciter leur foi. — Il faut acquérir leur âme. Il faut leur faire entrevoir l'avenir. — Raisons du sommeil de Jésus. Ainsi fera-t-il durant tous les siècles dans son Eglise, barque divine en marche pour le ciel. — Soin

que prend Jésus d'instruire ses Apôtres avant d'apaiser la tempête. — Etendue du miracle. — Manifestation éclatante de Divinité. — II. Arrivée dans le pays de Gérare. Les deux possédés. Peinture effrayante de ces deux victimes du démon. — Mêmes procédés du démon dans les évocations du spiritisme. Le démon et l'âme des morts. — Que signifient ces mots : *Viens-tu nous torturer avant le temps?* — Le démon *Légion.* — Demande des démons d'être envoyés dans les pourceaux. Bonté de Jésus en leur accordant leur demande. Sens profonds de cette scène. — Parallèle du démoniaque et du pécheur scandaleux. — Ingratitude et folie des habitants de Gérare. — Miséricordieuse conduite de Jésus envers eux. Secours qu'il leur laisse..... 221

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE

I. Jésus fait de Capharnaüm sa résidence habituelle. — La foule l'assiège à ce point qu'un paralytique ne parvient à lui que par une ouverture faite au toit. — II. Nouvelle et stupéfiante parole de Jésus, parole d'un Dieu, parole qui remet les péchés. — Aussitôt négation blasphématoire des Pharisiens. Jésus par un miracle leur ferme la bouche et prouve sa Divinité : guérison instantanée et complète de l'infirme. — III. Effet du miracle sur le paralytique et sur la foule. — Effet sur les Pharisiens et les Scribes..... 231

VOCATION DE SAINT MATT HIEU

I. Profond dessein de Jésus-Christ dans le choix de ses Apôtres. Jusqu'ici c'est dans la bassesse qu'il va les prendre : avec Lévi, c'est dans le crime.— Mépris et haine qu'inspiraient les publicains.— Aussi humble véracité des Evangélistes à publier ce qui les déshonore. — Etudions l'obéissance du publicain Matthieu à répondre à l'appel de Jésus. Sa foi courageuse, mais en même temps prudente et raisonnée. — II. Le repas donné par Matthieu à Jésus. — Société de pécheurs et de décriés et Jésus au milieu d'eux tous. En cela signe éclatant qu'il est notre

Sauveur. — Ainsi répond-il victorieusement aux Pharisiens. — Ainsi répond-il de même aux disciples de Jean-Baptiste. Profonde et délicieuse réponse ! — Les noces du Fils de Dieu avec la nature humaine. Joie durant ces fêtes nuptiales. — Par d'autres images Jésus annonce la substitution de la Loi Nouvelle à l'Ancienne..... 231

JAÏRE. L'HÉMORROÏSSE. AUTRES MIRACLES

I. Au miracle de la guérison du paralytique Jésus ajoute, pour prouver sa Divinité, la guérison de la fille de Jaïre. — Mais la foi de Jaïre, trop imparfaite, doit être éclairée et fortifiée par la vue d'une autre miraculeuse guérison : celle de l'hémorroïsse. — II. Admirable vertu de cette femme. Son humilité. Sa confiance. Sa foi. — Elle touche le vêtement de Jésus, elle est guérie. Sens profond du mot de Jésus : « Quelqu'un m'a touché. » Jésus-Christ source et type divin des Sacrements. — III. Entrée de Jésus à la maison de Jaïre.— Pourquoi avec peu de témoins. — Comment néanmoins tout concourt à établir l'authenticité du miracle. Les moqueries de la foule au mot de « sommeil ». — La mort devenue sommeil. Jésus le Suprême excitateur de ce sommeil. — Comment nos deuils doivent être silencieux et décents. — La fille de Jaïre figure du genre humain. — IV. Leçons à tirer du miracle. — V. Guérison de deux aveugles. Leur courage. Leur persévérance à implorer. Leur foi encore imparfaite, mais méritante ; Jésus l'éclaire et l'achève. — Jésus guérit l'âme avant de songer au corps. — V. Le possédé muet : nouveau miracle. Attitude de la foule non encore pervertie par les Pharisiens. — Perversité de ceux-ci. Folie et crime d'attribuer au démon l'expulsion du démon..... 249

LE PARALYTIQUE DE BETHESDA. JÉSUS AFFIRME SOLENNELLEMENT SA DIVINITÉ.

I. La piscine de Béthesda à Jérusalem. Nombreux et beaux mystères qui s'y rattachent. L'eau. L'ange. Le mouvement de l'eau. La régénération des malades « quelle que

fut leur infirmité ». — Saisissante image du Baptistère chrétien. Puissance régénératrice universelle, intarissable, indéfectible, en Jésus-Christ. — II. Le Paralytique. Ses touchantes vertus. Sa persévérance. Sa patiente douceur. — D'un mot Jésus le guérit. Guérison si instantanée et si complète qu'il emporte son grabat sans faiblir. — Intervention impie des Pharisiens. Jésus accusé de violer et de faire violer le Sabbat. — Belle profession de foi du paralytique guéri. Ce qu'il confesse en Jésus-Christ. Révélation sur les Châtiments corporels du péché. — III. Jésus affirme solennellement sa Divinité. Comme Dieu il est Suprême Législateur et maître des Lois qu'il promulgue. — Comme Fils de Dieu, il est consubstantiel à son Père. Egal au Père en puissance, en science, en œuvres, en dignité. Les grandes œuvres de Jésus-Christ. — Comme Dieu Jésus-Christ est principe de vie. — Comme Dieu Jésus-Christ est Juge souverain. — Comme Dieu Jésus-Christ dispense au monde une vie surnaturelle et divine. — Jésus-Christ un avec son Père. — Trois grands témoignages que Jésus-Christ est Dieu. — Témoignage de Jean-Baptiste : témoignage irrécusable aux Juifs puisqu'ils ont cru en lui. — Témoignage du miracle. Le miracle sceau incommunicable de Dieu, et Jésus-Christ n'a cessé de faire des miracles. — Témoignage du Père. La voix du Père a, plusieurs fois par Elle-même, constamment par l'Ecriture, affirmé la Divinité de Jésus-Christ. — Crime de l'incrédulité..... 284

RETOUR EN GALILÉE. NOUVELLES ATTAQUES DES PHARISIENS.

I. Les épis froissés un jour de Sabbat. — Détresse de Jésus et des Apôtres. — Les Pharisiens en profitent pour renouveler leurs accusations. — Attitude du Sauveur. Il défend ses Apôtres. — Il est le véritable Temple. — Il est le maître du Sabbat. — II. L'homme à la main desséchée. — En le guérissant Jésus confond de nouveau les Pharisiens qui l'accusent de violer le Sabbat. — Véritable esprit de la Loi Sabbatique. — Jésus opère d'innombrables guérisons. — Jésus réalise ainsi la prophétie

d'Isaïe sur sa douceur, sa charité, sa puissance, sa divinité, son règne..... 284

LES APOTRES DE JÉSUS-CHRIST

I. Après avoir assidûment évangélisé villes et bourgades, Jésus-Christ songe à constituer le corps Apostolique chargé d'étendre et de perpétuer son action. — II. Grandeur de l'œuvre, montrée dans l'annonce qu'en fait Jésus. La « moisson ». Les Ouvriers. Le Père de Famille. — Grandeur montrée aussi par les nuits que Jésus passe en prière. — Les douze Apôtres. — Pierre toujours mentionné en tête. — Ordre différent dans les Synoptiques. — III. Instruction aux Apôtres. — Leur Champ d'action. — Leurs armes et leurs pouvoirs. — L'objet unique de leur prédication. — Le désintéressement, grande vertu de l'Apôtre et du clergé catholique. — Droit, néanmoins, à la subsistance. — L'hospitalité accordée à l'Apôtre. Ses fruits. Ses règles. — Malheur à qui repousse l'Apôtre de Jésus-Christ ! — IV. Jésus dévoile les persécutions qui attendent ses Apôtres. Pourquoi cette annonce ? — Caractères nouveaux et étranges de la guerre entre l'Évangile et le monde. L'Evangile n'y triomphe que par la faiblesse et la douceur. — Autre caractère : c'est une guerre dénaturée, où les proches livreront leurs proches à la mort. Assistance divine. Vertus nécessaires. — V. Consolations et ressources laissées aux persécutés. — La fuite. Sa légitimité, ses conditions. — Souffrir avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. — Le triomphe assuré et prochain. — La récompense éternelle. Qu'est-ce que « perdre sa vie pour la sauver » ? — La protection incessante de Dieu. — Tout perdre pour tout gagner. — Confesser Jésus-Christ : condition unique et essentielle de la gloire future. Sort terrible de ceux qui rougissent de Jésus-Christ. — Identification glorieuse de l'Apôtre avec Jésus-Christ..... 294

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

Contraste entre la sublimité de l'œuvre et la simplicité de la mise en scène. — Celui qui parle est un Dieu. — Ce

qu'il promulgue est le Code divin qui régira le monde et décidera des destinées éternelles. — D'autre part, comme tout est humble dans le Docteur et l'assistance ! — Pourquoi ces mots : « Jésus-Christ ouvrit la bouche et parla » ? — Le moment choisi pour le Sermon sur la montagne.

Les Béatitudes. — Si le sermon sur la montagne est le résumé de toute la morale chrétienne, les Béatitudes sont le résumé de tout le sermon. — Sans la pratique des Béatitudes, rien, dans les préceptes et les conseils évangéliques, ne se conçoit plus et ne semble plus possible. — Qu'est-ce que « être pauvre en esprit » ? Caractères du Chrétien : humilité, désintéressement, confiance. — Les larmes. Combien elles nous sont naturelles. Quelles sont les larmes « bienheureuses » ? — La douceur ; son extraordinaire puissance. Quelle est la « terre » qui devient sa conquête ? — La faim et la soif de la Justice. Sa nécessité. Ses fruits. — La « miséricorde », c'est l'aumône entendue dans son sens le plus étendu. Sa magnifique récompense. — La pureté du cœur, seule condition pour garder la foi et la vision de Dieu. — Rôle, bienfaits, puissance, de l'homme « ami de la paix ». — La persécution. Quels caractères elle doit revêtir pour devenir notre gloire et notre béatitude.

Apostolat et Sacerdoce. — Héroïsme et sublimité de l'Apostolat et du Sacerdoce catholique. « Le sel » de la terre. « La lumière du monde ». « La cité » bâtie sur la montagne. Vertus propres. Nécessité des œuvres saintes.

Les caractères de la Loi nouvelle. — Perfection nouvelle. — Divinité. — Immutabilité. — Autorité. — D'Elle dépendent nos destinées. Qu'est-ce que « être le dernier dans le royaume des cieux » ?

La Charité. — Les précédentes condescendances de l'Ancienne Loi sont retranchées. Jésus-Christ défend rigoureusement tout ce qui blesse la Charité fraternelle. Le Meurtre. — Tout ce qui peut y conduire : la colère, l'injure, les inimitiés. — Colère permise. — Colère défendue. — Injure. Ses gradations. Ses sanctions. — Inimitié. Réconciliation : ses motifs naturels : ses motifs surnaturels. — Amour des ennemis. Par quels degrés

successifs de perfection Jésus-Christ nous y mène. Sa possibilité. Son héroïsme. Ses récompenses.

La Chasteté. — La Loi nouvelle nous prémunit contre tout ce qui mène aux excès de l'impureté ! La pensée mauvaise. Le regard impudique. Les liaisons dangereuses. « L'œil », « la main droite », dont il faut se séparer.

Mariage et divorce. — Le divorce, sous certaines conditions, avait été toléré sous la Loi ancienne, pour prévenir d'autres maux plus graves. Jésus-Christ abolit le divorce. —Jésus-Christ permet la séparation mais pour des motifs graves. Encore la perfection chrétienne la pourrait elle le plus souvent éviter.

Le Jurement. — Le serment chez les Juifs. — Jésus-Christ le ramène à sa véritable dignité. — Le serment acte essentiellement religieux. — Dieu seul est au fond du serment. — La « laïcisation » du serment. — La profanation du serment. — La légèreté du serment. — Par quoi il est mieux, le plus souvent de remplacer le serment.

L'Humilité. — L'humilité dans l'aumône et les bonnes œuvres. L'aumône orgueilleuse. L'aumône mondaine. La vraie piété. Où elle prie. Comment elle prie. — L'humilité dans les œuvres de mortification et de pénitence.

L'Oraison dominicale. — Le vrai culte de Dieu nous y est révélé. — Nos grandeurs nous y apparaissent. — Nos besoins nous y sont découverts. — Nos dangers nous y sont conjurés.

Mépris des richesses. Abandon à la Providence. — L'amour des richesses contraire à l'humilité chrétienne. — La richesse est passagère. — Elle est incertaine. Elle est nuisible. — L'amour désordonné des richesses est inconciliable avec le service de Dieu. — Ayons d'ailleurs une confiance et un abandon absolus en ce qui touche nos besoins matériels. — Fondements de cette confiance. La sagesse de Dieu. Les preuves données par Dieu de sa sollicitude pour tous les êtres créés. Le passereau. Le lys des champs. Enfin la présence de Dieu et son action dans tout l'univers. — Condition essentielle : servir Dieu.

Le Jugement. — Sauf le cas où, participant à l'autorité divine, nous pouvons et devons juger, Jésus-Christ nous défend de nous juger les uns les autres. — Dans ces jugements il y a : impiété, injustice, témérité. — La correction fraternelle. Ses mobiles. Son mode. — Des incorrigibles il se faut éloigner prudemment.

La prière. — Sa nécessité à cause de nos multiples besoins. — Ses qualités. Intensité. Persévérance. Légitimité quant aux choses que nous demandons. — Ses certitudes. Elles reposent sur la bonté paternelle de Dieu. Dieu le plus tendre des pères.

La pratique de la perfection. — Premier caractère : elle est douce et aisée. Sens vrai et consolant de ces mots : « la porte étroite », « le chemin enserré » et difficile. — Second caractère : elle est entravée. Nous vivons au milieu même de nos ennemis. Les « faux prophètes ». Leur habileté à dissimuler leurs erreurs. Moyen infaillible de les reconnaître à leurs actes. L'arbre bon. L'arbre mauvais. Troisième caractère : elle est essentielle. Sans la vertu rien ne sert. Ni la foi. Ni même le miracle. Vue jetée sur le jugement général. Sort affreux de ceux qui nous apparaissaient comme des saints.

Conclusion. — Le monde partagé en deux classes. — Les vrais fidèles. C'est « la maison bâtie sur le roc ». Leur vie est : sereine, puissante, libre. — Les pécheurs. C'est « la maison bâtie sur le sable ». Leur gloire, leur richesse, leur puissance, sont caduques et éphémères. — Rayonnement divin en Jésus-Christ ; admiration des foules..... 320

LE LÉPREUX. LE CENTURION. LA VEUVE DE NAÏM

I. Législateur suprême, Jésus aussitôt se montre Dieu dans d'éclatants miracles. Guérison d'un lépreux. Admirables dispositions de ce lépreux. Surtout sa foi pleine et vive. Pour lui Jésus-Christ est Dieu. Force du mot : « si vis ». — Le miracle. Pourquoi Jésus toucha le lépreux. — Zèle ardent des lépreux à publier Jésus-Christ. — Pourquoi le Sauveur renvoyait aux Prêtres les lépreux qu'il guéris-

sait. — II. Le Centurion. Belle et sympathique figure entre toutes. — Sa bonté de cœur. Son humilité profonde. Son admirable foi. — Ses messages successifs où perce déjà sa foi. — En Jésus-Christ il reconnaît le Dieu souverain, le Maître absolu de toutes choses. — Admiration de Jésus. — Prophétie de Jésus : sombre et terrible pour la nation juive ; radieuse et pleine de gloire pour l'Eglise. — III. Douloureux spectacle qui s'offre à Jésus à son approche de Naïm. Une veuve désolée conduit au tombeau son fils unique. — Compassion de Jésus. — Le miracle. Un Dieu seul peut rappeler un mort du tombeau. — Hommages enthousiastes de la foule..... 402

LA PÉCHERESSE AU FESTIN DE SIMON

Nos yeux s'arrêtent à la fois sur Jésus-Christ, sur la pécheresse, sur Simon, sur le monde. — Jésus-Christ se montrait tout à l'heure le Dieu tout-puissant. Le voici maintenant le Dieu de toute miséricorde. Il touche, il éclaire, il accueille, il purifie, Marie de Magdala. Jésus est le refuge des pécheurs. — Qui est cette pécheresse ? Comment sa conversion était déjà préparée. Comment elle s'achève aux pieds de Jésus. Comment elle se consommera au Calvaire. — Simon est le type du pharisien orgueilleux et incroyant. L'accueil dédaigneux qu'il a ménagé à Jésus. Son jugement insolemment téméraire. Son incrédulité. Sa condamnation prononcée de sa propre bouche. — Immense révolution opérée dans le monde. Relèvement, glorification, de la femme par le christianisme. Nos héroïnes chrétiennes..... 424

FIN DU TOME PREMIER

Le Mans. — Imprimerie MONNOYER. — IV-1905.

Alfon 3

BS 2555 .D68 1905 v.1 SMC
Doublet, Jules,
Nos saint evangiles
47231426

No. 1